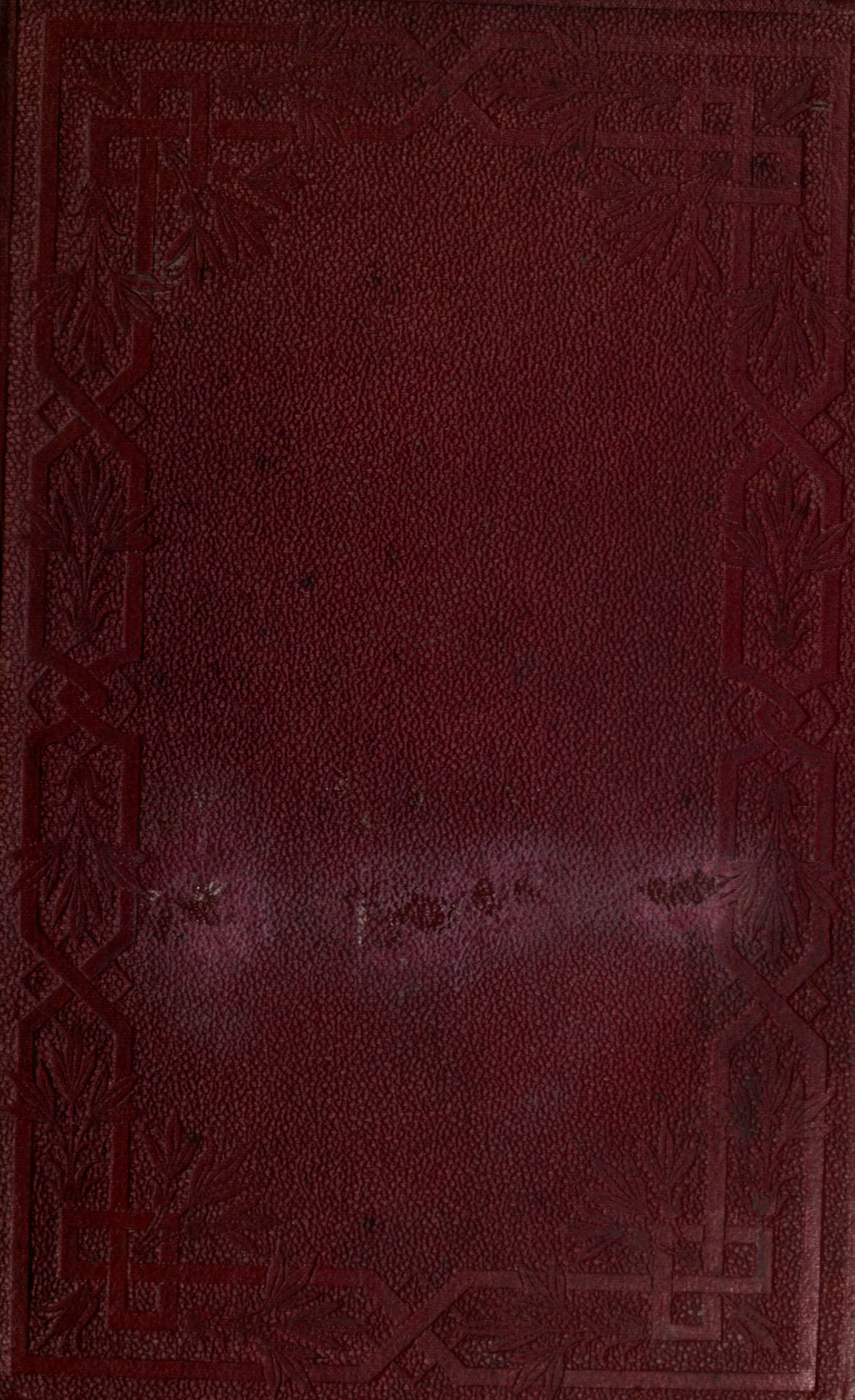
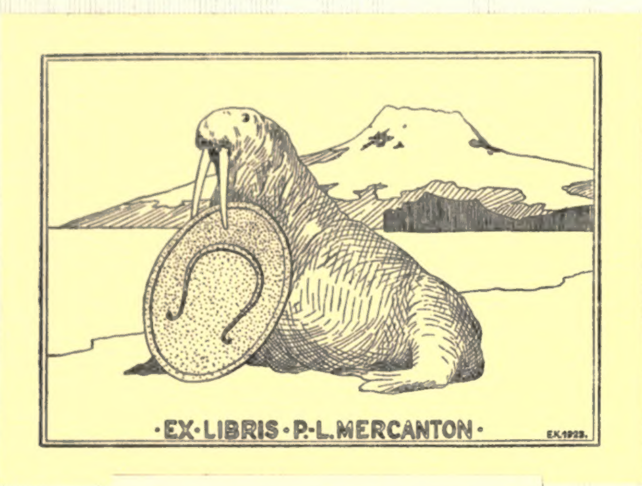



·EX·LIBRIS·P.-L.MERCANTON·
E.K.1923.



LA

MER LIBRE DU PÔLE

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

DANS LES MERS ARCTIQUES

EXÉCUTÉ EN 1860-1861

9829 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris





Le Dr J. J. Hayes.

LA MER LIBRE DU PÔLE

VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS LES MERS ARCTIQUES

EXÉCUTÉ EN 1860-1861

PAR

LE DOCTEUR J. J. HAYES

TRADUIT DE L'ANGLAIS

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES COMPLÉMENTAIRES

PAR

FERDINAND DE LANOYE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 70 GRAVURES SUR BOIS

ET ACCOMPAGNÉ DE 3 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

J'AVAIS EU L'INTENTION DE DÉDIER CE LIVRE

WILLIAM PARKER FOULKE

DE PHILADELPHIE

dont la puissante intelligence et la généreuse amitié
m'ont mis à même de donner un corps à mes projets
et d'assurer le succès d'une entreprise
où je n'avais pour phare et pour guide
que la lumière de la foi et l'ardeur de la jeunesse.
Ne pouvant aujourd'hui
offrir à cet homme, excellent entre tous, ce tribut de mon admiration,
je le voue, comme une dette sacrée,

A SA MÉMOIRE

J. J. HAYES.

INTRODUCTION.

Plan de l'expédition. — Publication du projet. — Appel aux sociétés scientifiques. — Lectures et Conférences. — Libéralités du public et de diverses sociétés. — Achat d'un navire à Boston. — Difficultés dans le choix d'un équipage. — Organisation définitive. — Matériel scientifique. — Subsides abondants.

Je me propose de raconter dans ce volume les incidents de mon voyage dans les mers polaires.

Le plan de cette entreprise date de l'époque où je suivais en qualité de chirurgien l'expédition du regrettable docteur Kane, de la marine des États-Unis[1], et bien qu'à mon retour, en octobre 1855, mon projet ne me parût pas

1. *Arctic explorations : the second Grinnell expedition in search of sir John Franklin, in the years* 1853-54-55, by Elisha Kent Kane, M. D. U. S. N. — 2 vol. in-8°. Philadelphia. Il est fâcheux que cet ouvrage, magnifiquement illustré et l'un des plus complets qui aient été publiés sur la matière, n'ait pas été intégralement traduit en français. Il n'en existe dans notre langue que les fragments que nous en avons publiés dans le premier volume du *Tour du monde* et dans la modeste compilation où, sous le titre de *la Mer polaire*, nous avons donné la substance abrégée des relations de voyages entrepris à la recherche des épaves de l'expédition de Franklin. (*Trad.*)

encore exécutable, je n'en ai jamais abandonné la pensée. Il embrassait un vaste champ de découvertes; je me proposais de franchir le détroit de Smith, de compléter l'étude des côtes nord du Groënland et de la terre de Grinnell, puis de pousser mes recherches aussi loin que possible dans la direction du pôle Nord.

Pour base de mes opérations, je choisis la terre de Grinnell, découverte par moi dans mon précédent voyage; j'en avais suivi les rivages jusqu'au 80ᵉ degré de latitude, et j'étais persuadé qu'elle conviendrait parfaitement à mon but.

Comme plusieurs éminents géographes et naturalistes, j'étais convaincu que l'Océan ne peut être gelé autour du pôle Nord, qu'une vaste mer libre, dont l'étendue varie avec les saisons, se trouve encadrée dans la formidable ceinture de glaces qui a défié tant d'audacieux assauts, et je désirais ajouter encore aux preuves accumulées à cet égard, d'abord par les anciens navigateurs hollandais et anglais, plus tard par les voyages de Scoresby, de Wrangel et de Parry, et tout récemment par l'expédition du docteur Kane.

On le sait, le plus grand obstacle qu'ait à vaincre l'explorateur qui veut résoudre ce problème important de la physique du globe, consiste dans la difficulté de briser avec un navire l'immense barrière de glaces ou de la franchir en traîneau, de manière à se saisir enfin de la seule preuve décisive. Mon précédent voyage m'avait amené à conclure que la voie du détroit de Smith offre le plus de chances de succès; j'espérais ouvrir une route à mon bâtiment jusqu'au 80ᵉ parallèle, puis, à l'aide des chiens indigènes, transporter sur la glace un canot, et enfin, si pareille fortune m'était réservée, le lancer dans la mer libre pour continuer ma route vers le Nord.

On verra dans les pages suivantes ce que j'ai pu réaliser de ce dessein.

On se rappelle que le point le plus éloigné atteint par les navires du docteur Kane fut le port Van Rensselaer, par 78° 37′ de latitude. D'après les souvenirs d'un voyage en traîneau que nous avions entrepris pendant notre séjour dans cette région, il me semblait que, sous le même parallèle, mais sur la rive occidentale, je pourrais trouver une station plus favorable à la fois comme lieu d'hivernage et comme centre de recherches.

Il est inutile de m'étendre sur les avantages d'un tel poste comme centre d'observations scientifiques : j'étais encouragé dans ma tâche, non-seulement par l'espoir de compléter nos connaissances géographiques sur cette région du globe et de résoudre définitivement le problème de la mer circompolaire, mais aussi par celui d'élucider plusieurs questions scientifiques qui s'y rattachent intimement.

Les courants aériens et maritimes, la température de l'eau et de l'air, la pression atmosphérique et les marées, les variations de la pesanteur, de la direction et de l'intensité des forces magnétiques, l'aurore boréale, la formation et la marche des glaciers, et d'autres importants détails de la physique du globe, forment un ensemble de données, encore un peu confuses, qui, selon moi, ne pouvaient que gagner à être étudiées sur le théâtre en question. Des années de séjour et les labeurs incessants d'un certain nombre d'hommes spéciaux me semblaient pouvoir être utilement employés dans ce but.

Pressé par ces motifs, je m'adressai avec confiance au monde savant et à mes concitoyens.

La réponse, quoique très-satisfaisante à la fin, fut plus

lente à venir que je ne l'avais d'abord espéré. Plusieurs circonstances concouraient à décourager le public, et la principale était l'idée, alors généralement répandue, que toute entreprise ayant le pôle Nord pour but devait nécessairement avorter, et n'amener d'autre résultat que le sacrifice coupable de vies utiles et précieuses.

Après plusieurs vaines tentatives, les influences favorables à mes projets commencèrent à prévaloir, et ce fut surtout, j'aime à le reconnaître, le concours de ces Associations scientifiques dont les opinions font loi dans le monde, qui donna l'impulsion à ce mouvement.

C'est devant la Société américaine de géographie et de statistique que, pour la première fois, en décembre 1857, je développai mon plan d'exploration et les moyens que je comptais employer. C'est là que, pour la première fois aussi, j'éprouvai ce découragement auquel j'ai déjà fait allusion; tous ceux qui s'intéressaient à mes desseins comprirent qu'il fallait, avant de faire appel aux amis de la science, prouver au public que le voyage proposé était, non-seulement praticable, mais encore ne présentait pas, à beaucoup près, autant de dangers qu'on pouvait le craindre.

Je me vouai à cette tâche que bien des gens croyaient sans espoir, mais j'avais vingt-cinq ans, et à cet âge on se décourage difficilement. Aidé des personnes favorables à mon entreprise, je fis annoncer que j'étais prêt à accepter l'appel des sociétés littéraires ou des Clubs qui organisaient des Conférences pour l'hiver; — les Lectures étaient alors très en vogue, et chaque petite ville parlait de *ses cours* avec orgueil.

Les invitations affluèrent et toutes mes heures furent employées. Les journaux littéraires et scientifiques,

la presse, toujours prompte à propager les idées libérales et éclairées, me donnèrent leur appui cordial, et, au commencement du printemps de 1858, nous eûmes la satisfaction de constater que plusieurs des erreurs populaires sur les dangers de l'expédition aux terres arctiques étaient déjà dissipées.

Sur l'invitation du professeur Joseph Henry, je fis, dans la magnifique salle de l'Institution Smithsonienne à Washington, une série de lectures qui assurèrent à mon projet la bienveillance et le soutien du professeur A. D. Bache, le savant et habile directeur de l'Inspection des côtes des États-Unis.

En avril 1858, je soumis mon plan à l'Association scientifique américaine et ce corps de « représentants de l'humanité » désigna seize de ses principaux membres pour former une commission chargée de s'occuper de l'*expédition arctique*.

Il ne restait plus qu'à réunir les fonds nécessaires; pour cela, des comités furent promptement organisés par la Société scientifique, l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, la Société de géographie, le Lycée d'histoire naturelle de New-York, l'Académie des arts et sciences et la Société d'histoire naturelle de Boston.

Ces divers comités ouvrirent des listes de souscription et le professeur Bache, toujours le premier à encourager les découvertes scientifiques, voulut bien inscrire en tête son nom influent et illustre.

Le savant secrétaire de l'Institution Smithsonienne, le professeur Joseph Henry, nous offrit généreusement plusieurs instruments scientifiques; nous fûmes aussi puissamment aidés par M. Henry Grinnell, dont le zèle et les sacrifices en faveur de l'exploration des régions arctiques

sont trop bien connus pour que j'aie besoin d'en faire ici l'éloge[1].

Je m'adressai plus tard à la Chambre de commerce de New-York, et à celle de Philadelphie; cette dernière s'empressa de nommer une commission pour le même but que les sociétés scientifiques. Je parlai aussi, dans la salle des conférences de l'institut Lowell à Boston, devant une nombreuse assemblée réunie par les soins de l'Académie des arts et des sciences; à cette occasion et grâce à l'éloquent appui du président feu l'honorable Ed. Everett et des professeurs Agassiz et W. B. Rogers, un nouveau comité fut organisé pour coopérer avec ceux que j'ai déjà mentionnés.

Je continuais pendant ce temps les lectures dont j'avais retiré tant d'avantages, car, tout en intéressant le public à mon entreprise, elles étaient aussi une source de profit matériel. Le résultat excellent de deux lectures que je fis sous les auspices de la Société de géographie est dû sans aucun doute à l'appui chaleureux que donnèrent à mon projet les discours du Rév. Dr Bethune, du Rév. J. P. Thompson, du professeur, aujourd'hui major général, Mitchel, de M. Egberd Viele, dont la guerre civile devait faire un brigadier général, et surtout celui du savant Dr Lieber.

L'intérêt manifesté par les géographes européens fut à peine moindre que celui de nos associations scientifiques. L'éminent président de la Société géographique de Londres, sir Roderick Impey Murchison, en annonçant à ce corps distingué nos projets d'une nouvelle expédition aux régions polaires, exprima les vœux les plus ardents pour le

1. M. Grinnell après avoir armé et équipé à ses frais les deux navires qui sous les ordres du lieutenant de Haven prirent part à la grande croisière arctique de 1850-1851, patronna encore de ses deniers et de son influence l'expédition du Dr Kane en 1853-54. (*Trad.*)

succès de notre entreprise, et le savant M. de la Roquette, alors vice-président de la Société géographique de Paris, souscrivit immédiatement une somme importante comme témoignage de sa haute sympathie.

D'autres secours, d'autant plus appréciés qu'ils étaient spontanés et tout à fait inattendus, nous vinrent des loges maçonniques de New-York, de Boston et de Philadelphie.

En dépit des efforts incessants de tous et de l'intérêt presque universel que notre entreprise avait enfin éveillé, il ne nous fut pas possible de commencer nos préparatifs avant les premiers jours de juin 1860. J'avais d'abord espéré emmener deux navires : — un petit steamer naviguant sous voiles et destiné à marcher à la vapeur seulement dans les glaces, et un navire à voiles qui nous aurait servi de tender et de magasin à provisions, — mais il nous fut bientôt démontré que si nous ajournions notre départ d'une année, nous risquions fort de ne jamais l'effectuer, et nous nous décidâmes à employer sur-le-champ et de notre mieux les ressources que nous avions sous la main ; vérification faite, nos ressources ne nous permettaient que d'armer un petit navire à voiles.

La mission de choisir et d'acheter un bâtiment convenant à la fois au service qu'on en attendait et à l'état de nos finances, fut remplie avec une intelligence remarquable par l'énergique président du comité de Boston, M. Richard Baker. Lorsque j'arrivai à Boston, peu de jours après la conclusion du marché, je trouvai le navire amarré au quai et encore encombré de la lourde cargaison qu'il rapportait des Antilles. C'était un schooner tirant huit pieds d'eau et jaugeant cent trente-trois tonneaux, solide, bien membré, et cependant gracieux. Nous nous hâtâmes de changer son nom de *Spring Hill* en celui d'*United States*,

nouveau baptême qui plus tard, à ma requête, fut confirmé par un acte du Congrès.

La saison s'avançait rapidement : nous aurions dû être partis déjà et chaque jour de retard ajoutait à mon anxiété; je craignais de ne pouvoir plus franchir les glaces de la mer de Baffin, et choisir un lieu d'hivernage avant que les banquises n'eussent fermé tout accès. Aussi, ce fut avec la plus vive satisfaction que je vis enfin le navire amarré dans la darse de M. Kelly et les ouvriers activement occupés à le mettre en état. Pour nous protéger contre les frottements et la pression des glaces, un revêtement de bordages en chêne épais de deux pouces et demi fut cloué sur les flancs, et tout l'avant, jusqu'aux écubiers, fut recouvert d'épaisses feuilles de tôle. A l'intérieur, on renforça le schooner par de solides baux, entre-croisés à douze pieds les uns des autres, un peu au-dessous de la ligne de flottaison et fortement maintenus à l'aide de courbes additionnelles et d'entremises en diagonale; enfin, pour manœuvrer plus facilement au milieu des glaces, son gréement fut changé, et à sa mâture ordinaire on ajouta des huniers.

Pendant ces travaux indispensables, le mois de juin s'écoulait, et il était presque achevé lorsque le bâtiment fut amené au quai pour recevoir son chargement, composé en grande partie « d'offrandes au nom de la science. » Ces dons n'arrivant pas régulièrement, il s'ensuivait assez de confusion dans l'emmagasinage et cela suffit pour expliquer de nouveaux retards. Dans les circonstances les plus favorables, un mois n'eût pas été de trop pour armer un navire, acheter et caser une cargaison des plus variées, construire et rassembler traîneaux, canots, équipements de voyage, se munir d'instruments et de tout le matériel indispensable à une exploration scientifique, bref, réunir les

mille et une choses nécessaires à une expédition si hasardeuse et si lointaine. A nulle époque de ma vie je n'entassai plus d'anxiété et de labeurs que pendant ce long mois de préparatifs.

Le choix de l'équipage ne me fut pas un moindre souci; les volontaires affluaient : j'en aurais eu de quoi former une escadre, le difficile était de trouver ceux que leur constitution ou leurs habitudes rendaient propres à une pareille entreprise. Le plus grand nombre n'avait jamais mis le pied sur un navire, et bien qu'ils se déclarassent prêts « à tout faire », la plupart, ainsi qu'il arrive souvent, n'auraient été capables de rien.

Je fus assez heureux pour m'assurer le concours de mon ancien compagnon de l'expédition Grinnell, M. Auguste Sonntag, revenu en 1859 du Mexique, où il dirigeait de savantes explorations qu'il m'avait proposé d'abandonner pour m'aider dans mes travaux préliminaires; nommé à son retour directeur adjoint de l'observatoire Dudley, d'Albany, il sacrifia pour m'accompagner la position avantageuse qu'il venait d'obtenir.

Le choix fait, nous étions quinze :

Dr J. J. Hayes, commandant.

L. J. Aug. Sonntag, astronome, commandant en second.

S. J. M'Cormick, officier de manœuvres.

Henry W. Dodge.

Henry G. Radcliffe, aide-astronome.

George F. Knorr, secrétaire.

Collin C. Starr.

Gibson Carruthers, contre-maître et charpentier.

Francis L. Harris, Harvey Heywood, volontaires.

John M'Donald, Thomas Barnum, Charles M'Cormick, William Miller, John Williams, matelots.

Notre matériel scientifique était suffisant : l'Institution Smithsonienne nous fournit une bonne provision de thermomètres, de baromètres et d'instruments non moins utiles, ainsi que de l'esprit-de-vin, et tout le matériel nécessaire pour la conservation de spécimens d'Histoire naturelle.

J'ai aussi, pour cette dernière branche de mes préparatifs, à remercier l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie et le Muséum de Cambridge. M. Tagliabeau, l'habile opticien de New-York, me fit cadeau de splendides thermomètres à alcool, et la courtoisie du directèur du Bureau topographique de Washington me valut deux sextants de poche, précieux instruments que je n'aurais pu acheter ou emprunter ailleurs. J'avais espéré que l'Observatoire national me fournirait un appareil pour sonder par de grands fonds, mais on m'apprit que cette concession ne pourrait être faite sans un acte du Congrès. Je réussis mieux en dehors des limites de la routine nautique; le directeur de l'inspection des côtes me remit un cercle vertical qui remplissait le double emploi d'une lunette méridienne et d'un théodolite, un magnétomètre bien éprouvé et un cercle à réflexion.

Nous avions trois grands chronomètres, deux chronomètres de poche réservés pour les voyages en traîneau; un excellent télescope dont l'objectif était de quatre pouces et demi; et, sous la surveillance du regrettable M. Bond, de Cambridge, et de M. Sonntag, je fis construire un pendule d'après le plan de l'instrument de Foster.

De ce côté tout allait bien, mais les hommes spéciaux

manquaient : de tous mes compagnons, M. Sonntag était le seul réellement instruit.

L'armement du schoner était parfait et la soute bien garnie; d'abondantes conserves de viande, de légumes et de fruits nous rassuraient contre le scorbut, et une bonne provision de bœuf séché, de tablettes de bouillon (mélange de viande, de carottes et d'oignons) préparés exprès pour nous par la compagnie de conserves alimentaires de New-York, nous garantissaient une nourriture saine et facile à transporter dans nos courses en traîneau; je la préférai au pemican ordinaire. Nous étions munis de solides et chauds vêtements de laine et quatre grosses balles de peaux de bison nous promettaient aide et protection contre les vents du nord; de plus, nous avions un arsenal de carabines, de fusils et de poudre, quarante tonneaux de charbon, du bois de chauffage et bon nombre de planches de pin destinées à abriter le navire pendant l'hivernage.

Je donnai moi-même le dessin des traîneaux et je fis construire sous mes yeux les tentes, les lampes à cuire nos aliments et le reste du matériel nécessaire. Je ne pourrais sans manquer à la délicatesse dire ici les noms d'une foule d'amis dont nous reçûmes des livres et toutes sortes de petites provisions que nous avons dûment appréciées pendant notre captivité dans les glaces.

Le départ étant fixé au 4 juillet, les amis de l'expédition furent convoqués par M. O. W. Peabody, secrétaire du comité de Boston, pour venir nous dire un dernier adieu. Malgré le temps brumeux et sombre, plusieurs centaines de personnes se rendirent à l'appel : notre petite troupe était réunie pour la première fois, et, quoiqu'un accident imprévu nous empêchât de lever l'ancre, nous fûmes aussi heureux qu'on peut l'être, en écoutant les discours et les


CARTE
des
RÉGIONS ARCTIQUES
GRAND OCÉAN PACIFIQUE
Iles Aléoutiennes
Iˢ Kurilles
Mer de Behring
Mer d'Okotsk
Kamtchatka
Alaska
Esquimaux
Baie d'Eschscholtz
Tchoutkis
Yakoutes
Iᵉ Kellet
Terre de Wrangel
Polynia
ou mer libre des Russes
I. Patrick
I. Melville
SEPTENTRIONALE
SIBÉRIE


Baie d'Hudson
Labrador
Mer de Baffin
Groenland
Esquimaux
Islande
Spitzberg
Polaire
Scandinavie
Lapons
Mer Blanche
M. Baltique
St Pétersbourg
MER DU NORD
Londres
Paris
Golfe de Kara
Arctique
Obi F.
E U R O P E
MER NOIRE
Anatolie
OCÉAN ATLANTIQUE
Extension du courant du Golfe (Gulf Stream)
Effluve sous marin du Gulf Stream
Schetland
Féroë
I. J. Mayen
C. Nord
Is Açores
Gravé chez Erhard
Imp Monrocq Paris.

LA

MER LIBRE

DU PÔLE.

CHAPITRE I.

Départ de Boston. — La rade de Nantasket. — En mer.

Dans la soirée du 6 juillet 1860, le schooner *les États-Unis* détacha les amarres qui le fixaient au quai, prêt à partir le jour suivant.

Le matin se leva clair et brillant; une demi-heure avant moi plusieurs amis vinrent à bord, pour nous accompagner jusqu'à l'entrée de la baie, et parmi eux se trouvaient Son Excellence le gouverneur de l'État et les représentants des Comités de Boston, New-York et Philadelphie. Une société nombreuse et sympathique couvrait le pont du grand et beau remorqueur, *le R. P. Forbes*, qui, se plaçant près de nous et saisissant notre câble, nous remorqua hors de

l'ancrage. Sur le quai Long, une batterie, que le maire de la ville avait fait placer en notre honneur, nous salua au passage; maints vivats d'adieu se succédaient à mesure que nous descendions la baie.

Le vent n'étant pas favorable, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Nantasket; le remorqueur ramena à Boston la plupart de nos amis et je restai dans ma cabine à conférer une dernière fois avec les principaux promoteurs de l'entreprise. Une liasse de papiers, remise alors entre mes mains, me rendit seul propriétaire du navire et de son armement. Le soleil se couchait pendant nos causeries, et comme le vent menaçait de souffler de l'est pendant le reste de la nuit, je retournai à Boston dans le yacht de M. Baker.

Pendant ma courte absence, l'officier de manœuvre ne resta pas inactif : il fit rouvrir la cale et essaya de mettre un peu d'ordre dans le chargement des ponts. Certes, nous ne paraissions guère préparés au départ : les provisions nous arrivaient encore en masse aux derniers moments, et le tillac était littéralement couvert de caisses et de ballots qu'on ne savait où caser; longtemps après la nuit close on travaillait encore à débrouiller cet effrayant pêle-mêle; le pilote n'était pas venu, et il fallait l'attendre jusqu'au lendemain matin.

Je passai cette dernière nuit dans le yacht de M. Baker, qui me ramena en compagnie d'amis décidés à ne nous quitter qu'après nous avoir vus en bon chemin; notre escorte était complétée par les jolis yachts *Stella* et *Howard*, aux propriétaires desquels je suis heureux d'adresser ici de nouveaux remercîments.

Aux lueurs grisâtres de la première aube, la petite flottille leva ses ancres et fit voile vers la ville, pendant que, encore émus de leurs derniers adieux et poussés par un bon vent, nous gagnions la pleine mer.

Avant le soir, les côtes avaient disparu, et j'étais de nouveau bercé par les vagues du grand Atlantique; de nou-

veau, je voyais le soleil disparaître sous la ligne des eaux, et je contemplai les nuages aux changeantes couleurs suspendus au-dessus de la terre que je venais de quitter, jusqu'à ce que la dernière teinte d'or et de cramoisi se fût fondue dans le doux crépuscule. Me glissant alors dans mon humide et étroite cabine, je goûtai le premier repos profond et continu que j'eusse pris depuis plusieurs semaines. L'entreprise, qui durant cinq ans avait absorbé toutes mes pensées, était maintenant en voie d'exécution; appuyé sur la Providence et fort de mon énergie, j'avais foi dans l'avenir.



CHAPITRE II.

Traversée de Boston au Groënland. — La discipline à bord. — Les ponts. — Nos quartiers. — Le premier iceberg. — Le cercle polaire. — Le soleil de minuit. — Le jour sans fin. — Nous approchons de la terre. — Spectacle magique. — Le port de Pröven.

Je n'arrèterai pas longtemps le lecteur sur notre traversée d'Amérique au Groënland; elle présenta, du reste, peu d'incidents dignes d'attention.

Je m'occupai d'abord de l'équipage : officiers et matelots réunis, je leur représentai qu'étant, pour bien des mois sans doute, appelés à former seuls notre petit univers, nos intérêts, notre ambition, notre vie même, tout nous faisait une loi de reconnaître les obligations qui nous liaient les uns aux autres; que, si nous les avions toujours sous les yeux, nous ne trouverions plus difficile de subordonner les considérations de l'égoïsme aux nécessités du bien-être et du salut de tous. La réponse fut telle que je la pouvais attendre et je me suis souvent félicité d'avoir, dès le début, établi nos relations mutuelles d'une manière si satisfaisante. Non-seulement le résultat en fut très favorable au bonheur commun, mais encore ce système m'épargna nombre de pénibles soucis; du commencement à la

fin de notre voyage, je n'ai eu à constater la moindre infraction à mes ordres et à la discipline généralement en usage.

Ce point important réglé, vint le tour du schooner; ici les difficultés étaient infiniment plus compliquées : impossible de rendre notre habitation présente un peu confortable, impossible de mettre un ordre quelconque dans le chaos de son chargement. Nous étions déjà secoués par les flots de l'Océan que notre pont offrait encore le spectacle du plus désespérant pêle-mêle : barils, caisses, planches, canots, colis de toutes sortes étaient cloués ou amarrés aux mâts et aux œuvres mortes ; tout était encombré et il ne restait de l'avant à l'arrière qu'un anguleux sentier tracé dans l'entassement. Pour lieu de promenade, nous n'avions que la dunette, étroit espace de douze pieds de long sur dix de large, et où il nous avait fallu laisser maint objet dont la vraie place eût été à fond de cale; au-dessous des écoutilles, tout était bondé : pas un coin, pas un recoin, pas un trou qui ne fût rempli, et le désordre du pont devait nécessairement durer jusqu'à ce qu'une lame complaisante vînt balayer tout ce bric-à-brac; je dis complaisante, car nous n'aurions pu nous décider à rien jeter à la mer. Cependant nous étions tellement chargés que le pont, par le travers des passavants, ne s'élevait que d'un pied et demi au-dessus de l'eau, et qu'en se courbant sur le bastingage on pouvait toucher la mer. La cuisine occupait toute la place entre le panneau de l'avant et le grand mât; l'eau, embarquant par-dessus les murailles, inondait les passavants ; le feu de la cuisine et l'ardeur du cuisinier s'éteignaient souvent à la fois, et je laisse à penser si la régularité de nos repas en était compromise.

Ma cabine, ménagée tout à l'arrière du rouf, s'élevait de deux pieds au-dessus du pont, et mesurait dix pieds sur six. Deux œils de bœuf pendant le jour, et la nuit,

une lampe grinçant dans ses supports, éclairaient mon réduit d'une faible lueur; de chaque côté, une soute servait de magasin pour les provisions et rechanges du navire. Le charpentier confectionna une couche étroite à mon usage et lorsque je l'eus recouverte d'un magnifique tapis brodé et entourée de brillants rideaux rouges, je fus ébloui du luxe qui allait être mon partage.

Devant ma cabine, un espace assez restreint était occupé par l'échelle du dôme, l'office du maître d'hôtel, le tuyau de poêle, un baril de farine et la « chambre » de M. Sonntag. En descendant deux marches, on se trouvait dans le carré des officiers, petite pièce de douze pieds de côté et de six pieds de hauteur; elle était lambrissée de chêne et contenait huit cadres, dont, par bonheur, quelques-uns n'avaient pas de maîtres; on le voit, notre installation ne pouvait guère prétendre au titre de confortable; celle des matelots n'était pas meilleure : ils se trouvaient logés sous le gaillard d'avant, tout contre les murailles du navire.

Notre route passait entre l'île de Sable et les caps orientaux de Terre-Neuve. Ceux qui ont navigué dans les parages de la Nouvelle-Écosse, se rappellent ces brouillards lourdement suspendus sur la mer, pendant la chaude saison surtout; nous en eûmes plus que notre bonne part. Dès le second jour de la traversée, nous avions fait leur connaissance ; pendant une semaine nous fûmes enveloppés d'une atmosphère si dense que le soleil et l'horizon avaient complétement disparu pour nous. Nous ne pûmes faire une seule observation, et pendant cette période il nous fallut recourir sans cesse à la sonde et à nos calculs, mais des courants variables rendaient fort douteuse cette méthode d'appréciation.

Le sixième jour de cet éternel brouillard, je commençais à être très-sérieusement préoccupé, mais le maître de manœuvre m'assurait être certain de notre position, et,

la carte déployée devant nous, me le *prouvait* par les sondages : nous doublerions le cap Race pendant le quart du matin.

A l'heure indiquée, je me trouvai sur le pont, et, comme précédemment, notre position fut relevée au moyen de la sonde ; mais le plomb n'était qu'un prophète menteur : nous courions droit sur le cap. Cependant, calmé par les affirmations positives de Mac Cormick, j'étais descendu déjeuner, lorsque j'entendis ce cri terrible et qu'on n'oublie plus jamais : « Les brisants devant nous ! » J'accourus en toute hâte : à une portée de pistolet se dressait une haute falaise noire contre laquelle la mer se précipitait avec fureur. Nous aurions touché au bout de quelques minutes, si le schooner n'était venu rapidement au vent ; les voiles furent masquées ; nous réussîmes à nous arrêter avant que la brise n'eût gonflé la toile, puis nous commençâmes à nous éloigner lentement. L'écume, rejetée par le rocher sombre, retombait sur notre pont et il me semblait que de la main j'aurais pu toucher le récif; nous fûmes bientôt rassurés en le voyant peu à peu disparaître derrière les plis épais du rideau de brume, mais tout danger n'était pas encore passé ; en une demi-heure, le vent tomba presque entièrement, nous laissant aux prises avec une mer très-dure, pendant que des ténèbres montait vers nous la voix profonde de l'abîme irrité d'avoir perdu sa proie.

Le vent fraîchit enfin vers midi et nous délivra de ces angoisses. Résolus de laisser un vaste champ au redoutable cap, nous courûmes E. S. E. jusqu'à ce que la couleur de l'eau nous eût enfin rassurés sur l'éloignement de notre terrible voisin ; la goëlette reprit sa route vers le cap Farewell ; une bonne brise soufflait du sud, et à la nuit nous filions vent arrière sous le hunier aux bas-ris. Les latitudes fuyaient sous notre rapide sillage, et peu de jours après nous labourions les eaux qui baignent les côtes rocheuses du Groënland.

Le 30 juillet, à huit heures du soir, j'avais le bonheur de repasser le Cercle polaire arctique ; nous pavoisâmes le navire tandis qu'une salve de canon témoignait de notre joie : nous entrions enfin dans notre champ de travail.

Vingt jours à peine s'étaient écoulés depuis notre départ de Boston, et en moyenne nous avions fait cent quatre-vingts kilomètres par jour : la côte de Groënland, cachée par un nuage, était à dix lieues environ ; le cap Walsingham[1], se trouvait par le travers de notre tribord, et si l'état de l'atmosphère l'eût permis, nous aurions aperçu de la hanche de bâbord le haut sommet du Suckertoppen. La terre était encore voilée à nos regards, mais nous avions croisé le premier glaçon, nous avions vu le soleil de minuit, nous entrions dans le jour sans fin. Le soleil inondait encore ma cabine que la douzième heure sonnait à la modeste pendule qui faisait entendre son tic-tac au-dessus de ma tête. Ayant déjà vécu de cette étrange vie, elle n'avait plus d'inconnu pour moi, mais les officiers ne pouvaient dormir et erraient çà et là, comme dans l'attente du crépuscule ami, précurseur du sommeil.

Nous avions rencontré notre premier *iceberg*[2] la veille de notre arrivée au Cercle polaire. En entendant la mer se briser avec fureur contre la masse encore enveloppée de brume, la vigie fut sur le point de crier : « Terre ! » mais bientôt le formidable colosse émergea du brouillard ; il venait droit sur nous, terrible et menaçant ; nous nous hâtâmes de lui laisser le champ libre. C'était une pyramide irrégulière d'environ trois cents pieds de largeur et cent cinquante de hauteur ; le sommet en était encore à demi caché dans la nuée, mais l'instant d'après, celle-ci brus-

1. Promontoire le plus oriental de la *Meta incognita*; appellation qui semble devoir rester attachée à la masse d'îles et de glace qui s'étend entre la mer de Baffin, celle d'Hudson et le détroit du Régent. (*Trad.*)

2. Montagne de glace flottante. — Voir l'appendice *A*.

quement déchirée nous dévoila un pic étincelant autour duquel de légères vapeurs enroulaient leurs volutes capricieuses. Il y avait quelque chose de singulièrement étrange dans la superbe indifférence du géant. En vain les ondes lui prodiguaient leurs plus folles caresses ; froid et sourd il passait, les abandonnant à leur plainte éternelle.

Dans le détroit de Davis, nous eûmes à passer quelques heures des plus rudes ; une fois, surtout, je crus que nous touchions au terme misérable de notre carrière. Nous courions vent arrière sous la misaine et la grande voile, le ris pris et sous le foc, ayant à lutter contre une mauvaise houle, lorsque la lisse de l'avant fut arrachée ; tout tomba sur le pont, il ne resta pas un pouce de toile dehors, excepté la grande voile qui battait furieusement le mât; c'est un miracle que nous n'ayons pas fait chapelle et sombré immédiatement. Rien n'aurait pu nous sauver, si la barre n'avait pas été tenue par une main vigoureuse.

Qu'on me permette de citer ici quelques passages de mon livre de bord :

« Malgré tout ce fracas, rien ne nous paraît extraordinaire dans les événements qui viennent de se passer ; ils nous semblent faire nécessairement partie de l'expédition elle-même. Nos hommes supportent courageusement les ennuis et reçoivent avec une virile bonne humeur chaque nouveau coup de la fortune ; les journaux les ont appelés une *poignée de héros ;* ils méritent ce titre ; ils veulent le garder. Parfois les matelots sont littéralement noyés sur le gaillard d'avant ; la cabine se remplit d'eau dix à douze fois par jour, et la table, placée juste au-dessous, a été fréquemment, sans l'aide du maître d'hôtel, parfaitement débarrassée des assiettes et des plats ; ma chambre est souvent inondée et la majeure partie de mes livres tout à fait gâtée ; je renonce à les maintenir sur leurs rayons ; une fois j'ai trouvé toute ma petite bibliothèque voguant sur le pont après un plongeon audacieux du schooner et

le passage d'une lame énorme à travers l'échelle du dôme. »

Ma première intention était de m'arrêter à Egedesminde ou quelque autre des stations danoises les plus méridionales, pour y acheter des fourrures avant de pousser vers le nord où nous espérions trouver des chiens de trait; le vent était bon, et nous en profitâmes, comptant du reste nous procurer ce dont nous avions besoin à Pröven et à Upernavik.

Le 31, nous arrivions près de l'extrémité sud de l'île Disco. Une soudaine déchirure du brouillard nous fit entrevoir de hautes montagnes aux sommets blancs de neige; l'instant d'après, la vision avait disparu, mais nous savions maintenant que la terre était proche, et nous constatâmes avec orgueil, qu'en dépit de la brume, nous avions parfaitement calculé notre position. De ce moment, l'intérêt de notre voyage doubla.

Le lendemain, nous passions à la hauteur du bras nord du fiord de Disco, par le 70e degré de latitude; nous glissions sur la mer, poussés par un vent léger et les fiords de Waigat et d'Oomenak furent bientôt derrière nous; le 2 août au soir, nous approchions du hardi promontoire de Svarte-Huk, à soixante-dix kilomètres seulement de Pröven vers lequel nous nous dirigions.

« Le cœur de l'homme délibère sa voie, mais l'Éternel conduit ses pas. »

Au moment même où nous nous félicitions à l'idée de faire une petite promenade hygiénique sur les collines du Groënland, le vent commença à montrer d'alarmants symptômes de faiblesse; après quelques efforts spasmodiques il exhala son dernier souffle et nous abandonna sur les eaux calmes à un ennui qu'accroissait encore notre impatience. Nous étions vivement contrariés, mais bientôt le soleil dispersa les vapeurs qui depuis si longtemps nous emprisonnaient de leur voile humide, et notre dés-

appointement fut oublié devant la scène admirable qui se déployait à nos yeux.

Pour la plupart de nos camarades, le Groënland était encore une sorte de mythe ; depuis quelques jours nous en suivions les côtes, mais, sauf l'apparition de Disco, les nuages et la brume l'avaient constamment dérobé à nos regards. Mais voici qu'il secouait son manteau de nuées et se dressait devant nous dans son austère magnificence : ses larges vallées, ses profondes ravines, ses nobles montagnes, ses rochers déchirés et sombres, sa terrible désolation.

A mesure que le brouillard s'élevait et roulait lentement ses grisâtres traînées sur la surface des eaux bleues, les icebergs se succédaient et défilaient devant nous, comme les châteaux fantastiques d'un conte de fées. Oubliant que nous venions de notre libre volonté vers cette région d'âpres réalités, à la poursuite d'un but peu attrayant par lui-même, il nous semblait être attirés par une main invisible dans la terre des enchantements. Les elfes du nord, dans un accès d'enfantine gaieté, avaient jeté sur notre tête leur voile magnifique et nous conduisaient à l'éternelle demeure des dieux. Voici le Walhalla des hardis rois de la mer, voilà la cité de Freyer, le dieu soleil ; Alfheim et les retraites des elfes; Glitner aux murs d'or et aux toits d'argent, et Gimle le séjour des bienheureux; plus brillant que le soleil, et là-bas, bien loin, perçant les nuages, Himinborg, le mont céleste où le pont des dieux élève son arche jusqu'au firmament.

Il est difficile d'imaginer une scène plus chargée d'impressions solennelles; impossible de dire quel enthousiasme éveillait en nous chaque changement soudain de ce glorieux décor!

Minuit.

Je viens de descendre encore tout transporté de la magnificence merveilleuse du soir. La mer est unie comme

une glace, pas un pli, pas une ride, pas un souffle de vent ; le soleil chemine avec bonheur sur l'horizon du nord, de légères nuées flottent suspendues dans l'air, les icebergs se dressent autour de nous, les noires arêtes des côtes se profilent vivement sur le ciel ; les nuages et la mer, les glaces et les montagnes sont baignés dans une splendide atmosphère de cramoisi, de pourpre et d'or.

Dans mon précédent voyage, je n'avais contemplé rien de si beau. L'air rappelait, par sa mollesse, une de nos belles nuits d'été, et cependant nous étions entourés de montagnes nues et de ces icebergs que, dans notre terre aux vertes collines et aux forêts frémissantes, on associe à des idées de froide désolation. Le ciel était brillant et doux comme le poétique firmament d'Italie ; les blocs de glace eux-mêmes avaient perdu leur morne aspect, et tout embrasés des feux du soleil ressemblaient à des masses de métal incandescent ou de flamme solide; près de nous, pareil à un bloc de marbre de Paros incrusté de gigantesques opales et de perles d'Orient, se dressait un immense iceberg; à l'horizon et si loin que la moitié de sa hauteur disparaissait sous la rouge ligne des flots, un autre nous rappelait par sa forme étrange le vieux Colisée de Rome.— Le soleil poursuivant sa course, passa derrière lui et l'illumina soudain d'un jet de flammes éblouissantes.

Mais c'est au pinceau du peintre de retracer de telles splendeurs. Dans sa grande toile *des Icebergs*, Church a seul pu jusqu'ici traduire la magie d'une semblable vision.

L'ombre des montagnes de glace colorait d'un vert admirable l'eau sur laquelle elles reposaient; mais plus belles encore étaient les teintes délicates des vagues légères glissant sur les pentes de ces îles de cristal. Partout où l'iceberg surplombait, les tons devenaient plus chauds ; sous une cavité profonde, la mer prenait la couleur opaque du malachite alternant avec les transparences de l'éme-



Pilote esquimau dans son kayak.

raude, pendant qu'à travers la glace elle-même courait diagonalement une large bande de bleu cobalt.

La splendeur de cette scène était encore accrue par les milliers de cascatelles qui, de toutes ces masses flottantes, ruisselaient dans la mer, alimentées par les flaques de neige et de glace fondues, qui s'amassent dans les dépressions de la surface accidentée de ces glaciers errants.

Parfois un bloc immense, se détachant tout à coup de leurs parois, s'abîmait dans les profondeurs avec un fracas épouvantable pendant que la vague roulait sourdement à travers les arceaux brisés.

Perdu dans l'oubli du monde réel, j'étais depuis plusieurs heures absorbé dans ma rêverie, lorsque je fus rappelé à moi-même par le cri du contre-maître :

« Glaçons à ranger le bord! »

Nous dérivions lentement vers un iceberg de la hauteur de nos mâts : les embarcations furent mises à flot en toute hâte, et notre goëlette hors d'affaires, je descendis m'étendre sur mon cadre.

Je m'éveillai quelques heures après, tout grelottant de froid ; l'œil de bœuf s'était ouvert et versait sur ma couche des torrents de brume glacée. Je courus sur le pont, nous étions de nouveau ensevelis sous le brouillard; mer, icebergs et montagnes, tout avait disparu.

Nous marchions depuis vingt-quatre jours et notre provision d'eau était presque épuisée; aussi fûmes-nous heureux d'utiliser notre loisir forcé en remplissant nos barils de la belle eau claire et pure qui descendait d'un iceberg voisin.

A la fin, grâce à quelques bouffées de vent, nous courûmes des bordées parmi les îles basses qui couvrent les côtes au-dessus de Svarte Huk. Sonntag nous ayant précédés dans un canot, il nous envoya de Pröven un pilote qui nous dirigea lentement à travers un détroit sinueux.

Le 6 août, quelques minutes après minuit, nous jetions l'ancre dans le plus commode des petits ports : l'aboiement des chiens et une odeur indescriptible de vieux poisson pourri nous annonçaient un établissement groënlandais.



CHAPITRE III.

La colonie de Pröven. — Les nochers groënlandais. — Rareté des chiens. — Libéralité du résident. — La flore arctique. — Kayaks et oumyaks.

Nous fûmes accueillis dans le port de Pröven par la plus singulière flottille et les plus étranges bateliers qui aient jamais escorté un navire. C'étaient les Groënlandais et leurs fameux kayaks.

Le kayak est certainement la plus frêle des embarcations qui aient jamais porté le poids d'un homme. Construite en bois très-léger, la carcasse du bateau a neuf pouces de profondeur, dix-huit pieds de longueur et autant de pouces de large, vers le milieu seulement; elle se termine à chaque bout par une pointe aiguë et recourbée par le haut. On recouvre le tout de peaux de phoques rendues imperméables, et si admirablement cousues par les femmes au moyen de fil de nerfs de veaux marins, que pas une goutte d'eau ne passerait à travers les coutures; le dessus du canot est garni comme le fond; seulement, pour donner passage au corps du chasseur, on a laissé une ouverture parfaitement ronde et entourée d'une bordure de bois sur laquelle le Groënlandais lace le bas de sa blouse également imper-

méable; il est ainsi solidement fixé à son kayak où l'eau ne saurait pénétrer. Une seule rame de six pieds de long, aplatie à chaque bout, qu'il tient par le milieu et plonge alternativement à droite et à gauche, lui sert à diriger cette embarcation, aussi légère qu'une plume et gracieuse comme un caneton nageant ; elle n'a pas plus de lest que de quille et rase la surface de l'eau; la partie supérieure en est nécessairement la plus lourde, aussi faut-il une longue habitude pour conduire un kayak avec succès, et jamais danseur de corde n'eut besoin de plus de sang-froid que le pêcheur esquimau. Sur ce frêle esquif, il se lance sans hésiter dans la tempête et se glisse à travers les écueils blancs d'écume; cette lutte sauvage est sa vie, et, en dépit de la mer furieuse, il poursuit sa route sur les grandes eaux[1].

Je les suivais des yeux pendant qu'ils se massaient autour du navire et nous assourdissaient de leurs indiscrètes demandes; la civilisation leur a appris à tenir en haute estime le rhum, le café, le tabac; mais, en gens avisés, nous en

1. Pour les besoins de leur ménage et le transport de leurs effets, du campement d'été à la station d'hiver, ces Gröenlandais ont bien une autre embarcation, l'*oumyak*, large machine quadrangulaire, rappelant par sa forme et son peu de profondeur les bacs grossiers de nos petites rivières, mais n'ayant, du reste, que ces points de ressemblance avec ces inventions primitives de l'art nautique. Il est construit des mêmes matériaux que le kayak, c'est-à-dire d'une membrure de bois ou d'os de cétacés, revêtue de peaux de phoques, si bien cousues et tannées qu'elles sont imperméables, et si solides que, malgré leur transparence parcheminée qui laisse entrevoir sous elles la couleur et la profondeur des ondes, elles supportent le poids de huit, dix et jusqu'à douze nautoniers. Ceux-ci, du reste, sont toujours choisis parmi le beau sexe; car jamais un Esquimau ne monte à bord d'un oumyak, même quand sa famille y voyage; il l'accompagne au besoin, scellé dans son kayak, lui sert de guide et de pilote; mais il laisse philosophiquement sa femme, ses filles et ses sœurs pagayer à tour de bras et diriger l'embarcation vers le point convenu entre eux. Rappelons que c'est dans un oumyak et avec un équipage féminin, que de 1828 à 1830, le capitaine Graab, de la marine royale de Danemark, après avoir franchi les étroits canaux qui découpent l'extrémité méridionale du Gröenland, put visiter et relever géographiquement une centaine de lieues de cette côte orientale qui fait face à l'Islande, et dont une banquise, permanente, depuis plusieurs siècles, interdit les abords aux navigateurs venant du large. (*Trad.*)



La haute école du kayak.

donnâmes seulement à ceux qui nous offraient quelque chose en échange : un vieil Esquimau, dans le cours de sa longue vie, avait réussi à pêcher quelques mots d'anglais, et nous tendait un beau saumon en criant à tue-tête : « Livre rhum! bouteille sucre[1] ! »

Nous n'aurions voulu rester qu'un seul jour à Pröven, mais nos désirs furent contrariés par des circonstances auxquelles je fus forcé de me soumettre avec toute la bonne grâce possible : il me fallait des chiens de trait : la réussite de nos plans était à ce prix, et je savais déjà qu'il me serait fort difficile de m'en procurer. Pendant que l'accalmie nous retenait près de Svarte-Huk, Sonntag, pour ne pas perdre de temps, s'était rendu au village et nous avait rapporté les plus affligeantes nouvelles : l'année précédente une sorte de peste avait sévi sur les attelages, et ne laissait que la moitié du nombre de chiens indispensable à la prospérité des tribus; aussi, toutes nos offres d'argent ou de provisions furent d'abord nettement refusées, et n'aboutirent enfin qu'à de très-maigres résultats.

M. Sonntag avait été voir le vice-résident qui l'informa de circonstances si fâcheuses pour nous; il lui promit toutefois de s'intéresser personnellement à cette affaire et nous conseilla d'attendre le résident, M. Hansen, qui habite Upernavik, à soixante-douze kilomètres plus au nord. Il était annoncé pour le lendemain; rien ne pouvait être fait sans l'intervention du tout-puissant fonctionnaire.

1. Pour moins que cela, pour un verre d'alcool ou une pincée de tabac, vous obtiendrez d'un de ces amphibies (pourvu que la mer soit belle et que quelque congénère soit à portée de lui venir en aide au besoin) de faire avec son kayak le saut périlleux, c'est-à-dire de se renverser sous l'eau, la tête en bas, et d'opérer un tour complet sur l'axe de sa navette de tisserand.
Cet exercice, qu'on peut appeler la haute école du kayak, exige autant d'adresse que de sang-froid, car la plus légère erreur de mouvement serait un danger pour l'homme, la perte de sa pagaie serait la mort. Il ne revient à la surface que soufflant et rejetant l'eau par les narines, comme un marsouin, mais toujours prêt à recommencer, en vue d'une nouvelle récompense. (*Trad.*)

M. Hansen arriva le jour suivant et me donna son plus bienveillant concours, mais il ne nous laissa guère d'illusions sur le succès : les ravages de la maladie s'étaient étendus partout, des meutes entières avaient péri, et pas un chasseur n'en possédait le nombre accoutumé. Tout ce que pouvait pour moi le résident, c'était de mettre ses propres attelages à ma disposition, et cette offre généreuse, il me la présenta avec une délicatesse qui me fit douter un instant si sous la jaquette de cuir de phoque ne se cachait pas un grand d'Espagne. De plus, il expédia au chef-lieu et à diverses petites stations des courriers chargés de « prévenir le public » que tout chien à vendre serait des mieux accueillis à Pröven ou à Upernavik.

Cette aimable conduite de M. Hansen était tout à fait désintéressée et en dehors de ses devoirs officiels. Sur ma demande, le ministère de Washington avait prié le gouvernement danois de m'accorder l'aide et le secours donnés jusque-là aux expéditions anglaises et américaines, mais les ordres qui furent le résultat de cette démarche ne parvinrent au Groënland que l'année suivante ; la bienveillance du résident avait devancé les prescriptions de son gouvernement.

De longs détails sur le passé et le présent de Pröven offriraient peu d'intérêt au lecteur. Cette petite station échelonne ses pauvres demeures sur l'éperon méridional d'une des nombreuses îles de gneiss qui s'étendent entre la péninsule de Svarte-Huk et la baie de Melville. La maison du gouvernement, haute d'un étage et badigeonnée de brai et de goudron, une boutique, le logement des employés européens, deux ou trois cabanes aux murs en torchis goudronné, et habitées par les Danois mariés à des Groënlandaises, quelques huttes de pierres et de mottes de gazon recouvertes de vieilles planches sur lesquelles pousse l'herbe, d'autres qui n'ont pu se donner le luxe d'une semblable toiture, une douzaine de tentes en peaux

de veaux marins dispersées çà et là parmi les rochers; plus bas, une huilerie pour la fonte de la graisse de baleine et de phoque, voilà la ville de Pröven. Au sommet de la colline, hissé sur un vieux mât rabougri, le drapeau danois, déroulant ses plis gracieux au vent de la mer, donne seul quelque dignité à cette misérable bourgade.

La civilisation est encore représentée par un vieux canon rouillé couché dans l'herbe au pied de l'étendard, et dont la voix enrhumée avait salué notre approche, lorsque notre ancre mordit les rochers du Groënland.

Cette « colonie », comme l'appellent les Danois, date presque des jours du vénérable Hans Egede; elle fut nommée Pröven (l'Essai), et cet *Essai*, comme ce fut heureusement le cas pour mainte station groënlandaise, a très-bien réussi. Les habitants vivent presque tous de la chasse aux veaux marins, et peu d'établissements du Groënland septentrional sont dans un état aussi prospère; en quelques années, ils amassent assez de peaux et d'huile de phoques pour charger un brick de trois cents tonneaux; il est facile, d'ailleurs, aux regards les moins attentifs de constater le commerce du lieu; sur la grève, parmi les rochers, autour des huttes sont amoncelés d'horribles débris à tous les degrés de décomposition, et ces ignobles voiries, dont l'odorat n'est pas moins choqué que la vue, rendirent assez désagréable notre séjour dans cette station.

Mais derrière la ville, comme tout était différent! Entre les roches abruptes s'ouvre la plus délicieuse des vallées arctiques. Profitant du court été de ces froides régions, elle s'était couverte d'un épais tapis de mousses et de graminées parmi lesquelles abondaient la *Poa arctica*, la *Glyceria arctica*, l'*Alopecurus alpinus;* de petits ruisseaux de neige fondue gazouillaient entre les pierres ou se précipitaient follement en bas des rochers; des myriades de petits pavots aux pétales d'or, *Papaver nudicaule*, frissonnaient au-dessus du gazon; ils avaient pour fidèles camarades une

dent de lion, *Leontodon palustre*, très-proche parente de celle qui émaille nos prairies; la renoncule des neiges, dont je retrouvais avec plaisir la jolie et souriante fleur, et la Potentille qui m'était moins familière, la Pédiculaire pourprée brillaient çà et là sur le tapis d'émeraude. Je recueillis sept espèces différentes de saxifrages rouges, blancs et jaunes. Le bouleau nain et la belle Andromède, qui au Groënland tient la place de nos bruyères, croissaient entrelacés, dans une retraite abritée au nord par les roches, et je ne pus m'empêcher de sourire en couvrant de mon bonnet une forèt entière de petits saules qui poussaient dans le terrain spongieux.

Je connaissais Pröven depuis 1853, et je n'y trouvai guère de changement. L'ex-résident Christiansen vivait encore, un peu plus décrépit, mais tout aussi pingre que par le passé. Il se plaignait amèrement du docteur Kane, lui reprochant d'avoir manqué à ses promesses. J'essayai de le calmer en lui assurant que le docteur était tout au moins excusable, puisqu'il avait perdu son navire; mais sept ans de la vie de l'avare s'étaient usés à rêver d'abord, à pleurer ensuite le baril de farine américaine, et il ne voulait pas être consolé. Lorsque j'octroyai enfin le cadeau tant désiré, le vieux ladre, qui pouvait à peine se traîner d'un endroit à un autre, trouva la force de briser le couvercle pour rassasier sa vue du trésor de ses songes. Ses fils et leur nuée d'enfants, dont les traits et la chevelure annonçaient la double origine, se pressaient autour du précieux baril. Ces jeunes gens étaient les meilleurs chasseurs et possédaient les plus beaux attelages de la station; mais, en dépit de nos instances réitérées, ils ne voulurent pas nous vendre une seule de leurs bêtes. J'attribuai d'abord leur opiniâtreté à leur vieux grognon de père; plus juste, maintenant, je reconnais qu'ils avaient de meilleures raisons. Ils savaient par une dure expérience combien sont longs ces hivers de misère où les chiens manquent pour traîner le chasseur :

les vendre, c'était s'exposer à la famine : je leur offris en vain du porc, du bœuf, des conserves, de la farine, des fèves ; ils préféraient encore la chasse et ses dangers.

Les courriers revenaient les uns après les autres, nous apportant tous des nouvelles désastreuses. Une demi-douzaine de vieux chiens et trois ou quatre jeunes, voilà tout ce que je recueillis pour me consoler de ma longue attente : la seule chose qui me rendit quelque espoir, c'est que le résident était retourné à Upernavik, où je comptais être plus heureux.



CHAPITRE IV.

Upernavik. — Hospitalité des habitants. — Mort et funérailles de Gibson Caruthers. — Une collation à bord. — Adieu.

Le 12 au matin, nous étions en mer, et le soir nous arrivions à Upernavik. L'accès du port est rendu assez difficile par un récif qui se trouve en dehors de l'ancrage, mais nous fûmes assez heureux pour entrer sans accident, grâce au pilote que nous avions amené de Pröven. Cet individu, parfait original dans son genre, était un païen converti, et savourait avec orgueil la joie d'être baptisé et de porter le nom d'Adam. Vêtu de peaux de phoques usées, notre Palinure n'aurait guère pu poser pour le portrait d'un « marin modèle, » mais nul pilote au monde n'était plus naïvement convaincu de sa propre importance. Son extérieur toutefois n'appuyait guère ses prétentions et l'officier de manœuvres, peu confiant de son naturel, le questionna si longuement, qu'Adam finit par s'impatienter, et concentrant sa vanité et sa science dans une courte phrase qui signifiait : « Je suis le maître de la situation, » il ajouta en mauvais anglais : « Assez d'eau dans le port.... pas de rochers du tout, » puis il se retira d'un air de



Vue d'Upernavik.

dignité offensée. Il n'en dirigea pas moins bien notre petit bâtiment.

Nous jetâmes l'ancre près du brick danois *le Thialfe*. C'était le premier navire que nous eussions vu depuis les pêcheurs de Terre-Neuve ; il chargeait des huiles et des peaux pour Copenhague, et M. Bordolf, le commandant, nous apprit qu'il allait mettre à la voile sous peu de jours ; nous pourrions écrire à tous ceux qui là-bas attendaient anxieusement de nos nouvelles.

Les habitants de la colonie étaient déjà très-excités par l'arrivée du brick danois ; un second navire devenait un événement des plus remarquables. La colline tapissée de mousse qui de la ville descend à la mer, était couverte de groupes bigarrés et pittoresques ; hommes, femmes, enfants, tous étaient accourus pour nous voir débarquer.

M. Hansen me reçut à la bonne vieille façon scandinave, et me conduisant à la maison du gouvernement, me présenta à l'ancien résident, le docteur Rudolf, digne représentant de l'armée danoise, qui se disposait à repartir par *le Thialfe*. Assis devant une chope de bière, armés d'une pipe hollandaise, nous discutions bientôt la possibilité d'acheter des chiens, et l'état des glaces vers le nord.

L'aspect général d'Upernavik diffère fort peu de celui de Pröven ; quelques huttes et quelques Esquimaux de plus ne suffiraient pas à lui donner le premier rang, si la station n'avait l'insigne honneur de posséder le résident danois du district, une mignonne église et un joli presbytère. Une figure féminine entrevue derrière les blancs rideaux de bizarres petites fenêtres me fit penser que j'approchais de l'habitation du pasteur : je frappai à la porte, et fus introduit dans un charmant parloir dont l'exquise propreté annonçait la présence d'une femme, par la plus étrange servante qui ait jamais répondu à l'appel d'une sonnette ; c'était une grosse Esquimaude au teint

cuivré, à la chevelure noire nouée en touffe au sommet de la tête; elle portait une blouse qui lui couvrait la taille, des pantalons de peaux de phoques, des bottes montantes teintes en écarlate et brodées d'une manière qui aurait surpris les blondes filles de la Saxe. La chambre était parfumée de l'odeur des roses, du réséda et de l'héliotrope qui fleurissaient au soleil près des rideaux de mousseline neigeuse, un canari gazouillait dans une cage, un chat ronronnait sur le tapis du foyer, et un homme à l'air distingué me tendait sa main blanche et douce pour me donner la bienvenue. C'était M. Anton, le missionnaire. Mme Anton et sa sœur vinrent nous rejoindre, et nous fûmes bientôt assis autour de la table de famille; vin de Médoc irréprochable, café de choix, cuisine danoise, hospitalité scandinave, m'auraient vite fait oublier les misères inséparables de vingt-cinq jours à bord de notre goëlette encombrée, si ma visite à M. Anton n'eût été motivée par une bien triste mission : un membre presque indispensable de notre périlleuse entreprise, M. Gibson Caruthers, était mort pendant la nuit et je venais prier le pasteur de vouloir bien présider aux funérailles qui devaient avoir lieu le jour suivant.

Isolés comme nous l'étions du reste du monde, cette cérémonie était doublement navrante : homme de tête et de cœur, le défunt s'était fait aimer de nous tous, et sa mort soudaine nous avait atterrés; la veille il se couchait en parfaite santé, au matin on le trouvait déjà refroidi dans son cadre. Pour notre expédition cette perte était des plus sérieuses. Avec M. Sonntag, c'était le seul de l'équipage qui connût les mers arctiques, et j'avais beaucoup compté sur son intelligente expérience. Sous les ordres de Haven, il avait accompagné la première expédition Grinnell, 1850-51, et en avait rapporté la réputation d'un hardi et courageux marin.

Il me serait impossible de rendre la tristesse et la déso-



Oumyak, embarcation pagayée par des femmes. (Voyez p. 18.)

lation du cimetière d'Upernavik; il est situé sur la colline au-dessus de la ville, et comme on n'y trouverait pas la moindre parcelle de terre, il consiste tout simplement en un escalier aux assises rocheuses sur lesquelles on place les grossiers cercueils recouverts ensuite de pierres brutes; morne et dure couche pour ceux qui dorment là dans l'éternel hiver! Sur une de ces marches funèbres, et dominant la mer qu'il avait tant aimée, notre pauvre ami repose au bruit des vagues qui lui chantent leur *requiem* sans fin.

Il nous fallut consacrer quatre jours entiers à l'achat des attelages et de notre garde-robe arctique : peaux de rennes, de phoques et de chiens. A Pröven déjà, nous nous en étions procuré un certain nombre que nous avions remises aux femmes indigènes pour les confectionner à la derrière mode esquimaude. Les bottes, en particulier, réclament beaucoup de soin et d'attention ; elles sont en cuir de phoque, cousu de fil de nerfs, et on sait les accommoder d'une façon merveilleuse à la forme du pied. Une botte bien faite est absolument imperméable, et celles que portent les belles du pays sont aussi élégantes qu'utiles. Les peaux, alternativement exposées au soleil et à la gelée, deviennent d'une parfaite blancheur, et peuvent recevoir toutes les nuances suggérées par la fantaisie de l'ouvrière et par les matières tinctoriales que le résident se trouve posséder dans ses magasins. Comme toutes leurs sœurs, les Groënlandaises aiment à plaire; elles ne dédaignent pas d'exciter l'admiration, et les couleurs gaies et voyantes leur sont particulièrement agréables. Aussi, et bien que le caprice individuel se donne libre carrière, la vogue est surtout aux bottes écarlates ou aux bottes blanches brodées de rouge. Il serait difficile d'imaginer un plus comique spectacle que celui de toutes les jambes jaunes, violettes, bleues, cramoisies et blanches qui couvraient la grève lorsque nous entrions dans le port.

Sur une population de deux cents âmes, Upernavik compte une vingtaine de Danois et un plus grand nombre de « sang-mêlés ».

Mais c'est assez parler de cette petite station ; le lecteur doit avoir à la quitter autant de hâte que j'en éprouvais moi-même. Grâce à M. Hansen, j'emmenais trois chasseurs et un interprète. Ce dernier n'était pas moins que le résident du microscopique établissement de Tessuissak; il avait obtenu un an de congé qu'il comptait passer à Copenhague et son passage était déjà arrêté sur *le Thialfe;* mais il ne sut pas résister aux offres brillantes que je lui faisais, et il se transporta du brick danois à bord de notre petit schooner. C'était un gaillard plein d'entrain et de courage, fait à la vie du Groënland qu'il habitait depuis dix ans. Très-intelligent, du reste, il avait acquis à bord du baleinier anglais assez d'usage de notre langue pour nous devenir très utile dans nos rapports avec les Esquimaux, dont il connaissait parfaitement l'idiome, et, pour couronner le tout, c'était un excellent chasseur et un éminent conducteur de chiens. Il nous promettait même son attelage, un des meilleurs de tout le Groënland septentrional; malheureusement pour nous, il l'avait laissé à son établissement de Tessuissak, à cent dix kilomètres plus au nord, et cette acquisition tant désirée devait nous obliger encore à un nouveau retard.

Je réussis, en outre, à engager deux marins danois qui élevèrent au chiffre de vingt notre nombre total. Voici les noms de mes nouvelles recrues :

Pierre Jansen, interprète et surintendant des chiens.

Charles-Émile Olsurg, matelot.

Charles-Christian Petersen, matelot et charpentier.

Peter, Marc et Jacob, Esquimaux convertis, chasseurs et conducteurs d'attelages.

La cordialité touchante des habitants d'Upernavik m'a laissé le plus doux souvenir ; je ne puis me rappeler sans

émotion leur désir de nous être utiles et leurs généreux efforts pour nous procurer ce qui nous manquait encore ; j'ajoute, à leur louange, que tous ces services étaient complétement désintéressés; ils refusaient opiniâtrément ce que je pouvais leur offrir, et c'est à peine si je parvins à faire accepter à quelques-uns un baril de farine ou une boîte de conserves. « Vous n'en aurez que trop besoin pendant votre voyage, » répondait-on partout. M. Hansen renvoya même à bord le présent que j'avais cru devoir lui faire en échange de l'attelage dont il m'avait libéralement fait cadeau. Aussi me sembla-t-il que je ne pouvais quitter l'établissement sans donner à ces braves cœurs un témoignage de ma profonde reconnaissance. La veille de mon départ, j'invitai à une collation les représentants du roi Frédéric VII; j'expédiai donc à terre mon secrétaire, M. Knorr, muni de cartes d'invitation cérémonieusement écrites sur beau papier de Paris, et scellées de cire parfumée. Quelques heures après, il était de retour, ramenant six convives avec lui : les deux dames du presbytère, Mme et M. Hansen, le pasteur et le docteur Rudolf; le capitaine du *Thialfe* les avait déjà précédés.

En présence d'hôtes si inaccoutumés, notre vieux coq suédois et le maître d'hôtel avaient à moitié perdu la tête : préparer un lunch pour des dames était complétement en dehors des rudes traditions culinaires et de la gravité usitées dans les expéditions arctiques. « Non! ils ne comprenaient pas le capitaine ! » Tout en maugréant, le steward s'empressa de fourrer dans un coin les cuirs de phoques entassés dans la cabine : il n'en resta que l'odeur : ce qui était déjà trop; mais sa figure ne commença à se dérider que lorsque de nombreux plats dus à ses actives combinaisons furent déposés fumants sur la nappe blanche, jusque-là précieusement gardée dans une armoire secrète. Le brave homme s'était surpassé, et, en dépit des sinistres prévisions qu'il faisait en confidence à son ami le cuisinier :

« C'est moi qui vous le dis! tous ces gaspillages nous mèneront à la ruine! » son visage se rassérénait par degrés et finit par prendre l'expression du plus légitime orgueil.

Rendons hommage à la vérité : la collation faisait grand honneur à nos officiers de bouche; les viandes et les légumes conservés offraient une diversion agréable aux habitants de ce pays de phoques; les lacs du Gröenland avaient fourni leurs magnifiques saumons, et, pour ma part, je tirai de leur cachette les vins éclos au soleil de France, sous le ciel doré de l'Italie, et le rhum de Santa-Cruz qui nous servit à faire un punch délicieux. La conversation était bien un peu languissante au commencement, mais, en quelques minutes, chacun y mit du sien : anglais, danois, allemand, latin abominable, tout se mêla aussi harmonieusement que les ingrédients du punch; on but au roi, au président, à notre bonne chance, à tout et au reste; on nous adressa de nombreuses harangues où naturellement abondaient les allusions aux successeurs des glorieux fils d'Odin. Les têtes s'échauffaient, et l'un de nous, stimulé par le tribut de louanges qu'on venait de payer au vaillant Harold et à la vierge des Russies, aux rois de mer et à leurs amours, proposait le toast le plus cher aux marins : — « A nos femmes et à nos belles! » lorsque des pas lourds ébranlèrent l'échelle du dôme et le contre-maître parut, comme autrefois le spectre de Banquo au festin de Macbeth :

« L'officier de quart, monsieur, vous fait dire, monsieur, que les chiens sont à bord, monsieur, et qu'on est prêt à lever l'ancre, comme vous l'avez ordonné, monsieur.

— Bien. Et le vent?

— Léger et soufflant du sud, monsieur. »

Il n'y a pas à hésiter, il faut jeter les hôtes à la mer. Les messieurs cherchent en toute hâte les châles et les manteaux des dames; les dames elles-mêmes sont précipitées dans le canot; le docteur Rudolph se charge de notre courrier, promettant de le remettre au consul américain de

Copenhague ; le cabestan crie, le schooner déploie ses ailes blanches, nous sentons se rompre le dernier lien qui nous attachait au monde, au monde de l'amour, du soleil et des vertes prairies, en voyant sur la colline d'Upernavik disparaître les rubans aux brillantes couleurs et les mouchoirs blancs qui nous saluaient encore.



CHAPITRE V.

Dans les icebergs. — Dangers de la navigation arctique. — Nous courons risque d'être coulés. — Dimensions d'une montagne de glace. — Les abords de la baie de Melville.

Upernavik marque à la fois l'extrême limite du monde civilisé et de la navigation relativement facile; le danger réel commençait pour nous, que nous distinguions encore la petite église à pignons adossée à la colline noire; une épaisse ligne de montagnes de glace se présentait au travers de notre route, et nous n'avions d'autre parti à prendre que d'y pénétrer bravement.

La tâche n'était pas aisée : il nous fallait louvoyer péniblement dans un interminable archipel d'icebergs, aussi variés de forme que de volume; à côté de blocs gigantesques mesurant soixante-dix mètres de hauteur, sur une base de près de deux kilomètres, on en voyait d'autres qui ne dépassaient pas les dimensions du schooner : cathédrales gothiques aux clochers ruinés; prismes de cristal dont les pointes aiguës se dessinaient sur l'azur du ciel; lourdes figures géométriques d'une morne blancheur, à arêtes nettement coupées sur lesquelles les cascades se précipitent à grand bruit, sans fin et sans nombre; ils étaient si



La baie de Melville en été.

rapprochés, qu'à quelque distance ils paraissaient former sur la mer un immense revêtement de glace, et que l'horizon en était encombré. Lorsque nous eûmes pénétré dans la formidable enceinte, notre rayon visuel n'avait pas plus d'étendue que si nous eussions été enfoncés dans la plus épaisse futaie de la Forêt-Noire. Le maître d'hôtel, poëte égaré sur notre navire, sortait de la cuisine au moment où les glaces se refermaient derrière nous; il s'arrêta un instant, jeta un mélancolique regard sur la trouée par laquelle nous avions pénétré, et replongea dans l'écoutille en murmurant d'après Dante :

En franchissant ce seuil, laissez-y l'espérance!

En ce moment aussi les officiers réclamaient leur café à grands cris et nous n'avons jamais su si la citation érudite du steward avait trait aux icebergs ou à la cabine de ces messieurs.

Nous passâmes quatre jours à cheminer lentement dans les défilés de cet interminable labyrinthe; nous avancions à grand'peine : la faible brise qui nous poussait vers le nord nous laissait souvent en calme plat, et nous maintenait pendant de longues heures immobiles au milieu d'un brouillard glacé, ou sous l'intense clarté d'un plein jour permanent. Cet état de choses avait sans doute le charme de la nouveauté pour la plupart d'entre nous, mais il ne nous apportait pas moins beaucoup de dangers et de soucis. Les montagnes de glaces, obéissant surtout à l'impulsion des courants inférieurs, étaient stationnaires par rapport à nous; le courant de la surface qui nous drossait çà et là en nous jetant en dehors de notre route, rendait la position du navire assez désagréable; aussi, nous apprîmes bientôt à regarder ces masses comme nos ennemis naturels, et à nous en défier.

Souvent nous n'échappâmes à un abordage qu'en armant à grande hâte les embarcations pour remorquer le navire,

ou bien en fixant une ancre à glace sur un autre iceberg, et en nous halant sur cette ancre. Quelquefois nous nous amarrions à la montagne elle-même, attendant le vent. Rudes labeurs rarement suivis d'effet.

Je n'avais d'autre consolateur que mon crayon; je dessinais avec rage, et je profitai d'un ciel clair et pur pour essayer mon appareil photographique. Mes deux jeunes amis, MM. Knorr et Radcliffe, m'aidèrent à le débarquer sur une île voisine, et nous nous mîmes à l'œuvre; si notre premier début ne fut pas brillant, il servit du moins à nous convaincre que nous arriverions dans la suite à quelque chose de mieux. Malgré tous mes efforts, il m'avait été impossible d'adjoindre un photographe à notre expédition, et nous n'avions d'autres guides que quelques livres; mais nous poursuivîmes courageusement nos travaux; en dépit de notre inexpérience et de la température souvent défavorable, nous fûmes assez heureux pour obtenir vers la fin quelques fidèles reproductions des sauvages splendeurs de la nature arctique.

Sonntag nous avait accompagnés; il obtint de bonnes hauteurs au sextant pour déterminer notre position, et se servit du magnétomètre avec un égal succès. Knorr ajouta de beaux oiseaux à mes richesses ornithologiques : diverses variétés de mouettes[1], des bourgmestres[2], des kittiwakes babillards[3], et de gracieuses hirondelles de mer[4], couvraient les icebergs de leurs troupes pressées; nos chasseurs tiraient les canards-eiders[5] qui volaient au-dessus de nos têtes en longues lignes onduleuses. Les phoques prenaient

1. Les variétés de cette famille les plus fréquemment observées dans les mers arctiques sont : *Larus attricilla* ou mouette de Franklin; *Xema sabinii* ou mouette de Sabine; *Rhodostethia Rossii* ou mouette de Ross.

2. *Larus glaucus* de Temming et de Gould.

3. *Rissa tridactyla* de Temming et de Buffon; *Larus rissa* de Brünn.

4. *Sterna hirundo* de Ch. Bonaparte; *Sterna arctica* de Temming et de J. Richardson.

5. *Somateria molissima*. (*Trad.*)

leurs ébats sur les eaux paisibles : ils plongeaient vivement dans la mer, puis nous montraient leurs faces intelligentes et sympathiques, à physionomie presque humaine ; ils nous regardaient d'un air si innocemment curieux, que je n'aurais pas eu le cœur d'en tuer un seul, n'eût été la nécessité de nourrir nos chiens esquimaux.

Nous menions une étrange vie, et un peu de danger n'était peut-être pas le moindre attrait de ce monde de magique beauté et de singulière magnificence ; volontiers, je me serais abandonné au charme de ces heures rêveuses, si notre repos forcé n'avait consumé un temps presque indispensable à une tâche bien autrement importante.

Quatre longs jours de calme continu auraient lassé la traditionnelle patience de Job ; du reste, les diversions ne nous manquaient pas : un souffle de vent venait renouveler pour nous le supplice de Tantale, — un courant dangereux nous prenait en traître, — un menaçant iceberg arrivait droit sur nous ; — vite il fallait jeter l'ancre, amarrer le schooner à une montagne de glace ou échapper au péril à force de rames.

Comme détail caractéristique de la navigation de ces mers, l'aventure suivante est peut-être digne d'être rapportée.

Pendant la nuit, nous avions pu avancer de quelques kilomètres ; mais après le déjeuner le vent tomba complétement, et le schooner ne paraissait pas bouger plus qu'un soliveau. Nous ne pensions plus aux courants, et tous les regards étaient tournés vers le sud, occupés à guetter le moindre symptôme de brise, lorsqu'on s'aperçut que le flot avait changé et nous portait sans bruit vers un groupe d'icebergs situés sous le vent. Nous dérivions précisément sur un de ceux que l'équipage avait baptisés du nom significatif de *Ne me touchez pas!* Crevassé, érodé, creusé par le temps, il présentait en plusieurs endroits la structure alvéolée d'un vieux gâteau de miel. Le moindre choc, le

moindre déplacement d'équilibre pouvait déterminer l'éboulement du colosse; malheur alors au malheureux navire exposé au choc de ses débris!

Le courant nous entraînait avec une vitesse inquiétante, et pendant que nous mettions le canot à la mer pour essayer d'amarrer notre câble à un bloc échoué à une centaine de mètres, nous rasions le bord de deux icebergs, dont l'un se dressait à plus de trente mètres au-dessus de nos mâts; à l'aide de gaffes, nous parvînmes à changer un peu la course du schooner, mais, juste au moment où nous pensions avoir échappé à la collision redoutée, un remous nous fit encore dévier et nous jeta presque de flanc sur la masse flottante.

Le navire toucha à tribord, et le choc, quoique assez léger, détacha des fragments de glace qui auraient suffi pour nous abîmer, si l'avalanche ne se fût précipitée un peu plus loin; quelques morceaux tombèrent au milieu de nous sans atteindre personne: quittant en toute hâte l'arrière, nous nous précipitâmes tous sur l'avant pour suivre avec anxiété les manœuvres du canot remorqueur; l'iceberg commençait à tournoyer et s'avançait lentement sur nous, les éclats de glace pleuvaient plus épais sur l'arrière, le gaillard d'avant, seul, était encore épargné.

Ce fut l'iceberg lui-même qui nous préserva de la destruction: une masse énorme, représentant douze fois au moins le cube de notre petit navire, se détacha de la partie immergée et s'abîma près de nous en faisant rejaillir d'immenses gerbes d'écume; cette rupture arrêta le mouvement de révolution, et l'iceberg reprit son équilibre dans la direction opposée; mais les grincements de la quille nous révélèrent un autre danger: une longue pointe de glace s'avançait horizontalement au-dessous du schooner, et nous courions risque de chavirer ou d'être lancés en l'air comme une paume. Cependant les hautes parois de notre ennemi avaient cessé de se pencher sur nous, et la mitraille

de glaçons qu'elles projetaient ne tombait plus sur notre pont; nous courûmes aux gaffes, et, avec une vigueur que redoublait le péril, nous essayâmes d'éloigner le navire; tous les bras travaillaient : le danger respecte peu la dignité du gaillard d'arrière.

Accablés de fatigue, nous nous laissions gagner par le découragement, lorsque l'iceberg vint encore à notre secours : une détonation effrayante nous fit tressaillir et se répéta à de courts intervalles, de plus en plus rapprochés, jusqu'à ce que l'atmosphère tout entière ne parut plus que comme un réservoir d'épouvantables retentissements.

Le côté opposé du géant s'était fendu; bloc après bloc s'écroulait dans la mer, ébranlant la vaste masse et la renvoyant vers nous; le mouvement de rotation s'accélérait, les monstrueux grêlons recommençaient à tomber, et atterrés déjà par ce terrible spectacle, nous nous attendions, à chaque seconde, à voir la partie de l'iceberg la plus voisine de nous se détacher et nous entraîner dans sa chute; nous eussions été aussi inévitablement perdus que la cabane du berger sous l'avalanche des Alpes.

Par bonheur, Dodge, qui manœuvrait le canot, avait réussi à implanter une ancre à glace et à y amarrer solidement son aussière; il nous faisait le signal si impatiemment attendu : « Tirez sur le câble ! » Il s'agissait de notre vie; nous halâmes longtemps et avec vigueur; les secondes étaient des minutes et les minutes des heures. Enfin le schooner s'ébranla : lentement, majestueusement, l'iceberg s'éloignait, emportant notre grande vergue, et rasant la hanche du navire; mais nous étions sauvés : à peine avions-nous franchi une vingtaine de mètres, que la masse glacée subissait la rupture tant redoutée; sa paroi la plus rapprochée de nous se déchira avec un craquement effroyable et tomba lourdement dans la mer, nous couvrant de longues fusées d'écume, et soulevant une vague qui, après nous avoir secoué comme l'aurait fait le souffle de la tem-

pête, nous laissa, harassés d'émotions et de fatigues, au milieu des débris de cette ruine immense.

A la fin, nous réussîmes à nous dégager et à nous placer assez loin pour contempler avec calme l'objet de notre terreur; cela se balançait, cela roulait comme un être vivant; à chacune de ses révolutions, de nouvelles masses se désagrégeaient, énormes avalanches qui se précipitaient en sifflant dans la mer écumante; quelques heures après, il n'en restait plus qu'un mince fragment, infime débris de sa grandeur passée, et les blocs qui s'en étaient détachés flottaient tranquillement bercés par la marée.

Faut-il attribuer ce qui suivit aux vagues créées par la dissolution de l'iceberg, aux chauds rayons du soleil ou à ces deux causes combinées? Je ne sais, mais toute la journée fut remplie par une suite prolongée de ruptures et de bris de glaces croulantes. A peine étions-nous en sûreté, qu'à trois kilomètres environ de notre bâtiment, un gigantesque iceberg, ayant quelque ressemblance avec le palais du Parlement britannique, commença à se désagréger : une tour élevée fut précipitée dans la mer, pendant que la nuée de mouettes qui l'avaient choisie pour lieu de repos s'envolait en poussant des cris aigus; d'autres la suivirent dans sa chute; un pavillon carré se détacha à grand bruit; la masse mutilée tourna sur elle-même, et après cinq heures de convulsions et de tapage, le splendide colosse n'était plus qu'un fragment qui s'élevait à peine à cinquante pieds au-dessus des eaux. Un autre iceberg qui paraissait mesurer deux kilomètres de longueur sur plus de trente mètres de hauteur se fendit en deux, après un craquement vif et aigu suivi de détonations éclatantes : mille pièces d'artillerie simultanément déchargées n'auraient pas fait un plus effroyable vacarme: les deux immenses moitiés oscillèrent des heures entières au milieu des flots qu'elles soulevaient avant de pouvoir reprendre leur équilibre. Même la masse solide à laquelle nous étions

amarrés carillonnait dans l'infernal concert et se débarrassa d'un de ses angles, plus grand que Saint-Paul, la cathédrale de Londres.

Je ne saurais décrire le vacarme, le fracas qui nous assourdirent pendant cette journée, et je recours pour le faire au *Vieux marin* de Coleridge :

« La glace à bâbord,
La glace à tribord,
Partout encombrait la mer pâle ;
Craquant et grondant,
Rugissant et hurlant
Comme une ronde infernale. »

Il semblait, en vérité, que le vieux Thor lui-même se fût mis de la fête ; on eût dit que, sorti de son royaume du Tonnerre et de son palais aux cinq cent quarante salles, sur son char aux boucs rapides, il avait franchi les montagnes, et que, ceint de son baudrier de combat, armé de son marteau irrésistible et de ses gantelets de fer, il s'amusait à abattre à droite et à gauche les Géants de la gelée.

Ce n'est guère que dans la belle saison, durant les mois de juillet et d'août, que les icebergs sont d'un si dangereux voisinage. Leur dissolution est probablement due à l'inégalité de chaleur et de dilatation qui s'établit alors entre l'intérieur de leur masse congelée et leur surface soumise à l'action des rayons solaires. Sur le côté éclairé d'une montagne de glace, j'ai souvent vu des fragments détachés avec force sur une ligne presque horizontale et lancés au loin comme par l'explosion d'une mine. Cette explosion et ces éboulis sont toujours accompagnés de nuages de vapeur causés sans doute par le contact de la glace froide de l'intérieur avec l'air ambiant, beaucoup plus chaud ; les rayons du soleil se jouent dans ces nuées et produisent de splendides effets de lumière.

Je le sens, ma plume est impuissante à retracer les terribles aspects des icebergs ; que serait-ce si j'en voulais

peindre les merveilleuses beautés ! Déjà je l'ai essayé lorsque ces fils des glaciers se présentaient à nos yeux comme des blocs de malachite ou de marbre, baignés de flammes et flottant, sous des cieux rayonnants, sur une mer teinte des nuances de l'arc-en-ciel ; aujourd'hui le ciel était gris, l'air froid, et la glace partout d'une blancheur morne ou d'un bleu transparent.

J'eus la fantaisie d'aller visiter l'iceberg, d'environ deux cents pieds de haut, auquel nous étions amarrés, et j'exécutai ce projet, je dois le dire, un peu avant l'éboulis d'un de ses angles, dont j'ai parlé un peu plus haut, et qui nous coûta une ancre à glace et cent soixante mètres de câble. Dans ma courte traversée, je fus vraiment surpris de l'admirable transparence des eaux. Du plat-bord du canot, je pouvais voir la glace plonger sous la mer à une profondeur incroyable ; le schooner se réfléchissait si parfaitement dans son miroir splendide, qu'il fallait la comparaison avec les objets avoisinants pour dissiper l'illusion que produisaient sur nous ces deux navires jumeaux, flottant quille contre quille, suspendus dans l'air. Arrivé au sommet de la montagne de glace, je vis au sud-est un énorme rocher qui projetait son ombre noire sur les eaux ; le contraste entre cette ombre et la mer éclairée par le soleil était tellement prononcé, qu'il fallait un certain effort de réflexion pour ne pas voir, dans la ligne qui les divisait, comme le vide béant d'un abîme insondable.

Il eût été difficile de se faire une juste idée de l'immense quantité de glace qui flottait autour de nous. J'essayai de compter les icebergs isolés ; arrivé à cinq cents, j'abandonnai la tâche. Près de moi, ils se dressaient dans toute la rudesse de leurs profils aux arêtes aiguës ; plus loin, les lignes adoucies par la distance se fondaient dans le ciel gris et clair, et là-bas, là-bas, sur la vaste mer d'argent liquide, l'imagination évoquait d'étranges et merveilleux fantômes ; les masses d'azur et de cristal revêtaient toutes

les formes : figures humaines, animaux de toutes sortes, monuments d'architecture. Le dôme de Saint-Pierre s'élevait au-dessus du clocher de la vieille église de la Trinité ; une tour byzantine et un temple grec se dressaient à l'ombre d'une pyramide.

Vers l'orient, la mer était semée de petites îles, — taches noires sur les eaux resplendissantes. Des icebergs de toutes tailles se pressaient dans les canaux de cet archipel, jusqu'à ce que, dans le lointain, ils parussent se masser pour défendre l'accès d'une plaine neigeuse, qui, se relevant en talus, se perdait vers l'horizon dans une étroite bande d'un blanc teinté de bleu.

Du nord au sud, aussi loin qu'il pouvait s'étendre, le regard suivait cette ligne d'albâtre derrière les dentelures de la crête : nous reconnaissions la grande mer de glace qui, de l'est à l'ouest et du nord au midi, recouvre tout le continent groënlendais ; ses pentes blanches, inclinées vers le littoral, ne sont que les abords d'un glacier gigantesque, fleuve de cristal qu'elle jette à l'Océan, et d'où étaient tombés, les uns après les autres, la plupart de ces icebergs au milieu desquels nous venions de passer de longues heures d'admiration et de terreur.

Enfin le vent du sud ébranla les icebergs et nous délivra de notre dangereuse prison. Le soir du 21 août, nous entrions dans un port tout juste assez large pour permettre au schooner de tourner sur lui-même. Nous jetâmes l'ancre près d'une berge rocheuse où se dressaient quelques tentes de peaux de phoques, habitations d'été d'Esquimaux paraissant assez « cossus » pour le pays ; deux ou trois huttes étaient recouvertes d'herbes et de mousse ; la plus belle appartenait à Jensen, notre interprète. Nous étions à Tessuissak, nom qui se traduit par *le lieu où se trouve une baie*. Sonntag emporta son horizon artificiel et son sextant, pour établir la position réelle de cet établissement, chose qui ne s'était jamais vue dans son histoire, et que les ha-

bitants, je le crains, ne surent point apprécier à sa juste valeur.

Nous comptions repartir dans une couple d'heures, mais l'attelage de Jensen était dispersé, et pendant qu'on courait après les chiens, un banc de glace dérivait à l'entrée du port et l'obstruait entièrement.

Les chiens furent enfin rassemblés et embarqués à notre bord ; j'avais donné ou troqué ceux qui n'avaient pas grande valeur ; nous possédions maintenant quatre attelages superbes. Trente bêtes sauvages sur le pont de notre goëlette ! Plaignez notre sort, ô vous qui aimez une vie paisible et un navire bien propret. Quelques-uns de ces animaux logeaient dans des cages placées le long des passavants ; d'autres couraient çà et là, tous horriblement épeurés et prêts à se battre ; leurs éternels hurlements rendaient nos jours et nos nuits insupportables.

Nos préparatifs étaient terminés ; notre garde-robe fut complétée contre échange de fèves et de porc salé. Notre matériel polaire se trouvait en bon ordre ; on avait proprement et soigneusement enroulé les câbles, et placé les ancres à glace, les crampons, les cisailles, les gaffes, de manière à les trouver au moment du besoin. Le cabestan et le guindeau jouaient librement, et Dodge, qui n'avait pas oublié ses années de service, était venu me dire : « Tout est paré pour l'action. » — La marée voudrait-elle bien entraîner la glace et nous donner la liberté ?

Je ne pouvais plus maîtriser mon impatience : la saison s'avançait, la température était au-dessous du point de congélation, chaque nuit formait déjà une légère croûte de glace sur les mares d'eau douce ; tout au plus si j'avais encore devant moi une quinzaine de jours utilisables. *Le Fox*, malgré sa machine à vapeur, fut complétement bloqué dans la glace, le 26 août 1857, et nous étions au 22[1] !

1. Le *Fox*, expédié en 1857 par lady Franklin, l'Artémise moderne, à la

Tout ce qu'il me fut possible d'inventer contre l'ennui de ces retards forcés, je le tentai. Je me remis à la photographie, mais pour obtenir des résultats encore moins satisfaisants que la première fois. Je fis jeter la drague, qui ne nous rapporta pas grand'chose ; j'herborisai dans les environs et ne récoltai rien que je n'eusse déjà trouvé à Pröven et à Upernavik. Les fleurs sentaient venir l'hiver ; déjà les pétales commençaient à tomber et penchaient mélancoliquement leurs têtes flétries ; elles semblaient supplier la bise du nord de leur laisser encore quelques jours d'existence.

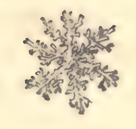
Je ne réussis qu'à une seule chose : à coucher sur mon album un immense iceberg échoué à l'entrée du havre et à en inscrire les dimensions sur mon cahier de notes. Haut de cent cinq mètres, il mesurait près d'un kilomètre et demi en longueur, et les naturels m'assurèrent qu'il était là depuis plus de deux ans ; la partie émergée présentait une forme à peu près rectangulaire ; j'en pouvais conclure que les mêmes lignes se continuaient au dessous de la surface de la mer, et, comme des mesures précédentes m'avaient donné la certitude que la glace d'eau douce flottant dans l'eau salée s'enfonce des sept huitièmes de sa masse totale, ce fils des glaciers du Groënland était échoué à près d'un kilomètre de profondeur. Je laisse aux amateurs de ces sortes de problèmes le plaisir de trouver le prix de cet iceberg en dollars et en cents, s'il était transporté dans la région des fromages à la glace ou du champagne frappé, de rechercher ce qu'il en faudrait pour payer la dette nationale de telle ou telle monarchie, ou encore de combien ses services dépasseraient tous ceux

recherche des reliques funéraires des deux navires de son mari, *l'Erèbe* et *la Terreur*, disparus depuis douze ans. — Voir la relation du capitaine Mac-Clintock : *The voyage of the Fox, a narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin*, etc. (*Trad.*)



que rend au monde civilisé, en un demi-siècle, la surface congelée des étangs de Boston.

La mer se décida enfin à chasser l'ennemi qui nous barrait le passage, et, dans la soirée du 22, le schooner reprenait sa marche sinueuse à travers les icebergs et les îlots. Le cap Shackleton et la « Tête de Cheval » étaient par le travers de bâbord, et nous poursuivions notre route vers la baie de Melville.



CHAPITRE VI.

La baie de Melville. — La *glace du milieu*. — Le grand courant polaire. — Encore un iceberg dangereux. — Le cap York. — A la rescousse de Hans.

Le soleil de minuit ne nous éclairait plus et les nuits commençaient à devenir sombres ; la vigilance nous était plus nécessaire que jamais ; en dépit de toutes nos précautions, nous faillîmes toucher sur un récif caché au large de la « Tête de Cheval », et que nos cartes ne signalent pas ; puis il nous fallut passer entre des champs de glace, les premiers que nous eussions rencontrés. Les lames du sud-ouest accouraient menaçantes et se brisaient avec rage sur la barrière qui les repoussait ; nous réussîmes à échapper sans grand dommage pour nos solides bossoirs.

A huit heures du matin, nous arrivions en vue de la pointe de Wilcox ; le Pouce du Diable émergeait d'un léger nuage qui en voilait encore la base ; la baie de Melville était devant nous. Grimpé sur la vergue de misaine, je parcourus l'horizon à l'aide de ma lunette ; la mer était libre partout, à peine si on distinguait çà et là quelque vagabond iceberg. Vers l'ouest, il est vrai, la réverbération des glaces sur le ciel nous révélait la présence de l'ennemi ; mais du

côté du nord, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, la houle « sans limite et sans fin », faisait onduler la surface de l'Océan. Mon cœur débordait de joie : le succès de notre expédition, au moins pour cette année, dépendait entièrement de l'état de cette mer, et mes rêves les plus ambitieux ne me l'avaient jamais montrée telle que je la voyais aujourd'hui. — Le lecteur me saura gré de lui donner quelques détails sur la région que nous allions parcourir, et de lui expliquer les conditions physiques qui enchaînaient étroitement les destinées de notre voyage à cette partie des mers groënlandaises.

Pour les géographes, la baie de Melville est tout simplement une ligne courbe qui échancre la côte du Groënland septentrional, mais les navigateurs lui donnent une aire bien autrement étendue, et depuis longtemps les baleiniers nomment ainsi la partie de la mer de Baffin qui commence au sud avec la *glace du milieu* et se termine vers les *eaux du nord.*

Ces *eaux du nord* se trouvent parfois près du cap York par 76° de latitude, mais souvent on les rencontre plus haut, et la glace moyenne, généralement connue sous le nom de *Pack*, descend quelquefois jusqu'au cercle polaire. Ce pack est formé par des glaçons flottants de dimensions fort variables et dont la longueur se mesure par kilomètres et par mètres, et l'épaisseur par pouces ou par brasses. Gouvernés par les vents et les marées, tantôt ils se pressent les uns contre les autres, ne laissant guère d'espace libre entre eux; tantôt ils sont séparés par de larges fissures. La brise ou les courants les poussent sans cesse vers tous les points cardinaux, et cette dangereuse barrière ne se franchit qu'au prix de bien des fatigues; on met souvent des semaines et des mois à la traverser.

Depuis 1616, que Baffin montant *la Discovery*, petit navire de cinquante-huit tonneaux, pénétra le premier dans ces parages, ceux-ci, malgré tous leurs périls, ont été le



Navires baleiniers dans les eaux du nord. — Banquise; Icebergs et Iceblinck dans le fond.

champ de pêche favori des baleiniers; leur flotte, qui comptait autrefois plus de cent voiles par an, est réduite aujourd'hui à dix ou douze. Plus d'un brave navire a sombré, écrasé sans merci entre ces glaces aux côtes de fer; mais ceux qui parviennent à échapper, retournent au pays chargés de l'huile des pauvres baleines, que leur mauvaise fortune pousse vers le détroit de Lancaster, la baie de Pond ou les côtes qui s'étendent au-dessous.

La *glace du milieu* ne reste pas stationnaire et n'est jamais complétement prise même au cœur de l'hiver. On se rappelle le sort du steamer *le Fox*, enveloppé vers la fin de l'automne, et délivré au printemps seulement, après une dérive pleine de périls, jusque vers le cercle polaire[1].

A mesure que l'été s'avance, le pack se désorganise de plus en plus jusqu'à ce que la solide ceinture adhérente aux côtes et qu'on nomme le *fast* ou *la glace de terre*, soit elle-même entamée; il en reste cependant presque toujours une bande étroite jusqu'à la fin de la saison : les baleiniers, naturellement désireux d'éviter la banquise, et à leur exemple les navires chargés d'explorations scientifiques, s'attachent opiniâtrément à suivre cette bande et essayent de se glisser vers le nord par la dernière crevasse entr'ouverte, « la passe du rivage », comme ils la nomment ordinairement. En effet, si le vent d'ouest pousse la glace sur eux, ils peuvent toujours, ou scier un dock pour leur navire, ou trouver une crique pour l'amarrer. Enfin, si par hasard la glace flottante a disparu et qu'il n'y ait point de brise, ils ont encore la ressource de le faire haler par l'équipage. (Il est très-rare que pour la pêche des baleines on se serve de bâtiments à vapeur.)

Les *fleuves de l'Océan* sont pour beaucoup dans la formation de cette barrière. Le grand courant polaire, venant de la mer du Spitzberg chargé de lourdes masses de gla-

1. Voir l'appendice *B*.

çons, et amenant aux Groënlandais une maigre provision de bois flotté par les grands fleuves de la Sibérie, descend le long de la côte orientale du Groënland, contourne le cap Farewell et remonte au nord jusqu'au cap York où il s'infléchit vers l'ouest; là, il s'unit au large torrent encombré de glaces que vomit l'océan Arctique à travers les détroits de Smith, de Jones et de Lancaster. Il se dirige vers le sud, côtoie le Labrador et Terre-Neuve, après s'être grossi des eaux de la mer de Hudson, et se glissant entre le Gulf Stream et le rivage américain, rafraîchit de ses froides ondes les baigneurs de Newport et de Long-Branch pour se perdre enfin à l'orient des caps de la Floride.

Un seul regard jeté sur la carte de la mer de Baffin montre que cette marche du courant forme autour de la banquise une sorte de lent tourbillon qui enferme les glaces et les empêche de descendre plus rapidement vers le sud; on comprend aussi que vers la fin du mois d'août les dimensions de la *glace du milieu* soient réduites de beaucoup; fondue par le soleil, érodée par les eaux, une grande partie a déjà disparu, et le reste se trouve dans un état de dissolution plus ou moins avancée. Cette époque serait donc très-favorable pour la navigation si l'approche rapide de l'hiver ne devenait une source de dangers sérieux : lorsqu'on est ainsi au milieu des glaces, le premier abaissement de la température peut vous *engluer* pour dix mois. Aussi les baleiniers essayent-ils de traverser la barrière en mai ou en juin, et quelquefois plus tôt, quand la glace est encore dure et que la débâcle commence à peine.

Huit jours seulement nous séparaient de la fin du mois d'août; plus que jamais je regrettais mes inévitables étapes aux établissements groënlandais. — Mon plan, arrêté dès notre séjour à Upernavik, était de prendre la banquise aussitôt que nous la rencontrerions, de la couper au premier endroit favorable et de naviguer en droite ligne vers le cap York sans m'attacher à la glace de terre. Le vent

soufflait de l'est depuis plusieurs jours, poussant ainsi le pack vers les côtes de l'Amérique et laissant devant nous un immense espace libre et ouvert. En serait-il de même jusqu'au cap York ? J'avais déjà entrevu sur le ciel de l'horizon au N. O. l'*iceblink*, ou la réverbération des glaces : aujourd'hui elles n'étaient pas bien éloignées. Et demain ?

Pendant que je songeais ainsi, le vent s'éleva et souffla grand frais, la mer devint très-houleuse derrière nous ; un nuage sombre qui planait sur le sud depuis quelques moments s'étendit au-dessus de nos têtes, et couvrant le ciel de ses lambeaux déchirés, nous inonda de vapeurs glacées qui se changèrent bientôt en trombes de neige. Impossible de rien voir à quelques mètres autour de soi : aussi m'empressai-je de redescendre du perchoir incommode que m'avait offert la vergue de mizaine.

Que fallait-il faire maintenant? poursuivre notre route, ou mettre à la cape et attendre un temps plus favorable ? — Dans ce dernier cas, le navire abandonné à lui-même dériverait dans les ténèbres et courrait grand risque de heurter un iceberg isolé, ou les champs de glace qui viendraient tôt ou tard nous barrer le passage; de plus, et c'était pour moi l'objection principale, nous ne profiterions pas de la bonne brise qui nous poussait rapidement vers le nord. — En continuant notre course, au contraire, il était à craindre, par cette atmosphère épaisse, que nous ne tombassions droit sur l'ennemi sans l'apercevoir à temps pour en détourner le navire. Mon irrésolution ne fut pas de longue durée : péril pour péril, je préférai celui où nous pouvions déployer notre énergie, je fis prendre tous les ris et diriger notre course sur le cap York.

Je me promenais lentement sur le pont en proie à la plus vive anxiété. Nous traversions une mer que pas un navire n'a parcourue sans y rencontrer les glaces, et de quel droit m'attendre à une autre fortune ?

Le brouillard était si intense qu'à peine je pouvais dis-

tinguer la vigie sur le gaillard d'avant; parfois, il s'élevait un peu, et sous le dais pesant de vapeurs sombres qui semblaient soutenues par les icebergs errants, mon regard portait sur la mer à une distance de plusieurs kilomètres. Puis la neige recommençait à tomber, la grêle bruissait, le vent sifflait à travers le gréement et les lourdes vagues, déferlant sur nous, inondaient les ponts et menaçaient de nous engloutir : je n'oublierai jamais nos dix premières heures dans la baie de Melville.

Vers la fin de cette course folle et désordonnée, mon oreille, attentive au moindre son, saisit le clapotis de l'eau sur les brisants : un instant après, la vigie donnait l'alarme.

« De quel côté?

— Je ne peux l'apercevoir, commandant. »

Le bruit se rapprochait toujours; un iceberg projeta faiblement sa blancheur indécise au milieu du brouillard, nous n'avions plus le temps de réfléchir et il était trop tard pour nous détourner. En serrant le vent nous précipitions de flanc le schooner sur l'obstacle; nous ne savions sur quel point gouverner : on ne distinguait pas les contours de la montagne, seulement on entrevoyait une énorme lueur et une ligne de brisants couverts d'écume.

Je l'ai toujours pensé : quand on ne sait à quoi se résoudre, le plus sûr est de ne rien faire, et dans les présentes circonstances ce fut notre salut. Si j'avais obéi à ma première impulsion et mis la barre au vent, nous courions vers la ruine, mais nous glissâmes tout près de l'affreux monstre, en échappant à une collision qui aurait été instantanément fatale à notre pauvre navire et à tous ceux qui le montaient; la vergue de misaine en effleura le bord, le mur de glace nous couvrit de son embrun, et quelques instants après l'iceberg rentrait dans les ténèbres d'où il avait émergé si soudainement.

« Rasés de près, dit maître Dodge, toujours de sang-froid.

— Très..... très-près! » grelotta Starr, frissonnant encore, comme s'il venait de recevoir une douche glacée.

Le vieux cuisinier avait été sommé de comparaître sur le pont pour aider à la manœuvre, et au milieu de la terreur générale, on l'entendait murmurer : « Je voudrais savoir comment le dîner de ces messieurs sera prêt si on me dérange comme cela! pour tirer sur des câbles! » — Le bonhomme n'avait pas l'air de se douter qu'un instant auparavant *ces messieurs* ne pensaient guère avoir plus jamais besoin de ses services.

Cette aventure inspira à notre équipage la plus aveugle confiance; deux boulets, à ce qu'on dit, ne tombent jamais au même endroit, et nos gens supposaient sans doute qu'il en est ainsi des icebergs; quoi qu'il en soit, tout alla bien; maintes fois la vigie cria : « Brisants à l'avant! » mais un examen plus attentif nous montrait les glaces à droite ou à gauche et nous passions sans avaries. Puis le vent tomba peu à peu, la neige cessa, les nuages se dissipèrent, le soleil reparut et pendant que les hommes secouaient le gréement et déblayaient le pont couvert de grêle et de givre, je remontai avec ma lunette; on ne voyait pas de champs de glace, mais ils se reflétaient encore sur le ciel occidental.

C'était merveille d'avoir ainsi traversé les icebergs; la mer en était semée : un d'entre eux surtout excita mon admiration : il se dressait sur l'Océan comme un arc de triomphe colossal sous lequel nous aurions pu passer, toutes voiles dehors.

Le schooner ne bougea pas de la nuit, mais de bonne heure le vent se releva et nous resta fidèle pendant toute la journée; les icebergs défilaient près de nous comme une procession solennelle; mon journal les désigne comme *les pierres milliaires de l'Océan.* Les hautes terres coiffées de neige qui dominent le cap York, parurent bientôt à l'horizon et le fier et sombre promontoire lui-même émergea à son tour du sein de la mer.

Le 25, à midi, nous rencontràmes le premier champ de glace; pendant vingt-quatre heures j'avais anxieusement surveillé la mer et je m'étais persuadé que nous franchirions la baie sans la moindre escarmouche avec l'ennemi, lorsqu'une ligne blanche se dessina devant nous; nous l'atteignîmes bientôt et, profitant d'une large trouée, nous entràmes bravement, chargés de toute notre toile; le danger se trouva beaucoup moins grand que nous ne l'avions pensé; le banc avait une largeur de près de trente kilomètres, mais la glace n'était pas compacte et nous pûmes nous y frayer une voie sans trop de difficultés.

En cinquante-cinq heures nous avions traversé la baie de Melville; nous entrions dans les *eaux du Nord*.

Près du cap York, je longeai le rivage, cherchant les indigènes. Les lecteurs des récits du docteur Kane n'ont peut-être pas oublié que ce navigateur avait emmené des établissements groënlandais un chasseur nommé Hans qui, après lui avoir été fidèle pendant près de deux années, l'abandonna pour une belle, et alla vivre avec les Esquimaux sauvages qui habitent les bords septentrionaux de la mer de Baffin. Supposant qu'il n'avait pas tardé à se lasser de son exil volontaire, et attendait probablement au cap York un navire quelconque qui voulût bien l'emmener, je m'avançai à une portée de fusil de la falaise, sur laquelle je découvris bientôt un groupe d'êtres humains qui faisaient force signes pour attirer notre attention; je descendis dans un canot, et de vrai, il était là devant nous, l'objet de mes recherches, nous regardant de tous ses yeux; il me reconnut parfaitement ainsi que M. Sonntag et se rappela même nos noms[1].

1. ... Au moment de notre départ, Hans nous faisait défaut depuis deux mois. Il était parti pour Étah, sous le prétexte d'y commander une paire de bottes dont il avait grand besoin, à une vieille Esquimaude fort experte en semblables confections; mais d'Étah il avait poussé plus loin, jusqu'à Pétérawik, où résidait une petite créature, assez jolie pour la race dont elle sortait et le sol qui l'avait nourrie.... Tout le long de la côte, sur la route de



Hans en 1860 apercevant le schooner de Hayes.

Six ans de séjour parmi les naturels de cette côte désolée l'avaient entièrement abaissé au niveau de leur laideur répulsive. Il était accompagné de sa femme portant son premier-né sur son dos, dans un capuchon de cuir, de son beau-frère, jeune garçon au regard vif et brillant, et de sa belle-mère « vieille commère à la langue bien pendue ».. Ils étaient tous vêtus de peaux et nos hommes les examinaient avec la plus grande curiosité ; jusque-là, nous n'avions pas encore rencontré d'Esquimaux entièrement sauvages.

A travers des rochers abrupts et de hauts amas de neige, Hans nous conduisit à sa tente, située sur une colline escarpée à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, position étrangement incommode pour un pêcheur, mais très-convenable comme poste d'observation. C'est là que pendant de longues années il avait guetté le navire tant désiré; les étés s'enfuyaient et il soupirait toujours après sa patrie et les amis de sa jeunesse. La tente était un assez triste logis en cuir de phoque, selon le mode esquimau et à peine assez large pour abriter la petite famille qui se pressait autour de nous.

« Hans voudrait-il venir avec moi?

— Oui.

— Avec la femme et le marmot ?

— Oui.

— Voudrait-il venir sans eux ?

— Oui. »

Je n'avais pas le loisir d'examiner à fond l'état de son

notre retour, je m'informai du déserteur et si les réponses recueillies différaient quant aux détails, le fond en était toujours le même. Mon fidèle Hans (je devrais dire maintenant l'infidèle) avait été vu se dirigeant de Pétérawik vers le sud, en traîneau indigène, avec une jeune fille à ses côtés et ne cachant pas son intention d'aller fonder un fief indépendant à Ouwarrow Souk-Souk, sur les bords de l'entrée de Murchison. — Hélas! hélas! pauvre Hans! homme marié! (*Kane's arctic explorations, in the years* 1853, 54, 55, vol. 2. p. 234 et 235.) (*Trad.*)

esprit, et sachant, par ouï-dire, que la séparation de deux époux est un événement regrettable, je donnai à la jeune esquimaude le bénéfice des conventions de notre monde civilisé, et je l'emmenai à bord avec le mari, le poupon, la tente et tous leurs pénates. La vieille et le jeune drôle aux yeux noirs criaient et voulaient nous suivre; mais n'ayant point assez de place pour tout ce monde, je les abandonnai aux soins du reste de la tribu, au nombre d'une vingtaine. Ces Esquimaux accouraient joyeusement sur la colline; je leur distribuai quelques cadeaux, et retournai vers le navire.

La placidité de maître Hans n'avait pas été un seul instant troublée; il eût certainement été tout aussi satisfait de laisser sa femme et son enfant à leur sauvage parenté, et si je l'avais alors connu tel que j'appris plus tard à le faire à mes dépens, je n'aurais pas perdu quelques heures à interrompre le cours de sa barbare existence.



CHAPITRE VII.

Hans et sa famille. — Le glacier de Pétovak. — Une trombe de neige. — Un champ de glace. — Le détroit de Smith. — Une tempête. — Collision avec les icebergs. — Nous rencontrons les champs de glace. — Il nous faut battre en retraite. — La baie de Hartstène. — Nos quartiers d'hiver.

A cinq heures du soir, je me retrouvai à bord; le vent avait fraîchi pendant mon absence, et voulant profiter de ce changement favorable, je m'étais hâté de revenir sans prendre le temps de visiter, à quelques kilomètres à l'est du cap, un village esquimau situé au nord d'une profonde baie, tout près d'un endroit nommé Kikertait, *l'emplacement des îles*.

En prévision d'une survente et d'une rude nuit, Mac Cormick avait pris un ris, et le petit navire avec ses voiles frémissantes et gonflées semblait aussi impatient qu'un lévrier tenu en laisse; lorsqu'on eut mis la barre au vent, il tourna vers le nord par un mouvement des plus gracieux, et après s'être arrêté comme pour prendre son élan, il fila sur la mer avec une vitesse de dix nœuds à l'heure. Iles, caps, baies, icebergs, glaciers. disparaissaient derrière nous et, tout enivré de cette chance extraordinaire,

l'équipage était de fort bruyante humeur. Pendant que nous traversions successivement les groupes d'icebergs, j'observais avec curiosité l'insouciante audace qui animait les hommes du quart. Dodge était sur le pont, Charley, vieux loup de mer qui avait roulé par tous les temps et toutes les latitudes, tenait le gouvernail, et il me semblait qu'entre les deux marins s'établissait une sorte d'entente tacite dans le but d'expérimenter de combien on pouvait approcher des glaces sans les toucher. Nous passions souvent dans des canaux très-étroits, et le schooner, au lieu de suivre le milieu du chenal, venait sur l'un ou sur l'autre bord au moment le plus critique. Naturellement, « ce n'était pas leur faute. » Lorsque je réprimandai Charley sur sa manière de gouverner, il m'assura que le navire ne pouvait obéir à la barre lorsque, par le vent qu'il faisait, il portait tant de toile à l'arrière. Je fis donc loffer et amener la grande voile au bas ris, et soit qu'il n'eussent plus d'excuse raisonnable pour agir autrement, soit que nous eussions paré à une difficulté réelle, le bâtiment put suivre une route se rapprochant un peu plus de la ligne droite ; nous filions sur cette mer sans lames avec une rapidité qui donnait le vertige.

Un moment même nous pûmes craindre une catastrophe : devant nous se dressaient deux hauts sommets de cristal à peine séparés par une distance de vingt brasses; il eût fallu dévier de notre chemin pour les éviter et je demandai à Dodge s'il se faisait fort de diriger la goëlette à travers l'étroit passage; toujours prêt à courir au-devant du péril, il assuma volontiers cette responsabilité, mais quelle fut notre terreur en reconnaissant, trop tard pour tourner à droite ou à gauche, que ces blocs étaient deux fragments du même colosse et se réunissaient à quelques pieds seulement au-dessous de la surface de la mer! Par bonheur, la transparence de l'eau en dissimulait la profondeur réelle, mais la quille toucha deux fois dans ce terrible dé-



Le Groënlandais Hans en 1853.



filé et pendant que le schooner jouait, avec une sorte d'hésitation, le dangereux rôle de traîneau, j'avoue que j'eusse voulu être à mille lieues du gaillard d'avant.

En temps de loisirs, officiers et matelots s'amusaient fort de nos nouveaux hôtes. Hans était dans la jubilation et le laissait voir autant que le permettait sa stupide nature; sa femme montrait un curieux mélange d'orgueil et d'ébahissement, et tout écrasée par l'imprévu de sa nouvelle situation, elle semblait avoir contracté une grimace chronique; le marmot criait, hurlait, riait, comme tous ceux de son âge.

Armés de seaux d'eau chaude, de savons, de peignes, de ciseaux, les matelots se mirent en devoir de préparer ces intéressants personnages aux chemises rouges et autres bienfaits de la civilisation; cette dernière partie du programme les ravissait d'aise : ils se pavanaient sur le pont avec l'air d'importance comique de nos petits garçons le jour de leur première culotte; mais hélas! l'eau et le savon!... la femme, que les préparatifs avaient d'abord mise en belle humeur, commença à pleurer et à demander à son mari si c'était là un rite de la religion des hommes blancs, et l'expression de son visage indiquait qu'elle y voyait un mode de terrible torture. La cérémonie faite, le matelot qui remplissait le rôle de chambellan et ne paraissait pas très-enthousiaste de cet accroissement de notre famille, les fourra pour la nuit parmi les toiles et les câbles des écubiers, tout en grommelant à demi-voix : « Là, du moins, ils seront utiles à quelque chose, ils serviront de doublure à nos bossoirs! »

La côte que nous suivions maintenant est des plus intéressantes pour un géologue : la formation trappéenne de l'île Disco reparaît au cap York; les rivages sont abrupts, élevés, déchiquetés, coupés de profondes gorges dont le pittoresque est encore augmenté par les nombreux fleuves de glace qui en remplissent les estuaires. L'un d'eux porte le nom de glacier de Pétowak; mesuré au moyen du loch

et du chronomètre, il a plus de sept kilomètres de largeur. Les roches éruptives sont interrompues au cap Athol, au sud du détroit de Wolstenholme, et les couches alternantes de grès et de trapp décomposé qui forment cette partie du littoral, me remettaient en mémoire les luttes périlleuses des années d'autrefois. A huit heures du soir, nous passions devant la baie de Booth qui fut, en 1854, mes quartiers d'hiver, lors de mon voyage en canot; aidé de ma longue-vue, je distinguais les rochers au milieu desquels nous avions bâti notre hutte : ils ne me rappelaient guère de souvenirs heureux.

Bientôt, le ciel se couvrit de nuages et la neige tomba à gros flocons. Le vent n'était plus qu'une faible brise, nous avancions par saccades, et laissant à notre droite le détroit de la Baleine et l'île d'Hakluyt, nous nous trouvions, à cinq heures du soir, à cinquante-quatre kilomètres seulement du détroit de Smith; mais ici, nous rencontrâmes un épais champ de glace qui paraissait s'étendre au loin vers le sud-ouest; l'état de l'atmosphère ne nous permettant pas de l'examiner de plus près sans une grave imprudence, nous commençâmes à serrer le vent dans l'espoir d'atteindre l'île de Northumberland et d'y chercher un abri jusqu'à ce que le temps devînt meilleur. Ces efforts n'eurent aucun succès, le vent tomba presque en calme, et nous fûmes obligés d'aller à tâtons dans les ténèbres, tâchant de découvrir un iceberg et de nous y amarrer, mais les vagues étaient trop fortes pour qu'une embarcation pût tenir à la mer, et nous dérivâmes vers le nord pendant toute cette terrible nuit; par bonheur le champ de glace était poussé dans la même direction et nous courions moins de risque de l'aborder. Nous écoutions avec une inquiétude facile à comprendre le clapotis de l'eau sur les brisants; à plusieurs reprises nous en approchâmes assez pour les voir, mais nous pûmes échapper sans avarie, attentifs que nous étions à profiter du moindre

souffle de vent pour nous éloigner du péril. Une fois, par exemple, je pensai bien qu'il ne nous restait d'autre parti à prendre que celui de laisser porter et de donner tête baissée dans le danger, plutôt que de laisser le navire dériver sur les glaces et les heurter de son travers, mais au moment critique le vent fraîchit et nous pûmes mettre en panne pendant que le champ de glace glissait lentement loin de nous.

Nos chiens avaient pratiqué une rude saignée aux provisions d'eau ; aussi, pendant la nuit, les hommes de quart firent fondre la neige qui couvrait le pont; nous pêchâmes aussi au filet quelques petits glaçons d'eau douce, et notre réservoir fut approvisionné pour quelques jours.

Vers l'aube, le vent tourna au nord-est, dissipa les nuages et nous montra la terre; le cap Alexandre, dont les hautes falaises gardent l'entrée du détroit de Smith, paraissait à trente-six kilomètres tout au plus, et le cap Isabelle, qui en est éloigné de soixante-quatre, était visible sur la côte opposée. Cinglant vers le cap Saumarez, nous trouvâmes un chenal entre le champ de glace et le rivage, mais nous passâmes la plus grande partie du jour à maugréer contre le calme irritant pendant lequel un fort courant de marée nous promenait alternativement au nord et au midi de la côte; il nous fallait avoir presque constamment recours aux canots pour nous garer des icebergs très-nombreux dans ces parages et dont quelques-uns étaient de dimensions formidables. A la fin cependant, un bon vent nous poussa vers le détroit de Smith, but de nos désirs. Tournés vers le cap Isabelle, nous eûmes un instant toutes les bonnes chances pour nous, mais notre joie fut de courte durée : du haut des mâts on signala une immense banquise, et nous ne fûmes pas longtemps à l'atteindre.

Ce pack était composé des plus énormes champs de glace que j'eusse jamais rencontrés; courant du nord-est au

sud-ouest, il barrait notre route vers le rivage occidental. Plusieurs de ses glaçons s'élevant de deux à dix pieds au-dessus de la mer, mesuraient par conséquent une épaisseur totale de vingt à cent pieds. S'ils avaient été moins compactes, je me serais risqué à m'ouvrir un passage, mais dans l'état où ils se présentaient, le schooner eût marché à une perte assurée.

Ces glaces paraissaient interminables : on ne découvrait plus d'espace libre dans la direction du cap Isabelle. Le vent, soufflant de terre, nous interdisait tout espoir du côté du nord-est et nous dûmes nous résigner à descendre au sud-ouest à la vaine recherche d'un chenal conduisant vers le nord.

Mais nous fûmes bientôt délivrés de toute indécision : une affreuse tempête fondit soudain sur nous et ne nous laissa d'autre alternative que de tâcher d'atteindre la côte pour y trouver un abri ; notre position était des plus critiques ; le large champ de glace que nous avions dépassé la nuit précédente s'étendait sous le vent ; nous le voyions du haut du mât ; il nous coupait la retraite et nous enlevait toute possibilité de courir vent arrière.

Je copie sur mon journal le récit de nos terribles et inutiles efforts.

28 août, trois heures du soir.

Effroyable ouragan. — En partie protégés par la côte, nous l'avons parcourue à la recherche d'un mouillage, mais à cause de l'abri de la terre, nous ne pouvions utiliser le moindre pouce de toile. Nous sommes tout au plus à cinq kilomètres de l'île Sutherland, qui touche presque la partie sud du cap Alexandre, mais nous ne pouvons réussir à en approcher davantage ; nous portons trop peu de toile pour parvenir à serrer le vent, et ici, sous la côte, la brise ne souffle que par rafales. Tous nos efforts tendent à gagner le détroit qui sépare l'île du con-

tinent. Je ne me suis pas couché depuis la veille de notre départ de Tessuissak, et pendant six jours, c'est à peine si de temps à autre j'ai pu dormir quelques minutes. S notre ancre peut mordre le fond une bonne fois, je réparerai mes nuits perdues !

J'aurais dû être plus avisé et me mettre moins tard en quête d'un abri. Un lourd nuage blanc (Jensen appelle cela une nappe) planait au-dessus du cap Alexandre et m'avertissait de l'orage, mais je ne pensais pas qu'il fût si près de nous envelopper.

L'ouragan redouble. Je crains que nous ne soyons emportés vers le large, partout obstrué de glace.

29 août, midi.

Calme complet sur la côte depuis une heure au moins. — La *nappe* du cap Alexandre est enlevée; le ciel change tout à fait d'aspect du côté du nord; les légers nuages que le vent poussait devant lui disparaissent et sont remplacés par des stratus. — Le plus fort du grain nous semble passé.

Deux heures après midi.

Mon espoir de ce matin est bien déçu. La tempête hurle avec plus de furie que jamais; nous nous trouvons en ce moment en dehors du cap Saumarez, à deux milles de la terre. Ayant manqué l'île Sutherland, nous descendions le long de la côte pour chercher une abri dans une baie profonde située au-dessous, mais le vent, contournant le cap, nous a rejetés en arrière et nous essayons maintenant de nous traîner vers la terre pour mouiller dans une petite anse, ouverte non loin de nous, et tâcher d'y réparer nos voiles déchirées. — L'écume rejaillit sur le pont et le recouvre d'une couche d'eau qui gèle instantanément; de longs glaçons pendent des agrès et des œuvres mortes; les

soubarbes et autres filins sont de l'épaisseur du corps d'un homme, et tout à l'encontre des habitudes maritimes, nous venons de répandre des cendres sur le tillac.

Je comprends aujourd'hui qu'une sembable tempête ait forcé Inglefield à fuir le détroit de Smith (en 1852). Il lui aurait été impossible de continuer sa route, son steamer *l'Isabelle* eût-il eu un moteur deux fois plus puissant. Sans les falaises qui nous protégent, nous serions poussés encore plus vite, et vers notre ruine, très-probablement.

Les rafales qui tombent sur nous sont réellement effrayantes, et dans les accalmies qui les entrecoupent, semblent retremper leur rage pour nous assaillir de nouveau.

Par bonheur, ces terribles grains ne durent pas longtemps, sans quoi notre toile, déjà presque en lambeaux et réduite aux plus petites dimensions possibles, s'envolerait bientôt.

La côte, qui ne nous abrite que par intervalles, est d'aspect assez sinistre ; les falaises ont près de douze cents pieds d'élévation, et leurs sommets ainsi que les montagnes qui les dominent sont couverts de neiges récemment tombées. La tourmente les roule par-dessus les crêtes et les précipite sur nous en lourds tourbillons. Ce doit être un beau spectacle.... de loin. L'hiver sera précoce. En 1853, ces mêmes hauteurs, deux semaines plus tard, n'avaient pas encore revêtu leur blanc manteau.

Dix heures du soir.

La terre est tout aussi éloignée, et nous avons à peine changé de place depuis midi. Impossible de voir une scène plus magnifiquement terrible que celle qui se déploie autour de nous. — La tempête se rue sur nous avec la même colère ; les blancs talus du cap Alexandre s'éclairent d'une lueur sinistre et se découpent sur le nuage sombre qui couvre le ciel du Nord ; au-dessus des falaises roulent

et bondissent des flots immenses de neige amoncelée ; les tourbillons la balayent des cimes des rochers et la font tournoyer follement dans les airs : chaque ravin, chaque gorge en verse à l'Océan des torrents épais qui, dans leur chute tumultueuse, ressemblent à l'embrun d'une cataracte gigantesque ; çà et là, à travers la changeante nuée, les rochers noirs profilent un instant leurs arêtes aiguës pour disparaître aussitôt ; le glacier qui descend vers la baie est recouvert d'un éblouissant manteau dont les plis ondoient au souffle de la tempête ; le soleil descend lentement derrière l'horizon ténébreux. Mais c'est la mer surtout qui est étrangement sauvage et d'une sinistre splendeur ! Autour du cap, elle ne forme plus qu'une vaste étendue d'écume blanchissante ; l'eau, fouettée par l'ouragan, rejaillit en gerbes immenses et retombe avec bruit sur les hauts sommets des icebergs. Mon crayon et ma plume sont également impuissants à décrire ces masses d'écume bouillonnant, palpitant sur la mer, se relevant ou s'abaissant au gré de la tourmente et se dressant contre le ciel noir, où les nuages, échevelés et terribles, s'élancent à travers l'espace, sur les ailes de la tempête hurlante. La terre et la mer mugissent sourdement ; l'air retentit de cris horribles, de plaintes désolées comme cette infernale clameur qui, dans le second cercle des damnés, fit pâlir le poëte de Florence, et les nuées de neige et de vapeurs, poussées par les rafales furieuses, montent et descendent et s'entre-choquent avec rage, « balayées par le formidable ouragan, » comme les pâles troupeaux d'ombres que la sentence du juge des enfers précipite dans le noir Tartare.

Quel contraste entre le froid, l'horreur, le fracas du dehors et la douce chaleur, le calme qui règne autour de moi ! J'écris dans la chambre des officiers ; le poêle est chauffé au rouge, la bouilloire chante sa familière chanson. Jensen lit, et Mac Cormick, harassé de fatigue et d'anxiété, dort profondément ; Radcliffe et Knorr lui tiennent compa-

gnie. Le cuisinier nous apporte le café en chancelant; je vais prendre du cœur en en buvant une tasse, puis j'irai relever Dodge, qui fait le quart, et l'enverrai à son tour jouir d'un peu de repos.

Le pauvre cuisinier a eu bien du mal à arriver jusqu'à la cabine, sur les ponts glissants.

« Je suis tombé plus d'une fois; mais le commandant voit que je n'ai pas renversé le café. Ah! il est fort, il est bon, il est chaud! D'un coup, il descendra jusqu'au fond de vos bottes!

— Mauvaise nuit sur le pont, maître coq!

— Oh! c'est affreux, monsieur. Je n'avais jamais vu si rude souffle de vent, et je navigue depuis quelque quarante ans! Et il fait si froid, si froid! la cuisine est pleine de glace, et l'eau a gelé sur mon fourneau!

— Tenez, cuisinier, voici une jaquette de laine bien épaisse, un vrai Guernsey; cela vous garantira du froid.

— Merci, monsieur, » et il part avec sa conquête, mais encouragé par cette réception, il s'arrête au pied de l'escalier. « Le commandant serait-il assez bon pour me dire où nous sommes? Ces messieurs se gaussent de moi.

— Certainement, maître coq. La terre que vous voyez du pont est le Groënland. Ce grand cap est le cap Alexandre; au delà se trouve le détroit de Smith, et nous ne sommes qu'à quinze cents kilomètres du pôle Nord.

— Le pôle Nord! qu'est-ce que c'est que ça! »

Je le lui expliquai de mon mieux.

« Merci, monsieur, mais pourquoi y allons-nous? pour la pêche?

— Non, mon ami, pour la science.

— Oh! voilà donc! Et ils me disent que c'est pour la pêche. Merci, monsieur! » et replaçant son bonnet crasseux sur sa tête chauve, qui n'en est pas beaucoup plus savante après ma réponse, il rentre en trébuchant par l'échelle du dôme en pleine tempête. Quelques loustics du

bord avaient entretenu le bonhomme dans la pensée que nous allions pêcher des phoques.

30 août, une heure du matin.

Le vent souffle de l'est, et les grains deviennent plus fréquents et plus lourds. Nous dérivons tantôt vers les rochers, tantôt vers la mer, et je crains que, si cet état de choses continue, nous ne soyons forcés de fuir devant le temps à sec de toile. Ce n'est pas une perspective réjouissante : un pack et des milliers d'icebergs sous le vent, et sous nos pieds un bâtiment que nous ne pouvons plus manœuvrer. Mac Cormick lutte courageusement et fait tous ses efforts pour atteindre la côte.

Dix heures du matin.

Nous avons atterri ce matin à trois heures, et mouillé par trois brasses de fond. L'arrière du navire, tourné vers les rochers, a été fixé à ceux-ci par notre plus forte aussière; mais presque aussitôt un grain tomba sur le schooner avec tant de violence que, malgré nos voiles serrées, l'aussière cassa comme une ficelle, et il ne resta pour nous retenir que l'ancre du bossoir, avec l'ancre à jet, sur trente brasses de chaîne dehors.

Et maintenant, heureux de cette sécurité relative, l'équipage se livre au repos; fatigués, usés par le froid et la lutte avec les éléments, nous en avons tous grand besoin. Je fais distribuer une bonne ration de café chaud, et quelques-uns d'entre nous, oubliant déjà leur lassitude, veulent aller toucher cette terre de l'extrême nord.

Huit heures du soir.

Je reviens d'une longue et pénible ascension sur les

falaises. Parvenu à douze cents pieds, je me suis arrêté pour examiner la mer; elle paraît libre jusque vers l'île Littleton, d'où le pack s'étend sur les *eaux du nord* aussi loin que le regard peut le suivre; du côté du cap Isabelle, il me semble que la mer est comparativement ouverte, mais, naturellement, je ne puis voir le rivage; la glace a l'air d'être solide au-dessous du promontoire. En somme, quoique tout ceci ne soit pas fort encourageant, je tenterai le passage au premier vent favorable.

Ma petite excursion n'a pas été sans quelque danger. Au sommet de la falaise, un grain subit faillit me précipiter dans l'abîme et sans un bloc de pierre auquel je m'accrochai je n'aurais pu continuer mes observations. Le même coup de vent emporta le chapeau de Knorr qui montait avec moi et le fit tournoyer comme une plume sur la surface de la mer. — La scène étalée devant nous était, sur une plus vaste échelle, celle que j'ai essayé de décrire hier : une lutte sauvage et grandiose des éléments furieux. Bien loin au-dessous de nous, le schooner chancelait et se tordait sous la rafale, il tirait sur ses ancres comme une bête féroce sur ses chaînes. Les nuées de neige poudreuse tourbillonnant à travers les gorges de rochers le cachaient souvent à nos yeux; puis le calme se fit soudain, le blanc rideau s'abattit sur la mer et après avoir encore roulé pendant quelques minutes, notre petit navire reposa paisiblement sur les eaux tranquilles, et, à l'abri de ses rochers protecteurs, s'endormit au soleil comme l'oiseau de mer qui retrouve son nid.

Il reste sur les collines quelques derniers vestiges de l'été; dans les vallées d'où la bise a balayé la neige, on rencontre çà et là de petites pelouses d'herbe et de mousse vertes, et je cueillis un bouquet de mes vieilles connaissances, les pavots, et de cette *Saxifraga flagellaris* dont les tiges velues font songer à des pattes d'araignée. La gelée et la neige n'avaient pas encore flétri leur aimable beauté. —

La formation rocheuse de cette côte offre partout ce grès mélangé de trapp dont j'ai déjà fait mention.

Mac Cormick a remplacé par une voile neuve notre vieille misaine partagée en deux, et a fait raccommoder la grande voile et le grand foc que l'orage avait mis en morceaux.

Une immense quantité de glaces a passé près de nous, mais nous sommes trop enfonces dans notre petit havre pour que des masses considérables puissent nous atteindre. Trois petits icebergs cependant viennent de s'échouer droit derrière le navire, et si nous chassions sur nos ancres, nous serions infailliblement jetés contre eux.

Une véritable avalanche de vent tombe des falaises sur nous, et la bise se met à souffler presque continuellement au lieu de venir par bourrasques comme hier et ce matin. La température est de — 3° cent.

J'ai fait jeter la drague, mais nous n'avons ramené du fond que deux échinodermes : *Asterias grœnlandica* et *A. albula*. L'eau fourmille de crevettes, parmi lesquelles abonde surtout le *Crangon boreas;* celui-ci mesure un pouce de long lorsqu'il a atteint toute sa croissance et sa cuirasse nuancée teinte la mer de pourpre violacé.

31 août, huit heures du soir.

La nuit se fait sur un jour de malheur, un jour de sinistre augure, je le pressens bien. Mon pauvre petit schooner est terriblement avarié.

Hier au soir, après avoir fini d'écrire, je m'étais couché et je dormais profondément, lorsqu'on me réveilla soudain avec la nouvelle désagréable que nous chassions sur nos ancres. Mac Cormick manœuvra de manière à sauver celle du bossoir, mais notre ancre à jet fut perdue : elle mordit dans un rocher au moment critique, et l'aussière s'étant rompue, nous fûmes drossés sur les icebergs qui,

je l'ai dit plus haut, s'étaient fixés derrière nous. La collision fut un vrai désastre ; l'embarcation de l'arrière vola en éclats, les murailles de la hanche de bâbord furent enfoncées, et l'avant du schooner pirouettant avec une grande violence, le bout-dehors du foc fut enlevé et le beaupré et le mât de misaine se fendirent à grand bruit ; je ne sais par quel miracle nous pûmes échapper, et dans ce triste état et à sec de toile, commencer à fuir devant le temps. Arrivés tout près d'un grand nombre d'icebergs et de la terrible banquise, il nous fallut faire un peu de toile, mais à peine la grande voile était-elle déployée qu'elle fut déchirée en mille morceaux : notre position était aussi critique que jamais ; heureusement la tempête se calma peu à peu, nous nous efforçâmes de tenir le vent, et une fois encore nous revînmes dans le détroit de Smith ; de nouveau le vent semble s'être apaisé, le ciel s'éclaircit du côté du nord, mais notre mâture ne nous permet plus de porter le foc et le grand hunier, fâcheux état de choses au moment de nous engager dans le pack.

Le thermomètre est à — 5° cent. et le verglas couvre les ponts ; le pied glisse à chaque instant ; les filins, les poulies, les étais, les drisses et tout le reste sont entourés d'une couche épaisse de givre et des glaçons d'un pied de longueur pendent des lisses et du gréement. S'ils font assez bon effet au soleil, ils nous parlent trop de l'hiver et ne sont guère une parure désirable pour un vaisseau.

J'ai essayé, ce matin, d'atteindre le cap Isabelle, mais j'ai remonté le pack à l'endroit même où il nous avait déjà arrêtés ; quelques flaques d'eau libre s'étendaient encore au milieu, mais nous, nous n'avons pu réussir à traverser la glace qui nous en séparait. La seule chance qui me reste est de suivre les côtes du Groënland, de m'attacher, pour ainsi dire, à la glace de terre et de profiter des moindres passages que le vent a pu pratiquer dans



Vue du cap Alexandre.

le détroit, pour tâcher de parvenir enfin sur le rivage opposé. Je ne désespère pas d'y arriver, quoique, au premier abord, les difficultés paraissent insurmontables, vu l'énorme quantité de glace amoncelée par les vents. J'ai l'œil sur Fog Inlet (l'entrée du brouillard), à trente-six kilomètres au-dessus du cap Alexandre, et j'essayerai d'atteindre ce point pour y recommencer ma tentative.

Le vent fraîchit maintenant, et sous les voiles au bas-ris, nous avançons quelque peu; mes pauvres matelots font une triste besogne : il est presque impossible de manier les câbles roidis; au-dessus de la ligne de flottaison, le navire est entièrement cuirassé de verglas. Trois de nos chiens sont morts, tués par le froid et par l'humidité.

1er septembre, huit heures du soir.

Nous avons encore été chassés du détroit. La brise soufflait avec violence, et en virant de bord pour éviter un iceberg, la vergue de misaine cassa par le milieu; incapables de porter d'autre toile qu'une voile d'étai aux bas-ris, nous fûmes encore une fois forcés de chercher un abri derrière notre ancien protecteur, le cap Alexandre. Mac Cormick répare tant bien que mal nos avaries et prépare le schooner pour de nouveaux combats.

Les deux jours suivants se passèrent au milieu des mêmes dangers; aussitôt que les espars furent réparés, nous rentrâmes dans le détroit; le pack était toujours là et nous arrêtait encore, mais on voyait un assez grand espace de mer libre entre l'île Littleton et le cap Hatherton, et nous supposions qu'il s'étendait aussi au nord-ouest de ce dernier; malheureusement, une énorme quantité de glace était amassée en dehors de l'île, et les glaçons ne laissaient entre eux que des chenaux étroits et en lignes brisées. Mais j'étais déterminé à traverser la banquise; nous

engageant dans la première ouverture qui se présenta, nous réussîmes à faire dix-huit kilomètres dans la direction nord-ouest, et lorsqu'il nous fut impossible de pénétrer plus loin, nous virâmes de bord, dans l'espérance d'atteindre enfin l'espace ouvert au-dessus de l'île.

Nous nous trouvions en plein champ de bataille; le courant était contre nous, et nous découvrîmes bientôt que la glace descendait rapidement le détroit; les passages se refermaient les uns après les autres. Couverts d'autant de toile que nous en pouvions porter, nous travaillions vigoureusement; mais, en dépit de tous nos efforts, nous fûmes forcés de reculer, ou plutôt d'essayer de le faire. Il était difficile de manœuvrer le schooner sans nos huniers de perroquet que nous avions perdus. Il nous fallut virer vent arrière, de crainte d'être écrasés par les glaçons, qui se rapprochaient de plus en plus, mais l'espace était trop restreint, et nous faillîmes heurter notre bossoir de tribord contre un champ de glace de deux kilomètres de large; un choc était inévitable, et un instant de réflexion suffit pour me convaincre qu'il serait moins dangereux d'attaquer de front l'ennemi; je fis mettre la barre au vent et je me préparai à aborder la glace, comme l'eût fait un vrai bélier de siége. A tous les points de vue ma position personnelle était des moins agréables : j'avais dû monter sur la vergue de misaine pour mieux juger des chances qui nous restaient; le mât, déjà fendu, pliait sous mon poids et je m'attendais à ce que le choc, achevant de le briser, me précipiterait sur la glace la tête la première. Par bonheur, la membrure tint bon, mais la collision fut terrible; elle fit voler en éclats le taille-mer et déchira l'armature de fer de l'avant comme du papier d'emballage.

Et maintenant s'ouvrait pour nous une longue série de luttes désespérées, de luttes telles que n'en avait jamais subies un schooner à voile. Mortellement fatigué des retards et des embarras de ces derniers jours, j'étais résolu

à tout risquer plutôt que de reculer encore; aussi longtemps que nous pourrions tenir la mer, je devais essayer d'arriver au cap Hatherton.

Débarrassés des glaçons et nous faufilant par une passe étroite, nous parvînmes bientôt à une large nappe d'eau libre; mais ce succès ne fut pas de longue durée, et en moins d'une demi-heure la route devenait tellement tortueuse, que nous fûmes forcés de louvoyer encore et de tourner vers la terre; pendant une partie de la journée nous continuâmes de même, virant sans cesse de bord, gouvernant à droite ou à gauche, pour éviter nos dangereux voisins, et perdant en quelques minutes le terrain qu'il nous avait fallu des heures pour conquérir.

L'espace dans lequel nous pouvions manœuvrer se rétrécissait de plus en plus, les collisions devenaient aussi de plus en plus fréquentes; nous reculions toujours, et la glace se fermait du côté de la terre. Aucun chenal, pas même une trouée; il était trop tard pour retourner en arrière, la glace s'amassait avec une vitesse merveilleuse; au bout d'une heure, à peine si de la dunette on pouvait voir çà et là quelque *tache* d'eau libre, et les glaçons accumulés pressaient le schooner comme des vis gigantesques; entièrement à la merci de ces formidables mâchoires, il ne nous restait plus qu'à attendre notre sort avec tout le calme et toute la résignation possibles.

La scène qui nous entourait était aussi imposante que terrible. Si ce n'est dans les tremblements de terre ou les éruptions volcaniques, la nature ne déploie nulle part autant de forces qu'au milieu des banquises des mers arctiques. Lorsque les vents ou les courants les chassent contre la terre ou tout autre obstacle résistant, les glaces s'entre-choquent avec la puissance d'impulsion propre à un poids de plusieurs millions de tonnes, et le désordre, les craquements, le fracas sont vraiment épouvantables.

Nous nous trouvions au centre d'une des plus effrayantes

de ces exhibitions des forces polaires et nous comprenions avec anxiété que le schooner allait devenir une sorte de dynamomètre. Lorsque les parois de ces immenses glaçons se brisaient l'une contre l'autre, de vastes débris étaient projetés en dehors, pour retomber à grand bruit dans la mer quand la pression s'exerçait du côté opposé, et tout autour de nous, la hauteur de ces décombres, amoncelés comme par les pulsations des glaces, dépassait celle de notre grand mât et nous disait la force de l'ennemi qui nous tenait en son pouvoir.

Nous avions réussi à nous glisser dans un espace triangulaire formé par le contact de trois *icefields*, et quoique absolument renfermés, nous pouvions nous tourner en toute liberté et nous croire à l'abri d'un danger immédiat; mais les coins des glaçons protecteurs furent bientôt emportés, notre petit havre se rétrécit peu à peu, et consternés, à bout d'espoir, nous écoutions les grincements, les craquements horribles de la glace, nous en suivions les progrès avec terreur; elle approchait, elle touchait le navire.

Il gémit comme un mourant dans sa dernière agonie, et tremblant dans chacune de ses membrures, depuis les pommes des mâts jusqu'à la quille, il se tordit et se débattit comme pour échapper à son puissant adversaire; ses flancs allaient céder; les rivures du pont se courbèrent en dessus et les coutures des bordages s'ouvrirent; je le croyais perdu ce pauvre schooner qui nous avait si bravement portés au milieu de tant de dangers, mais ses murailles étaient solides et ses couples résistants. La glace à bâbord agissant peu à peu sur ses œuvres vives, détermina une secousse qui nous fit tous chanceler et souleva le navire; les glaçons s'amassaient, se pressaient toujours; de leurs débris se formait graduellement un entassement immense autour et au-dessous de nous; et comme si un millier d'énormes crics eussent à la fois travaillé sous le

bâtiment, nous le sentions s'élever doucement au-dessus de la surface de la mer. Je craignais maintenant qu'il ne finît par se coucher sur le côté, ou que les masses qui se dressaient au-dessus de notre accastillage ne vinssent à s'écrouler, et, retombant sur le pont, ne nous ensevelissent sous leurs décombres.

Huit mortelles heures se passèrent dans ces angoisses.

A la fin, un changement de marée et de vent mit fin à l'horrible position; le monstrueux radeau qui encombrait le détroit dériva vers l'ouest; le changement de scène, quoique moins terrible, était magique encore; nous recommencions à espérer. Quelques petites flaques d'eau se formaient près de nous sur le champ de glace; peu à peu le mouvement s'étendit jusqu'aux blocs qui nous emprisonnaient d'une si terrible manière; mais dès que la pression diminua autour de nous, les débris qui soutenaient l'avant de la goëlette furent précipités à la mer, la proue bascula à sa suite pendant que l'arrière se dressait dans les airs. Nous restâmes immobiles pendant quelques minutes, puis le grave péril auquel nous avions été exposés, vint nous menacer encore; un vaste champ de glace heurta le bord extérieur de celui qui nous retenait, se rapprocha peu à peu, et de nouveau la goëlette fut remise *à la gêne*. Par bonheur cette terrible torture ne dura pas longtemps, l'ennemi s'éloigna en tournant sur lui-même; la pression cessant instantanément, le navire retomba dans l'eau en oscillant d'avant en arrière et de droite à gauche, et fut longtemps agité d'un roulis formidable pendant que la glace, cherchant à retrouver son équilibre, plongeait avec bruit dans la mer et se vautrait près de nous avec une sauvage énergie.

Délivrés enfin du péril le plus immédiat, nous fîmes tout notre possible pour nous dégager au plus vite des débris de cet affreux champ de bataille; notre premier soin fut d'examiner sommairement les avaries du bâtiment : la cale se remplissait d'eau à vue d'œil, le gouvernail était

fendu, il avait deux aiguillots cassés; l'étambot était enlevé et des morceaux de l'étrave et de la quille flottaient le long du bord; suivant toutes les probabilités, nous étions en voie de sombrer; notre premier devoir était de recourir aux pompes.

Nous restâmes plusieurs heures au milieu des glaces, torturés par le doute et l'incertitude; nous ne pouvions manœuvrer qu'avec les plus grandes précautions; l'état déplorable du schooner exigeait des ménagements infinis; il n'aurait pu supporter de nouveaux chocs. Impossible d'aller en avant à cause de la banquise; il était absolument nécessaire de nous diriger vers le rivage et d'y chercher un abri. Le gouvernail était hors de service, et nous fûmes obligés de nous diriger à l'aide d'un long espars godillant à l'arrière.

Le vent soufflait de plus en plus de l'est et dispersait les glaces autour de nous; quoique par moments nous fussions tout à fait bloqués et même une fois étroitement *pincés*, nous parvînmes, en profitant des occasions et des moindres fissures, à nous glisser en dehors de la banquise, et après vingt heures d'anxiété, nous arrivions dans une mer relativement ouverte; nous mîmes le cap sur la baie de Hartstène, où nous pûmes trouver un assez bon mouillage.

Les avaries du schooner étaient moindres que nous ne l'avions d'abord pensé; un examen soigneux nous prouva qu'aucun couple n'avait cassé et que les coutures s'étaient presque refermées. Une fois assurés que nous ne courions plus risque de sombrer, je ne gardai que les hommes nécessaires à la manœuvre des pompes, et j'envoyai tous les autres se livrer à un repos dont ils avaient si grand besoin; nous étions tous brisés de fatigue.

Le lendemain, on procéda à une inspection encore plus minutieuse; la coque du bâtiment ne nous paraissait plus de force à se mesurer avec les glaces, mais en nous rési-

gnant à vider la cale pendant une heure sur quatre, elle pouvait encore tenir la mer.

Nous nous hâtâmes de faire toutes les réparations possibles; il aurait fallu mettre le navire à sec, mais nous n'y pouvions songer dans l'état actuel des glaces et de la température; le gouvernail ne tenait plus que par un aiguillot, et défiait toutes les réparations possibles.

Pendant que Mac Cormick pansait de son mieux les blessures du pauvre schooner, je me rendis sur la baleinière à l'île Littleton pour voir ce que la glace était devenue depuis notre passage. Il nous fut assez difficile d'atteindre notre destination par le peu de brise qu'il faisait; mais, une fois à terre, je vis avec plaisir qu'un assez vaste espace d'eau libre se montrait le long de la côte jusqu'au cap Hatherton; à l'ouest et au nord-ouest la banquise paraissait encore plus épaisse qu'auparavant. Recommencer les vaines tentatives des derniers jours eût été une folie insigne, même avec un bon vent et un navire solide : il nous fallait renoncer à cette seule chance de parvenir aux rivages de l'ouest.

Nous fûmes assez surpris de trouver un renne profondément endormi sur un lit de glace; la carabine de Dodge priva l'île désolée de son unique habitant, qui alla peupler notre garde-manger. Jensen et Hans, de leur côté étant descendus à terre, rencontrèrent une douzaine de ces animaux; ils en tuèrent deux avant que le troupeau alarmé eût pu gagner la montagne.

Le vent ne se levait pas, mais nous n'avions pas le loisir de l'attendre, et le lendemain nous repartions de nouveau; cependant tous mes efforts pour doubler l'île Littleton furent vains; la glace s'était amassée sur ce point. L'air était très-calme, circonstance des plus alarmantes puisque la température descendait au-dessous de — 10° C. et que nous étions en grand danger d'être subitement *gelés* en pleine mer; une tempête de neige vint encore ajouter à ce

péril, mais nous continuâmes toujours notre hasardeuse et glaciale besogne; il fallait nous touer à l'aide du cabestan et du guindeau avec des lignes à baleine et des aussières; nous perdions souvent le peu d'avance que nous avions gagné à grand'peine, et souvent nous étions rudement pressés entre les glaçons et nous finîmes par nous trouver de nouveau tout à fait bloqués; la glace nouvelle se formait rapidement, et je dus m'avouer que la saison de la navigation était close. Rester vingt-quatre heures de plus dans la banquise, c'était m'emprisonner volontairement pour tout l'hiver; aussi après deux jours de fatigues et de travaux inutiles, je me décidai à retourner en arrière; déjà la retraite était fort périlleuse, mais dans ces mers polaires on apprend le courage et la patience. Le succès couronna nos efforts, et par une brise favorable nous rentrions dans la baie de Hartstène; je fis mettre le cap sur un petit groupe d'îles déchiquetées qui en barrent le fond, et nous faufilant à travers une des passes qui les séparent, nous nous trouvâmes dans une jolie petite anse où l'on jeta l'ancre.

Le jour suivant, je fis haler le navire encore plus près du rivage et je l'amarrai aux rochers.

L'équipage avait manœuvré avec un zèle mêlé d'anxieuse incertitude, et lorsque j'annonçai mon projet d'hiverner dans ce lieu, mes gens accueillirent cette communication avec la plus grande joie. Ils avaient cruellement souffert, et un long repos leur était indispensable; ils voyaient depuis plusieurs jours, et je l'avais lu sur leurs visages avant de vouloir me l'avouer, qu'il était décidément trop tard pour cette année; mais certes, si nous eussions encore eu le moindre espoir de réussir à traverser le détroit, ma vaillante petite troupe m'aurait suivi dans ces nouvelles luttes avec son énergie et sa gaieté accoutumées. J'aime à le dire hautement, pendant ces longues heures de périls et de peines, ils n'ont jamais tremblé en face du danger;

ils ont bravement témoigné de tout ce qu'un homme de cœur peut endurer sans se plaindre.

Le lecteur peut comprendre l'amère déception que me causait l'impossibilité de traverser le détroit. Comme je l'ai déjà dit, j'avais espéré atteindre la côte occidentale et y trouver un port entre le 79ᵉ et le 80ᵉ degré de latitude; je ne savais que trop combien étaient maintenant compromises mes chances de succès pour un voyage en traîneau; de plus, et c'était ma plus vive douleur, mon pauvre navire avait tellement souffert, que je ne pensais pas pouvoir renouveler mon entreprise l'année suivante.



CHAPITRE VIII.

Le port Foulke. — Préparatifs pour l'hiver. — Travaux scientifiques. — Notre observatoire. — Le navire jeté sur la côte. — Les chasseurs. — Nous scions une crique. — La glace nous entoure.

En l'honneur de mon ami feu William Parker Foulke de Philadelphie, un des premiers avocats et des plus chauds soutiens de mon entreprise, notre lieu de refuge reçut le nom de Port Foulke. C'est une petite anse bien abritée de tous les vents, si ce n'est de celui du sud-ouest, mais nos récentes aventures ne nous avaient pas appris à redouter ce dernier, et un groupe d'icebergs échoués à l'entrée du port, nous défendait des champs de glace flottante. J'aurais certainement préféré Fog Inlet (le Havre des Brouillards), où, sous tous les rapports, nous nous fussions trouvés mieux que le docteur Kane au Port Rensselaer, et où il n'était pas probable que les glaces nous eussent retenus beaucoup plus longtemps qu'au Port Foulke : mais nous n'avions pas à choisir; nous étions sûrs, du moins, que nous pourrions de bonne heure sortir de notre prison l'été suivant et que notre schooner ne courrait pas le risque d'être pris dans le piége où est resté le navire *l'Advance;* en outre, le gibier



Hivernage du schooner au Port Foulke (15 octobre).

paraissait abondant, et nous n'étions pas gens à dédaigner cette ressource.

A quinze kilomètres nord-est du cap Alexandre, nos quartiers d'hiver étaient éloignés de ceux du docteur Kane de trente-six seulement en latitude et de cent cinquante en contournant les côtes. Port Foulke est une petite crique bien enfoncée dans une chaîne de rochers escarpés, à l'aspect lugubre, aux falaises de syénite d'un brun rouge sombre ; au fond de la baie, cette chaîne est interrompue par une série de terrasses. Elle se termine à une de ses extrémités par trois petits îlots qui figurent dans mon journal sous le nom des Trois Jouvenceaux, et qui portent sur ma carte ceux de Knorr, Radcliffe et Starr.

La glace se referma bientôt derrière nous.

Je m'occupai sans retard de tout organiser pour l'hivernage : navire d'abord, équipage ensuite; sans doute, la science ne fut pas oubliée, mais il fallait surtout pourvoir au plus pressé; il y avait fort à faire, heureusement je n'en étais pas à mon premier voyage arctique.

MM. Sonntag, Radcliffe, Knorr et Starr se chargèrent des recherches scientifiques qu'il nous était possible d'entreprendre. Jensen, Hans et Pierre formèrent le corps spécial des chasseurs de l'expédition. Sous les ordres de M. Dodge, une escouade, comprenant la majeure partie de nos hommes, descendit la cargaison dans les canots et la transporta au rivage, d'où, au moyen d'une grue improvisée, on la déposa sur une des terrasses inférieures, à trente pieds au-dessus de la marée haute, dans un magasin construit en pierres sèches et recouvert de nos vieilles voiles. Cette opération présenta de graves difficultés : l'eau étant peu profonde, la berge très-inclinée et la glace trop récente pour porter un traîneau, il fallut former et entretenir un canal pour le va-et-vient continuel des bateaux entre le navire et le rivage.—Mac Cormick et le charpentier, aidés du reste de bras disponibles, préparaient le schooner pour son long som-

meil d'hiver : les voiles furent détachées, les vergues descendues, le haut des mâts bien enveloppé et le pont couvert d'un toit de planches formant une chambre de huit pieds de hauteur vers le faîte et de six et demi sur les côtés ; une tenture de papier goudronné en cachait tous les joints ; quatre fenêtres servaient à la ventilation et permettaient à la lumière d'entrer aussi longtemps qu'elle le pourrait. Entre les ponts, la besogne ne manquait pas : la cale planchéiée, raclée, lavée à l'eau de chaux, fut convertie en cabine pour l'équipage; on installa le poêle de la cuisine au centre de la pièce, sous la grande écoutille à laquelle fut adapté un appareil très-simple pour fondre la neige et la glace ; ce n'était autre chose qu'un long cylindre double en fer galvanisé et chauffé par la cheminée du fourneau ; une énorme baril recevait l'eau claire et très-pure qui en découlait sans cesse : notre *fondeuse*, comme nous l'appelions, fournissait largement à tous les besoins du bord.

Le 1er octobre, tous nos préparatifs furent terminés et nous pendions avec une certaine solennité la crémaillère dans nos quartiers d'hiver; le festin fut des plus présentables, assurément : pour relevé de potage, on nous servit un saumon d'Upernavik, et la table pliait sous le poids d'un plantureux cuissot de renne, flanqué de gibelottes de lapin et de pâtés de gibier.

En vérité l'état de notre commissariat aux vivres nous rassurait contre la venue de l'hiver. Accrochés aux haubans transformés en étal, une douzaine de rennes attendaient leur tour, et nombre de lapins et de renards étaient suspendus aux agrès. L'appétit formidable et les estomacs vigoureux que nous assuraient l'air vivifiant et nos rudes labeurs, pouvaient se déclarer satisfaits du présent et confiants dans l'avenir. Nos Nemrods revenaient rarement *bredouilles :* ils rencontraient fréquemment des troupeaux de quinze à cinquante rennes, et Jensen, qui, pendant plusieurs jours, campa sur le terrain de chasse, avait déjà

caché, selon la méthode esquimaude, la chair d'une vingtaine de ces animaux, sans compter tous ceux qu'il expédiait à bord; moi-même j'en tuai trois dans une heure. Toutes ces provisions n'étaient pas de trop, et nos chiens y faisaient de terribles brèches. Nous conformant à l'usage indigène, nous ne leur donnions à manger que tous les deux jours, mais les privations et les fatigues du voyage avaient sans doute accru leur voracité naturelle, et il ne leur fallait pas moins d'un renne à chaque repas.

Mon journal revient sans cesse, avec une impatience croissante, sur le vent du nord-est, qui nous harassait outre mesure pendant cette période. Enfin, je pus remplacer par d'autres majuscules les deux malheureuses initiales N. E. que je ne me lassais d'inscrire uniformément dans mon livre de loch; mais ce fut, hélas! le seul avantage de notre changement de situation. Une forte brise du côté opposé du rumb fit éclater la glace nouvelle qui s'était formée autour de nous et jeta le schooner à demi fracassé sur la côte rocheuse; position éminemment désagréable et dont nous ne pûmes sortir sans beaucoup d'efforts et de fatigues.

Mais ces débuts de notre hivernage ne doivent pas me faire oublier notre astronome et son petit corps d'armée. Entre l'officier de service et M. Sonntag s'était établie une lutte incessante d'intérêts rivaux : tandis que l'un s'évertuait à mettre le bord sur un bon pied et à faire bien garnir le garde-manger, l'autre tâchait de lui subtiliser le plus d'hommes possible pour aider à ses préparatifs; et je dois avouer que nos matelots accouraient avec plus d'entrain à la voix du suivant d'Épicure qu'à celle du disciple de Copernic. Un appel à l'autorité supérieure décidait la question en faveur de la besogne la plus urgente, et en tenant la balance aussi équitable que faire se pouvait, entre les nécessités de la vie matérielle et celles des labeurs scientifiques, nous parvînmes, tant que le jour dura, à poser avec

succès les bases d'observations très-délicates, aussi bien qu'à assurer la santé et le bien-être de l'équipage.

Dès que la glace fut assez forte pour nous porter, nous procédâmes à l'examen et au sondage de notre baie; pendant ce temps, on construisait un joli petit observatoire sur la terrasse inférieure, tout près de nos magasins. C'était une charpente de huit pieds en carré et de sept en hauteur, tendue de grosse toile recouverte de neige et doublée à l'intérieur de peaux d'ours et de rennes. Nous y installâmes notre beau pendule, et Sonntag et Radcliffe passèrent un mois presque entier à en compter les vibrations : il marchait admirablement. On le remplaça, plus tard, par le magnétomètre, monté sur un piédestal aussi simple qu'ingénieux. Deux barriques défoncées furent posées bout à bout sur le roc solide, et le cylindre ainsi formé ayant été rempli de... fèves, seules provisions que la gelée eût encore respectées, on y versa de l'eau en quantité suffisante, et par — 24° ½ C., nous eûmes une élégante colonne, parfaitement solide et qui nous servit pendant tout l'hiver, le feu étant rigoureusement exclu de ce sanctuaire de la science[1].

La plupart de nos thermomètres, ceux à alcool surtout, furent installés sous un abri commode, élevé près de l'observatoire : on les examinait heure par heure, à un jour donné de la semaine, et trois fois par jour dans l'intervalle; un autre thermomètre était fixé à un poteau au-dessus de la glace; on en relevait la température toutes les deux heures. M. Dodge se chargea de mesurer régu-

1. C'est ici le lieu de rappeler que toutes les observations auxquelles donnèrent lieu le pendule, le magnétisme et autres branches de la physique du globe, furent à mon retour adressées à l'institution Smithsonienne à Washington et soumises au contrôle de M. Charles Schott, ingénieur hydrographe des États-Unis, à qui je suis redevable de la plus active et de la plus utile coopération, tant pour élaborer et discuter mes matériaux, que pour préparer leur publication dans les *Contributions Smithsoniennes*, recueil auquel je dois renvoyer le lecteur. (H.)

lièrement l'épaisseur de la couche qui recouvrait la mer, et le télescope fut monté à côté du navire, sous une coupole fabriquée d'éclats de glace et de neige.

Mais le vent ne nous laissait aucun repos; il tourna encore au sud, fondit et brisa la glace et nous poussa sur les rochers; une seconde fois il fallut scier un bassin pour le schooner et l'y haler à force de bras, opération d'une longueur et d'une difficulté inouïes. La glace était *pourrie* et tellement endommagée par la pression qu'elle cédait sous nos pieds; peu d'entre nous échappèrent à une immersion plus ou moins prolongée; mais les secours ne manquaient pas et ces désagréables accidents n'eurent aucune suite fâcheuse.

La situation du bâtiment était assurément fort inquiétante, désespérée même dans l'esprit de quelques-uns; mais ce grave souci, non plus que nos plongeons répétés lorsque la glace se brisait sous nos pieds, ne pouvait rien sur l'inaltérable bonne humeur de tous. Je dois cependant en excepter deux individus possédés d'un sérieux vraiment burlesque qui ne les mettait guère en état de nous rendre de bons services. L'un d'eux, avec le plus grand sérieux et une somme énorme d'énergie mal dirigée, se mit un jour à découper à la hache mon meilleur grelin de neuf pouces, qui ne faisait mal à personne; tandis que l'autre, également solennel, cassait mes rames en repoussant des éclats de glace qui ne nous gênaient en rien. Seul avec son courage, et armé d'un mât à mesurer les marées, instrument qui avait coûté deux jours de travail à Mac Cormick, il s'efforça d'éloigner le schooner des rochers qui le menaçaient de leur voisinage. Le malheureux n'échappa à la juste colère de l'officier de manœuvres qu'en se précipitant dans la mer à la suite des débris qu'il avait faits. Il se débattait dans l'eau glacée pendant qu'on le consolait en lui criant que les crustacés auraient à préparer un beau squelette pour la collection du commandant. La tempéra-

ture heureusement ne dépassait guère le point de congélation, et l'aventure finit sans autre résultat qu'une légère pleurésie pour un des sauveteurs et quelques accès de rhumatisme pour le destructeur de mes rames.

Le succès vint enfin couronner nos efforts et mettre un terme à nos longues anxiétés pour le navire; une fois de plus il fut en sûreté. Le vent tomba complétement, le thermomètre descendit à 21° ½ C. au-dessous de zéro, et la glace, maintenant épaisse et solide, nous protégea désormais contre le retour de semblables dangers; nous pouvions courir sans crainte sur la baie. Jensen et Pierre avaient déjà fabriqué les harnais pour les chiens, et, le jour même, je fis ma première promenade en traîneau; mes coursiers se trouvaient dans les meilleures conditions de force et de santé; impossible de voir un plus bel attelage, et je n'étais pas moins satisfait de l'habileté de son conducteur Jensen. Un entrain général était à l'ordre du jour; la glace étant désormais bien scellée au rivage, l'entretien d'un canal pour les embarcations devenait inutile, et, profitant de la libre communication avec la terre, les chasseurs se mettaient allégrement en campagne dès les premières heures du matin.

Le jour suivant, les grelins au moyen desquels nous étions amarrés furent enlevés avec précaution et posés sur des blocs de glace; nous nous taillâmes dans cet albâtre polaire un escalier descendant du pont à la plaine gelée, et une épaisse chute de neige nous fournit les matériaux d'un mur dont nous entourâmes le bâtiment pour le préserver du vent et des froids excessifs. Les attelages étaient incessamment occupés à recueillir les rennes qu'on avait *cachés* en divers endroits, et lorsque tout fut rapporté à bord, nous pûmes regarder avec un certain contentement notre provision d'excellentes viandes fraîches.

Le schooner dormait chaudement couché dans son berceau de glace, et il n'était plus besoin de service de bord;



Gravé par Erhard, 12 r. Duguay-Trouin

le quart de terre, un officier et un matelot, suffisait amplement ; la journée ordinaire qui commence à minuit, remplaça la journée de mer qui commence à midi ; nous franchissions la ligne qui sépare la lumière de l'été de la sombre obscurité du long hiver polaire ; et nous nous préparâmes bravement à cette lutte contre les ténèbres, en hommes résolus à leur opposer une énergie à toute épreuve et une bonne humeur inaltérable. Le caractère personnel de mes associés était d'un bon augure pour l'avenir : il présentait des nuances assez différentes pour bannir l'uniformité de nos relations quotidiennes, et cependant leur union, leur esprit de corps me garantissaient la durée de cette parfaite harmonie qui résulte du consciencieux accomplissement du devoir de chacun.

Le 15 octobre, le soleil disparaissait pour quatre longs mois derrière les collines méridionales ; nous ne pûmes parler d'autre chose le soir, et je lisais facilement sur les traits de mes compagnons que leurs pensées le suivaient dans sa course vers le sud. Un voile de tristesse s'abaissait sur la table autour de laquelle nous étions groupés ; pendant les cinq dernières semaines nos soucis et nos travaux nous avaient laissé à peine remarquer le déclin du jour ; il s'était évanoui lentement, et la morne nuit arctique qui succédait aux ombres grandissantes, nous faisait maintenant sentir pour la première fois que nous étions vraiment seuls dans le désert Polaire.



CHAPITRE IX.

Le coucher du soleil. — Nos attelages. — Le glacier du frère John. La chasse. — Gisements de tourbe. — Les tombes des Esquimaux. — Remarque sur la putréfaction des corps. — Sonntag fait l'ascension du glacier. — Hans et Peter. — Les chiens esquimaux. — Exploration du glacier. — Le jour de naissance de Mac Cormick.

16 octobre.

Le dieu de la lumière repose sous la Croix du Sud; il ne décrit plus au-dessus des montagnes sa courbe surbaissée; mais ses rayons d'or s'attardent sur les hautes cimes et le jour s'arrête encore comme un amant sur le seuil de la maison de la bien-aimée. Les étoiles aux doux yeux pâlissent à l'approche de la froide reine des ténèbres; elle accomplit sa ronde majestueuse dans la nuit solennelle, ses tresses d'argent balayent les mers et les vagues tourmentées se calment, comme un visage souriant touché par la main de la mort.

L'hiver et les ténèbres s'abaissent graduellement sur nous; mais neuf heures de crépuscule par jour nous permettent encore bien des travaux en plein air. Mes arrangements pour la santé et le confort de notre intérieur sont terminés, mon système de discipline et d'économie do-

mestique marche à merveille, et j'ai la certitude que les rouages du petit monde qui gravite autour du schooner emprisonné, fonctionnent doucement et sans encombre. Je me sens donc beaucoup plus de liberté et je vais me lancer dans quelques courtes explorations, pendant que le crépuscule dure encore; aussitôt qu'il m'a été possible, j'ai mis mes gens à l'œuvre pour préparer les divers objets nécessaires à nos campements. Tout est en ordre depuis quelques jours, mais l'état de la température ne nous a permis que de courtes absences et nous glissons insensiblement dans la nuit.

J'ai fait aujourd'hui une course animée, excitante, et j'ai bien rempli ma journée. Parti en poste d'assez bonne heure et conduit par maître Jensen, j'ai remonté un fiord de dix kilomètres de longueur sur trois à six de largeur, qui est situé au nord de notre anse, et forme le fond de la baie de Hartstène. Le départ a été superbe. Un beau traîneau et douze chiens! Ils sont tous en parfaite santé et courent comme l'éclair; mon traîneau groënlandais sillonne la glace avec une célérité qui donnerait le vertige à des nerfs mal exercés. J'ai franchi onze kilomètres en vingt-huit minutes, sans le moindre temps d'arrêt pour souffler! ils ont refait la même route en moins de trente-trois. Sonntag et moi luttions de vitesse, et je l'ai gagné de quatre minutes. Ah! si mes amis de Saratoga ou de Breeze-pointe pouvaient de loin contempler ces coureurs d'un nouveau genre! Point n'est besoin de les éponger ou de les bouchonner: on les attelle au moyen d'un seul trait de dimension variable; les plus longs sont les meilleurs, ils ne s'emmêlent pas si facilement; le tirage des chiens placés sur les côtés en est beaucoup plus direct, et si vos coursiers vous entraînent sur la glace amincie, vos chances d'échapper au plongeon sont en proportion de la distance qui vous sépare d'eux. Les traits étant ordinairement de même longueur, les chiens courent côte à

côte, et s'ils sont bien attelés, leurs têtes se trouvent sur la même ligne droite; les épaules des miens sont juste à vingt pieds de la partie antérieure des patins. Les animaux les moins vigoureux sont placés au milieu et l'attelage entier est dirigé à droite ou à gauche suivant le côté où le bout du fouet touche la neige ou frappe les chefs de file s'ils n'ont pas tout de suite compris l'avertissement. On s'aide bien de la voix, mais ce n'est que sur le fouet qu'on peut réellement compter, votre influence sur l'attelage étant en raison directe de la manière dont vous savez le manier. Le fouet esquimau a toujours quatre pieds de plus que les traits et se termine par une mince lanière de nerf durci avec laquelle un habile conducteur fait couler le sang à volonté; il sait même indiquer d'avance l'endroit où il touchera le réfractaire. Pendant notre course d'aujourd'hui, Jensen me montrait un jeune chien qui venait de mettre sa patience à une rude épreuve : « Vous voyez cette bête, me disait-il en mauvais anglais; je prends un morceau de son oreille! » et comme il parlait encore, le fouet claquait dans l'air, le nerf s'enroulait autour du petit bout de l'oreille, et l'enlevait aussi proprement que l'eût fait un couteau.

Ce fouet n'est autre chose qu'une mince bande de cuir de phoque non tanné et plus large à son extrémité antérieure; le manche a tout au plus deux pieds et demi; le peu de poids de cet instrument le rend très-difficile à manœuvrer et le mouvement de poignet nécessaire pour enrouler la courroie autour du but est singulièrement pénible et demande de longs et patients exercices. Ma persévérance a été récompensée, et si le malheur voulait que j'y fusse contraint, je ne reculerais pas devant la tâche, mais j'espère n'être pas forcé à utiliser souvent le talent que je viens d'acquérir!

Entre tous les durs métiers, je n'en connais pas de plus rude : le fouet doit sans cesse retentir et s'il n'est impitoyable, il devient complétement inutile. Les chiens ne sont



Le traineau et son attelage.

pas longtemps à reconnaître la force ou la faiblesse de leur conducteur : ils le jugent en un instant et courent où il leur plaît dès qu'ils ne sont pas parfaitement assurés que leur peau est à la merci du maître. Un renard traverse la glace, — ils trouvent les traces d'un ours, — ils éventent un phoque ou aperçoivent un oiseau et les voilà franchissant les neiges amoncelées et les *hummocks*, dressant leurs courtes oreilles, relevant en trompette leur queue touffue et s'élançant comme autant de loups à la poursuite du gibier. Le fouet tombe sur eux avec une énergie cruelle, oreilles et queues de s'abaisser, chiens de rentrer dans la bonne voie, mais malheur à l'homme qui se laisse déborder! — Jensen lui-même a failli avoir le dessous, et n'a pu vaincre leur obstination qu'après avoir arraché un gémissement de douleur à presque tous les chiens de l'attelage. Ils couraient après un renard et nous menaient droit sur la glace nouvelle; le vent renvoyait le fouet à la figure du conducteur, et ce ne fut qu'en pleine vue du gibier, et tout près de la glace semée de périls, qu'il parvint à en avoir raison. Le galop furieux se changea d'abord en trot irrégulier, et fort à contre-cœur, nos chiens finirent par s'arrêter tout à fait; ils étaient naturellement de très-méchante humeur; un combat général s'ensuivit et ne cessa que lorsque Jensen sauta au milieu d'eux et les calma en frappant violemment à droite et à gauche avec le manche de son fouet. J'ai eu moi-même à lutter avec ledit attelage, et à mes propres dépens j'ai appris combien ces animaux sont rudes à mener, presque indomptables vraiment. Une fois maîtrisés, ils obéissent comme un cheval ardent sous la main qui le comprime, et comme ce noble animal aussi, ils ont souvent besoin qu'on leur rappelle très-positivement à qui ils ont affaire.

Désirant essayer mes forces, j'avais voulu faire le tour du port. Le vent soufflait arrière, et tout allait à merveille; mais quand il fallut revenir, les chiens ne se trouvèrent

pas de cet avis : ils ne détestent rien tant que de marcher vent debout; frais et dispos, ils se sentaient en gaieté et tout disposés à agir à leur tête : il est probable aussi qu'ils voulaient fixer leur opinion sur le nouveau conducteur qui se mêlait de les diriger; du reste nous étions assez bons amis, je les caressais souvent, mais ils n'avaient pas encore éprouvé la force de mon bras.

Après beaucoup de difficultés, je réussis à faire tourner mes chiens, mais je ne pouvais les retenir dans la voie que par le constant usage du fouet, et comme trois fois sur quatre le vent me le renvoyait dans les yeux, il me fut bientôt impossible de continuer; la bise me glaçait le visage, mon bras, peu habitué à un aussi violent exercice, retomba presque paralysé, la longue courroie du fouet traînait derrière moi sur la neige. Les chiens ne furent pas longtemps à s'apercevoir de cet état de choses; ils regardèrent sournoisement par-dessus leurs épaules, et ne voyant plus la vengeance suspendue sur leurs têtes, s'aventurèrent doucement vers la droite; leur courage s'augmentait du silence prolongé de la terrible lanière; leur vitesse s'accroissait; enfin, se trouvant décidément les maîtres, ils tournèrent court, dressèrent leurs queues au vent et se lancèrent du côté opposé, aussi heureux qu'une bande d'enfants délivrés de l'école, et avec l'entrain sauvage d'une douzaine de loups courant après une proie assurée. Et comme ils sautaient! comme ils aboyaient! comme ils s'égayaient de cette liberté imprévue!

Celui-là seul qui, après avoir des heures entières lutté contre un attelage de chevaux fougueux, a pu trouver quelque repos pendant que ses indociles coursiers montaient lentement une âpre et longue côte, celui-là comprendra la satisfaction avec laquelle je sentis la force me revenir. Dès que je pus de nouveau brandir mon fouet, je m'arrangeai de manière à pousser la bande intraitable au milieu d'un groupe de hummocks et de monceaux de neige qui

ralentirent un peu sa course effrénée; puis sautant à terre, je saisis les montants et enrayai le traîneau; les pointes des patins s'enfoncèrent profondément dans la neige. Les fuyards étaient désormais solidement ancrés; une application vigoureuse du nerf de phoque les convainquit bientôt des avantages de l'obéissance, et lorsque, après avoir retourné le traîneau, je donnai le signal du départ, ils se mirent à trotter de l'air le plus humblement soumis, faisant face au vent sans mot dire, et sans broncher. Ils se rappelleront cette leçon, et je ne l'oublierai pas non plus.

Mais je reviens à mon voyage au fiord : ayant atteint rapidement le fond du golfe, nous eûmes ensuite à franchir, non sans quelque difficulté, les crevasses formées par la marée, puis un haut rempart de glaces. Devant nous se trouvait une large et pittoresque vallée enclavée dans de hauts rochers et terminée par un glacier; au centre de l'espace qui nous séparait de ce dernier s'étendait un petit lac de deux kilomètres de longueur, alimenté par le glacier et les neiges fondues que lui versent en été les collines environnantes. Il s'écoule dans la mer par une gorge escarpée et étroite portant des traces évidentes du fort courant qui y débouche dans la saison du dégel. Les bords en sont couverts en certains endroits de couches de tourbe (lits de mousses desséchées et durcies); voilà un supplément bien venu pour notre provision de chauffage; nous en avons emporté un spécimen qui brûle parfaitement avec l'addition d'un peu de graisse.

D'après le désir de Sonntag, cette jolie nappe d'eau recevra le nom de lac Alida; et la vallée porte celui de Chester, en souvenir d'un endroit bien cher que j'espère revoir; elle a trois kilomètres et demi de long sur près de deux de large, et çà et là, partout où le vent a balayé la neige, un gazon fin et serré attire des bandes de rennes. Plusieurs de leurs troupeaux, comptant en tout une cen-

taine de têtes, paissaient l'herbe desséchée de l'été, et oubliant un moment le but de mon excursion, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma carabine. Jensen et moi tuâmes chacun deux énormes mâles.

Le glacier, découvert d'abord par le docteur Kane, en 1855, fut visité plus tard par son frère, aide-chirurgien dans l'expédition envoyée à notre recherche, par les États-Unis, sous les ordres du capitaine Hartstène, et reçut du premier le nom de « Glacier de mon frère John ; » l'équipage se contente de *Frère John* tout court; nous l'avions fréquemment vu de la baie et du sommet des collines, mais c'est la première fois que nous en approchions. — Nous sommes revenus *chez nous* juste à l'heure du dîner, très-fatigués et transis. Le thermomètre avait baissé et la bise soufflait d'autant plus aigre.

Pendant mon absence, Mac Cormick et ses hommes ont mis nos embarcations en sûreté; une d'elles, jetée sur les rochers par la violence de la tempête, avait le flanc complétement défoncé; ils l'ont réparée ainsi que son gouvernail. Hans et Pierre ont préparé des piéges à renards et chassé aux lapins.

Les renards blancs et bleus foisonnent, à ce qu'il paraît, sur tout ce littoral; il en est de même des lapins, je devrais dire des lièvres; ces derniers animaux sont très-gros et couverts d'une longue et épaisse fourrure d'un blanc pur; on en a pris un aujourd'hui qui pesait huit livres.

17 octobre.

Mac Cormick, chaudronnier en chef, raccommodeur général, l'adresse et l'industrie incarnées, vient de me fabriquer une chaîne d'arpenteur avec quelques tringles de fer; au moyen de cette chaîne et du théodolite, il a mesuré la baie et le port, aidé de Sonntag, Dodge, Radcliffe et Starr, et malgré l'abaissement de la température, la gaieté de

ces messieurs a su faire de cette corvée une folâtre partie de plaisir. Barnum et Mac Donald ont profité de leur jour de congé pour courir après les rennes; ils en ont vu quarante-six bien comptés, mais n'ont réussi qu'à les forcer à déguerpir au plus vite; ils sont revenus sans un pauvre renard dans leur carnassière.

Charley, dédaignant l'attirail des chasseurs, et ambitionnant la gloire d'un « voyage de découvertes », est allé rôder de l'autre côté de la baie au-dessus des falaises du *Palais de Cristal*[1]. Il est arrivé à une station abandonnée depuis longtemps, et n'a trouvé rien de mieux à faire que de dépouiller une tombe de son funèbre dépôt; il m'a rapporté, bien enveloppée dans sa vareuse, cette précieuse addition à mes richesses ethnologiques, et la promesse de semblables jours de congé, jointe au verre de grog traditionnel, m'assurent la coopération de Charley à cette branche de mes études; c'est du reste un solide gaillard, et qui nous sera fort utile, je l'espère.

Chacun manifeste le zèle le plus louable à grossir mes trésors, et l'empressement de mes pourvoyeurs a été aujourd'hui l'occasion d'une scène assez désagréable. Jensen, que son long séjour au milieu des naturels a habitué à les considérer comme des animaux à peine supérieurs à leurs chiens, a découvert une couple de tombes et en a retiré deux momies en linceuls de peaux. Il pensait qu'elles feraient très-bien dans mon muséum; malheureusement, Mme Hans furetait çà et là sur le pont pendant que Jensen montait à bord avec son butin, et reconnaissant à quelque morceau de fourrure les restes d'un de ses parents ou ancêtres, elle entra dans une fureur épouvantable; Jensen avait beau lui dire que le capitaine était un grand sorcier et rappellerait les défunts à la vie aussitôt qu'ils auraient touché la terre d'Amérique, rien ne pouvait la calmer, et

1. Ainsi nommées par le capitaine Inglefield, en août 1852.

le vacarme ne s'apaisa que lorsque je donnai l'ordre de rendre les deux squelettes à leur couche de pierres.

Les tombes, assez nombreuses autour du port, prouvent qu'une tribu d'une certaine importance résidait dans les environs à une époque encore peu éloignée. Dispersés çà et là au hasard de la convenance des survivants, et n'offrant aucune unité de forme on d'orientation, ces monceaux de pierres recouvrent à peine les corps qui leur sont confiés. Morne séjour des trépassés, ces tombeaux sont les derniers et tristes souvenirs d'une race qui s'éteint.

18 octobre.

Je suis bien récompensé de mon abnégation à l'endroit des momies ; j'ai gagné le cœur de mes Esquimaux, et Hans m'a rapporté deux crânes, excellents types de la race groënlandaise; il les a ramassés sur les rochers, et personne ne me les réclame. Les petits crustacés me sont toujours fort utiles : ils m'ont déjà préparé plusieurs squelettes de toutes les variétés d'animaux que nous avons capturés : la masse des chairs une fois enlevée, la charpente osseuse est déposée dans un filet, puis descendue dans le trou à feu; les petits travailleurs de la mer y pénètrent par escouades immenses, et en un jour ou deux, au plus, me nettoient un squelette infiniment mieux que ne le ferait le plus habile préparateur de pièces anatomiques.

On m'a rapporté le corps d'un renne que j'avais blessé mortellement à la chasse d'hier, et que la fatigue m'avait forcé d'abandonner. Après en avoir suivi les traces pendant deux kilomètres, on l'a trouvé mort et couché dans la neige; mais nos hommes se sont fatigués en pure perte, l'intérieur de l'animal est dans un état de putréfaction assez avancée, circonstance qui paraît au moins singulière par cette température de — $24^{\circ} \frac{1}{2}$ C. Le Dr Kane avait observé un cas semblable, et Jensen m'assure que cela est si peu rare

à Upernavik, que les Groënlandais ouvrent le renne pour en retirer les entrailles aussitôt qu'il a rendu le dernier soupir. Voici, je pense, l'explication de ce fait assez insolite à première vue : la surface de l'animal mort gèle immédiatement au contact de l'air; il se forme ainsi autour de lui une couche de glace, corps très-mauvais conducteur qui bouche les pores et renferme à l'intérieur la chaleur vitale qui ne peut s'évaporer. Cette chaleur précipite la décomposition et engendre des gaz qui pénètrent les tissus et les rendent impropres à la nourriture de l'homme; aussi les cas de putréfaction instantanée, pour ainsi dire, sont beaucoup plus fréquents pendant les grands froids de l'hiver qu'au milieu de l'été.

19 octobre.

Aujourd'hui une alerte petite bande a visité la vallée de Chester: Sonntag et Jensen sur un traîneau, Knorr et Hans sur l'autre. Sonntag emportait le théodolite et la chaîne pour mesurer le glacier; les autres, comme de juste, ont préféré leurs carabines. Ils ont vu de grands troupeaux de rennes, mais n'en ont rapporté que trois seulement L'un d'eux, trophée de M. Knorr, a failli lui coûter cher. Le pauvre animal, blessé dans la vallée, grimpait péniblement sur trois jambes les rampes escarpées qui la bordent. Knorr, qui le suivait de près, l'atteignit d'un second coup tiré à moins de vingt mètres; mais le chasseur et sa victime se trouvaient en ligne droite, et celle-ci en roulant sur la pente entraîna son agresseur qui dégringola de roc en roc au grand effroi des témoins de cette scène. La chronique ne dit pas par quel miracle notre jeune ami, au lieu d'avoir les os brisés, en a été quitte pour quelques contusions seulement.

Sonntag a eu aussi son aventure. Parvenu au pied du *Frère John*, il dut suivre pendant deux milles une étroite gorge formée d'un côté par le mur de glace, de l'autre par

le talus de la montagne, avant d'en pouvoir tenter l'ascension; il se tailla ensuite un escalier à coups de hache et réussit à gagner la surface du glacier. Cette surface est traversée par des crevasses profondes et d'autant plus dangereuses qu'elles sont recouvertes d'une couche de neige : un de ces ponts fragiles céda sous les pas de M. Sonntag, et il eût disparu dans l'abîme, si le baromètre qu'il tenait à la main, n'avait arrêté sa chute en se plaçant en travers de la fissure, fort étroite heureusement. Inutile de dire que le baromètre, notre meilleur, hélas ! fut complétement mis hors de service.

Carl et Christian, mes deux recrues danoises d'Upernavik, se préparent à la pêche aux phoques, selon la méthode groënlandaise. De grands filets de lanières de cuir à très-larges mailles sont maintenus sous la glace dans une position verticale par de grosses pierres attachées au bord inférieur; l'innocent animal, nageant à la poursuite d'une bande de crevettes, ou cherchant dans la voûte qui l'emprisonne un trou par lequel il puisse respirer, s'embarrasse dans les mailles du filet et ne tarde pas à se noyer. Au Groënland la pèche de ces amphibies ne se fait guère autrement pendant l'hiver, et les chiens en sont les auxiliaires tout à fait indispensables : ils transportent rapidement d'un point à un autre leur maître qui visite ses filets et dépose sur leurs traîneaux le produit de sa chasse. La glace nouvelle est le principal danger de ces expéditions toujours très-hasardeuses, et Jensen anime souvent nos soirées du récit de ses aventures. Une fois, entre autres, la glace sur laquelle il se trouvait se détacha du rivage et se mit à flotter vers la grande mer; il était perdu si son radeau de cristal n'eût touché la pointe d'une petite île sur laquelle il sauta lestement, et où il dut rester sans abri et sans nourriture jusqu'à ce que la gelée lui eût construit un nouveau pont. On ne saurait trop admirer le courage et la témérité des chasseurs groënlandais.



Rennes sauvages.

La bise souffle sans merci; cependant, je suis allé de l'autre côté du fiord, au village d'Étah, à sept kilomètres au nord-ouest; la hutte qui m'était familière autrefois, est maintenant inhabitée; des vestiges nombreux m'ont montré toutefois qu'elle n'était pas restée sans maître depuis la nuit de décembre 1854 : cette nuit que je n'oublierai jamais[1].

Tout auprès de la cabane, un renne splendide écartait d'un pied impatient la neige qui recouvrait la mousse et l'herbe desséchée et prenait un repas, sinon très-savoureux, du moins honnêtement gagné. Je me trouvais sous le vent et l'approchai sans peine; il était tout à son affaire, et il avait l'air si confiant, il soupçonnait si peu qu'un ennemi pût le chercher dans ces solitudes paisibles, que je sentis le cœur me manquer, et je dus viser trois fois avant de faire feu. En dépit de mes hésitations, il est maintenant suspendu aux haubans de la goëlette, et j'espère en manger ma bonne part sans trop de remords de ma cruauté d'aujourd'hui.

20 octobre.

Depuis quelques jours j'ai remarqué une sourde rivalité entre mes deux chasseurs groënlandais, les plus utiles, Hans et Peter. Ce dernier, Esquimau pur sang au teint foncé, à la chevelure de jais coupée carrément sur le front, selon la mode du pays, est un petit homme, très-honnête, toujours tenu fort proprement et d'assez bon air; il joint une adresse merveilleuse à ses talents de chasseur et j'ai là une foule de petits objets, coupe-papier, cuillers à sel, etc., qu'il m'a sculptés dans une défense de morse avec beaucoup

1. A la fin de 1854 le Dr Hayes et sept hommes du navire *l'Advance*, bloqué dans le port Van Rasselaer, après avoir tenté en vain d'atteindre Upernavik en canot, et succombant au retour sous le froid et les privations, faillirent périr victimes des embûches d'une partie des Esquimaux alors établis à Étah. (*Kane's arctic explorations*, tome I, p. 435-440.) Voir la relation particulière de cet épisode, publiée par Hayes (*An arctic Boat-Journey in the autumn of* 1854, etc., in-18. Londres, 1860). (*Trad.*)

d'art et de goût, sans autres instruments qu'une vieille lime, un couteau et un morceau de papier sablé. Il s'empresse de se rendre utile en toute occasion, et comme je récompense volontiers le zèle et le travail, il se trouve aujourd'hui l'heureux possesseur d'un beau costume en drap pilote et de quelques chemises de flanelle rouge : toutes choses que Hans ne peut lui pardonner. Il m'est impossible de montrer la moindre bienveillance à mes autres Groënlandais, sans rendre Hans très-malheureux ; il n'ose guère murmurer en ma présence, mais il devient boudeur et ne veut plus chasser, ou s'arrange de manière à ne pas trouver de gibier. Hans est la vivante incarnation des plus mauvais côtés du caractère de sa race. Étrange peuple que ces Esquimaux, et encore plus intéressants à étudier que mes chiens, tout en m'étant beaucoup moins utiles. Le chien obéit au fouet brandi par un poignet énergique; mais qui réussira jamais à conduire l'animal humain qui répond au nom d'Esquimau? C'est un être en quelque sorte *négatif* en toutes choses, sauf en une seule : sa très-*positive* inconsistance comme créature sociale. Au premier abord, il semblerait qu'une certaine sociabilité est le fond des rapports mutuels de ces hyperboréens, mais suivez-les de près : ils ne ferment pas leur porte à leur frère malade, pauvre ou en détresse, mais jamais ils ne lui offriront spontanément le secours dont il a besoin ; ils n'ont pas même l'air de se douter qu'on puisse venir volontairement à l'aide du prochain malheureux. Le chasseur qui a perdu son attelage ou ses filets, la famille privée de son chef, le prodigue ruiné, le paresseux même entre librement dans la pauvre hutte du rude habitant de ces déserts glacés ; il se sert de tout ce qu'il y trouve, comme s'il était membre de la petite communauté; on ne le repoussera point : mais si, à quelque distance, un malheureux se débat dans les angoisses de la faim, personne ne songera à lui porter le morceau de phoque qui lui sauverait la vie. Chacun ne compte que sur soi-

même, et n'attend pas plus l'assistance du voisin qu'il ne pense à lui offrir la sienne.

Ce n'est pas par charité que l'Esquimau ne refuse aux nécessiteux ni l'abri ni la nourriture; ce n'est pas par bonté d'âme que le chasseur ne repousse pas l'homme fatigué qui s'est hissé sur son traîneau pour arriver plus vite à la hutte éloignée. Non, il le laissera glisser dans la neige, voire même il y aidera sournoisement si l'occasion s'en présente, et l'abandonnant loin de tout secours, il continuera sa route avec la plus grande insouciance, sans donner une pensée à son hôte de quelques heures.

Lorsqu'il change de séjour, la famille étrangère qui a cherché sa protection n'est pas invitée à l'accompagner : si elle peut le suivre, tant mieux pour elle; il ne la chassera pas : l'idiome du pays n'a pas même de mot pour exprimer un tel acte; mais si ces pauvres diables n'ont pas la force de faire le voyage, il les laisse à leur malheureux sort avec le même calme qu'il abandonne le vieux chien usé par la chasse et le traîneau.

Parmi eux, on ne trouve ni mendiant, ni emprunteur, ni voleur. Ils ne donnent jamais, mais aussi ils ne se dépouillent point entre eux. — A l'égard de l'homme blanc, c'est tout autre chose, et ils ne se font aucun scrupule de lui filouter tout ce qu'ils peuvent atteindre.

Impossible d'imaginer des êtres d'une sensibilité plus obtuse que ces sauvages; mes chiens montrent plus de sympathie les uns pour les autres; ils courent ensemble le même gibier, et s'ils se mordent souvent, ils redeviennent amis aussitôt que leurs dents ont vidé la querelle.... Ces gens-ci ne se battent jamais : un rival les inquiète, un vieillard décrépit leur est à charge, une femme est soupçonnée de sorcellerie, un paresseux n'a pas de chiens et vit aux dépens des autres.... On vous les harponne en secret, et tout est dit. — Ils se défont même de leurs propres enfants lorsque ceux-ci sont trop nombreux, ou sont affectés

de quelque infirmité qui les rendrait incapables de se suffire, — mais ils n'ont pas l'idée d'en venir ouvertement aux mains avec leurs ennemis. Telles sont du moins les habitudes des tribus qui n'ont pas encore été relevées d'un degré ou deux par l'influence de la civilisation chrétienne et sur lesquelles n'ont pas été greffées les coutumes guerrières des descendants des vieux rois de mer qui, du neuvième au quatorzième siècle, vécurent et bataillèrent dans le sud du Groënland.

Avec de tels penchants, ils ne peuvent voir d'un œil favorable le bonheur d'autrui ; et les sentiments envieux de Hans contre Peter, mon favori, s'expliquent tout naturellement. Du reste, quand je ne donnerais à celui-ci que le strict nécessaire pour couvrir sa nudité, quand j'octroierais à Hans tout ce qu'il y a de mieux dans le navire, et même des choses parfaitement inutiles à un Esquimau, sa jalousie et son avidité ne seraient pas satisfaites ; la bienveillance que je témoigne à son rival lui est surtout odieuse ; il y voit à juste titre la promesse de nouveaux dons.

De plus, Hans a un ménage à lui, et fier de posséder un échantillon de la moitié féminine de l'humanité, il peut se croire beaucoup au-dessus de ses trois compagnons. Il a planté sa tente sous le toit qui abrite le pont, et à demi enseveli sous des peaux de rennes avec sa femme et son rejeton, il y mène tout à fait la vie de ses congénères. Mme Hans, Merkut de son vrai nom, est une petite boulotte pas trop mal chiffonnée pour une Esquimaude ; elle est, certainement, non pas la plus jolie, mais la moins laide de toutes les femmes de race pure que j'ai pu voir ; son teint est même assez clair pour qu'une nuance vermeille soit visible sur ses joues, lorsqu'on réussit à lui faire enlever avec de l'eau de savon l'épaisse couche de suie huileuse qui les recouvre ordinairement ; mais une telle débauche de propreté ne se fait pas tous les jours, et quant à la soumettre de nouveau à une lessive semblable à celle

que les matelots lui infligèrent près du cap York, il est impossible d'y songer.

Pingasick, *le joli mignon*, âgé d'environ dix mois, est aussi présentable que n'importe quel bambin dont le corps n'a jamais fait connaissance avec l'eau. Il court aussi naturellement vers le froid que les petits canetons vers la mare, et tous les jours se traîne à quatre pattes hors de la tente paternelle pour rouler sur le pont son petit corps libre de tout vêtement; sa mère, très-indifférente au froid et à ce que notre monde civilisé et nos phrases de convention appellent modestie féminine, n'hésite pas à paraître dans un costume aussi primitif; du reste, la température du navire descend rarement au-dessous du point de congélation.

Mes deux autres Esquimaux, Marcus et Jacob, logent avec cette aimable famille. C'est une paire de garnements assez comiques et très-différents de Hans et de Peter. Marcus ne veut pas travailler et Jacob ne le peut pas, étant, comme Hamlet, prince de Danemark, devenu « gros et court d'haleine ». Leur titre de chasseur est une sinécure. Nous avons essayé de les utiliser de toutes les manières possibles et nous avons reconnu, d'un commun accord, qu'ils ne sont bons qu'à amuser l'équipage et à dépecer le gibier, et du moins ils s'acquittent fort bien de cette dernière besogne, y trouvant l'occasion de festoyer sans fin, ni trêve; je n'ai jamais vu homme ou bête qui en cela pût rivaliser avec maître Jacob. La quantité de chair qu'il engloutit est vraiment fabuleuse; cuite ou crue, tout y passe. — « Il se mangerait en trois repas », — déclare le cuisinier avec une indignation qui frise l'exagération. Le maître d'hôtel pense le blesser beaucoup en lui décochant une citation de Shakespeare : il l'appelle un sauvage « à l'estomac sans bornes ». Les matelots le menacent d'une prochaine ressemblance avec les animaux dont il se repaît si gloutonnement : une paire d'andouillers va s'élever sur son front; des poils de

lapin vont couvrir sa peau distendue; des plumes d'oiseau pousseront sur son dos; ses bras et ses jambes vont s'aplatir en forme de nageoires; déjà ses dents s'allongent en défenses; on aura un beau baril d'huile avant le printemps, etc. Il écoute tout sans mot dire, mais de temps à autre il lance à ses tourmenteurs une œillade maligne; il se réserve probablement quelque petite vengeance.

En voilà assez sur mes sujets esquimaux. J'aime mieux parler du glacier auquel je suis allé faire une nouvelle visite le 21 octobre. Je n'ai pas perdu ma journée. Hans conduisait Sonntag, et, comme à l'ordinaire, Jensen me servait de cocher; nous emmenions Carl et Pierre pour nous aider là-haut, et, bien que chaque traîneau portât trois personnes et les instruments nécessaires à nos travaux projetés, nous arrivions en quarante minutes au pied du *Frère John.*

Un service journalier et un léger retranchement dans la provende quotidienne avaient fait merveille sur mes attelages; presque aussi ardents à la course, ils étaient un peu moins difficiles à tenir en main.

Jamais éleveur de chevaux ne prit plus de plaisir à surveiller ses écuries, que je n'en trouve à m'occuper de mes chenils. Nos coursiers, il faut bien le dire, ne sont pas somptueusement logés, leurs chenils ne consistant qu'en murailles de neige durcie, élevées à côté du navire; mais ils n'y veulent entrer que lorsque la température est très-basse et la bise encore plus incommode que d'habitude; ils préfèrent la plaine glacée, où ils dorment pelotonnés ensemble comme des vers dans un fromage, et presque ensevelis sous la neige amoncelée par le vent.

Ce sont de singuliers animaux, vraiment dignes d'étude. Comme d'autres communautés en quête d'un bon gouvernement, ils se divisent en chefs et en sujets, en gouvernants et en gouvernés. Ces derniers ont les droits qu'ils peuvent happer, et les gouvernants leur en laissent prendre le moins

possible, afin de se garantir de toute rébellion et s'assurer une existence paisible. Bref une communauté de chiens n'a pas d'autre base que les principes autoritaires les plus généralement reconnus parmi les hommes. Voyez plutôt : mes meutes subissent le contrôle d'une grosse brute hargneuse, armée de formidables dents et revêtue d'un uniforme d'un rouge sale avec parements couleur tabac. Ousisoak, c'est le nom du monarque, est doué d'une force énorme, et chacun de ses mouvements prouve qu'il en a pleine conscience; en un clin d'œil il se fait obéir des plus hardis de la bande, et semble posséder la faculté d'annihiler instantanément toute conspiration, cabale ou mauvais dessein contre son pesant pouvoir. Ses sujets le détestent, mais malheur à eux s'ils essayaient de se révolter! la vengeance tomberait sans fin ni trêve sur leurs têtes coupables. Seul, un énorme chien, au pelage noir, au collier blanc, Karsuk, ainsi nommé à cause de sa couleur, ose parfois se mesurer avec le tyran, mais, moins alerte et moins intelligent, il sort toujours vaincu de ces longs duels, et ses infortunés partisans sont punis l'un après l'autre par l'impitoyable habit rouge. Sous les harnais Ousisoak prend la gauche du traîneau, Karsuk se place à la droite.

Il y a un autre puissant animal, qui répond au nom d'Érèbe et gouverne l'attelage de Sonntag comme Ousisoak gouverne le mien. Il ne craint pas Karsuk, mais n'a jamais maille à partir avec mon chef de meute, sans grands dommages pour sa peau et celle de ses compagnons. Ces luttes se renouvellent souvent, et Ousisoak combat de toute la force de ses puissantes mâchoires pour se maintenir au pouvoir; tout cela à mon avantage, car si, par malheur, il était un jour vaincu par ses rivaux, il s'exilerait des lieux témoins de sa honte, pour mourir bientôt de fainéantise et de douleur. Et que d'anarchie alors! Combien de sanglantes querelles entre Érèbe et Karsuk avant que l'un des

compétiteurs soit contraint de reconnaître la supériorité de l'autre!

Ousisoak a, du reste, de ces faiblesses qui ne déparent pas la grandeur; il est sentimental, et s'est choisi une compagne qui partage la splendeur de son règne, le console de ses chagrins et lèche ses blessures quand il revient tout sanglant de ses glorieux tournois. Arkadik, sa bien-aimée, son idole, se place toujours à ses côtés; elle court près de lui dans l'attelage et combat à sa suite avec plus d'acharnement que ses autres soldats. En retour, elle fait à peu près tout ce qu'elle veut, elle enlève de la bouche auguste de son époux l'os qu'il est en train de dévorer, et il le lui abandonne avec une grimace des plus comiques; souvent, très-affamé lui-même, il trotte après elle, et lorsqu'il pense qu'elle a suffisamment pris sa part du festin, il fait entendre un grognement sourd; elle laisse alors tomber le morceau sans murmure. Quand on leur jette leur pitance et que le vieux monarque se trouve de méchante humeur, il pose sur le morceau de renne ses pattes anterieures et le dévore à belles dents, tout en grondant comme un loup : les autres chiens n'osent approcher jusqu'à ce que Sa Majesté soit rassasiée; la reine Arkadik elle-même ne se hasarderait pas à aborder de face son époux, mais elle se glisse à côté de lui, faufile son museau entre ses pattes de devant et prend ainsi « sa part de royauté ».

J'aurai sans doute l'occasion de revenir plus tard à mes chiens; la soirée s'avance, et je dois dire quelques mots du glacier de mon *Frère John.*

La partie de ce glacier qui regarde la vallée forme un mur légèrement convexe d'environ deux kilomètres de large sur trente-trois mètres de haut. Comme les icebergs, il présente une surface très-irrégulière, fracturée en tous sens et dégradée sur de longues lignes verticales par les eaux qui en découlent en été; les mêmes traces, mais beaucoup moins marquées, se montraient horizontalement en



Esquimaux et Chiens de trait.

certains endroits et paraissaient se conformer à la courbure de la vallée sur laquelle repose le glacier. En arrière de cette paroi, la pente est tout à fait abrupte sur une centaine de pieds, après quoi elle diminue rapidement, jusqu'à n'avoir plus que six degrés d'inclinaison, et va se perdre au loin dans la mer de glace qui couvre la terre du côté de l'orient.

L'approche du glacier est défendue par une sorte de rempart formé des débris qui s'en séparent de temps à autre; quelques-uns de ces blocs de cristal diaphane ont plusieurs pieds de diamètre; pendant que nous les regardions, une lourde masse, suivie d'une immense grêle de tous petits fragments, se détacha du mur et vint tomber avec fracas sur le sol de la vallée. La surface du glacier présente une légère courbe relevée vers les côtés; là ses parois ne sont pas adhérentes à celles de la montagne; elles en sont séparées par une gorge étroite, ou profonde ravine, encombrée en plusieurs endroits par les débris rocheux qui ont roulé des falaises escarpées ou par les blocs de glace tombés du *Frère John*. Parfois, le glacier lui-même, en s'étendant, a repoussé des amas confus de rochers sur la pente de la colline opposée.

Il n'était pas très-facile de marcher dans cette gorge sinueuse; la croûte de neige à peine gelée s'effondrait sous notre poids, et nos jambes se déchiraient aux arêtes des éclats de rocher, ou aux glaçons presque aussi aigus; au bout de trois kilomètres et demi, nous taillâmes des marches dans la glace, comme Sonntag l'avait fait précédemment, et nous réussîmes à atteindre le sommet de la paroi.

Nous étions maintenant sur le dos du glacier, mais nous n'avançâmes vers le centre qu'avec une prudente lenteur, redoutant sans cesse qu'une fissure s'ouvrît sous nos pas et nous engloutît entre ses froides murailles de fer. Nous atteignîmes enfin une plaine de glace claire et transparente

parfaitement unie et un peu inclinée. Notre course d'aujourd'hui avait surtout pour but la solution d'un problème des plus intéressants : le glacier marche-t-il ? Nous le saurons dans quelques mois.

Nous nous sommes conformés à la méthode très-simple et très-facile employée en Suisse par le professeur Agassiz · après avoir placé deux bâtons sur l'axe du glacier et soigneusement mesuré la distance qui les séparait, j'en ai fait planter deux autres, à égale distance des premiers et du bord du glacier ; puis, au moyen du théodolite, nous avons successivement relié par des angles tous ces jalons les uns avec les autres d'abord, et ensuite avec des objets fixes, sur les flancs de la montagne. Ces angles seront de nouveau mesurés au printemps, et je saurai ainsi si le glacier se meut ou non, et quelle est la vitesse de son mouvement.

Aujourd'hui, comme du reste toutes les fois que nous avons dû faire des opérations demandant beaucoup de soin et de patience, l'inexorable bise qui nous assiége ne nous a laissé aucun repos. La température ne nous inquiéterait guère, et le thermomètre a beau marquer quinze ou vingt degrés de congélation, nous y sommes faits maintenant ; mais le vent est un sérieux obstacle, surtout quand la nature de nos travaux nous force à rester longtemps immobiles dans le même lieu, et le froid rend le maniement de nos instruments doublement pénible. Nous avons dû les recouvrir en partie de peau de daim pour épargner à nos doigts de douloureuses *brûlures*, nom très-significatif qui nous sert à désigner les moins graves des accidents produits par la rigueur du froid.

Je compte retourner demain au glacier et l'étudier moins sommairement.

Pendant mon absence, les chasseurs se sont fort distingués : Barnum a tué six rennes, Hans neuf, et Jensen deux ; mais le grand événement du bord est la fête de Mac Cor-

mick, et nous étions attendus avec impatience au banquet somptueux qui réunissait tous les officiers.

J'ai établi comme règle générale que nos jours de naissance seront célébrés avec toute la pompe que permettra l'état de nos ressources, et à son anniversaire le héros de la fête peut réclamer ce que j'ai de meilleur dans mon armoire ou dans les cambuses du maître d'hôtel. Je crois avoir donné là une preuve de quelque sagesse; je ne connais que trop le sombre nuage qui s'avance lentement vers nous, et tous mes efforts ne suffiront peut-être pas pour conserver la gaieté de l'équipage. Sous l'étoile polaire aussi bien qu'à l'équateur, l'homme n'est pas heureux s'il a l'estomac vide, et il faut qu'il dîne à une heure quelconque de la journée.

.... Car n'est-il pas un être carnivore,
Au miel des fleurs, aux larmes de l'aurore,
Préférant, pour combler le gouffre abdominal,
Le sang que boit et la chair que dévore
Le squale hideux ou le tigre royal?

Aussi autour de moi ne dédaigne-t-on un quartier savoureux de venaison et on se répète avec une vraie satisfaction l'ordonnance de saint Paul au doux Timothée : « Usez d'un peu de vin à cause de l'estomac. »

Celui que nous voulions *honorer* aujourd'hui avait pris soin de se fêter lui-même; de ses propres mains, il a préparé le repas et s'en est acquitté à merveille. Mac Cormick est un homme vraiment extraordinaire; ses talents n'ont point de bornes. Très-intelligent, bien élevé, ayant en lui des trésors de virile énergie, il a amassé en roulant par le monde quelques brins de toutes les sciences qui sont sous le soleil, depuis l'astronomie jusqu'à la cuisine, depuis la navigation jusqu'à l'art d'exploiter les placers. Philosophe à sa manière, il aime à prendre toutes ses aises une fois son travail terminé; mais pendant les heures de service aucune fatigue, aucun danger ne l'arrête; il possède

en outre la faculté si éminemment utile de savoir exécuter lui-même tout ce qu'il commande aux autres, et manie l'épissoir aussi bien que le sextant; à l'occasion il se fait matelot, charpentier, forgeron, cuisinier, avec la même aisance qu'il se montre homme du monde dans la bonne société.

Hier, j'avais trouvé dans ma cabine une jolie petite carte d'invitation : M. M'Cormick présentait au commandant les compliments de la table des officiers et le priait de leur accorder l'honneur de sa présence le 21 courant à six heures du soir. Je n'ai pas manqué à l'appel et je retourne dans ma tanière abasourdi de l'habileté de l'officier de manœuvres dans cet art qui donna l'immortalité à Lucullus et la célébrité à Soyer, et très-enchanté de voir officiers et matelots si bien en train. La carte, *illustrée* par le crayon de Radcliffe, était des plus attrayantes pour un homme affamé et toutes ses promesses ont été tenues. Après le potage à la jardinière, digne prologue du festin, venait un saumon bouilli, drapé de la plus blanche des serviettes; puis arrivèrent successivement le rôti, un cuissot de renne pesant trente livres, et flanqué d'une brochette de canards-eiders accompagnés de gelée de groseilles et de marmelade de pommes; puis divers plats de légumes frais, un énorme plumpudding importé de Boston et à demi voilé par les flammes bleues et onduleuses d'un excellent rhum, un *mince-pie*, du blanc-manger, des noix, des raisins secs, des olives, du fromage yankee, des gâteaux de Boston, du café, des cigares, que sais-je encore? On avait retiré de dessous mon cadre du madère et du xérès et une couple de flacons de vin du Rhin, jusque-là soigneusement cachés.

La *couleur locale* était représentée par une mayonnaise de gibier glacé, coupé cru en tranches très-minces, et tout simplement exposé ensuite à l'air extérieur; bien réussi du reste, il paraissait aussi croustillant que pouvait le désirer notre cuisinier, mais je suis obligé d'avouer que nous

ne sûmes pas en apprécier le mérite. — Au bas de la carte se lisaient ces mots : « Knorr tiendra l'archet. Les officiers chanteront en chœur :

Nous ne rentrerons pas avant l'aube.

Toutes les *scies* sont permises, excepté celle de « Joé Miller » qu'il est défendu d'employer sous peine d'avoir à nettoyer le trou à feu pour le reste de la nuit. »

Il y a deux heures que je suis retourné dans ma cabine, les laissant se livrer sans contrainte aux amusements de la soirée. Ils s'en donnent à cœur joie. L'équipage tout entier se sent, comme autrefois Tam o'Shanter,

Vainqueur de tous les maux de la vie,

et je veux espérer à sa gloire que ce n'est pas par la même cause. Les matelots terminent la fête par une danse légère, à laquelle ils ont forcé Marcus et Jacob de prendre part, pendant que les officiers, en vrais yankees, font des discours. Au moment de m'endormir j'entends proposer un toast *a la Grande Ourse !...*



CHAPITRE X.

Voyage au glacier. — Le premier campement. — Escalade du glacier. — Description de sa surface. — Terrible tempête. — Froid excessif. — Dangers de notre position. — Le clair de lune.

Il ne faisait plus jour, même à l'heure de midi ; cependant l'obscurité ne nous enveloppait pas encore, et, la pleine lune ajoutant sa clarté à celle du crépuscule arctique, je songeai à exécuter mon projet d'une longue excursion sur le glacier. — Les rafales du vent s'étaient un peu calmées, et la réussite de ce petit voyage paraissait plus que probable.

Quant aux grandes explorations vers le nord, impossible d'y penser déjà. Si bien emprisonnés que nous fussions au fond de la baie de Hartstène, l'eau n'était pas gelée au large, et les vagues de la mer se brisaient encore sur le cap Alexandre et sur le cap Ohlsen. Évidemment, un vaste espace se trouvait libre à l'ouverture du détroit et s'étendait jusqu'aux « eaux du Nord ». Quand le vent soufflait de ce côté, il fendait et brisait la glace jusque dans l'intérieur de notre baie, pour la repousser ensuite vers la mer aussitôt qu'il portait vers l'est.

Du reste, l'eau serait prise partout que je n'oserais m'a-

venturer pendant l'automne à courir la mer en traîneau. Dans ces parages où elle se forme de bonne heure, la glace n'est jamais complétement raffermie avant que la longue nuit polaire soit tout à fait tombée ; alors les voyages sont non-seulement très-difficiles, mais causent aussi des fatigues excessives qui prédisposent le corps à l'invasion de cette terrible maladie si funeste aux expéditions arctiques, — le scorbut. Tous ceux qui m'ont précédé dans ces régions disent que la fin du printemps et le commencement de l'été sont les seules époques où l'on puisse entreprendre une excursion de quelque durée ; si ma mémoire ne me trompe pas, deux chefs d'expédition tout au plus se sont hasardés à faire tenter l'aventure en automne, et ces essais furent aussi désastreux qu'inutiles. Les hommes souffrirent encore plus de l'humidité que de l'extrême froid : ils se mouillaient souvent, et, découragés, exténués, ils devinrent la proie du scorbut dès que les ténèbres de l'hiver les eurent entourés ; et toutes ces peines, tout ce travail furent en pure perte : au printemps suivant, les dépôts qu'ils avaient établis se trouvèrent presque tous détruits par les ours ou impropres à servir de nourriture.

Sur la terre ferme, le cas est tout à fait différent : on ne court guère risque de se mouiller, et par le froid le plus vif, je n'ai jamais éprouvé de graves désagréments dans nos excursions, aussi longtemps que j'ai pu garantir ma petite troupe de l'humidité. Il est impossible, du reste, de s'en défendre entièrement, et ce n'est pas la moindre des difficultés que rencontre le voyageur dans ces lointaines entreprises ; même par les plus basses températures, il ne peut éviter que ses habits et sa couche de fourrures n'en soient plus ou moins imprégnés, la chaleur de son corps faisant fondre la neige sur laquelle il s'étend pour dormir.

Tout le monde voulait être de ce premier voyage : j'a-

divertissante en soi, peut avoir parfois quelque côté agréable, mais notre installation fut, certes, la plus triste qu'il soit possible de voir. Le thermomètre marquait — 24° C., et nous n'avions d'autre feu que celui de la lampe sur laquelle mijotait le hachis de gibier et chauffait le café qui composaient notre repas du soir. Personne ne put dormir. Notre tente était plantée sur le talus de la colline, au-dessus d'un amas de pierres, lit le plus doux que nous eussions réussi à trouver. Nous la démontâmes au clair de lune pour continuer notre route.

J'ai déjà décrit la gorge sauvage où il nous fallait péniblement cheminer avant d'arriver à l'endroit où Sonntag et moi avions pu escalader le glacier. Le traîneau était sans cesse arrêté court par les roches et les blocs de glace, et nos hommes durent l'alléger en prenant sur leurs épaules les vivres et les divers objets qui en formaient le chargement. Parvenus enfin à notre *escalier* de la veille, nous nous préparâmes à en entreprendre l'ascension.

La petite vallée où nous nous trouvions est des plus pittoresques; elle est de forme triangulaire et un lac en occupe le centre; le *Frère John* s'élevait à notre gauche; à notre droite, un petit fleuve de glace sortait d'une gorge profonde et courait au lac après avoir contourné un immense pilier de grès rouge qui se dressait devant nous, île de pierre au milieu d'une mer de glace. Je commençai les travaux scientifiques qui étaient le but de notre excursion par l'étude du lac lui-même. A la fin de la saison du dégel il était rempli jusqu'aux bords et, dès les premiers froids, une épaisse couche de glace le recouvrit en entier; puis l'eau s'écoula peu à peu, laissant cette pesante voûte sans autre appui que les rochers qui lui servaient d'arcs-boutants; aussi elle s'affaissait sous son propre poids, et telle était la pression exercée par cette table immense de son centre à ses bords, que par une tempéra-

divertissante en soi, peut avoir parfois quelque côté agréable, mais notre installation fut, certes, la plus triste qu'il soit possible de voir. Le thermomètre marquait — 24° C., et nous n'avions d'autre feu que celui de la lampe sur laquelle mijotait le hachis de gibier et chauffait le café qui composaient notre repas du soir. Personne ne put dormir. Notre tente était plantée sur le talus de la colline, au-dessus d'un amas de pierres, lit le plus doux que nous eussions réussi à trouver. Nous la démontâmes au clair de lune pour continuer notre route.

J'ai déjà décrit la gorge sauvage où il nous fallait péniblement cheminer avant d'arriver à l'endroit où Sonntag et moi avions pu escalader le glacier. Le traîneau était sans cesse arrêté court par les roches et les blocs de glace, et nos hommes durent l'alléger en prenant sur leurs épaules les vivres et les divers objets qui en formaient le chargement. Parvenus enfin à notre *escalier* de la veille, nous nous préparâmes à en entreprendre l'ascension.

La petite vallée où nous nous trouvions est des plus pittoresques; elle est de forme triangulaire et un lac en occupe le centre; le *Frère John* s'élevait à notre gauche; à notre droite, un petit fleuve de glace sortait d'une gorge profonde et courait au lac après avoir contourné un immense pilier de grès rouge qui se dressait devant nous, île de pierre au milieu d'une mer de glace. Je commençai les travaux scientifiques qui étaient le but de notre excursion par l'étude du lac lui-même. A la fin de la saison du dégel il était rempli jusqu'aux bords et, dès les premiers froids, une épaisse couche de glace le recouvrit en entier; puis l'eau s'écoula peu à peu, laissant cette pesante voûte sans autre appui que les rochers qui lui servaient d'arcs-boutants; aussi elle s'affaissait sous son propre poids, et telle était la pression exercée par cette table immense de son centre à ses bords, que par une tempéra-

ture de plusieurs degrés au-dessous de zéro, cette glace de six pouces d'épaisseur avait été complétement ployée comme le versoir d'une charrue.

Notre première tentative d'escalade fut arrêtée par un accident qui pouvait être des plus sérieux : l'éclaireur de la caravane perdit pied sur une des étroites marches taillées dans la paroi, et glissant sur la pente escarpée, précipita à droite et à gauche ceux qui le suivaient et roula avec eux dans la vallée; par bonheur, ils échappèrent aux rocs aigus qui perçaient la neige aux pieds du *Frère John*.

Nous fûmes plus heureux une seconde fois, et après avoir hissé le traîneau au moyen d'une corde, nous poursuivîmes notre route avec assez peu d'entrain, fatigués que nous étions des rudes labeurs qui nous avaient pris une bonne partie de la journée; la glace était raboteuse, fendillée et à peine recouverte d'un mince tapis de neige. Ma petite troupe tirait péniblement son traîneau et je marchais en avant pour lui tracer le chemin, lorsque le sol se déroba sous mes pieds et je me sentis brusquement lancé dans le vide ; mais le bâton que je portais sur l'épaule en prévision de l'aventure fit son devoir à point nommé et me soutint au-dessus de la crevasse jusqu'à ce que je fusse parvenu à grimper sur l'une des arêtes. Comme mon ami Sonntag, j'avais couru grand risque d'aller étudier de très-près un intéressant problème, mais je ne fus pas du tout fâché d'attendre encore quelque temps avant de savoir au juste si les fissures du glacier en traversent toute l'épaisseur.

L'aspérité des bords de l'immense glacier vient sans doute de la forme tourmentée du terrain sur lequel ils s'appuient : à mesure que nous approchions du centre, la glace devenait plus unie, moins fendillée, et nous pûmes faire neuf kilomètres avec une sécurité relative ; la tente fut dressée, et après un bon souper de hachis de renne, de pain et de café, nous nous endormions profondément,

beaucoup trop exténués pour nous préoccuper de la température ; elle était de plusieurs degrés au-dessous de celle de la nuit précédente.

Notre étape du jour suivant fut de quarante-huit kilomètres; l'inclinaison du glacier, qui jusque-là avait été de six degrés environ, diminua progressivement jusqu'à deux. A l'âpre surface de la glace dure et vitreuse succéda une nappe de neige, épaisse de plus d'un mètre et tellement compacte, qu'à cette profondeur la pioche ne l'entamait qu'avec peine. Avec difficulté aussi on cheminait sur cette couche, superficiellement recouverte d'une croûte légère que le poids du corps brisait à chaque pas.

Le lendemain, nous reprîmes notre route dans les mêmes conditions de sol et de niveau absolu. Au bout de quarante-deux kilomètres, mes hommes s'arrêtaient, harassés de fatigue : le terrible vent d'est nous fouettait le visage et par — 35° 1/2 C. au-dessous de zéro nous dûmes chercher un refuge sous notre tente ; il me fallait renoncer à continuer mon voyage ; du reste j'en avais atteint le but principal, et dans aucun cas je n'eusse osé m'aventurer beaucoup plus loin à cette dangereuse époque de l'année.

Mes compagnons n'étaient pas suffisamment aguerris à ces affreuses températures ; la gelée les avait tous plus ou moins saisis, et deux hommes surtout m'inquiétaient vivement : leur visage était enflé et fort douloureux ; ils avaient les pieds glacés, et un jour de retard les exposait à une mort certaine. Le thermomètre marquait — 36° C., tandis que, chose à noter, au Port Foulke, il se maintenait à une douzaine de degrés plus haut.

Mes pauvres camarades ne pouvaient dormir et la souffrance leur arrachait des plaintes continuelles ; l'un semblait même sur le point de s'abandonner entièrement et pour le soustraire à la fatale léthargie qui commençait à le gagner, je dus le pousser hors de la tente et le con-

traindre à marcher vigoureusement, en dépit de la tourmente.

Les rafales se succédaient toujours plus furieuses ; l'intensité du froid allait s'aggravant, et cependant il nous fallait rentrer dans la tempête sous peine d'être infailliblement gelés. Aucun abri ne s'offrait à nous sur la vaste plaine glacée : la moindre hésitation pouvait non-seulement être immédiatement fatale à deux de mes compagnons au moins, mais pouvait mettre fin à l'expédition par la mort de nous tous sans exception.

Nous eûmes beaucoup de mal à enlever la tente et à la placer sur le traîneau ; la bise soufflait avec rage et nous empêchait de la rouler de nos mains douloureusement roidies ; à peine si, chacun à son tour, mes hommes pouvaient manier quelques secondes cette toile aussi dure qu'une planche ; ils souffraient horriblement, et leurs doigts, sans cesse gelés, devaient être activement frottés, *pilés* plutôt, pour que l'étincelle de vie, toujours sur le point de s'éteindre, ne s'évanouît pas sans retour. Je ne m'arrêtai point à examiner si l'arrimage était fait suivant les règles de l'art.

Nous étions en effet campés dans une position aussi *sublime* que dangereuse. A cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, à cent vingt kilomètres de la côte, nous nous trouvions au milieu d'un vaste Sahara de glace dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue. La zone de hautes terres qui le sépare de l'Océan avait disparu sous l'horizon ; pas une colline, pas un rocher, pas un pli de terrain, rien n'était en vue, hors notre faible tente, ployant sous l'ouragan.

La lune descendait lentement dans le ciel, et son orbe, parfois voilé de fantastiques nuages, nous jetait ses indécises lueurs à travers les tourbillons de neige que le vent roulait avec colère dans l'espace sans bornes et qui passaient sur nous dans leur course effrénée, plus

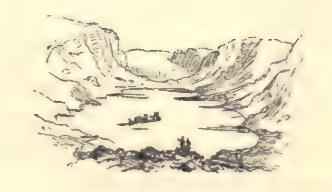
doux à l'œil que le duvet, mais aussi terribles à nos pauvres corps qu'une grêle de flèches aiguës.

Une fuite précipitée était notre seule chance de salut. Aussi, comme le vaisseau qui s'abandonne à l'ouragan après lui avoir vaillamment résisté, nous tournâmes le dos à la tempête, et poussés par son souffle puissant, nous redescendîmes en toute hâte la pente du glacier.

Nous avions franchi plus de soixante kilomètres et descendu d'environ mille mètres avant que je me hasardasse à permettre une halte; la température était remontée de dix ou douze degrés; la tempête s'apaisait un peu; nous avions bien gagné quelques heures de repos. Mais il faisait encore bien froid sous la tente! Le vent l'ébranlait sans relâche, et nous avions quelque peine à l'empêcher de s'envoler au loin.

Le lendemain soir, nous rentrions au Port Foulke, à peu près sains et saufs, mais très-fatigués. La lune nous avait éclairé pendant cette dernière partie de notre voyage; à la base du glacier l'air était parfaitement calme, et dans la gorge et dans la vallée, sur le lac Alida, et sur le fiord, nous avancions au milieu de scènes vraiment féeriques. Les nuées chargées de neige passaient comme des fantômes à travers la nuit et cachaient et montraient tour à tour les crêtes des blanches collines; ces ombres nous disaient que l'ouragan hurlait encore là-haut, mais dans notre humble vallée tout était aussi paisible que dans une caverne vainement assiégée par la tempête; pas un nuage ne voilait l'arche immense des cieux. Les douces étoiles, revêtues de la majesté de la nuit, se miraient sur la surface unie du petit lac; le glacier reflétait les pâles rayons de la lune, et les noires falaises versaient leurs grandes ombres sur la mer de lumière qui inondait la vallée. Les caps aux cimes déchirées se découpaient sur le fond éblouissant du fiord parsemé d'îles; la glace qui emprisonnait ses vagues s'étendait à travers la baie jusqu'aux limites visuelles de

l'Océan lointain. A l'horizon se profilaient vaguement les hautes montagnes blanches de la côte occidentale du détroit et sur la mer flottait une lourde nuée de vapeurs; poussée lentement par la bise, elle laissait voir peu à peu là forme spectrale d'un iceberg émergeant du fond d'un noir abîme; une faible aurore boréale frangeait le sombre manteau des vagues, et, derrière cette masse de ténèbres impénétrables, dardait parmi les constellations de soudains jets de lumière, semblables à des flèches de feu lancées par les créatures d'un autre monde.



CHAPITRE XI.

Résultats importants de notre excursion. — Système de glaciers du Groënland. — Les glaciers des Alpes. — La marche des glaces. — Esquisse de la mer de glace du Groënland.

Le voyage raconté dans le chapitre précédent ajouta beaucoup aux observations que j'avais recueillies autrefois; il me donna une idée beaucoup plus nette du système glaciaire du Groënland. C'est la première tentative *réussie* qui ait eu pour but l'intérieur de cette mer de glace.

En 1853, pendant notre séjour au Port Rensselaer, j'avais atteint, avec M. Wilson, le bord de cette mer à l'endroit où elle repose derrière la chaîne de collines élevées qui courent parallèlement à l'axe de la presqu'île, mais je n'étais pas monté sur son plateau et son immensité ne m'avait pas impressionné comme elle le fait maintenant. Même après avoir entendu M. Bonsall décrire le grand glacier de Humboldt, même après avoir vu les énormes quantités de glaces qui sont rejetées des régions méridionales, je ne comprenais pas combien sont immenses les amoncellements qui couvrent les vallées du Groënland, et s'appuient sur les flancs de ses montagnes.

Le Groënland est en effet un vaste réservoir d'eau con-

gelée. Sur les pentes de ses escarpements, le flocon de neige molle est devenu un dur glaçon ; il s'accroît d'année en année et de siècle en siècle ; un large manteau de vapeur congelée a fini par couvrir complétement la terre, et de ses vastes plis s'écoulent vers la mer des milliers de fleuves de cristal.

Les progrès de ce glacier dont la naissance remonte à l'époque lointaine où le Groënland, baigné de soleil, se revêtait d'une végétation vigoureuse, est une étude des plus intéressantes pour le géographe. L'explication de ce phénomène est de beaucoup simplifiée par les travaux accomplis dans les Alpes, lieux bien plus accessibles aux savants que les solitudes groënlandaises, et qui, tout aussi bien qu'elles, révèlent les lois de la formation et de la marche des glaciers.

Il n'entre pas dans le plan de ce livre de discuter les diverses théories qu'on a émises sur ce grand phénomène et qui, ainsi que les Alpes européennes pourraient en témoigner, ont fait jaillir une source abondante de conclusions opposées. Néanmoins, il ne m'a pas été difficile d'observer sur le grand et vieux lit des glaces du Groënland les traits physiques qui ont attiré l'attention d'Agassiz, de Forbes, de Tyndall et d'autres explorateurs moins illustres des glaciers alpins, et je m'estime heureux d'avoir pu confirmer les déductions de la science par des études faites sur les lieux. Ce sujet m'intéressait fortement depuis longues années, et je n'étais pas fâché de pouvoir établir une comparaison entre la glace des Alpes et celle du Groënland. Dans l'immense dépôt sur lequel je marchais, il ne m'était pas difficile de voir où Scheuchzer a puisé sa théorie de la *dilatation*, de Saussure celle du *glissement*, et les derniers observateurs, héritiers bénéficiaires des travaux et des recherches de leurs devanciers, les termes de *mouvement vitreux*, *visqueux* et *différentiel*.

On se fait généralement des glaces groënlandaises une

idée très-erronée. Je ne me livrerai pas ici à des discussions approfondies sur leur formation et leur marche; je ne veux que constater les faits et établir les comparaisons indispensables entre les glaciers du Groënland et ceux des autres parties du monde. J'espère que ces quelques pages où j'ai résumé une revue générale de la question ne paraîtront pas dépourvues de tout intérêt à ceux qui les liront. Plus tard, au fur et à mesure que mes observations personnelles me ramèneront à ce sujet, je pourrai ajouter à cette esquisse rapide quelques nouveaux détails.

Pour plus de clarté, je prendrai mes exemples dans ces régions alpines où depuis si longtemps de savants explorateurs ont poursuivi leurs recherches. Un des principaux est, sans nul doute, M. le chanoine Rendu, évêque d'Annecy. Ce digne et excellent homme, décédé, je crois, vers 1860, fut un zélateur aussi sincère de la science que de la religion; une vie entière passée au milieu des roches et des glaciers des Alpes l'avait familiarisé avec tous les accidents de la nature dans cette sublime région du merveilleux, et c'est avec justice que le professeur Tyndall a pu dire de lui : « Il possédait un savoir étendu, un raisonnement exact et serré et une puissance d'observation portée à un degré extraordinaire. » De bonne heure il consacra ses puissantes facultés intellectuelles, l'énergie de son corps, son profond amour de la vérité à l'élucidation des phénomènes naturels avec lesquels il était sans cesse en contact. Après plusieurs années de travaux consciencieux, il donna au monde le résultat de ses investigations systématiques dans un essai publié dans les mémoires de l'Académie royale de Chambéry et intitulé : « Théorie des glaciers de la Savoie. » Les précieux renseignements que j'y trouve me serviront à démontrer comment la terre arctique se couvre de ses glaces, et comment elle se délivre de leurs masses surabondantes.

Rendu étudie d'abord l'accumulation des neiges des Al-

pes. Celles qui tombent sur les montagnes se changent partie en glace, partie en eau qui s'écoule dans les rivières. Il estime que la glace ainsi formée équivaut à une couche annuelle de cinquante-huit pouces d'épaisseur, ce qui élèverait le Mont-Blanc de quatre cents pieds par siècle, et de quatre mille en mille ans.

« Il est évident, ajoute-t-il, qu'il n'en est pas ainsi. »

La glace doit donc être enlevée par des causes naturelles, et l'observation a démontré que le savant prêtre ne se trompait pas. Rendu s'occupe ensuite de découvrir comment la nature accomplit cette œuvre, et il arrive à la conclusion fort rationnelle que le glacier et le fleuve sont deux phénomènes identiques, et que la ressemblance entre eux est si parfaite qu'il serait difficile de trouver une condition de l'un qui ne s'applique pas à l'autre; le fleuve porte à l'Océan les eaux tombées sur les hauteurs, le glacier y pousse le produit congelé des neiges amassées à de plus hauts niveaux.

Et le savant observateur conclut en ces termes :

« La volonté conservatrice du Créateur a établi pour la permanence de son œuvre la grande loi de circulation qui, examinée de près, se retrouve partout dans la nature. »

En effet, nous voyons l'évaporation faire circuler l'eau dans les couches de l'atmosphère. Du haut des airs elle redescend sur la terre en rosée, en pluie et en neige, et du sol qui l'a reçue elle retourne à l'Océan par les fleuves qui ont recueilli les petits ruisseaux des collines et des vallées. Cette loi de la circulation règne, toujours invariable, sur les sommets glacés des Alpes, sur l'Himalaya gigantesque, sur les Andes, sur les montagnes de la Norvége et du Groënland comme dans les régions plus basses et plus chaudes, dont les rivières portent les eaux vers la mer. Le glacier n'est autre chose qu'un fleuve mouvant d'eau congelée, et le système fluvial des zones torrides et tempérées est

identique au système glaciaire des espaces arctiques et antarctiques.

Nous l'avons dit : une partie de la neige qui tombe sur les montagnes se transforme en glace, et cette glace n'est pas immobile, comme on pourrait le croire au premier abord. Bien que les savants ne s'accordent pas encore sur les causes de ce mouvement, celui-ci n'en est pas moins réel. Rendu remarque avec raison :

« Qu'une multitude de faits paraissent démontrer que la substance même du glacier jouit d'une sorte de ductilité qui lui permet de se mouler sur la forme des lieux qu'elle occupe, de s'amincir, de s'enfler ou de se rétrécir comme une pâte molle. »

Ce qui est vrai dans les gorges des Alpes l'est aussi dans les vallées du Groënland. Un immense flot congelé se déverse à l'est et à l'ouest par les pentes du plateau central, et ce que la glace peut gagner en hauteur par les dépôts d'une saison, est perdu dans la descente continue de cette masse mobile.

Aucun obstacle, aucun pli du sol n'en arrêtent le mouvement; elle se moule sur les collines, passe à travers leurs gorges ou franchit leurs sommets. Le torrent glacé comble les vallées et les met de niveau avec les plus hautes crêtes; il ne s'arrête pas devant le précipice : cataracte gigantesque, il bondit dans le vide béant pour atteindre, n'importe à quel niveau, le sol inférieur. L'hiver, l'été sont pour lui *une même chose;* il s'avance toujours, il s'épanche par toutes les anfractuosités du littoral et se déverse dans chaque ravin et dans chaque vallée, rongeant ou écrasant les rocs jusqu'à ce qu'il arrive à la mer. Mais l'Océan même ne suspend pas sa course : il repousse les eaux et se faisant à lui-même sa ligne de côtes, il se plie aux inégalités du fond comme auparavant à celles de la terre ferme, emplissant les fiords et les larges baies, s'étendant avec la mer, se rétrécissant avec elle, recouvrant les îles

dans sa marche lente et continue; il ne s'arrête enfin qu'à plusieurs milles du rivage primitif.

Là, il touche enfin à la limite fixée à sa marche envahissante.

Quand, dans les siècles passés, après avoir descendu les pentes terrestres, le glacier atteignit la côte, son sommet dominait de plusieurs centaines de pieds le golfe qu'il devait combler; lentement, il s'est enfoncé sous la ligne des eaux et continuant à glisser, il a fini par s'atténuer, par disparaître, presque tout en entier submergé.

Mais, dans un précédent chapitre, nous avons vu qu'un bloc de glace d'eau douce flottant dans l'eau salée s'élève d'un huitième au-dessus de la surface de la mer. Tout écolier sait que l'eau se dilate en se congelant, et que dans sa nouvelle forme elle occupe un dixième d'espace en plus que dans son état fluide; en conséquence, la glace *d'eau douce* émerge d'un dixième de son volume lorsqu'elle flotte dans *l'eau douce*, mais dans l'eau salée, dont la densité est de beaucoup supérieure, la proportion de la partie flottante à la partie immergée n'est plus de *un* à *neuf* comme précédemment, mais bien de *un* à *sept*.

Il est donc évident qu'à mesure que le glacier s'avance dans l'Océan, l'équilibre naturel de la glace doit se rompre peu à peu; la partie avancée de la masse cristallisée s'enfonce beaucoup plus que si elle eût été libre de flotter suivant les propriétés acquises par la congélation. Aussitôt que plus des sept huitièmes sont descendus sous la surface de la mer, la glace, comme une pomme retenue par la main dans un seau d'eau, tend à remonter jusqu'à ce qu'elle ait pris son équilibre naturel.

Qu'on veuille bien se le rappeler, le glacier est un immense courant congelé. Bien que son extrémité antérieure, captive sous les eaux, tende à s'élever, elle est longtemps retenue par son adhérence à la masse à laquelle elle appartient et demeure immergée jusqu'à ce que la force d'équi-

libre, augmentant toujours, la fasse éclater en fragments qui remontent aussitôt à leur niveau naturel; ces fragments peuvent être des cubes solides d'un kilomètre de côté ou même davantage. La disruption ne s'accomplit pas sans un grand tumulte des vagues, et un fracas qu'on entend au loin. Puis la masse dégagée des liens maternels flotte en liberté sur les eaux; les oscillations que lui avait imprimées cette soudaine rupture finissent par se calmer, et le bloc de cristal, s'abandonnant au courant, dérive avec lenteur vers la haute mer. C'est une montagne de glace[1], un *iceberg* maintenant : le glacier a accompli le rôle que lui assigne, dans les régions polaires, la grande loi de la circulation.

La goutte de rosée, distillée sur la feuille du palmier des tropiques, tombe sur le gazon et reparaît dans le ruisseau murmurant de la forêt primitive; elle a coulé dans la rivière et de la rivière dans l'Océan; là elle s'est évanouie en vapeur, et portée vers les montagnes du Nord par le vent invisible, elle est devenue un léger flocon de neige; pénétrée par un rayon, la neige se transforme à son tour en un petit globule d'eau, la froide brise succédant au soleil, ce globule se change en cristal, et ce cristal recommence sa course errante pour regagner l'Océan.

Mais sa marche, autrefois si rapide, est lente maintenant ; dans les flots de la rivière, elle franchissait des lieues en quelques heures: il lui faudra autant de siècles avant de faire la même route ; elle se perdait dans la mer sans bruit et sans secousses, elle ne rejoint maintenant le monde des eaux qu'au milieu de violentes convulsions.

1. On supposait autrefois que la naissance des icebergs était entièrement due à la *force de gravité*, à la rupture des falaises du glacier surplombant sur la mer. Le docteur Ring, inspecteur du Groënland méridional, a prouvé que les fragments de glace flottante, ayant cette origine, ne sont jamais de grande dimension et ont rarement droit au titre d'*icebergs*. (H.)

Ainsi l'iceberg est le fils du fleuve arctique, ce fleuve est le glacier et le glacier est l'accumulation des vapeurs congelées. Nous avons vu ce fleuve se traîner de siècle en siècle, depuis les lointains escarpements du sol jusqu'à la mer : nous avons vu la mer en détacher un fragment énorme et reprendre ce qui lui avait appartenu. Délivré des entraves dont l'avaient chargé d'innombrables hivers, ce nouveau-né de l'Océan se précipite avec un bond sauvage; l'écume le caresse, les gouttes de cristal recouvrent leur liberté perdue et s'enfuient avec les vagues riantes vers le soleil pour recommencer à nouveau leur course à travers le cycle des âges.

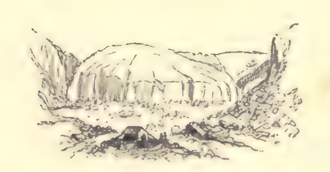
Et cet iceberg est marqué, selon moi, d'une empreinte plus caractérisée que la grande masse liquide que le frère tropical des glaciers, le large Amazone, roule à l'Océan du haut des Andes et des montagnes du Brésil. Solennel, majestueux et grave, dans le calme et dans la tempête, l'iceberg flotte sur l'abîme; les vagues incessantes résonnent à travers ses arches sonores ou tonnent contre ses murailles de diamant. Le matin il s'enveloppe de nuages aussi impénétrables que celui qui voilait le corps gracieux d'Aréthuse, le brillant éclat du midi le couvre d'une étincelante armure d'argent, puis il se revêt des splendides couleurs du soir, et dans la nuit silencieuse les étoiles se mirent sur sa surface polie. Pendant l'hiver les neiges, pendant l'été les mouettes bruyantes, tourbillonnent autour de lui; les derniers rayons du crépuscule s'attardent sur ses cimes élevées, et quand les ténèbres vont disparaître, il reçoit la première lueur de l'aube, et ses coupoles se dorent aux splendeurs du matin. Les éléments s'unissent pour rendre hommage à sa beauté immaculée.

Sa voix profonde est portée sur le rivage, et la terre la répète d'échos en échos sur ses collines retentissantes. Le soleil à travers le léger voile des cascatelles, ondulant au souffle des vents d'été, se glisse pour déposer de chaudes

caresses sur ses pâles contours. L'arc-en-ciel le ceint de son écharpe ; l'air le couronne de guirlandes de molles vapeurs, et les eaux qui l'entourent prennent des teintes d'émeraude et de saphir. Il s'avance sur sa route azurée à travers les changements des cieux et des saisons, et se replonge dans les mers profondes aussi lentement qu'il en est sorti dans les siècles passés. C'est un noble symbole de la loi éternelle, un monument des évolutions du temps, plus ancien que les pyramides d'Égypte ou l'obélisque d'Héliopolis. Bien longtemps avant l'apparition de la race humaine, le dur cristal d'aujourd'hui était un flocon de neige ou une goutte de rosée.

Le *Frère John*, par lequel j'ai pénétré dans la mer de glace, est un bel exemple de la croissance et de la marche que je viens de décrire. Il forme un large fleuve qui a fini par remplir une vallée de dix-huit kilomètres de longueur; son front, comme je l'ai dit plus haut, a près de deux kilomètres de large et reste encore aujourd hui à trois kilomètres et demi de la mer. En 1861, j'ai repris les angles et mesures d'octobre 1860, et j'ai pu constater que le glacier marche à raison de plus de cent pieds par an. Il lui faudra donc un siècle pour qu'il arrive à la baie; et comme l'eau profonde se trouve à onze kilomètres du rivage, cinq cents ans s'écouleront avant qu'il *enfante* un iceberg de quelque importance. Le mouvement de ce glacier est beaucoup plus rapide que celui de plusieurs autres que j'ai pu explorer. Depuis le *Frère John*, les rives de la mer de glace sont échancrées par les hautes collines de Port Foulke et descendent à l'Océan par un glacier au-dessus du cap Alexandre. Sa paroi maritime a une largeur de trois kilomètres et demi, et se débarrasse déjà de quelques petits icebergs. Puis après avoir de son bras gigantesque entouré le cap Alexandre, la mer de glace atteint encore les eaux au sud du promontoire, et continuant vers le midi par une succession de vastes courbes

irrégulières, jette ses fleuves congelés dans chaque ravin de la côte groënlandaise, depuis l'orée du détroit de Smith jusqu'au cap Farewell, et sur la face qui regarde le Spitzberg, du cap Farewell aux régions les plus reculées qu'on ait jamais reconnues. Au nord du glacier de mon *Frère John*, elle s'infléchit en larges courbes, derrière les hauteurs du littoral, et vis-à-vis le Port Rensselaer, elle se maintient à une distance de quatre-vingt-dix à cent dix kilomètres du rivage, ainsi que je l'ai constaté avec M. Wilson. Dans cette direction, elle atteint le détroit de Smith par le grand glacier de Humboldt, auquel on donne une largeur de cent dix kilomètres; au delà, elle recouvre la terre Washington et s'étend au loin dans les régions inconnues.



CHAPITRE XII.

Ma cabine. — Sonntag mesure le glacier. — Le scorbut. — Danger de manger de la neige. — Knorr et Starr. — Les morsures de la gelée. — Nos Esquimaux, Hans, Peter et Jacob. — Le charbon. — Les feux. — Confort de nos quartiers d'hiver. — Notre maison sur le pont. — Le temps devient plus doux. — Mme Hans. — John Williams, le cuisinier. — Une soirée agréable.

Après qu'un bon sommeil m'eut presque entièrement remis des fatigues de notre excursion, je revins à mon journal.

28 octobre.

Que je suis heureux de me retrouver *chez moi!* Je ne savais pas jusqu'ici quelle charmante et délicieuse retraite je possède au milieu des solitudes boréales : je ne connaissais pas mon bonheur, mais cinq jours sur le glacier et quatre nuits sous la tente m'ont appris à sentir tout ce que vaut ma petite chambre; je la regardais auparavant comme une triste et obscure cellule, tout au plus digne d'un condamné, aujourd'hui elle est pour moi « le refuge du voyageur lassé, l'oasis du désert, le port dans la tempête. » La tremblotante lueur de ma lampe, qui hier

au soir nous servait de phare pendant que nous nous traînions sur la plaine glacée, n'était pas moins chère à mon cœur qu'à celui du sensible Ossian les « brillants rayons d'Ull-Erin aux beaux yeux ».

Jamais je n'avais remarqué la nuance éblouissante des rideaux qui retombent autour de mon cadre étroit, couchette la nuit, ottomane splendide le jour; les peaux d'ours et de loups qui la recouvrent et s'étendent partout sous mes pieds me semblent un luxe phénoménal; mon humble lampe qui donne par accès une flamme maladive me semble maintenant une lumière sidérale; la petite pendule dont le tic-tac monotone m'a agacé si souvent est aujourd'hui pour moi la plus délicieuse des musiques. Mes chers vieux livres, qui ont tant souffert du voyage, je les retrouve comme des amis longtemps perdus, et les gravures qui tapissent les cloisons me sourient avec leur sympathique bonté. Rouleaux de cartes, dessins commencés, bouquins de toutes sortes, volumes dépareillés de l'Encyclopédie à *deux sous* et *Principes de cuisine* de Soyer, crayons, baromètres, livres bleus de l'Amirauté contenant les rapports officiels des expéditions arctiques, cartes des voyages de tous ces nobles Anglais qui depuis Ross jusqu'à Raë ont cherché les traces de sir John Franklin, tout ce ramassis de papiers et de cartons qui couvrent le plancher ne me fatiguent plus de leur présence et me paraissent ajouter au confort doux et tranquille de mon petit réduit. Boussole et sextant de poche ont chacun son clou particulier; carabine, fusil, poire à poudre et gibecière forment une élégante panoplie et me parlent aussi leur familier langage. Mon brave et fidèle Sonntag, assis devant la table, lit paisiblement; enveloppé de mes fourrures, j'écris mon journal sur mes genoux, et lorsque je compare ces heures de repos avec celles que je viens de passer au sommet du glacier, que j'écoute la terrible bise sifflant sur le port et à travers le gréement, que je pense

combien au dehors il fait froid et sombre, tandis qu'autour de moi tout est brillant et chaud, certes je crois pouvoir écrire que je suis reconnaissant! Une fois, du moins, dans ma vie, je me déclare entièrement satisfait!

Sonntag et Mac Cormick m'ont rendu un compte détaillé de tout ce qui s'est passé en mon absence. Jensen m'a parlé de ses chasses, j'ai dîné avec les officiers, et à bord « tout est joyeux comme les cloches un jour de mariage ».

Ma petite troupe est un peu reposée et quelques-uns seraient prêts à recommencer; mais ceux qui ont été *pincés* par la gelée font assez triste mine, et les quolibets de leurs camarades ne peuvent guère les consoler.

Je suis enchanté de voir comme tout a bien marché pendant mon absence. Sonntag est monté deux fois sur le glacier, en a terminé la triangulation et a pu dessiner quelques bonnes esquisses. Il a aussi soigneusement mesuré et calculé les angles d'une ligne jalonnée sur la glace de la grande baie. C'est une base de 9,00 pieds de développement dont les coordonnées fixent ainsi les distances de l'extrémité occidentale de l'île Starr aux points suivants :

Au cap Alexandre, 8 milles marins = 14 kilom.;

Au cap Isabelle, 31 milles = 56 kilom.;

Au cap Sabine, 42 milles = 67 kilom.

Mes ordres à l'égard de la chasse sont obéis scrupuleusement et de nombreuses additions ont été faites à une provision déjà assez respectable. Ceci est pour moi d'une importance majeure; l'expérience que j'ai acquise dans mes voyages avec le docteur Kane m'a convaincu que le scorbut, si fatal aux expéditions polaires, peut toujours être évité par l'usage de la viande fraîche. Quoique bien approvisionnés en conserves de viande et en légumes frais, nous ne pouvons trop varier notre nourriture, et je prends mes mesures pour me procurer tout le gibier possible : une escouade de nos meilleurs tireurs est organisée dans

ce seul but et je ne permets pas qu'on l'emploie à aucune autre besogne. Jusqu'à présent ces plans ont parfaitement réussi, jamais équipage n'eut une plus brillante santé que celui de notre schooner et je ne suis pas encore entré dans mes fonctions de médecin du bord. J'espère écarter le scorbut et je crois fermement qu'ici, à Port Foulke, on pourrait vivre une longue suite d'années sans crainte d'être attaqué par ce terrible fléau de la zone boréale. Je le sais, mes chasseurs ne doivent pas être ma seule garantie et les dispositions morales sont partout le meilleur auxiliaire de la santé ; la nourriture la plus recherchée ne défend pas du chagrin, cette *gangrène des os*, et, pour ma part, je me sentirais mieux garanti contre le scorbut par un simple régime d'herbes et de racines assaisonnées de joies que par des montagnes de bœuf bien gras entourées par la discorde. Dieu merci, tous mes camarades vivent en bonne harmonie ; ils semblent aussi heureux que pleins de robuste santé, et ce sera ma faute s'il n'en est pas toujours ainsi.

Knorr est chargé de tenir le registre de nos chasses : voici tout ce qu'on a porté à bord depuis le commencement de l'hivernage : 74 rennes, 21 renards, 12 lièvres, 1 phoque, 14 eiders, 8 dovekies ou guillemots noirs, 6 auks ou petits pingouins, 1 gélinotte. Les chiens font une assez forte brèche à nos provisions, mais nous avons encore trente ou quarante rennes *cachés* en divers endroits, et nous saurons les retrouver au moment du besoin.

Mac Cormick est assez souffrant ; la gorge est prise et la langue enflée. En me quittant sur le glacier pour retourner à bord, il me semblait fort altéré, et ignorant le mal que cela pourrait lui faire, il ne trouva rien de plus simple que de porter à sa bouche une petite poignée de neige : la muqueuse ne tarda pas à s'enflammer ; la soif augmentait à mesure qu'il essayait de l'apaiser, la respiration s'embarrassait, et il revint au navire extrêmement affaibli. C'est

une bonne leçon pour nos hommes; je le dis à mon malade, qui n'en paraît que médiocrement consolé.

19 octobre.

Je suis allé avec Sonntag relever de nouveaux angles sur sa ligne d'opérations. Dans cette direction se trouvent deux icebergs gigantesques que j'ai baptisés les *Gémeaux*. Ils se dressent avec une majesté grandiose sur le sombre ciel occidental. Castor lève la tête à 230 pieds au-dessus de la mer, et son frère, dont les dimensions sont un peu moins formidables, le dépasse encore de 17 pieds.

Après la partie d'échecs accoutumée, nous avons longuement discuté nos projets : je propose une course au glacier de Humboldt, et Sonntag une visite au Port Rensselaer; il est important que le méridien de ce dernier lieu soit relié avec celui du Port Foulke. Je me range à son avis, et il partira après-demain, si le temps le permet, — locution des moins banales dans ce lieu de tempêtes; le crépuscule s'éteint graduellement, mais la lune est encore dans son plein et pourra éclairer la petite troupe; aujourd'hui, à trois heures, la nuit était complétement tombée.

30 octobre.

Sonntag est prêt à partir; il prend des vivres pour sept jours et emmène deux traîneaux dont Jensen et Hans seront les conducteurs. J'ai évité de m'immiscer dans ses préparatifs de voyage, mais il me semble que, trop occupé du confortable, il emporte une foule de choses encombrantes et presque inutiles: dans ces latitudes-ci, les explorations sont soumises à des lois très-rigoureuses dont il n'est guère permis de s'écarter, et il n'y a probablement pas d'autre région au monde où le voyageur doive moins penser à ce qui peut contribuer à sa satisfaction

personnelle. A bord, on a toujours une certaine marge, mais sur les champs de glace et avec les traîneaux il ne faut se charger que de ce qui est absolument nécessaire à l'entretien de la vie : pain et viande, et café ou the, au choix. Pour matelas, on trouvera de la neige partout, et en fait de couvertures, on emporte juste ce qui suffit pour vous empêcher de geler tout vivant. On n'aura d'autre feu que celui de la lampe-fourneau, et si le froid devient trop vif, on a la ressource de marcher et de courir pour se réchauffer. Dans notre excursion au *Frère John*, je n'avais pour tout combustible que les trois quarts d'un gallon d'alcool et trois quarts d'huile, et j'en rapportai même une assez bonne partie.

J'ai été ce matin visiter mes camarades de l'entre-pont ; ils sont tous guéris des morsures de la gelée, excepté maître Christian, dont le nez est encore gros comme son poing et rouge comme une betterave ; il supporte sans se fâcher les railleries de ses compagnons. Mon pauvre Knorr, de son côté, n'est pas beaucoup plus heureux : il faut le dire, le nez, cet indispensable ornement de notre visage, est un des plus graves ennuis du voyageur polaire ; toujours en avant, il marche le premier au feu, et si vous essayez de l'abriter derrière un rempart quelconque, il se venge en concentrant autour de lui l'humidité de la respiration ; en moins d'une heure le masque protecteur se double d'une épaisse couche de glace et devient un ennemi pire que le vent lui-même.

Mon jeune secrétaire se comporte bravement. On dirait, à le voir, qu'il n'y a en lui qu'une faible étincelle de vie prête à s'éteindre au premier souffle, et mes amis de Boston me répétaient que je l'emmenais infailliblement vers une froide tombe, mais je ne sus pas résister à ses nombreuses et incessantes supplications ; sa volonté lui donne des forces, et une ardente et nerveuse énergie se cache sous cette frêle enveloppe ; il ne veut point donner raison

aux prophètes de malheur, et je compte qu'il se tirera d'affaire tout aussi bien que le plus robuste des matelots de l'équipage. Il a dix-huit ans et partage avec M. Starr l'honneur d'être le plus jeune de la bande. Starr est un garçon dégourdi et plein d'entrain qui sait se rendre fort utile. Il est ici presque malgré moi, et, certes, je suis loin d'en être fâché maintenant. Très-enthousiaste de nos projets, il voulait courir avec nous les aventures polaires, mais mon état-major se trouvait au complet, et je lui signifiai que l'avant était seul à sa disposition; je croyais bien le dégoûter ainsi; mais quelle ne fut pas ma surprise, en montant à bord le lendemain, de voir mon élégant de la veille transformé en simple matelot et occupé de tout cœur à la manœuvre! Le brillant castor, le drap fin, les bottes vernies avaient fait place au bonnet de peau, à la chemise rouge, aux grossières chaussures du marin. Un zèle si ardent méritait une récompense; Starr fut immédiatement élevé en grade et placé à l'arrière comme adjoint de Mac Cormick.

La rivalité de mes deux chasseurs esquimaux s'aggrave de plus en plus; aujourd'hui j'ai encore dû prendre parti pour Péter. Jusqu'à présent Hans dirigeait l'attelage de Sonntag, et en faisait à peu près à sa guise; mais ce matin, pendant son absence et celle de Jensen, qui était à terre, j'ai chargé son camarade de me conduire à la base du glacier, où j'ai quelques points de vue à dessiner. Cette décision a enflammé l'ire de Hans, et sur le rapport de Jensen, je lui ai ôté les chiens pour les confier exclusivement à Péter. Celui-ci nage dans la joie pendant que l'autre est outré de dépit, mais j'espère que les choses n'en viendront pas à une explosion ouverte; j'ai fait à maître Hans un sermon sur les dangers qui en résulteraient pour sa personne; il ne l'oubliera pas, j'en suis sûr, mais cela lui sera un nouveau grief contre son collègue : il a bonne mémoire et ne pardonne jamais.

Suivant Jensen, il vient de se réconcilier avec Péter; je crains bien que ce ne soit là un mauvais signe.

Hans mérite bien la réputation qu'il avait à bord de *l'Advance*, et son caractère n'a pas plus changé que sa figure; toujours voix douceâtre et huileuse, petit œil rusé, repoussante laideur; c'est un vilain personnage, et j'ai très-peu de confiance en lui, mais Sonntag l'a pris sous sa protection, et le préfère même à Jensen pour conduire son attelage.

Le pauvre Péter, toujours paisible et peu gênant, se prête aux diverses fantaisies des officiers ou des matelots : aussi est-il très-populaire parmi ces derniers, qui naturellement abusent de sa trop grande bonté. Son père Jacob continue à être le plastron du gaillard d'avant; nos gens ont conclu un traité avec lui, à leur grande satisfaction, comme à la sienne : il lave toute la vaisselle, et, en retour, les matelots lui gardent les miettes qui tombent de leur table. Il n'en devient que plus en plus lourd et ne peut se mouvoir qu'avec une extrême difficulté; dans la cale de l'avant se trouve une poutre placée à deux pieds et demi seulement du fond; il lui est impossible de l'enjamber, et ses gauches efforts pour ramper au-dessous ont été justement comparés à ceux d'un phoque se tortillant sur la glace autour de son trou. Le « gras phénomène » qu'*exposait* M. Wardle n'était pas plus informe, et comme ce pauvre être de pléthorique mémoire, il partage son temps entre le manger et le dormir. Ses joues sont démesurément gonflées, et je ne puis le voir sans me rappeler cet individu que Mirabeau prétendait avoir été créé dans le seul but de montrer au monde combien une peau humaine peut se distendre avant d'éclater. L'officier de service, un de ces jours, l'envoya sur le pont pour écorcher deux rennes : arrivé à un morceau appétissant, il s'arrêta dans son œuvre, coupa une tranche de la chair à demi glacée, et quelques instants après il tombait profondément

endormi sur les corps dépouillés, sa dernière bouchée encore suspendue entre ses lèvres.

1er novembre.

Le nouveau mois s'annonce par une tempête ; nos voyageurs devaient partir ce matin, mais le mauvais temps les retient à bord ; la pleine lune est passée depuis trois jours, et je crains que l'obscurité croissante ne les force à renoncer à leur projet.

Mac Cormick et Dodge ont établi un piége à ours entre les deux *Gémeaux;* il a pour appât un morceau de renne et pour support ma meilleure ancre à glace ; je plains le pauvre animal qui y mettra le pied.

Je viens d'examiner notre charbon et d'en régler l'emploi pour l'hiver : nous en avons trente-quatre tonnes, et nous n'allumons que deux feux. Deux seaux et demi au fourneau de la cuisine, un seau et demi à celui des officiers, voilà une ration quotidienne qui nous garantit très-bien du froid et nous donne notre provision d'eau ; la glace, très-pure et très-limpide, est apportée d'un petit iceberg arrêté à l'entrée du havre, à un demi-mille environ du schooner. Un poêle me serait un meuble aussi embarrassant qu'inutile ; j'ai de bonnes fourrures, et la chaleur qui, à travers le dôme, me vient de la cabine de ces messieurs et pénètre par les fentes de ma porte, entretient dans ma chambre une température de + 4° à + 16° C. ; je suffoquerais chez mes voisins. Leur fourneau ronfle sans fin ni trêve, et leur thermomètre, parfois à + 25° C., ne descend jamais au-dessous de + 16° C. Nous ne connaissons pas l'humidité, et la ventilation est parfaitement établie : une portion du grand panneau au-dessus du logement des matelots est toujours ouverte, et l'écoutille du dôme est rarement fermée ; ces ouvertures donnent sur le pont déjà abrité lui-même, et y entretiennent une température assez douce, transition tout à fait indispensable entre l'en-

tre-pont et l'air extérieur. C'est là que nos gens s'occupent à tous les ouvrages qu'ils ne pourraient faire dans les cabines, et à la faible lueur du fanal suspendu à la maîtresse poutre, on peut les voir diversement groupés, travaillant ou jouant suivant l'heure et la besogne. A l'une des extrémités de notre demeure est dressée la tente de peaux dont les trous nombreux laissent passer, avec la paisible clarté d'une lampe, les chants de la mère esquimaude endormant son *joli mignon;* du côté opposé se trouve la boucherie où les rennes attendent le couteau de Marcus et de Jacob. Tout auprès, courbé sur l'enclume et ne s'interrompant que pour activer le feu de la forge portative, Mac Cormick cogne à tour de bras sur quelque objet inconnu : « il tue le temps », dit maître Dodge. Devant les fenêtres sont placés l'étau, la vis, l'établi du charpentier, sur lesquels frappent sans cesse les marteaux de Christian, Jensen, Péter et Hans qui réparent l'équipage des chiens ou leur attirail de chasse, tandis que, mêlés au hasard sur le pont, officiers et matelots fument leurs pipes en n'ayant l'air de s'occuper d'autre chose que de s'amuser autant qu'il est possible de le faire par ces nuits boréales. Une vive lumière jaillit des écoutilles et nous porte l'écho de maint rire joyeux; les fusils sont rangés en bon ordre autour du grand mât; Mac Cormick y a installé en outre un immense porte-manteau, où chacun suspend à une cheville ses fourrures de voyage ou de promenade, qu'il est défendu de descendre dans les cabines : vu la différence de température, elles y seraient bientôt saturées d'humidité.

2 novembre.

Nos voyageurs, je l'espère, pourront partir avant longtemps: le baromètre qui, hier au soir, marquait — 3° C., remonte visiblement : la tempête s'apaise peu à peu; mais dans sa furie sauvage elle a singulièrement modifié l'as-

pect de notre baie ; les glaces fendues, brisées, ont été poussées vers le sud-ouest, et la mer libre est maintenant à trois kilomètres et demi de nous, elle baigne les pieds de Castor et de Pollux, et les Dioscures flotteraient au large s'ils n'étaient solidement échoués sur le fond ; un des repères de notre triangulation vogue déjà sur la surface de l'Océan, et le piége à ours l'a suivi emportant ma pauvre ancre. La débâcle s'étend au loin, et on ne voit plus un seul glaçon se projeter comme une tache blanchâtre sur les lames sombres qui se heurtent dans l'obscurité contre les écueils du cap Alexandre.

Pendant tout ce mauvais temps, la température était fort douce ; et malgré le vent du nord-est, elle n'est jamais descendue à zéro Fahrenheit (— 18° C.)

3 novembre.

Enfin notre petite bande est en route, et ce soir, à dix heures, j'étais presque désappointé de ne pas la voir revenir. Je ne pensais pas que Sonntag pût doubler le cap Ohlsen ; il a probablement réussi et il poursuit son chemin ; la tempête a dû ouvrir de nombreuses crevasses et former beaucoup de hummocks : je crains bien que pour Jensen un voyage de cette sorte ne soit la plus dure des épreuves. Sur la glace unie, lorsque le traîneau vole au grand galop d'une meute bien dressée, Jensen est un admirable cocher, il manie son attelage avec une aisance superbe ; mais aujourd'hui il lui faudra se traîner péniblement par-dessus les amas de neige et les ravines qui les séparent, il lui faudra soulever le traîneau lorsqu'il s'arrêtera devant quelque obstacle ou chavirera sur la glace brisée. En pareil cas les chiens s'irritent, se jettent les uns sur les autres ; les traits s'emmêlent, le tumulte commence et un combat général en est le résultat inévitable. Pour faire face à tous ces ennuis, on aurait besoin d'une patience

presque surhumaine, et si Jensen sort de cette épreuve avec des notes favorables, je n'aurai rien à craindre pour lui dans l'avenir. C'est un homme de six pieds de haut, solidement charpenté et d'une force musculaire remarquable; il est resté huit ans chez les Groënlandais et parle l'esquimau tout aussi bien que les naturels; le peu d'anglais qu'il a ramassé parmi les baleiniers, lui permet de nous servir d'interprète, et son concours nous a été fort précieux.

Mes hommes sont très-occupés à coudre les peaux de phoques, à les transformer en jaquettes, pantalons et chaussures pour leur toilette d'hiver; toute leur éloquence a échoué auprès de Mme Hans : cette indolente créature se refuse obstinément à toucher une aiguille. C'est la femme la plus entêtée qui se puisse voir; elle a su se rendre indépendante de tout et de tous, boude terriblement à la plus petite contrariété, et tous les quinze jours au moins déclare très-positivement qu'elle va abandonner son époux et les hommes blancs pour retourner dans sa tribu. Une fois même, donnant suite à cette menace, elle partit bougonnant, le poupon sur son dos, et se dirigea rapidement du côté du cap Alexandre. Hans sortit de sa tente comme si de rien n'était, et s'accouda tranquillement à la fenêtre, la pipe à la bouche, regardant devant lui de l'air le plus indifférent du monde. Comme la fugitive allait disparaître vers le sud, je crus de mon devoir d'appeler sur elle l'attention de son seigneur et maître.

« Oui, moi voir.

— Où s'en va-t-elle, Hans?

— Elle, pas partir, — elle revenir encore — C'est bien!

— Mais elle va geler en route, Hans!

— Elle, oh non! elle venir tout à l'heure, vous voir cela. »

Et il continua à fumer avec un paisible ricanement comme un homme bien au fait des caprices de sa bien-aimée. Deux heures après, elle nous revenait un peu honteuse et toute grelottante. la figure rudement fouettée par le vent.

C'est aujourd'hui samedi, et nos hommes s'empressent autour du cuvier; ils veulent avoir leurs rechanges pour demain, jour où, dans ce recoin perdu, nous tenons à paraître avec tous nos avantages. A l'appel du matin, l'équipage a vraiment fort bon air; ils revêtent tous l'uniforme gris que j'ai adopté pour grande tenue de bord. Chaque officier a parmi les matelots une *blanchisseuse*, j'ai la mienne aussi; Knorr vient de m'apporter une preuve péremptoire de son précoce talent en ce genre : en rentrant d'une course au clair de lune, j'ai trouvé sur ma table un mouchoir de batiste blanc comme neige, dûment empesé et parfumé d'eau de Cologne.

Je n'en saurais dire la raison, mais la journée a été pour nous tous particulièrement bonne et joyeuse et cette soirée la couronne dignement. Notre vieux cuisinier était de meilleure humeur que jamais, et je m'imagine qu'il a puissamment aidé à la joie générale. Pour ma part, et je n'ai point honte de l'avouer, ses facultés artistiques ont une assez grande influence sur mes dispositions morales.

Ma promenade au froid m'avait un peu fatigué ; je suis allé jusqu'à la mer libre où je désirais faire quelques observations relatives à la température ; j'ai dû sauter d'une table de glace à l'autre avant de pouvoir atteindre un petit iceberg placé tout près des *Gémeaux;* après y avoir péniblement grimpé et creusé un trou assez profond, j'y ai plongé le thermomètre; la température en était de 4°50 C. seulement au-dessous de celle de l'eau courante où je constatai — 1°67 C. Je me hâtai de revenir sur la glace ferme; la marée et le vent qui soufflait de terre m'auraient bientôt entraîné au large avec mon radeau.

En rentrant à bord, j'étais tout disposé à faire grand honneur au filet de renne garni de gelée de groseilles, sur lequel notre maître coq avait épuisé toute sa science; pendant que je festoyais ainsi, Knorr me préparait sur la lampe à alcool une délicieuse tasse de moka parfumé.

Ainsi, où Bacchus et l'Amour ne daignent descendre, on peut encore trouver quelque consolation. Il est vrai, nous avons le privilége d'être dans cette même région hyperboréenne où vint errer Apollon lorsque le décret du maître du tonnerre l'eut banni de l'Olympe, et que les chantres hellènes célébraient comme le séjour heureux où les mortels jouissent de toutes les félicités possibles et vivent jusqu'à l'âge le plus avancé. N'en déplaise aux poëtes, je me permets de mettre en doute la sagesse du blond Phœbus, car la légende ne fait nulle mention d'un confortable schooner, et dans *cette résidence de Borée*, nul ne saurait veiller trop assidûment sur sa personne.

Le cuisinier m'apporta lui-même mon dîner : « En venant du dehors, le commandant trouvera son dîner encore meilleur.

— Oui, cuisinier, c'est réellement superbe. En retour, que puis-je faire pour vous ?

— Merci, monsieur. Je pense que si le commandant voulait être assez bon pour me donner une chemise propre, je lui en serais très-reconnaissant. Celle-ci est fort sale, on peut le voir, et quant à la laver, ah ! je n'en ai pas le temps.

— Certainement, cuisinier, vous en aurez deux.

— Merci, monsieur ! » Il se plie en deux pour me tirer sa révérence et retourne satisfait à son fourneau et à ses casseroles.

Notre cuisinier est un parfait original ; de beaucoup le plus âgé du bord, il offre un singulier mélange des qualités morales les plus contradictoires. Il est tout fier de n'avoir pas mis le pied hors du navire depuis notre départ de Boston. — « Que ferais-je là-bas, » disait-il dans son mauvais anglais à un des officiers qui lui dépeignait les merveilles de la terre. « La terre ! c'est bon pour produire les légumes, mais je vous demande un peu comment une créature raisonnable peut s'y trouver à son aise ! Je ne vais pas à terre

quand je puis m'en dispenser : plaise à mon Père Céleste qu'il en soit toujours ainsi! »

J'ai joué aux échecs avec Knorr, après une heure fort agréable passée dans la cabine des officiers. Mon journal terminé, je vais me blottir dans mon nid de fourrures et lire les récits de Marco Polo, sur ces pays heureux où les hommes vivent sans le moindre effort, ne connaissent pas l'usage des peaux d'ours et meurent de la fièvre chaude. Après tout, on pourrait atteindre le terme de sa carrière dans des lieux beaucoup moins agréables que ces domaines de l'hiver polaire.



CHAPITRE XIII.

Obscurité croissante. — Existence routinière. — Mon journal. — Notre foyer. — Le dimanche. — Retour de Sonntag. — Une chasse à l'ours. — La mer libre. — M. Knorr. — Le dégel. — La presse à Port Foulke. — Le marégraphe. — Le trou à feu. — La chasse aux renards. — Disparition de Péter.

Les ténèbres s'épaississaient autour de nous, et de plus en plus nous emprisonnaient à bord du navire; à peine si nous avions d'autre clarté que celle de la lune et des étoiles, et quoique la chasse ne fût pas encore abandonnée, si courtes étaient les heures où nous pouvions en essayer, qu'elles ne pouvaient être bien fructueuses. La nuit reposait sur les vallées, et, les unes après les autres, les crêtes des collines disparaissaient sous son voile sombre; il nous fallait nous résigner de notre mieux et attendre en paix le printemps, pour retourner à la vie active et aux travaux en vue desquels notre expédition était organisée. J'extrais de mon journal le compte rendu de ces longues heures de loisir.

5 novembre.

La routine la plus monotone s'est emparée de notre vie, l'imprévu et l'irrégulier ont entièrement disparu avec le

soleil, et une méthode absolue nous gouverne maintenant. Quel bonheur de déposer pour tout l'hiver la grave responsabilité qui pesait sur moi ! Une brave petite pendule est notre unique souveraine, et à son commandement la cloche du bord nous dicte nos devoirs par le nombre de ses coups.

On se lève à sept heures et demie, pour déjeuner une heure après ; la collation est servie à une heure, et le dîner à six. A onze heures les lampes s'éteignent et chacun va se coucher. Seuls, les veilleurs se promènent sur le pont, et le commandant rédige son journal. Après dîner je fais un whist avec les officiers ou je reste chez moi à jouer aux échecs avec Sonntag et Knorr. Tous nos jours se suivent et se ressemblent. Radcliffe me remet le soir le tableau des observations atmosphériques, et ce tableau lui-même est presque aussi monotone dans son contenu que dans le cérémonial de la présentation. Mac Cormick, à son tour, me rend un compte exact de ce qui se passe à bord ; mais il est bien rare que quelque fait saillant vienne interrompre l'uniformité de sa prose. Je passe une partie de la nuit à inscrire force notes sur mon volumineux journal, et j'avoue qu'à part les relevés du magnétomètre, des baromètres et des thermomètres, du marégraphe et de l'épaisseur des glaces, on pourrait en supprimer beaucoup sans inconvénients graves. Les « nouvelles » sont assez clair-semées et je les accompagne d'un signe marginal pour y revenir de temps en temps, comme on fait dans sa mémoire pour un événement heureux.

Après le déjeuner, Dodge procède à l'appel, et sous ses ordres les hommes balayent les ponts, nettoient et garnissent les lampes, pendant qu'une petite escouade se rend à l'iceberg pour chercher la ration quotidienne de la *fondeuse*. Le trou à feu est débarrassé de la glace, les chiens reçoivent leur pitance, on distribue le charbon, on ouvre la cambuse et le maître d'hôtel choisit ce qui est

nécessaire pour la cuisine ; longtemps avant la collation, tout le travail obligatoire est terminé ; chacun est libre alors, mais j'ai établi, comme règle indiscutable, que deux heures de travail doivent être suivies de deux heures de promenade au moins.

Je donne moi-même l'exemple, et tous les jours que je ne me fais pas conduire en traîneau autour de la baie, je grimpe sur les collines ou me hasarde au loin sur les glaces. J'emporte parfois ma carabine dans le vain espoir de tuer un renne, voire même un ours, mais le plus souvent je pars sans autre compagnon que *Général*, tout jeune terre-neuve qui partage ma cabine depuis notre départ et s'y est toujours adjugé la moins mauvaise place. Nous sommes les meilleurs amis du monde; il connaît parfaitement l'heure de ma promenade accoutumée et flaire alors la porte avec une vive impatience; son bonheur est complet quand il me voit prendre mon bonnet et mes gants fourrés. Le plus aimable des camarades, il ne me fatigue point de sots discours et n'a d'autre but que de me plaire et de s'amuser. Lorsqu'il est livré à de graves pensées, il marche derrière moi avec une imposante majesté; mais ses accès de dignité sont assez rares : il préfère courir, sauter, se rouler dans la neige en éparpillant les blancs flocons à droite et à gauche, ou mordiller en jouant mes gants épais et les basques de mon pardessus de fourrure. Ces jours derniers, il est tombé d'une écoutille et s'est cassé la jambe; un long repos lui est nécessaire et son absence est pour moi un véritable chagrin.

Autant que la discipline le permet, je tâche de conserver les usages de la patrie, et d'entretenir de mon mieux les bonnes relations sociales dans notre république. Je ne puis guère organiser de bals, et nous manquons des éléments les plus indispensables à une brillante *soirée;* mais en dépit de la fortune, nous essayons d'observer ces coutumes qui, dans le pays où sont nos *souvenances*,



Ours blancs ou polaires.

enlèvent à la vie journalière quelques-unes de ses épines et aident au bonheur et à la paix. Nulle part au monde les habitudes de vulgaire familiarité n'engendrent plus de maux que dans les cabines encombrées d'un très-petit navire, mais nulle part aussi la vrai politesse n'amène de meilleurs résultats. Par tous les moyens possibles je tâche de rendre notre hivernage un peu moins triste, et pour ne pas nous laisser ensevelir vivants sous les ténèbres glacées qui règnent au dehors, il faut certes que tout soit chaud, brillant et gai entre nos murailles de bois. Je veux que mes compagnons le sentent bien : quels que soient leurs dangers et leurs souffrances, ils trouveront toujours ici un refuge assuré contre la tempête, un doux repos après leurs fatigues.

Autant que faire se peut, le dimanche est observé comme là-bas, dans la patrie lointaine. A dix heures, escorté de l'officier de service, je visite avec soin toutes les parties du navire et m'enquiers minutieusement de la santé, des habitudes, du confort de tout l'équipage ; puis, tout le monde réuni sur l'arrière, je lis une portion des prières du matin et un chapitre du livre que nous aimons tous. J'ajoute parfois un des beaux sermons de Blair, et quand approche l'heure du repas, c'est bien de tout cœur que nous demandons à Dieu de continuer à étendre sur nous sa main paternelle, et si notre prière n'est pas bien longue, elle n'en est peut-être que mieux sentie.

6 novembre.

Sonntag est de retour et, comme je le craignais, n'a pas réussi dans son entreprise ; il vient de dîner avec moi et de me faire le récit de ses aventures.

Le voyage a été des plus pénibles. A chaque instant, les chiens avaient à franchir des hummocks élevés, des neiges amoncelées, de larges fissures ; le vent soufflait avec

rage et ajoutait aux fatigues de la petite bande le danger des *morsures* de la gelée.

Les attelages ne purent sortir de la baie de Hartstène sans de fort graves difficultés : l'eau atteignait presque la glace de terre ; ils marchèrent assez bien jusqu'à Fog Inlet, où d'énormes crevasses leur barrèrent le passage ; impossible de les franchir ou de les tourner ; un traîneau fut brisé, et après l'avoir réparé tant bien que mal, nos hommes ne songeaient plus qu'à revenir au navire le plus vite possible, lorsque, un peu au-dessus du cap de Hatherton, ils trouvèrent la trace de deux ours, et bêtes et gens ne purent résister à la tentation de les suivre. Sonntag m'a donné de cette chasse une description fort animée.

Les deux malheureuses victimes, une mère et son petit, dormaient sur le versant d'une chaîne de hummocks ; réveillées par les abois des chiens, elles se dirigèrent immédiatement vers les crevasses ouvertes à une distance d'environ sept kilomètres. Sans attendre les incitations de leurs conducteurs, et comme s'ils eussent oublié leurs traîneaux, les chiens s'élancèrent à leur poursuite ; les hummocks, fort élevés déjà, étaient séparés par d'étroites et sinueuses ravines, et si les ours avaient eu l'instinct de s'y cantonner, leurs ennemis, arrêtés à chaque instant, et ne pouvant pas toujours suivre leurs traces, n'auraient probablement pas réussi à les atteindre ; mais la chaîne avait tout au plus un demi-kilomètre de large, et les ours, la traversant au plus vite, songeaient évidemment à gagner une énorme fissure qui devait aboutir à la mer.

Le lancé fut des plus brillants ; l'attelage de Jensen entra le premier dans les hummocks, Hans le rejoignit aussitôt, et les chiens détalèrent pêle-mêle à la suite de leur colossal gibier. Le traîneau du Danois fut à moitié renversé, et Sonntag roula dans la neige, mais il put s'accrocher aux montants et se hisser de nouveau sur sa planche : la glace, à moitié brisée, retardait la course impatiente

des chiens ; frissonnants de colère, ils étaient parfois obligés de s'arrêter, mais leur ardeur et l'énergie de leurs maîtres triomphaient de tous les obstacles ; ils émergèrent à la fin sur une large plaine presque unie, où pour la première fois les deux ours étaient distinctement en vue. Les haltes forcées des traîneaux leur avaient permis de prendre deux kilomètres d'avance ; il semblait probable qu'ils pourraient atteindre l'eau. Tout aussi bien que les chasseurs, les chiens paraissaient le redouter, car ils se lancèrent à leur poursuite avec tout le sauvage élan de leur brutale nature. Enragés par la perspective de voir échapper leur proie, ils parcouraient l'espace comme un tourbillon furieux. Jensen et Hans les excitaient par tous les moyens que leur suggérait une longue expérience ; les traîneaux volaient sur la neige durcie et rebondissaient sur les pointes aiguës qui hérissaient sa surface glacée.

Par leurs cris et leur vitesse les chiens manifestaient toute l'impatience d'une meute lancée après le renard, mais avec une férocité décuplée, et Sonntag, que cette folle course enlevait aux notions de la réalité présente, se croyait au milieu d'une bande de loups serrant de près un buffle blessé.

En moins d'un quart d'heure la distance était réduite à quelques centaines de mètres. La mer, espoir des fugitifs, terme fatal de la poursuite, se rapprochait aussi, mais l'ourse était arrêtée dans sa marche par son petit qu'elle ne voulait pas abandonner ; effrayé et anxieux, il trottait pesamment près d'elle, et c'était pitié d'entendre les cris déchirants de la pauvre mère. Désespérée, elle comprenait parfaitement le péril, mais ne pouvait se résoudre à fuir sans sa progéniture. La crainte et l'amour maternel semblaient diriger alternativement tous ses mouvements. Elle s'élançait vers la mer où était son salut, pour revenir bientôt en arrière et pousser de son museau le pauvre petit être que les forces abandonnaient; elle courait à côté

de lui comme pour l'encourager. L'ennemi s'avançait toujours, les chiens oubliaient leur fatigue et tiraient de plus en plus sur leurs colliers : le moment critique approchait; et pour combler les angoisses du malheureux couple, l'ourson ne pouvait plus marcher.

Arrivés à cinquante mètres environ, les conducteurs se penchèrent en avant, saisirent le bout de la courroie qui réunissait tous les traits et le glissèrent hors du nœud coulant : les traîneaux s'arrêtèrent soudain, et les chiens, délivrés de toute entrave, s'élancèrent après leur proie en poussant des hurlements féroces. En entendant tout près d'elle le bruit de la meute altérée de son sang, la pauvre mère comprit que la fuite était désormais impossible; elle se retourna à demi, et s'affermissant solidement sur la neige, elle se prépara au combat avec le courage du désespoir, tandis que l'ourson, affolé de terreur, courait autour d'elle et finit par se réfugier entre ses jambes.

Ousisoak, le vieux et rusé chef de meute, conduisait l'attaque; la reine Arkadik était à son côté; une vingtaine de chiens arrivaient à leur suite par ordre de vitesse; avec un grondement formidable, l'ourse, de ses pattes énormes, sépara en deux le front de l'armée, et éparpilla ses ennemis à droite et à gauche; une toute jeune recrue osa seule lui faire face et lui sauta à la gorge avec plus de témérité que de prudence; un instant après, le malheureux chien roulait tout broyé sur la neige. Cantonnés à l'arrière, Arkadik et son royal époux mordaient l'ennemi à belles dents, et toute la meute se précipita pour imiter cette stratégie plus circonspecte; le puissant animal se retourna soudain et força Ousisoak à lâcher prise, mais il découvrait ainsi son petit, et prompt comme l'éclair, Karsuk le noir, suivi de Schnapps, maigre métis jaunâtre, s'élança sur l'ourson; comme sa mère, celui-ci acceptait le combat; il évita Karsuk et essaya d'étouffer Schnapps entre ses jeunes pattes; le pauvre chien fut presque plié



Une ourse et son ourson.

en deux et s'échappa de la mêlée en poussant d'affreux hurlements. Ousisoak était en grand danger, quand Erebus, son vaillant rival, vint à la rescousse et se jeta sur le flanc opposé de l'ourse avec toute sa bande ; mais sans souci de ses propres assaillants, la mère, aux cris de son ourson, faisait reculer Karsuk et les siens, qui étaient revenus à la charge ; encore une fois elle put abriter sous son corps la petite et courageuse créature, complétement exténuée. et dont le sang coulait de toutes parts.

Jensen et Hans avaient retiré leurs carabines du traîneau et se hâtaient d'accourir, mais les chiens se pressaient tellement autour de leur proie, qu'il était impossible de tirer Profitant pour viser d'un instant où l'ourse se trouvait un peu à découvert, ils l'atteignirent à la gueule et à l'épaule, et elle fit entendre un long rugissement de colère et de douleur, mais les blessures n'étaient point mortelles et la bataille continua plus terrible que jamais. La neige était arrosée de sang, un filet rouge coulait de la gueule de l'ourse, un autre tombait goutte à goutte sur sa fourrure blanche; le petit, déchiré et pantelant, allait rendre le dernier soupir; un de nos chiens gisait presque sans vie, et un autre marquait de larges taches cramoisies la couche de givre sur laquelle son agonie s'exhalait en faibles gémissements.

Sonntag approchait à son tour ; une décharge des trois carabines jeta le colosse sur son flanc, et les chiens s'élancèrent de nouveau à l'attaque. Quoique fort épuisée par la perte de son sang, l'ourse n'était pas encore hors de combat; rassemblant ses forces, elle obligea une fois de plus les assaillants à une retraite précipitée, et ramena sous son corps ce petit pour lequel elle donnait sa vie, mais dont le sort était déjà fixé. A moitié étranglé par Karsuk et sa bande, couvert d'affreuses plaies, il venait d'expirer aux pieds de sa mère ; en le voyant couché immobile, elle oublia tout, ses blessures, son danger, la meute

furieuse qui la déchirait sans relâche, et se mit à le lécher avec une tendresse passionnée; elle se refusait à croire qu'il fût mort et cherchait à le relever; elle le caressait pour l'encourager à combattre encore; puis tout d'un coup, elle parut comprendre qu'il n'avait plus besoin de sa protection, et se retourna vers ses bourreaux avec un redoublement de rage; pour la première fois elle essayait de s'échapper. Un autre chien fut lancé pantelant et déchiré à côté du malheureux Schnapps. Elle sembla enfin s'apercevoir qu'elle avait d'autres ennemis que la horde aboyante qui s'acharnait sur elle. Hans s'avançait avec un épieu; elle secoua violemment la grappe de chiens suspendue à son corps et se précipita à sa rencontre; il jeta son arme et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes; mais elle courait encore plus vite que lui, et l'Esquimau était infailliblement perdu si Sonntag et Jensen, qui avaient pu recharger leurs carabines, n'eussent réussi à arrêter la carrière du terrible monstre; une balle pénétra dans l'épine dorsale, à la base du crâne, et l'ourse roula à son tour sur la neige imprégnée de sang.

Les victimes furent promptement dépouillées; on prépara, pour nous la rapporter, une partie de la chair de l'ourson, et les chiens purent se gorger à volonté; puis nos gens dressèrent leur tente sur le théâtre de leurs exploits; le lendemain ils arrivaient au navire.

La gelée a *pincé* le nez de Jensen et touché les joues de Hans, mais Sonntag est revenu sans une égratignure. Nos voyageurs ont eu beaucoup à souffrir, tout conspirait contre eux, et s'ils n'ont pu atteindre leur but, leurs persévérants efforts n'en méritent pas moins de grands éloges.

L'existence de cette eau libre m'étonne plus que je ne puis dire; de 1853 à 1854, nous n'avons vu rien de semblable à Port-van-Rensselaer; je voudrais savoir si elle traverse le détroit de Smith, et jusqu'où elle s'étend au nord et au

sud. C'est probablement un phénomène tout local, dû à l'action des vents et des courants.

Le 7 novembre, par 24° C. au-dessous de zéro, le vent rugissait du nord-est, et repoussant au large les glaces entassées jusqu'alors à l'entrée de la baie, nous permettait d'entendre de nouveau le bruit du ressac battant la côte.

Le lendemain, l'atmosphère étant plus calme, je me dirigeai du côté de la mer. L'aspect de la glace flottante était d'un sombre à saisir d'effroi. D'épais brouillards pesaient sur la mer. D'innombrables *icefields* dérivaient à travers l'obscurité, se choquant avec bris et retentissement, s'empilant les uns sur les autres et jetant des reflets lugubres à travers le clair de lune. Çà et là de pesants *icebergs* se dressaient immobiles et comme s'ils se fussent défiés du tumulte des éléments. La mer, bouillonnant autour d'eux, ceignait pourtant leurs flancs épais d'une ceinture de blanche écume.

En revenant à bord, Knorr, qui m'avait accompagné, et que ce chaotique spectacle avait fortement impressionné, tomba dans une crevasse ouverte entre deux glaçons et plongea tout entier dans la mer : bain aussi dangereux que désagréable pour lui; car, une fois sorti de l'eau, grâce à mon aide, il lui restait plus de trois kilomètres à franchir pour gagner le navire. Heureusement il put faire cette course d'un seul et vigoureux élan et ne rapporta à bord rien de pire qu'un pied gelé. Cet accident n'eut pas de suites plus fâcheuses que la douleur qui en est la conséquence première, grâce au remède opportun que ma vieille expérience me suggéra. Le membre gelé fut immédiatement placé dans un bain d'eau glacée, dont la température fut lentement élevée d'heure en heure jusqu'à ce que les muscles fussent complétement dégelés. Il n'en résulta aucune inflammation et le pied sortit du bain sans la moindre engelure.

Le jour suivant nous étions en plein dégel, — un dégel en novembre, sous l'étoile polaire! C'est là un phénomène

étrange à signaler. Le thermomètre centigrade marque — 10°, ce qui est une chaleur relative.

La rude température du mois dernier, condensant l'humidité qui monte des profondeurs du navire, avait décoré l'intérieur de la construction que nous avons élevée sur le pont, de délicates arabesques de givre, qui avaient bien en quelques endroits deux pouces de relief. Elles fondent sur le plancher maintenant et tout se détrempe autour de nous. Nous en sommes réduits à diminuer les feux et à ouvrir les fenêtres.

Pendant que la température augmente, que le dégel va son train, que la pluie nous poursuit partout et qu'un affreux gâchis s'étend goutte à goutte dans tout le navire, j'ai à noter sur mon journal, à la date du 11 novembre, une nouvelle intéressante : l'apparition d'un journal au Port Foulke. La libre presse suit le pavillon de l'Union tout à travers le monde et le Pôle se réjouit à la vue du *Courrier hebdomadaire du Port Foulke.*

Dans la pensée qu'une création de ce genre serait une diversion utile contre les attaques de nos ennemis les ténèbres, j'avais, depuis quelque temps, proposé aux officiers de publier un journal hebdomadaire; cette idée fut accueillie avec des transports de joie, et toute cette semaine ces messieurs ont été fort occupés de la mettre à exécution. Dodge et Knorr ont entrepris de lancer l'affaire, et ces jours-ci ils charmaient leurs loisirs en glanant dans les cabines et l'entre-pont toutes sortes de choses amusantes. Le premier numéro vient de paraître, il est bien réussi et quelques-uns des meilleurs articles, « perles riches et rares », viennent du gaillard d'avant.

Pour nous, pauvres prisonniers des ténèbres, l'apparition de ce journal est un événement des plus remarquables, et en ma double qualité de commandant et de médecin, je compte beaucoup sur son influence hygiénique. Ces messieurs, du reste, ont fait tous leurs efforts pour que

cette gazette, si impatiemment désirée, répondit à l'attente du public, et la naissance de notre *Courrier* a été accompagnée de toutes les cérémonies qui ont cours chez nous en semblable occurrence. L'organisation du journal lui-même est la plus comique parodie de celles des grandes feuilles de New-York ou de Boston. Rien ne nous manque ici : état-major d'éditeurs et de correspondants, bureau de nouvelles générales, rédacteur en chef chargé du « premier Port-Foulke », agence télégraphique en communication *prompte et sûre* non-seulement avec tous les points du globe, mais encore avec le soleil, la lune et les étoiles, nous avons tout, et même « nos artistes spéciaux » ayant mission de dessiner dans tous les lieux du monde les événements extraordinaires qui peuvent s'y passer.

Naturellement, le début est chose fort importante, et avant même l'entrée en scène, nos éditeurs n'ont rien épargné pour exciter la curiosité du public : circulaires, affiches monstres et tous autres appâts inventés par les fournisseurs de la gourmandise intellectuelle du bon public. Mac Cormick leur avait apporté son concours en préparant le menu d'un dîner meilleur que de coutume : de sorte que quels que fussent les mérites du journal tant désiré, son apparition ne pouvait manquer d'être bien accueillie. Tous les détails matériels reposaient sur M. Knorr; c'est lui qui gardait le nouveau-né, et à peine la nappe fut-elle enlevée que des cris tumultueux réclamèrent l'entrée de son jeune nourrisson. Il marchait gravement, vers son oreiller sous lequel il l'avait jusqu'alors soustrait à tous les yeux, lorsqu'un des assistants demanda la parole pour une motion importante. « Nous conformant, dit-il, à l'usage national, nous devons procéder régulièrement et ne pas laisser s'accomplir avec une légèreté frivole l'événement appelé à produire dans le monde une aussi grande sensation. Non, messieurs! une assemblée générale organisera un comité, qui à son tour nom-

mera un orateur. Alors, et seulement alors, on pourra dire que nous avons dignement inauguré l'entreprise dont il est question. Le public de Port Foulke serait à juste titre fort mécontent, si nos voix restaient muettes à l'heure solennelle où la presse libre est établie sur ces limites reculées de la civilisation! »

Cette proposition fut accueillie avec une certaine faveur, et un meeting, immédiatement organisé, appela M. Sonntag au fauteuil; on procéda ensuite à l'élection des vice-présidents et des secrétaires, et M. Knorr fut nommé orateur par acclamation. Alors s'éleva dans la salle un effroyable tapage; on battait des mains, on trinquait avec les tasses de fer-blanc, les cris de : « A l'ordre! Écoutez! écoutez! » essayaient en vain de dominer le bruit, mais l'orateur se jucha sur le buffet et du haut de cette tribune, s'adressa en ces termes à l'assemblée.

« Mes chers concitoyens!

« Appelé par le vote unanime de cette communauté, hélas! si peu éclairée, pour inaugurer l'aube nouvelle qui s'est levée sur cette région ténébreuse, j'ai l'heureux privilége de vous annoncer qu'aux dépens de nos heures, de nos ressources, de nos labeurs, nous venons de combler une lacune depuis trop longtemps ressentie à Port Foulke. Concitoyens! nous jouissons maintenant de l'inaliénable droit de naissance de tout Américain, la presse libre! cette voix retentissante de l'opinion publique.

« Accablé sous le fardeau de cette situation, je me trouve dans l'impossibilité de vous adresser un discours à la hauteur de la solennité et de l'importance de cet événement. Cependant je dois à mon collègue, je me dois à moi-même de vous dire que si, nous conformant à une coutume consacrée par les âges, nous conservons nos opinions pour nous, du moins nous ne serons point avares de nos raisonnements. Les habitants de Port Foulke désirent le prompt retour du soleil? — Nous serons les ardents

avocats de leur cause. — Ils veulent la lumière ? — Nous nous adresserons aux sphères célestes et nous ne leur laisserons pas ignorer nos droits à une rigoureuse réciprocité. — Ils cherchent le bonheur? — Sérieusement pénétrés de notre mission sacrée qui, je puis le dire, messieurs, a fait de la presse une puissance dans ce grand et glorieux dix-neuvième siècle, nous leur conseillerons sans cesse la pratique de toutes les vertus sociales et privées.

« Concitoyens! cette heure sera à jamais mémorable dans les fastes de Port Foulke. On nous dit que, dans leur patois, les aborigènes le nomment Annyeiqueipablaytah, que les meilleurs interprètes traduisent par : « l'antre des tempêtes hurlantes ». Dans cette grave occurrence, il est convenable que nous dirigions nos pensées vers l'avenir, l'avenir surtout de notre sublime entreprise. Cet antre des tempêtes hurlantes, vous le savez, honorables auditeurs, est situé sur les confins de notre immense patrie, cette patrie dont le vaste manteau baigne ses franges dans l'Océan sans limites et qui s'étend du soleil levant au soleil couchant, de la Croix du Sud à l'aurore boréale ? — Mais que dis-je, l'aurore boréale? N'avons-nous pas laissé derrière nous cette vague limite de notre domaine? Oui, chers concitoyens, c'est à nous de faire avancer ces questions litigieuses des frontières nationales et de les amener à un point, — et quel point? messieurs! au pôle Nord lui-même!... Là, nous planterons notre bannière étoilée: la hampe de notre étendard deviendra l'axe du monde autour duquel tournera, comme une boule, l'universelle nation yankee!

« Amis et compatriotes! permettez-moi, en terminant, de porter les toasts qui conviennent à cette occasion. A la presse libre! A l'universelle nation yankee! Puisse la première, dans l'avenir comme dans le passé, être la fidèle compagne de la liberté et l'emblème du progrès! Puisse la

seconde absorber toute la création et devenir enfin la grande farandole céleste! »

Le jeune orateur sauta à bas de son bahut au milieu de ce qu'on pourrait bien nommer « des applaudissements bruyants et tumultueux ». Sa harangue avait produit une impression tout aussi favorable pour le père que pour l'enfant, et après de nouvelles rasades et les chocs prolongés de nos tasses de métal, la lecture commença et ne fut interrompue que par les marques de satisfaction dont on n'est pas avare après un bon dîner, en écoutant de bonnes histoires, racontées d'ailleurs avec beaucoup de verve. Notre seul regret fut d'en voir arriver la fin. — On vota des remercîments aux rédacteurs, on but à la santé de M. Knorr, en un mot, tout alla bien. Le seul exemplaire de notre *Courrier* passa aux matelots et leurs applaudissements ne furent pas moins unanimes. Il contient seize pages d'une écriture fort serrée, une esquisse assez ambitieuse de Port Foulke, un portrait de sir John Franklin, une bonne charge du pauvre *Général* avec sa patte en écharpe. — Les énigmes n'y manquent pas, non plus que les « calembours entièrement neufs ». Nouvelles de l'extérieur, — faits divers, — annonces, tout y a sa place; sans compter des travaux d'un vol beaucoup plus téméraire, parmi lesquels on remarque un « prospectus illustré par l'un des rédacteurs », un poëme du maître d'hôtel, et enfin à l'adresse de mon malheureux chien, des vers auxquels tout l'équipage a adapté un air et qu'il répète incessamment en chœur avec un plaisir évident : il est question de la chute de *Général*, de son repos forcé et de sa mort prochaine.

Rentrez collier, fouet et poitrail,
Et du traîneau tout l'attirail;
Général n'en a plus que faire.
Sur le pack ayant trop glissé,
Jambes et bras il s'est cassé,
Et touche à son heure dernière.

J'ai le chagrin de dire que cette prophétie n'a que trop de chances de se vérifier : Général est bien malade. Couché dans ma cabine, les voix joyeuses qui célèbrent ses infortunes le réveillent de son sommeil, et s'il pouvait parler, il soupirerait avec le chat de Gray :

Hélas ! un favori ne peut avoir d'amis !

Cependant, voici un autre couplet qu'il paraît écouter attentivement avec des larmes dans les yeux, comme s'il y démêlait une preuve de sympathie :

Oh ! jours de deuil et de pensers austères,
Où *Général*, pleuré de tout venant,
Et sur trois pattes clopinant,
Suit le sentier glacé qui conduit chez ses pères !

12 novembre.

La température est descendue à — 6° C., mais l'humidité ne cesse pas, et la neige qui couvre la plaine et le port est tout imbibée d'eau, problème assez difficile à résoudre puisqu'elle repose sur une couche de glace de trois pieds d'épaisseur et que le thermomètre n'est jamais remonté au-dessus du point de congélation.

En outre la neige continue à tomber, seulement elle est fort légère et très-régulièrement cristallisée ; elle forme un tapis de trente et quarante centimètres d'épaisseur.

13 novembre.

De pire en pire. Le thermomètre s'élève encore, et le toit qui recouvre notre pont, nous verse des ondées tropicales. La neige n'est plus qu'une pâte molle et visqueuse, et je suis toujours fort embarrassé pour expliquer cette circonstance ; à deux pieds de profondeur, la glace est à — 6° C. A la surface de la neige le thermomètre marque — 5° et — 2° C. dans l'eau.

L'obscurité n'est pas encore tout à fait complète. A midi, aux dépens de ma vue, il est vrai, je puis lire dans un livre imprimé en caractères moyens.

14 novembre.

Le vent souffle du N. E. depuis vingt-quatre heures et cependant l'air extérieur est toujours fort supportable, bien qu'à dix heures ce soir le thermomètre soit descendu à — 16° C.

Tant que nous avions la brise de mer, je pouvais trouver quelque excuse à cette température exceptionnelle, mais aujourd'hui je renonce à deviner l'énigme : un vent chaud nous arrivant de la mer de glace, ce réservoir inépuisable des gelées groënlandaises, brouille toutes nos théories : mauvais tour que l'expérience joue souvent à de moins ignorants que moi.

Avec l'aide de Mac Cormick, mon ingénieux factotum, j'ai pu installer un nouveau marégraphe, et si cet instrument est aussi efficace que peu compliqué, nous aurons de bons relevés des marées de Port Foulke.

C'est un câble mince, dont une extrémité est attachée à une lourde pierre reposant sur le fond de la mer, l'autre remonte à travers le trou à feu, passe sur une poulie et retombe au niveau de l'eau où il est maintenu en équilibre par un poids de dix livres. La poulie est fixée à une rame soutenue par deux piliers de glace. A deux pieds au-dessous de cette rame se trouve une tige de fer placée de manière à être en étroit contact avec le câble. Celui-ci est divisé en pieds et en dixièmes de pied par de petits cordons noués solidement, et à la lueur d'une lanterne sourde, on relève la hauteur de la marée à mesure que la corde monte au niveau de la tige. La seule difficulté est d'empêcher que le jeu de ce câble ne soit entravé par les glaces. A cette fin, jour et nuit, quatre fois par heure, on nettoie le trou à feu, opération doublement nécessaire, puisque cette ou-

verture est la seule par laquelle on pourrait se procurer de l'eau si par malheur un incendie se déclarait à bord.

15 novembre.

Le vent a raffermi la neige, et le thermomètre étant enfin descendu à — 19° C., l'humidité disparaît peu à peu.

J'ai fait cadeau à Hans d'un costume tout neuf et d'une couple de mes plus flambantes chemises de flanelle, espérant calmer un peu sa haine contre Péter.

Si j'échoue en cela, j'ai du moins agréablement chatouillé sa vanité, maître Hans est un vrai dandy, et personne à bord ne s'occupe plus de sa toilette que ce chasseur à demi sauvage. A la revue du dimanche, il se pavane dans ses beaux atours, et depuis longtemps il ne daigne plus frayer avec ses compatriotes. Sans doute, il se croit beaucoup d'importance depuis que ses habits sont un peu moins grossiers; — malheureusement ce travers se retrouve ailleurs que chez les Esquimaux.

16 novembre.

Mac Cormick a établi une école de navigation et forme trois bons élèves : Barnum, Charley et Mac-Donald. — Dans la « salle des marins » la soif de science est grande, et l'excellente bibliothèque que nous devons à la générosité de nos amis de Boston ne manque pas de lecteurs. La chambre des officiers se transforme à vue en cabinet littéraire. Dodge a déjà dévoré plusieurs malles de *l'Age présent* de Littell et de la *Revue de Wesminster;* Knorr étudie le danois ; Jensen, l'anglais ; Sonntag se plonge dans l'esquimau, et de sa longue tête mathématique, travaille à élucider je ne sais quelles questions de quantités différentielles. Mais un commandant ne connaît pas ces loisirs, et la routine quotidienne absorbe toutes mes pensées, ainsi que presque tous mes instants. Nos affaires de ménage me tracassent

beaucoup, et sans nul doute je me laisse trop envahir par le souci, « cette peste de l'existence », qui, dans la durée des siècles, troubla si cruellement la carrière terrestre de tant de bonnes ménagères; mais, par contre, je n'ai pas le temps de m'ennuyer, et la promenade, un livre ou mon journal suffisent amplement à mes heures de récréation.

Je ne sens pas encore le poids des ténèbres, mais c'est avec un frisson de terreur que je vois le noir fantôme descendre peu à peu sur nous.

17 novembre.

La température est à — 25° C., et nous en sommes vraiment fort réjouis. L'air étincelle d'un froid piquant, et par cette atmosphère sereine, un épais manteau de glace recouvre de nouveau la grande baie; la plaine de cristal s'étend sur le détroit aussi loin que le regard peut la suivre.

Le marégraphe marche parfaitement bien, mais nos jeunes gens se plaignent avec amertume de la difficulté qu'ils ont à maintenir le trou à feu libre de glace et à déchiffrer dans les ténèbres la graduation de l'instrument tout chargé de verglas. Starr a failli passer par l'ouverture et a presque cassé la machine en s'y cramponnant pour ne pas glisser dans la mer. Les relevés sont en général assez exacts, et je les contrôle d'un autre côté par mes observations sur la banquette de glace. Aujourd'hui, nous avions neuf pieds sept pouces de différence entre le flux et le reflux.

Les pauvres renards, pour leur malheur, fort nombreux autour de nous, sont les innocentes victimes d'un nouvel amusement : piéges, trappes, panneaux, fusils, tout est mis en réquisition par les officiers pour se saisir de leur fine et belle fourrure. On en pourrait confectionner de très-chauds vêtements, mais je ne vois pas que ces messieurs y pensent beaucoup : chacun d'eux enferme son butin dans les recoins les plus secrets de son armoire. Recoins consacrés sans doute *à la part des Dames*.

18 novembre.

Journée froide, claire, calme, paisible, sans autre incident que l'apparition du second numéro du *Courrier*. Radcliffe en était le rédacteur en chef, et nous avons encore passé une bonne soirée dans notre demeure, bloquée par l'hiver et la nuit.

19 novembre.

L'uniformité de notre vie a été aujourd'hui troublée par un événement mystérieux. J'ai déjà longuement parlé de la rivalité de mes deux chasseurs esquimaux : tous deux me sont fort utiles, mais par des motifs bien différents. Comme plus d'un économiste en renom, Péter patronne volontiers la « propriété mobilière », mais il travaille, en tout bien tout honneur, à grossir son petit trésor; tandis que maître Hans est poussé plutôt par une basse envie que par le désir du gain. C'est un type de cette branche de la famille humaine qui ne peut voir sans souffrance la prospérité d'autrui. Reste à savoir si la jalousie est demeurée chez lui à l'état de sentiment ou si elle s'est traduite par un crime.

Cette nuit, à deux heures, je lisais tranquillement, lorsqu'un bruit de pas pressés retentit dans le silence profond. Le maître d'hôtel entra sans se donner le temps de frapper à ma porte, tout effaré et comme enveloppé d'une atmosphère d'alarme.

« Le feu est à bord? » lui criai-je anxieusement.

Mais lui, sans répondre à ma question :

« Péter est parti, monsieur.

— Parti ! que voulez-vous dire par là?

— Parti, parti, monsieur.

— C'est bon, allez vous recoucher. »

Et je repris mon livre.

« Mais, monsieur, c'est vrai, c'est bien vrai, il est parti, il a pris la fuite. »

L'insistance du maître d'hôtel finit par me convaincre, et tout le navire fut immédiatement visité, mais on ne trouva point notre pauvre chasseur; son hamac n'avait pas été touché depuis la matinée de la veille; évidemment Péter n'était plus à bord.

Je fis appeler tout le monde sur le pont, et pendant que j'interrogeais nos marins, Jensen essayait de faire parler les Esquimaux. Comme à son habitude, Péter avait soupé avec nos gens, fumé sa pipe et bu son café; il paraissait heureux et content. Je ne pouvais m'expliquer cette longue absence, la lune n'était pas levée, et il me semblait impossible qu'il se fût volontairement éloigné du vaisseau; les vagues réponses de Hans excitaient surtout mes soupçons; tout ce qu'on a pu en tirer, c'est que Péter avait grand'peur des matelots. Nos gens déclarent, au contraire, qu'il était de beaucoup leur favori, et une enquête minutieuse a établi qu'on l'a toujours traité avec la plus grande douceur.

Pendant tous ces interrogatoires, on préparait les falots et, partagé en sept escouades, l'équipage se répandit autour du havre; deux heures après, on voyait encore les lumières errer au loin sur la neige, et je commençais à penser que toutes ces recherches seraient sans résultat, lorsque Mac Cormick me fit le signal convenu; à quatre kilomètres et demi au sud de la goëlette, il avait rencontré une trace de pas; il la suivit sur la glace de terre à moitié brisée, jusqu'au pied d'une colline abrupte. Là, il ramassa un petit sac contenant quelques habits, la meilleure défroque de notre malheureux chasseur. Le maître d'hôtel ne s'était pas trompé, Péter avait pris la fuite. Où allait-il? Pourquoi nous a-t-il ainsi quittés?

Nous retournâmes à bord dans une assez grande perplexité Marcus et Jacob ne savent absolument rien et

Hans s'en tient toujours à ce qu'il a dit; mais de plus en plus je suis persuadé qu'il est réellement au fond de cette mauvaise affaire, et je viens de le renvoyer de ma cabine en lui affirmant qu'à la première preuve de sa culpabilité je le ferai pendre sans pitié à la grande vergue. Il a parfaitement compris, et il s'engage à retrouver le fugitif et à nous le ramener bientôt.

20 novembre.

Hans, escorté d'un matelot, a longtemps suivi les traces de Péter, mais au bout de plusieurs heures une brise violente a soulevé les neiges et toute recherche est devenue impossible. Il est revenu au navire, sans nul doute très-inquiet de son propre sort, mais il avait l'air de l'innocence en personne et ne paraissait se tourmenter que des malheurs de son ancien rival.

« Où est donc mon pauvre Péter? Essaye-t-il de rejoindre les Esquimaux du détroit de la Baleine? » D'après Hans, les plus rapprochés de nous se trouvent à cent quatre-vingts kilomètres d'ici, à l'île Northumberland, et peut-être même à quatre-vingt-dix kilomètres encore plus loin sur les côtes du sud. Si, par hasard, quelque bande de chasseurs ne s'est pas avancée vers le nord, il ne lui reste aucune chance de salut. Il est possible que Hans lui ait assuré qu'il trouverait des compatriotes à Sorfalik, à cinquante-cinq kilomètres seulement; il peut bien marcher jusque-là, mais, sans provisions, sans attelages, il ne saurait aller plus loin vers le sud. M. Sonntag soutient que son protégé n'a nullement trempé dans cette mystérieuse affaire; d'après lui, c'est tout simplement un caprice d'Esquimau; irrité de quelque offense ou de quelque passe-droit de nos marins, Péter sera allé refroidir sa colère à Etah ou sous une hutte de neige. Mais notre ami est le seul à ne pas croire à la culpabilité de maître Hans. Les plus avisés supposent que tout ceci est le fruit des longues

machinations de ce dernier : il aurait persuadé à son infortuné camarade que notre bienveillance pour lui cachait des desseins hostiles, dont sa connaissance de la langue anglaise, en écoutant les conversations de l'équipage, lui avait permis de s'assurer. Ainsi le pauvre garçon se serait à la hâte jeté dans les plus grands périls, pour se préserver d'un danger imaginaire. Il est probable que cette explication est la bonne : elle cadre tout à fait avec ce que nous savons du caractère des Esquimaux ; rien ne les pousse davantage à soupçonner la trahison que des marques réitérées d'amitié, et il est probable que Hans, après un premier mensonge, a soufflé avec soin la flamme naissante, et l'ayant alimentée de nouveaux récits et d'insinuations mystérieuses, a frappé le grand coup en conseillant au crédule et inoffensif jeune homme d'aller au plus vite se réfugier à Sorfalik. Affolé par la terreur, Péter a saisi son sac et s'est enfui vers les montagnes ; en voyant les lumières briller sur le pont, il a compris qu'on le poursuivait et s'est empressé de laisser en arrière tout ce qui pouvait arrêter sa course. S'il en est ainsi, je comprends la signification de la phrase de Jansen : « Hans et Péter se sont réconciliés ».

23 novembre.

Cinq jours ont passé, et Péter ne revient pas. Il n'est point allé à Etah et on n'a trouvé aucune trace auprès de nos caches de renne. Hélas ! s'il n'a point découvert quelque abri, la mort doit maintenant avoir terminé ses souffrances : une violente tempête s'est déchaînée et les trombes de neige s'abattent autour de nous. Je reviens cependant de ma promenade accoutumée, et mon vieux et fidèle Carl secoue à tour de bras le givre qui a pénétré mes fourrures ; sous l'impulsion de la brise glaciale, il s'est littéralement insinué dans les pores du cuir ; mes cheveux, ma barbe et mon visage en étaient couverts, et

en montant à bord, je ne ressemblais pas mal à « l'homme de neige », à ce Kriss Kringle que, dans les jours de mon enfance, je m'imaginais faire sa ronde annuelle sur les toits des maisons. Cette petite excursion a été des plus pénibles; je me suis d'abord aventuré assez loin sur la mer glacée; le vent soufflait de l'arrière et ma course en était plutôt activée que ralentie; mais lorsque, retournant sur mes pas, j'eus à l'affronter en face, la tâche se trouva bien autrement ardue que je ne l'avais pensé. A peine si, dans la distance, je pouvais entre les trombes distinguer les fanaux du navire; l'ouragan faisait rage, la rafale me fouettait la figure, le givre me transperçait de ses pointes aiguës, la furie de la tempête s'accroissait toujours, et plus d'une fois, je le confesse, je désirai être hors de ce guet-apens atmosphérique.

Je me voyais, en effet, dans une passe assez désagréable; mes joues se gelaient peu à peu, et si, de temps à autre, je n'avais tourné le dos au grain pour ôter mes gants et me frictionner le visage avec énergie, en quelques moments il n'aurait plus eu forme humaine.

Mais j'ai déjà oublié toutes ces souffrances, et, chaudement blotti sous mes peaux d'ours, je ne suis pas trop fâché de l'aventure. J'avais voulu contempler la tourmente dans sa grandiose majesté Il est tombé, ces jours-ci, une épaisse couche de neige, et la tempête la roulant sans relâche sur le versant des collines et dans les vallées profondes remplissait l'atmosphère entière de ses tourbillonnantes blancheurs. Elle rejaillissait en gerbes immenses jusqu'au sommet des montagnes, flottant autour de leurs crêtes comme une longue et fantastique crinière. D'énormes avalanches se précipitaient avec frénésie sur les pentes abruptes et se brisaient sur les rochers, pour s'envoler en gracieuses et légères nuées, ou rebondir sur la mer glacée, en empruntant aux rayons de la lune une vague et faible lueur. Lambeaux par lambeaux, la rafale

déchirait le vaste linceul jeté sur les terrasses qui dominaient le port; ils tourbillonnaient autour du schooner, et après avoir sourdement râlé à travers ses agrès, ils s'enfuyaient sur la vaste plaine, enveloppant les icebergs qui en hérissent la surface; hurlant, sautant, dansant, ils passaient près de moi comme les fantômes de la nuit et couraient dans les ténèbres en mêlant des voix d'un autre monde aux plaintes du flot retentissant.

Quand je me reporte à cette scène sauvage et terrible, mes pensées y suivent mon pauvre serviteur perdu. Les cordages roidis qui heurtent les mâts, le vent sifflant dans les enfléchures, le bruit de la neige fouettant les flancs du navire, toutes les lugubres clameurs d'une nuit de tempête me parlent de ce malheureux jeune homme plongé dans la tourmente, et j'en suis à me demander encore : Pourquoi nous a-t-il ainsi quittés?

Qu'est-ce que le courage, après tout? Ce pauvre sauvage, vaillant chasseur, qui n'aurait pas hésité à affronter seul le terrible ours polaire, s'est jeté volontairement dans le plus affreux des dangers et, poursuivi par la peur, s'est enfui dans les ténèbres à travers les montagnes et les glaciers, la rafale et les tourbillons de neige, et n'a pas trouvé en lui la force de se mesurer face à face avec des ennemis imaginaires. Il semble, en vérité, que l'homme encore inculte et sans instruction redoute la colère ou la trahison de ses semblables, bien plus que la peste, les tempêtes ou les bêtes féroces.



CHAPITRE XIV.

L'hiver. — La nuit de plusieurs mois. — Le clair de lune. — Douceur de la température. — Une averse. — Épaisseur de la neige. — Ses cristaux. — Nos chiens tombent malades. — Symptômes du fléau. — Terrible mortalité. — Nouveaux projets. — Plans de voyage chez les Esquimaux du détroit de la Baleine.

Le lecteur qui a suivi mon journal depuis notre arrivée au Port Foulke aura sans doute remarqué comme la clarté du jour s'était lentement évanouie et de quel pas tardif et mesuré l'obscurité s'avançait vers nous. A la fin de novembre, la dernière et vague lueur s'éteignait dans le ciel, et à toute heure les étoiles brillaient du même éclat ; du jour sans fin de l'été, nous avions, à travers le crépuscule d'automne, passé dans la longue nuit de l'hiver.

Nous avions bien tous appris, dans notre enfance, qu'aux pôles de la terre le jour et la nuit durent six mois, mais autre chose est de se trouver face à face avec la réalité et d'être contraint de s'y soumettre. L'éternel soleil de l'été avait dérangé les habitudes de toute notre vie, mais l'obscurité de l'hiver les troublait plus encore. L'imagination autrefois trop excitée par cette lumière qui inspire l'action, s'engourdissait peu à peu, la nuit de plusieurs mois jetait son ombre sur l'intelligence et paralysait notre énergie.

La lune seule venait de temps en temps nous arracher à ces ténèbres accablantes. Pendant les dix jours de sa course lumineuse, elle chemine paisiblement au-dessus de l'horizon et brille d'une clarté inconnue partout ailleurs. L'uniforme reflet des neiges et la sérénité presque constante de l'atmosphère ajoutent à la splendeur de ses rayons. Ils permettent de lire avec la plus grande facilité, éclairent les Esquimaux dans leurs courses nomades et les guident vers leurs territoires de chasse.

Les jours et les semaines se traînaient avec une fatigante lenteur et le temps ne nous manquait pas pour nos observations. Je note ici quelques faits remarquables : Tout enfoncés que nous étions dans une profonde échancrure des hautes terres, les terribles rafales du nord-est fondaient sur nous presque sans relâche, et quoique ensevelis sous les ténèbres polaires et entourés des glaces boréales, nous avons vu la mer ouverte souvent s'approcher de nous, et plus d'une fois ses flots tumultueux ont menacé d'arracher le navire à son berceau de cristal et de l'entraîner sans retour au milieu de la débâcle.

La moyenne de la température a été singulièrement élevée, circonstance que j'attribue en partie à la mer libre, à laquelle il faut sans doute rapporter aussi la fréquence des tempêtes et la grande agitation de l'atmosphère. J'ai parlé dans le dernier chapitre de l'étrange hausse du thermomètre au commencement de novembre ; quelques semaines plus tard, il atteignait le point de congélation pour redescendre à — 25° C. presque aussi soudainement qu'il avait monté. Ces oscillations inexplicables ne tardèrent pas à nous ramener le dégel avec son désagréable cortége : la neige fondue sur les ponts et l'humidité dans nos chambres. Le 28 et le 29, nous ne pûmes allumer les feux que pour préparer nos repas et nous procurer de l'eau. Enfin, pour ajouter à mon étonnement, d'épaisses ondées de frimas furent suivies d'une pluie battante comme je n'en

avais vu dans ces froides régions qu'en juillet et en août. La hauteur de la couche de neige déposée pendant cette période n'est pas moins extraordinaire; elle s'éleva à 32 pouces, et en un seul jour s'accrut de 19 pouces, c'est-à-dire cinq pouces de plus que n'en accumula au Port Rensselaer tout l'hiver de 1853 à 1854. Jusqu'au 1er décembre, il en est tombé quatre pieds en tout, et cependant nous sommes fort au nord de la ligne maximum des neiges, et d'après mon expérience passée je m'étais cru en droit de conclure que les régions voisines du détroit de Smith sont presque entièrement exemptes des humides produits de la condensation des vapeurs. Une de mes distractions favorites était l'étude des cristaux de neige. Il est assez singulier que les plus parfaits ne se forment que lorsque la température est relativement assez élevée; si le thermomètre est au-dessous de — 18° C., la neige est sèche et dure et ne montre pas ces minces et diaphanes flocons si doux à l'œil et qui, vus à la loupe, affectent tous des figures régulières et fort variées quoique dérivant d'un hexagone primitif. J'en ai dessiné un très-grand nombre; les plus compliqués ressemblent aux segments finement dentelés d'une feuille de fougère.

Vers le commencement de décembre, la marche des événements, jusque-là assez satisfaisante, fut troublée par une série de désastres qui eurent une influence funeste sur les destinées de l'expédition et dérangèrent tous les plans formés pour l'avenir de notre entreprise.

J'ai déjà dit qu'une sorte de peste sévissait depuis plusieurs années sur les chiens du Groënland méridional et avait enlevé beaucoup de ces utiles animaux. La cause du fléau était restée inconnue, mais, d'après les informations recueillies, je supposai qu'elle était purement locale, et qu'une fois mes attelages embarqués, je n'aurais plus à la redouter. C'est dans cette persuasion que je passai tant de jours aux établissements danois à glaner çà et là

trente-six bêtes de trait. Jusqu'au 1er décembre, elles se maintinrent en parfaite santé, et comme je les nourrissais abondamment de viandes fraîches, j'espérais qu'au printemps je me trouverais possesseur de quatre bons et forts attelages pour nos explorations en traîneau.

Hans m'avait appris, il est vrai, que les Esquimaux des environs venaient de perdre beaucoup de chiens d'une maladie dont la description répondait à celle que j'avais entendu faire à Pröven et à Upernavick, mais novembre s'était écoulé sans que le terrible fléau visitât ma belle et bonne meute, et je la croyais désormais à l'abri de ses atteintes. Je me rappelais, certes, la mort des chiens du docteur Kane, mais j'en expliquais autrement les causes. En 1854 et 1855 les provisions fraîches nous faisaient alors presque entièrement défaut; comme l'équipage, nos animaux ne se nourrissaient alors que de salaisons, et si le scorbut n'épargna point les hommes, les chiens, habitués à ne manger que de la chair de phoque crue, n'avaient pu résister à un régime si nouveau pour eux.

Mais ma confiance ne devait pas être justifiée : au commencement de décembre, Jensen vint me prévenir qu'une de nos plus fortes bêtes présentait tous les symptômes du terrible fléau, et sur son conseil je la fis abattre immédiatement, afin de circonscrire les ravages du mal, si toutefois il était contagieux. Mais quelques heures après, un autre chien fut atteint de la même manière.

Le pauvre animal manifesta d'abord une grande inquiétude; il courait autour du navire, dans un sens, puis dans un autre, avec une démarche incertaine et troublée; chacun de ses mouvements indiquait une violente exaltation nerveuse; soudain, il partit comme un trait et se dirigea vers l'entrée du port, aboyant sans cesse et paraissant mortellement effrayé de quelque objet imaginaire qu'il essayait de fuir; il revint bientôt encore plus excité : ses yeux s'injectaient de sang, une bave épaisse filait de sa bouche, et il sem-

blait possédé d'un irrésistible besoin de mordre tout ce qui l'approchait.

La période aiguë dura quelques heures seulement, et fut suivie d'une prostration presque complète; aveugle et chancelant, le malheureux chien se traînait avec peine le long du navire; une violente convulsion vint secouer ses membres et le renversa dans la neige où, après s'être débattu quelques instants, il reprit connaissance et se remit sur ses jambes; mais de nouveaux accès se succédèrent rapidement jusqu'à ce que la mort vint enfin terminer sa pénible agonie. Elle se prolongea vingt-quatre heures, pendant laquelle je suivis attentivement les phases du mal dans le vain espoir d'en découvrir le principe et peut-être le remède; la dissection ne me révéla absolument rien; je ne trouvai de trace d'inflammation ni dans le cerveau, ni dans la moelle épinière, les centres nerveux ou les nerfs eux-mêmes. Plusieurs des symptômes étaient ceux de l'hydrophobie; mais l'animal buvait avidement, et la bave ne m'a pas paru être un véhicule du fléau; les chiens mordus ne furent pas plus promptement atteints que les autres.

A peine ce cas s'était-il fatalement dénoué, qu'une balle terminait les souffrances d'un troisième chien; sept périrent ainsi en moins de quatre jours; et je voyais avec consternation se fondre ainsi mes beaux attelages. J'essayais, j'essayais toujours, et toujours mes efforts échouaient tristement. Karsuk, mon second chef de file, le meilleur collier de ma meilleure bande, succomba l'un des premiers. Deux heures après l'invasion de la maladie, il était effrayant à contempler : jamais aucune créature vivante ne s'est montrée à moi avec une telle empreinte de férocité sauvage et redoutable. Pensant que le repos forcé lui ferait quelque bien ou que la violence de l'attaque s'épuiserait plus vite, j'ordonnai qu'on l'enfermât dans une grande caisse placée sur le pont; mais la captivité parut aggraver le mal. Il mordait le bois avec une furie indescriptible, et introdui-

sant ses dents dans une fente, il enleva la planche, éclat par éclat, jusqu'à ce qu'il eût pratiqué une ouverture assez grande pour y passer la tête; je le fis immédiatement fusiller. Ses yeux roulaient comme des boules de flamme, un de ses crocs était brisé, et un jet de sang coulait de sa gueule.

Bientôt après, un bel animal qui paraissait en parfaite santé, bondit soudain et, s'élançant avec un hurlement sauvage, tourna autour du port, puis revint près du navire où il fut pris de terribles convulsions. Je le fis attacher, mais il rompit ses liens, et nous dûmes le tuer aussi.

Trois autres succombèrent le même jour, et le 16 décembre je ne possédais plus que douze chiens; dix-huit étaient morts du fléau, et j'en avais déjà perdu quelques-uns par des causes diverses; huit jours après, il ne m'en restait plus que neuf.

Au premier abord, le lecteur ne pourra peut-être pas se rendre compte de l'étendue de ce désastre. Tous nos plans d'exploration reposaient sur les traîneaux, et mes attelages allaient se réduisant de plus en plus; je n'espérais pas conserver un seul chien, et si je ne réussissais pas à réparer cette perte, notre entreprise était irrévocablement condamnée.

M. Sonntag partageait mon anxiété. Après nous être inutilement épuisés de soins et d'efforts contre le fléau, il ne nous restait plus qu'à chercher les voies et les moyens pour remédier au mal et former des projets plus conformes à nos ressources actuelles.

Naturellement, notre première pensée fut d'avoir recours aux Esquimaux; s'il nous était possible d'amener quelque tribu auprès du navire, nous pouvions espérer qu'elle nous prêterait ses chiens en retour de notre promesse de la nourrir elle-même, soit de nos provisions, soit des produits de notre chasse, pendant tout le temps que ses attelages seraient employés à notre service.

Hans fut appelé au conseil : il nous apprit qu'une famille

vivait à cent quatre-vingts kilomètres vers le sud, à l'île Northumberland, quelques autres à quatre-vingt-dix kilomètres plus loin, au midi du détroit de la Baleine, et peut-être une ou deux moins loin de nous. Nous n'hésitâmes pas longtemps, et il fut décidé que s'il nous restait encore assez de chiens à la lune de décembre, Sonntag, accompagné de son conducteur favori, prendrait le traîneau et tâcherait d'entrer en communication avec les naturels; si, au contraire, nous n'avions plus un seul attelage, je me rendrais moi-même à pied à leurs stations et je ferais de mon mieux pour amener les Esquimaux au Port Foulke ou à Etah. Mais la lune n'était pas encore levée, et pendant ces longues ténèbres, il nous fallait attendre encore, et désirer avec ardeur que la fin de ce mois fût moins malheureuse que le commencement.



CHAPITRE XV.

Le minuit polaire. — Départ de Sonntag. — L'obscurité. — La routine quotidienne. — La veillée de Noël. — La fête. — Le repas.

22 décembre.

Le soleil a atteint aujourd'hui sa plus grande déclinaison australe.

Pour moi, ces quatre semaines ont été une période de soucis amers, et je suis heureux de sentir que nous redescendons maintenant la pente des ténèbres boréales. La mort de mes chiens m'accable de tristesse, et mon chagrin redouble à la pensée que cette mort envoie Sonntag au milieu des dangers de la sombre nuit polaire.

Mon ami est parti hier. — Le résultat de nos longues discussions est qu'il ne nous restait aucune autre alternative. Hans assure que les Esquimaux se rassemblent près du cap York au commencement du printemps, et que si nous avions attendu jusqu'au jour, il serait trop tard pour les atteindre. Il espère en trouver peut-être encore à Sorfalck ou à quelque autre station au nord du détroit de la Baleine, et il ne doute pas que le voyage soit des plus faciles, même s'il faut aller à l'île Northumberland ou à Netlik, encore plus loin. Sonntag, impatient d'essayer ses forces, se fatiguait à

attendre la lune et une température favorable ; nous décidâmes que Hans serait son unique compagnon : il est contre toutes les règles des voyages arctiques d'entasser trois hommes sur un même traîneau, et je n'avais aucune preuve que mes soupçons à l'endroit du pauvre Péter fussent basés sur des faits. Sonntag croit toujours à l'innocence de son conducteur, et il est certain que celui-ci, beaucoup mieux que le Danois Jensen, saura le guider vers les villages des naturels. La maladie a disparu depuis six jours, et nous laisse neuf beaux chiens qui composent un attelage assez présentable.

Les préparatifs n'ont pas été longs. Avec des peaux de buffle, Hans s'était fabriqué un sac pour servir de couchette ; Sonntag en emporte un de fourrure d'ours qui nous vient d'Upernavik. Ils se munissent de provisions pour douze jours, mais ne pensent pas être si longtemps absents, même s'ils sont obligés de pousser jusqu'à l'île Northumberland, qu'on peut facilement atteindre en deux étapes. En décembre 1854, Sonntag et moi nous en avions employé trois, mais les chasseurs indigènes s'y rendent parfois tout d'une traite. Notre ami n'a pas voulu s'embarrasser d'une tente : naturellement l'Esquimau Hans est profès dans l'art de construire des huttes de neige, et son maître a déjà pris de bonnes leçons dans son premier voyage. Si la glace n'est pas assez solidifiée autour du cap Alexandre, ils franchiront le glacier et fileront directement sur Sorfalik ; ils n'y trouveront probablement point d'Esquimaux et traverseront le détroit pour atteindre l'île, à moins qu'ils n'aient de bonnes raisons pour continuer à suivre la côte jusqu'à Péteravik, trente-six kilomètres plus au sud.

Le temps était toujours fort mauvais et le vent ne nous laissait aucun repos, mais hier matin il s'est calmé subitement ; le thermomètre marquait — 30° C., aujourd'hui il est remonté à 19° C., la température est plus douce, une neige légère tombe par instants, et le voyage s'effectuera,

j'espère, dans de bonnes conditions; nos touristes nous ont quittés depuis trente-six heures, et sans doute ont déjà doublé ou traversé le cap, borne méridionale de la baie Hartstène.

Ce départ a été l'événement de la semaine, et pour quelques moments a arraché officiers et matelots à la léthargie par laquelle ils se laissent peu à peu gagner, en dépit de mes efforts. Sonntag était plein d'ardeur, et tout joyeux de cette course aventureuse, il me promettait de ramener bientôt les Esquimaux et leurs chiens. De son côté, Hans se pavanait au moment de s'éloigner; très-fier de son importance, il claqua vigoureusement son fouet, l'attelage bondit dans ses harnais et partit au grand galop. Le traîneau glissait rapidement, et pendant qu'autour de lui la neige, soulevée par les chiens, rejaillissait au clair de lune, nous criâmes trois fois : Hip ! hip ! hurrah !

23 décembre.

J'ai eu cette nuit un rêve étrange et qui me poursuit sans cesse; si j'étais superstitieux, j'y verrais certainement un présage de malheur. Accompagné de Sonntag, je me trouvais au loin sur la mer glacée, lorsqu'un terrible craquement retentit dans les ténèbres, et une profonde crevasse étendit entre nous sa coupure béante; elle allait grandissant, grandissant toujours.... puis la glace se détacha à grand bruit et vogua avec une rapidité effrayante sur les eaux noires de la mer houleuse, emportant mon cher et brave compagnon que je vis encore longtemps debout sur son radeau de cristal, sa haute taille se profilant en noire silhouette sur une bande de lumière qui s'étendait sur l'horizon lointain.

Notre vie s'écoule avec une insupportable monotonie; c'est à peine si quelque incident vient de loin en loin marquer les étapes de cette ennuyeuse traversée de la longue nuit polaire. Je ne suis pas entièrement rassuré sur les

périls que peut courir Sonntag, mais je ne saurais m'empêcher de lui porter envie, et je ne m'étonne pas, qu'indépendamment de l'importance capitale de ce voyage, il ait été si pressé de partir; une tournée aux stations des Esquimaux et quelques jours de lutte avec la tempête l'arrachent aux tristesses de cette interminable attente. Que ne préférerais-je pas à notre inactivité forcée, à l'intolérable routine de notre vie !

Les semaines succèdent aux semaines, et toujours nous emboîtons le pas avec une régularité désespérante.

Sans les cloches, « ces cloches sans fin, » je crois que nous resterions couchés dans l'éternelle nuit pour sommeiller jusqu'à l'aube du jour. Elles nous disent les heures et les demi-heures, appellent les quarts de veille, et nous gouvernent encore plus souverainement que sur mer. Un coup sonne le déjeuner, deux la collation, quatre le dîner; à six coups on éteint les lumières, à sept nous rouvrons les yeux à la pâle et faible lueur de la lampe, pour continuer encore cette interminable évolution d'occupations monotones, de paresse obligée, d'écœurant ennui.

Nos chasseurs, par habitude et par désœuvrement, poursuivent encore les renards et les rennes au clair de la lune, mais c'est poudre perdue : ils tirent au hasard.

Les travaux de l'observatoire vont leur train, et le jour de la semaine consacré au magnétomètre, ces messieurs peuvent se distraire en grimpant toutes les heures sur la banquette de glace ; on surveille soigneusement les occultations des satellites de Jupiter afin de rectifier les chronomètres si besoin en est; la marée monte et descend sans plus de souci de l'énorme poids qu'elle soulève que de notre constance à l'étudier.

Dodge vient de mesurer l'épaisseur de la glace ; elle est maintenant de six pieds et demi et descend jusqu'au bas de la quille : notre navire est complétement enchâssé dans son cadre de cristal. — Pour donner quelque occupation

aux matelots, je leur fais coudre, une heure par jour, les sacs de toile qui serviront ce printemps à nos voyages; les officiers me présentent leurs rapports quotidiens et le journal hebdomadaire est une récréation impatiemment attendue. Tous les matins le bibliothécaire est à son poste, et les livres continuent à être en grande faveur, mais les journées sont bien longues et l'équipage tue les dernières heures de la veillée (je n'oserais dire du soir) à fumer et à jouer aux cartes. Je vais plus souvent dans le carré des officiers, mais je n'oublie pas ma partie d'échecs avec Knorr; tant que Sonntag était ici, nous passions presque tous nos moments de loisir à deviser de nos projets de voyage vers le nord; calculant très-exactement tout ce que nous ferions quand le jour aurait lui, et la part qui reviendrait à chacun dans la tâche marquée.

Ainsi, nous nous traînons péniblement vers l'aube tant désirée, et chaque heure de ténèbres nous paraît plus lente et décolore un peu plus notre sang ; elle enlève l'élasticité de notre marche, allonge notre figure, creuse nos joues et éteint par degrés le rire joyeux ; elle arrête le mot plaisant dans la cale et dans la cabine, et sans nous amener encore à nous confesser tout haut, nous force à avouer que l'ennemi a souvent la victoire. Nous avons beau prendre vaillamment notre courage à deux mains, l'étrangeté de notre position est épuisée et le monde extérieur n'a plus rien de nouveau pour nous; la lune se lève et se couche sur le détroit glacé; la nature dort son long sommeil d'hiver. La mémoire se retourne involontairement vers les jours d'autrefois, et dans l'air étincelant et vif, par cette nuit froide et claire, je cherche le joyeux tintement des grelots, le traîneau encombré où on se serre encore pour faire place à un camarade, l'auberge au bord de la route, le souper fumant que l'hôte empressé apporte sur la table, les grosses bûches qui flambent en petillant; puis j'oublie la nuit, la neige, la gelée et ma pensée s'em-

plit de soleil, je revois « le banc sous le buisson d'aubépine!... » Mais hélas! que tout cela est loin de nous!

24 décembre.

La veille de Noël! Quel charme puissant! Quelle influence magique dans ces seuls mots! Que d'heureux souvenirs ils rappellent au cœur malade et à l'esprit fatigué! Un rayon de lumière descend sur notre pauvre navire prisonnier des ténèbres et nous parle des douces lueurs de l'aurore promise; et nous attendons celle-ci avec quelque chose de ce sentiment religieux qui anima autrefois les bergers de Judée devant la brillante étoile tout à coup apparue dans leur ciel.

Partout, dans ce vaste monde, le lever du jour est le lien qui nous unit dans une commune espérance, la joie s'éveille avec le soleil, et portées sur les ailes de l'aube, les ondes de lumière, joyeuses cloches de Noël elles-mêmes, entourent toute la terre de leur branle harmonieux : c'est comme un gai carillon annonçant au loin les nouvelles de paix. Le rayon vermeil réjouit le veilleur solitaire de la mer et le chasseur qui attise les charbons de son feu presque éteint; il pénètre dans l'humble case de l'esclave et dans la hutte de l'émigrant fatigué; il éveille le voyageur perdu dans la steppe de Tartarie et le sauvage habitant de la forêt; il console le pauvre et l'affligé comme le riche et le puissant; partout il nous illumine de sa clarté bénie; partout il parle au cœur; aussi bien sous l'étoile Polaire, que sous cette étincelante Croix du Sud, entrevue par le génie de Dante, si longtemps avant d'être signalée à l'admiration des hommes par les navigateurs du seizième siècle :

.... All altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch' alla prima gente.
(*Purg.*)

Jamais le navire n'a été si brillant qu'aujourd'hui ; diverses boîtes ont été retirées de leurs cachettes et par leur magique apparition feraient croire que les saints patrons de cette veillée de Noël, où les petits cadeaux entretiennent les amitiés de l'année, sont descendus chez nous en ambassade spéciale avant d'aller remplir les bas et les souliers des petits enfants, et de porter des dots aux filles pauvres de nos chers vieux pays. La table gémit sous le poids des étrennes, doux souvenirs de ceux qui ce soir parlent de nous autour du foyer de famille. Monceaux de bombons, gâteaux de toutes sortes, portant maintes tendres devises, sortent de leurs boîtes, et réjouissent les cœurs, tout en menaçant les estomacs d'indigestion.

Je seconde de tous mes efforts le zèle si louable que chacun déploie pour les préparatifs de demain. La cambuse ne contient rien de trop bon pour Noël, et Mac Cormick assure que le festin surpassera encore celui de son jour de naissance; malheureusement, il ne pourra lui-même en surveiller les apprêts : il est retenu au lit par un pied gelé, dans je ne sais quelle aventure de chasse. — Là-bas, personne n'aime à confesser que son cheval l'a jeté par terre; ici, on ne veut pas davantage avouer qu'on s'est laissé pincer par la gelée : c'est même le sujet habituel des plaisanteries du bord.

26 décembre.

Pour moi cette journée aurait été sans nuages si mes pensées n'avaient suivi Sonntag et ne s'arrêtaient pas si souvent sur la mort de mes chiens. Mes gens étaient heureux, et je me réjouissais d'autant plus de les voir ainsi, que leur bonheur est une garantie de santé.

La cloche du bord fut hissée au sommet du mât et pendant que celles des autres pays carillonnaient à toute volée sur un monde de joie, le nôtre sonnait ses notes claires dans les ténèbres et la solitude. Tout le monde étant réuni

dans le carré, nous remerciâmes le Ciel de toutes les grâces qu'il nous avait accordées, puis chacun s'occupa de sa tâche. Pas n'est besoin de dire que ces devoirs se rapportaient presque tous à la préparation du « dîner de Noël ». La cabine des officiers fut tapissée de drapeaux et les matelots recouvrirent les parois de leur chambre et les poutres transversales de bandes de flanelle rouge, blanche et bleue qu'on alla chercher dans les magasins. — Illumination générale : toutes les lampes furent mises en réquisition; on brûla des flots d'huile et le pont fut inondé de lumière. Sur les tables du festin on dressa deux énormes candélabres dont le bois fut recouvert de papier d'or et d'argent, de bandes de galon, de paillettes et de clinquants qu'on nous avait donnés à Boston pour des représentations théâtrales qui n'ont jamais eu lieu ; tout cela faisait un effet splendide, et deux douzaines de bougies illuminaient les salles.

Un peu avant le repas, les matelots m'invitèrent à visiter leur quartier, et je fus aussi enchanté de leur goût que de leur entrain. Coins et recoins étaient soigneusement balayés, nos hommes s'empressaient à leurs besognes diverses, et tous paraissaient contents, à l'exception peut-être du cuisinier : le succès de la fête reposait sur lui, et chacun de ses mouvements était attentivement surveillé. En m'arrêtant près du poêle rougi, je souhaitai un joyeux Noël à maître coq. — « Merci, capitaine, me dit-il, mais je n'ai guère le temps de penser à un joyeux Noël ; monsieur voit bien qu'il me faut faire cuire ces énormes rennes. » Et continuant d'arroser d'une main vigoureuse deux quartiers de venaison soigneusement gardés pour la circonstance, il donna la dernière touche à une marmite de soupe fort appétissante. Pensant l'encourager, je lui rappelai que ses labeurs finiraient aussitôt que le dîner serait servi ; mais avec cet esprit de suite naturel à l'esprit humain, et surtout à un cuisinier, il me répliqua immédiatement : « Plaise

au capitaine, j'espère travailler aussi longtemps que mon Père céleste m'en donnera la force. »

Quand je sortis de l'entre-pont pour passer dans le carré, les matelots poussèrent trois hourrahs en mon honneur, trois à celui de l'expédition, et je ne sais combien d'autres à leur propre adresse. Le pont était magnifique : on l'avait parfaitement nettoyé; au milieu se trouvait aménagé un vaste espace libre : Knorr me confia qu'il y aurait bal le soir. Brûler de l'huile fut cette nuit-là une manie générale; même la petite païenne, compagne de Hans, s'en était procuré un supplément, et avait illuminé sa tente en honneur de cette fête, dont la signification ne devait pas être très-claire pour elle. La tente de l'Esquimau était un joyeux nid de fourrures, et le petit Pingasuik, un lambeau de lard de phoque à la bouche en guise de sucette, riait et gazouillait comme le plus sage des enfants civilisés pourrait le faire dans ce jour très-chrétien. Jacob, le gras Jacob, s'ébaudissait dans son encoignure; il était depuis le matin d'une jubilation incomparable à l'idée de toutes les miettes qui resteraient d'un pareil festoiement, et pour s'entretenir la bouche, dévora tout un renard, pris dans les trappes de Jensen, et qu'on lui avait donné à écorcher. Près du navire, un groupe bruyant se pressait autour de deux grandes casseroles, dont on remuait le contenu avec des spatules de bois; par 38° C. au-dessous de zéro, des gourmets se fabriquaient des glaces et du punch à la romaine, sans avoir besoin de sarbotière brevetée et de réfrigérants chimiques.

A six heures, je dînai avec les officiers. Cristaux et faïences avaient, par quelque voie mystérieuse, connue seulement du maître d'hôtel, à peu près disparu depuis notre départ de Boston, mais nous ne manquions pas de vaisselle de fer battu, et chaque tasse contenait un bouquet de fleurs artistement découpées dans du papier colorié; une magnifique corbeille des mêmes matériaux occupait le

centre de la table, éclairée par notre superbe candélabre. Le dîner fut trouvé parfait, et la venaison nous consola de l'absence de la dinde traditionnelle. A neuf heures je quittai la veillée joyeuse et laissai à la discrétion d'un chacun le moment d'éteindre les lampes; ayant moi-même accordé ce privilége, je ne veux pas savoir si tous les autres règlements de la discipline du bord furent scrupuleusement observés. Heureux de voir que nos gens conservaient assez d'entrain pour s'amuser, je les encourageais de toutes mes forces. Chaque partie du « festival », comme ils nomment ce grand jour, a été conduite avec un ordre remarquable. Le bal vint à son tour, et quand je montai vers minuit pour donner mon coup d'œil à la *soirée*, je trouvai Knorr enveloppé de fourrures, assis sur une barrique et jouant du violon avec énergie, pendant que Barnum et Macdonald dansaient une gigue avec un magnifique entrain; puis Carl entraîna le maître d'hôtel à travers les vertigineux labyrinthes de la valse, et finalement Charley fit retentir le schooner des éclats de rire éveillés par son « pas de deux » avec Mme Hans. Le vieux cuisinier avait grimpé son échelle, et oubliant ses preoccupations et ses « rennes », applaudissait bruyamment les acteurs. Mais il en eut bientôt assez et s'éloigna de cette scène trop tapageuse pour lui. Une douzaine de voix lui criaient :

« Holà ! cuisinier, revenez donc et faites-nous voir comment on danse chez vous !

— Danser et faire toutes vos bêtises?... Mais il n'y a pas de femmes !

— Mais il y a Mme Hans, cuisinier.

— Pouah ! » et il replongea dans la cabine.



CHAPITRE XVI.

Le nouvel an. — Absence prolongée de Sonntag. — L'aurore boréale. — Profondeur de la neige. — Étrange douceur de la température. — La mer libre. — Remarques sur l'évaporation. — Nous attendons l'aube avec impatience. — Mon renard apprivoisé.

1er janvier 1861.

Les fêtes de Noël sont déjà oubliées et remplacées par de nouvelles ; nous venons de sonner à la fois le glas de l'année passée et la naissance de l'an de grâce 1861. Aussitôt que l'horloge marqua l'heure de minuit, la cloche du bord donna le signal et de la gueule de notre caronade une brillante flamme s'élança dans les ténèbres ; nos feux d'artifice sifflèrent et petillèrent dans l'air serein. A la lueur des fusées et des flammes du Bengale, projetant sur la neige une étrange et fantastique lueur, le bruit retentissant du canon et le branle de la cloche répétés par les échos des gorges avoisinantes ressemblaient aux voix des esprits de la solitude tirés en sursaut de leur repos.

J'attends avec anxiété le retour de Sonntag et de son compagnon ; depuis sept jours déjà, je compte les voir arriver à chaque instant ; je n'ai jamais pensé qu'ils trouvassent les Esquimaux à Sorfalik ou à Péteravik, mais voilà dix jours

qu'ils sont partis et ils auraient eu tout le temps d'aller au détroit de la Baleine et d'en revenir. Je suis d'autant plus soucieux que la lune est couchée et que la nuit vient s'ajouter aux autres difficultés du voyage. Il est vrai que Sonntag n'avait pas caché son désir de demeurer quelque temps parmi les naturels pour étudier leur langage, leurs habitudes, et les suivre dans leurs chasses ; il m'a donné à entendre que s'il pouvait trouver un prétexte raisonnable à une absence prolongée, nous ne le reverrions pas avant la lune de janvier. Cela me rassure un peu; il est même probable qu'il différera son retour, tant qu'il ne craindra pas de compromettre les intérêts de l'expédition.

5 janvier.

Je n'ai plus un seul chien : Général est mort il y a deux jours ! Pauvre animal ! je l'aimais encore plus depuis qu'il s'était remis de son dernier accident et promettait de nous être utile au traîneau. Le silence et la solitude se font ainsi de plus en plus autour de moi. Au commencement de l'hiver, je ne sortais pas du navire sans que toute la meute m'environnât de ses clameurs de joie et de ses ébats désordonnés; les corps de mes pauvres bêtes sont maintenant épars sur le port, à demi ensevelis dans la glace et la neige. Pour être moins effrayants, ils ne sont guère plus beaux à voir que ces figures nues, tordues et roides que les deux poëtes errants trouvèrent sous le ciel noir et les vapeurs épaisses parmi les eaux glacées du froid royaume de Dis. Il y avait dans ces chiens un instinct de sociabilité qui, en dehors des grands services qu'ils nous rendaient, leur gagnait l'affection générale, et nous sommes tous et pour longtemps fort attristés de cette perte.

Mais il m'est impossible de me passer d'un favori quelconque; depuis la mort de Général, Jensen a réussi à me prendre un jeune renard femelle, et la rusée petite créature est maintenant pelotonnée dans une seille pleine de

neige au coin de ma cabine : elle écoute le grincement de ma plume et semble chercher ce que cela signifie. Je m'occupe fort de son éducation, et j'ai déjà obtenu quelques succès. Elle était très-sauvage lorsqu'on me l'apporta, mais je la laissai tranquille les premiers jours, et elle se fait peu à peu à sa nouvelle habitation. Mon renardeau a atteint les trois quarts de sa croissance, pèse quatre livres et demie, et sa longue et fine fourrure est de la couleur de celle du chat de Malte ; on lui apprend à répondre au nom de Birdie.

6 janvier.

J'ai souvent été frappé de l'absence presque complète des aurores boréales sur notre horizon : jusqu'ici je n'en avais pas vu de très-belles, mais aujourd'hui, à deux reprises différentes, à onze heures du matin et à neuf heures du soir, nous avons été plus heureux. Dans les deux cas, leur foyer, relevé de notre observatoire, se trouvait au S. O. vrai et à trente degrés au-dessus de l'horizon. L'arc de la première n'était pas continu, mais très-intense ; celui de ce soir fut parfait, et, phénomène que je n'avais pas rencontré jusqu'ici, un second arc beaucoup plus vague s'étendait à vingt degrés au-dessus. Pendant près d'une heure, une bande étroite de brillantes stries n'a cessé de s'allumer et de s'éteindre dans la direction O. N. O.

La rareté des aurores boréales est encore plus marquée ici qu'au Port Rensselaer ; il semble que nous ayons presque dépassé les limites du théâtre de ces phénomènes ; la région de leurs plus grandes splendeurs est sans doute entre dix et vingt degrés plus au sud. Comme je l'avais déjà observé pendant mon hivernage de 1853-54, on les voit le plus souvent du côté de l'ouest, et Jensen m'assure qu'il en est de même à Upernavik, où leur apparition est plus éclatante et beaucoup moins rare.

L'aurore boréale observée ce matin était beaucoup plus



Aurore boréale.

belle que celle du soir, et j'ai vu peu de spectacles plus imposants et plus sublimes. Entre parenthèse, il est assez étrange d'employer les mots matin et soir lorsque la pendule seule nous marque les divisions du temps; c'est par habitude que nous disons l'avant ou l'après-midi, car si par malheur, nous perdions notre compte, nous appellerions le matin soir et le soir matin, sans pouvoir découvrir notre erreur autrement que par des observations astronomiques.

Mais revenons à l'aurore boréale.

J'errais péniblement parmi les icebergs de l'entrée du port, et quoique si près de midi, je tâtonnais dans les ténèbres sur la glace raboteuse; tout à coup de dessous le nuage noir qui couvre l'horizon, s'élance un rayon brillant qui illumine l'espace d'une étrange lueur, puis s'éteint en laissant l'obscurité encore plus profonde. Bientôt une immense arche de lumière se déploie sur le ciel et renferme la nuée sombre dans son énorme cintre; le jeu des rayons qui jaillissent de sa courbe aux franges étincelantes est des plus capricieux et semble mêler les flammes de l'incendie avec les lueurs de l'aube. La lumière se fait toujours plus vive, et, au lieu de croître uniformément, donne l'idée d'une marée aux flots mouvementés et multicolores. D'abord calme et paisible, la scène devient bientôt d'une splendeur éclatante; la large coupole du ciel est en feu; l'incendie, plus terrible que celui qui illumina jadis les cieux au-dessus de Troie en flammes, jette ses effrayantes clartés à travers le firmament; les étoiles pâlissent devant ses merveilleux reflets comme devant le lever d'un soleil resplendissant. Je vois trembloter et s'évanouir tour à tour et puis ensemble, Andromède, Persée, Capella, la Grande-Ourse, Cassiopée et la Lyre et toutes ces belles constellations qui, à ces hautes latitudes, décrivent, sans se coucher jamais, leur cercle régulier autour de l'étoile Polaire. Le fond de la lumière est rougeâtre, mais toutes les nuances viennent s'y mêler tour à tour.

Des bandes jaunes et bleues se jouent dans ces sinistres clartés; tombant à la fois de l'intérieur de l'arche illuminée, elles se fondent ensemble et jettent dans l'espace des lueurs d'un vert livide, qui peu à peu domine le rouge du fond. Le bleu et l'orangé se mêlent dans leur course rapide, des stries violettes apparaissent sur la large zone jaunâtre et des myriades de langues de flamme blanche formée de toutes ces couleurs réunies s'élancent vers le zénith comme vers un centre commun d'attraction.

Les reflets de ces teintes variées sur les objets environnants étaient vraiment admirables. Les formes fantastiques des innombrables icebergs, isolés ou en groupes, se projetaient vaguement sur la mer, et leur sommet s'éclairait d'une morne lueur, rappelant celle que revêtent les monuments de Naples sous les feux du Vésuve. Sur la cime des montagnes, sur la blanche surface des eaux glacées, sur les rochers à pic, la lumière resplendissait, s'éteignait, se rallumait encore comme si l'air eût été rempli de météores phosphoriques, décrivant une ronde capricieuse et sauvage au-dessus de quelque gigantesque cité des morts. La scène était muette, et cependant les sens déçus semblaient percevoir comme des sons non terrestres, accompagnant ces éclairs rapides; et l'on croyait entendre :

.... Les sourds gémissements et les luttes funèbres
Des héros d'Ossian, roulant dans les ténèbres.

13 janvier.

Ce mois poursuit sa course au milieu des tempêtes. La bise continue à souffler et les rafales remplissent la nuit de leurs gémissements lugubres. Cependant l'air est presque toujours serein et il n'est tombé que peu de neige depuis novembre : sa profondeur totale est de 53 pouces $\frac{3}{4}$. Je suis de plus en plus frappé de la différence des conditions météorologiques entre notre station et Port Rensselaer. Là-

bas l'humidité et les coups de vent étaient presque inconnus; il faisait extrêmement froid et l'atmosphère s'y maintint généralement calme pendant tout l'hiver. Ici, la température est plus douce que Parry ne la trouva à l'île Melville, les tempêtes sont fréquentes et la quantité de neige est vraiment étrange; au moins les rafales nous sont utiles à quelque chose, elles la balayent au loin, ou bien la pressent et la durcissent de manière que nous pouvons y marcher aussi facilement que sur la glace unie; elle est pilée, broyée comme le sable des allées d'un parc.

Je l'ai dit plus haut, j'attribue ces étonnants phénomènes à notre proximité de la mer libre; naturellement, nous ne savons pas jusqu'où peut s'étendre celle-ci, mais ses limites doivent être assez espacées puisqu'elle influe si puissamment sur l'état de l'atmosphère. Il semble en effet que nous nous trouvions au centre même d'action des Cyclones arctiques. Les vents du nord, prétend le poëte, « sont bercés dans les abîmes béants qui s'ouvrent sous l'étoile Polaire, » et certes on dirait que nous sommes tombés dans un de ces gouffres profonds où les tempêtes sont non-seulement bercées, mais engendrées.

Tout cet hiver, j'ai fait une série d'expériences qui nous donnent d'intéressants résultats. Elles m'ont porté à conclure que l'évaporation a lieu, même par les plus basses températures et que ces vapeurs se condensent quand l'air paraît tout à fait serein. J'ai exposé à ciel ouvert plusieurs tables de glace unie, soigneusement mesurées; j'ai recueilli les légers flocons qui s'étaient déposés sur elles, et qui, réduits à la densité de la neige récemment tombée, s'élèvent à sept huitièmes de pouce. Pour m'assurer de l'évaporation, j'ai suspendu à l'air libre des lames unies de glace formée dans des assiettes peu profondes et quelques lambeaux de flanelle mouillée : la flanelle sèche parfaitement en peu de jours et les tablettes de glace disparaissent d'une façon lente et régulière. Je les pèse toutes les quarante-huit

heures, et il est curieux d'observer ces petites rondelles circulaires se fondant silencieusement et s'évanouissant en invisible vapeur, pendant que le thermomètre demeure au-dessous de 18° à 20° C.

Pas n'est besoin du reste de ces expériences pour constater l'évaporation à basse température : les jours de *lessive*, le linge est étendu dans les agrès du navire ou sur des cordes au-dessus de la glace, comme celui qu'on voit le lundi soir dans les cours de nos fermes ; quelle que soit l'intensité du froid, il est parfaitement sec avant la fin de la semaine.

16 janvier.

Nos yeux se tournent anxieusement vers le sud, attendant avec impatience l'apparition de l'aube, avant-courrière du moment où l'antique et toujours jeune Aurore, surgira de la mer pour laisser tomber de ses doigts roses un rayon de joie au milieu de nos ténèbres.

Il y a presque un mois que nous avons passé la plus sombre des journées de l'hiver et il s'écoulera bien des heures encore avant que la lumière nous revienne ; il est grand temps qu'à midi une faible lueur apparaisse sur l'horizon. Nos esprits puisent une surexcitation presque fébrile dans cette attente. Quant à moi je cherche à la tromper en éduquant mon petit renard.

Birdie est décidément apprivoisée et me fait grand honneur. C'est la plus futée petite créature qu'on puisse voir ; à ma table, comme dans mes affections, elle a pris la place du pauvre Général ; bien plus, elle se couche sur mes genoux, ce qui ne fut jamais permis à son prédécesseur. Elle est à peindre avec ses mignonnes petites pattes posées sur la nappe ; adroite, bien élevée, elle est surtout fort gourmande : lorsqu'elle savoure un morceau friand, ses yeux petillent de satisfaction ; elle s'essuie les lèvres et me regarde avec une coquetterie vraiment irrésistible. Si les

convenances et le respect d'elle-même mettent des bornes à son appétit, elle s'applique à prolonger un festin où elle trouve tant de plaisir. Bridie n'aime guère les mets trop épicés ; elle préfère sa nourriture *au naturel :* aussi on sert sur son assiette quelques petits morceaux de gibier. Elle a bien une fourchette, mais comme elle n'est pas encore assez au courant des usages de la civilisation pour la manier elle-même, j'en use pour lui présenter ses friandises; parfois elle manifeste quelque impatience, mais un petit coup sur le bout du nez lui rend le calme nécessaire et la préserve d'une indigestion.

Aussitôt que deux ou trois jours d'emprisonnement eurent familiarisé damoiselle Birdie avec ma chambre, je lui ai permis d'y courir çà et là; elle n'a pas tardé à grimper l'œil-de-bœuf au-dessus de ma tête, et à découvrir des fentes à travers lesquelles elle peut humer l'air frais du dehors. Pour y atteindre, elle saute sur les étagères, sans souci des objets précieux et fragiles qui s'y trouvent, et rien ne peut l'arracher de son réduit, si ce n'est le dîner : dès qu'elle aperçoit son assiettee chargé de venaison, elle descend à loisir, se hisse doucement dans mon giron, me regarde avec ses doux yeux pleins d'attente, passe sa petite langue sur ses lèvres et aboie d'une façon charmante si le commencement du repas est trop longtemps différé.

J'ai essayé de la corriger de cette habitude de grimper au plafond en l'attachant avec une chaîne que Knorr m'avait fabriquée d'un bout de fil de fer, mais elle prit son esclavage tellement à cœur que je la délivrai bientôt : ses efforts pour se débarrasser de ses entraves étaient tout à fait amusants, et elle a bien conquis sa liberté. Elle essayait sans cesse de briser sa chaîne, et ayant réussi une fois, semblait déterminée à ne pas échouer dans ses nouvelles tentatives. Aussi longtemps que je la surveillais, elle restait assez tranquille, blottie dans son lit ou sa seille de neige; mais si mes yeux ne la suivaient plus ou qu'elle me crût endormi, elle tra-

vaillait dur pour se tirer d'affaire : elle se reculait aussi loin qu'il lui était possible, puis, s'élançant soudain, bondissait jusqu'au bout de sa chaîne en se donnant une telle secousse qu'elle retombait sur le plancher les quatre fers en l'air; elle se relevait, palpitant comme si son petit cœur allait se briser, lissait sa fourrure en désordre et recommençait encore : la rusée se couchait d'abord très-paisiblement, puis elle inclinait la tête et suivait de l'œil sa chaîne jusqu'au clou du plancher; elle se levait, marchait avec lenteur vers ce point, hésitait quelques secondes et bondissait de nouveau. Pendant tout ce manége, elle ne me perdait pas de vue, et au moindre de mes mouvements, se laissait choir par terre et faisant semblant de dormir.

Ma petite amie est propre et nette; elle se brosse sans cesse, son bain de neige est sa récréation favorite; de son nez mignon, elle fouille les flocons blancs, se roule, se frotte et s'ensevelit à demi; puis elle s'essuie avec ses pattes de velours, et quand sa toilette est finie, elle grimpe de ses doigts délicats sur le rebord de la seille, regarde autour d'elle d'un air entendu, et pousse les plus jolis petits cris du monde; c'est sa manière d'appeler l'attention sur sa personne; lorsqu'on l'a assez admirée, satisfaite d'avoir bien joué son rôle, elle secoue plusieurs fois sa fourrure lustrée et se glisse dans son lit aérien pour y dormir.



CHAPITRE XVII.

La nuit polaire.

20 janvier.

L'aurore va paraître!

Une vague blancheur crépusculaire s'est montrée aujourd'hui vers le sud à l'heure de midi, et quoiqu'elle fût à peine perceptible, nous en avons été tous délicieusement remués. A notre assemblée du dimanche, j'ai lu ces lignes de l'Ecclésiaste :

« Il est vrai que la lumière est douce et qu'il est agréable de voir le soleil. »

Et elles ont fourni le texte de notre conversation du soir; nous nous sommes longuement entretenus de l'avenir et de tous les travaux que le dieu du jour nous ramènera.

Nous sentons tous maintenant se soulever peu à peu le voile de la nuit, et le poids des ténèbres nous paraît moins lourd. Mes gens avaient épuisé tous les amusements à leur disposition; le journal est décédé de mort naturelle, les représentations théâtrales sont impossibles, rien ne venait plus rompre l'uniformité de nos longues heures.

Mais bientôt tous ces ennuis ne seront qu'un souvenir. Avant longtemps nous n'aurons plus le loisir de chercher des distractions et la nuit polaire sera ensevelie dans les

ombres du passé. Il nous tarde de la voir finir : nous soupirons après la lumière et le travail.

Dites ce que vous voudrez, parlez de résolution virile, de courage, d'audace et de toutes les ressources de l'esprit : la nuit arctique est une épreuve sévère. Physiquement, nous l'avons bien traversée ; nous sommes et avons été toujours en très-bonne santé ; docteur du bord, je suis un médecin sans malades ; disciples de Démocrite plutôt que d'Héraclite, nous nous sommes toujours moqués du scorbut et autres sources de maladie. Et nous avons réussi à merveille. Si le scorbut apparaît sournoisement avec le régime de la viande salée et des portions congrues, auxquelles nous n'avons pas été réduits, il est aussi amené par le découragement et le sang aigri d'un équipage malheureux et fatigué.

Mais si la nuit polaire peut être supportée sans grand danger pour la vie physique, comme elle pèse lourdement sur les facultés morales et intellectuelles ! Les ténèbres qui depuis si longtemps enveloppent la nature, nous ouvrent un monde nouveau auquel nos sens ne peuvent s'accoutumer. Dans la chère patrie, le gai soleil levant appelle au travail, le calme du soir invite au sommeil, et la transition du jour à la nuit et de la nuit au jour calme l'esprit et le cœur et soutient le courage au milieu de la bataille de la vie. Tout cela, nous ne l'avons plus, et dans cette éternelle et ardente aspiration après la lumière, fatigués que nous sommes par l'immuable marche du temps, nous ne pouvons trouver le repos au sein de l'immense nuit. La grandeur de la nature cesse d'appeler nos sympathies émoussées. Le cœur soupire après de nouvelles associations d'idées, de nouvelles impressions, de nouvelles amitiés. Cette sombre et lugubre solitude écrase l'intelligence ; la tristesse qui règne partout hante l'imagination ; le silence profond, sinistre, ténébreux se transforme en terreur.

Et néanmoins la nuit polaire n'est pas sans charmes pour l'amant de la nature; les soudaines lueurs de l'aurore boréale, le jeu du clair de lune sur les collines et les icebergs, l'admirable clarté des étoiles, l'immensité des champs de glace, la majesté grandiose des montagnes et des glaciers, la sombre violence des tempêtes, tout cela est beau et sublime, tout cela parle son langage, — un langage dur, rude sans doute, mais austère et sain.

Ici la nature est gigantesque. Du fond de la mer vitreuse, les falaises surgissent et dressent leur front noir et sourcilleux sur le désert désolé des eaux glacées. Les pics des montagnes brillant dans la froide et claire atmosphère, percent les cieux de leur tête chenue sur laquelle sont accumulées les neiges d'innombrables siècles. Les glaciers versent en flots immenses leurs torrents de cristal dans la mer. L'air pur et froid est d'une transparence parfaite, les étoiles le traversent de leurs flèches aiguës et la lune l'inonde de sa pâle et diffuse clarté. Tout est froid, tout est sans couleur sous le voile éthéré de la nuit. A l'orient ne s'ouvre aucune porte lumineuse : nul rideau d'or et de cramoisi ne retombe au couchant; ni dans l'air, ni sur le sol, le vert, le bleu et le pourpre ne se fondent en une gracieuse harmonie. Sous l'ombre de la nuit éternelle, la nature n'a pas besoin de manteau. Les hautes falaises, les glaces de la mer et des montagnes, se découpent avec une égale netteté et se dressent dans la solitude. Sombre prêtresse de l'hiver polaire, celle-ci a tout revêtu du même linceul.

Que de fois, pendant l'immense nuit, j'ai contemplé cette nature sous ses différents aspects ! Je sympathisais avec elle, me réjouissant dans sa force et me reposant dans sa paix. J'ai été témoin de ses jeux d'enfant et j'ai tressailli aux rugissements de sa colère. J'ai marché dans les ténèbres quand la rafale faisait rage à travers les collines et se ruait sur la plaine. J'ai erré sur la grève quand on n'entendait d'autre bruit que le sourd craquement des gla-

ces s'élevant ou s'abaissant avec la marée. Je me suis avancé au loin sur les eaux congelées, en écoutant la voix gémissante des icebergs captifs, je suis monté sur le glacier où roule l'avalanche, sur la crête des collines où les tourbillons de neige, courant sur les rochers, chantaient leur plainte monotone, je suis descendu dans la vallée lointaine où s'endorment tous les bruits, où l'air est solennel et muet comme la tombe.

C'est là que la nuit arctique est le plus imposante, c'est là qu'elle se révèle, c'est là qu'elle déploie ses merveilles et se joue de nos imaginations. Au-dessus les cieux, au-dessous la terre, sont ensevelis dans l'éternelle paix. Nulle part le souvenir et le mouvement de la vie. Je suis seul au milieu des collines puissantes, leurs hautes crêtes se perdent dans la voûte grisâtre du firmament; les noirs rochers se détachant sur leurs pentes blanchies sont les gradins d'un immense amphithéâtre; l'esprit ne trouvant aucun repos sur leurs chauves sommets va se perdre dans l'espace; la lune, fatiguée de ses longues veilles, disparaît derrière l'horizon; les douces influences des Pléiades ne nous parviennent plus. Cassiopée, Orion, Andromède, toute l'armée infinie des constellations ne peuvent envoyer une étincelle de joie dans cette atmosphère morte. Froides et sans vie, elles ne disent rien au cœur. L'œil se lasse de les contempler et revient sur la terre; l'oreille écoute si quelque bruit ne va pas rompre ce silence qui l'accable, mais aucun pas ne retentit, aucune bête sauvage ne hurle dans la solitude. Pas un cri, pas un murmure d'oiseau, pas un arbre dont les ramilles puissent recueillir les murmures ou les soupirs du vent. Dans ce vide immense, je n'entends que les pulsations de mon cœur, le sang qui court dans mes artères me fatigue de bruits discordants : le silence a cessé d'être une chose négative, il est maintenant doué d'attributs positifs. Je l'écoute, je le vois, je le sens ! Il se dresse devant moi comme un spectre, remplis-

sant mon esprit du sentiment de la mort universelle, proclamant la fin de toutes choses et annonçant l'éternel avenir. Je ne puis plus l'endurer : m'élançant du rocher où je m'étais assis, je fais lourdement crier la neige sous mes pieds pour écarter l'horrible vision; et le plus léger bruit courant dans la nuit, chasse le terrible fantôme.

Il n'est rien de plus effrayant dans la nature que le silence de la nuit polaire[1].

1. En regard de ces impressions, il est peut-être bon de placer celles que le Dr Kane puisa dans des scènes identiques. (*Trad.*)

« .... Le firmament arctique a des beautés indescriptibles. Il semble si rapproché de nos têtes ! les étoiles y déploient une ampleur de rayonnement, et les planètes mêmes un scintillement à déjouer tous les calculs de l'astronomie. Je voudrais, mais je ne puis décrire quelques-unes de ces scènes de nuit ; — alors que foulant le pont du navire, ou la glace d'alentour, il me semblait que la vie de la terre était suspendue, avec ses mouvements, ses bruits, ses couleurs, toutes ses harmonies enfin; alors que plongé, des yeux et du cœur, dans l'abîme étoilé où les astres décrivent des cercles radieux autour d'un centre inconnu de lumière, — je venais à m'écrier humble et respectueux : « Seigneur ! quelle est la créature digne de te préoccuper?... Et que de fois aussi, ramené des profondeurs de l'espace sans bornes, sur notre pauvre terre, sur le sol natal, laissé derrière nous, avec ses constellations d'un autre hémisphère, j'ai laissé courir mes pensées vers les cœurs qui battaient *là-bas* à notre nom, jusqu'à ce que je me perdisse dans le souvenir de ceux qui ne sont plus; — et ceux-là m'entraînaient de nouveau dans l'infini des cieux. » (Dr El. Kane, *Arct. Expl.*, vol. II, p. 425-426.)



CHAPITRE XVIII.

Absence prolongée de M. Sonntag. — Je me prépare à aller à sa recherche. — Arrivée des Esquimaux. — Triste nouvelle. — Hans et sa famille ; — son récit.

Sonntag et Hans nous avaient quittés depuis un grand mois, et plusieurs jours de la lune de janvier s'étant écoulés sans nous les ramener, je commençai à être fort sérieusement inquiet. Ou ils avaient éprouvé quelque accident, ou ils se trouvaient retenus chez les Esquimaux par une cause impossible à déterminer. J'envoyai d'abord M. Dodge au cap Alexandre, pour constater, d'après leurs traces, s'ils avaient passé autour ou au-dessus du promontoire ; il put suivre les marques du traîneau pendant neuf kilomètres seulement ; depuis le mois de décembre, les glaces s'étaient brisées et avaient dérivé vers la mer. Il ne vit point de vestiges dans les passes du glacier, il nous fut démontré qu'ils avaient contourné le promontoire. Je me préparai à les y suivre avec une troupe de nos gens ; si nous découvrions quelque empreinte sur la glace ferme au delà du cap, je verrais ce qu'il me resterait à faire ; si nous ne trouvions rien, il n'y aurait plus à douter que malheur ne fût arrivé à nos compagnons, et je pousserais

ma route vers le sud, jusqu'à ce que j'eusse atteint les Esquimaux : il me fallait absolument communiquer avec eux le plus tôt possible. Quoique la température fût maintenant au-dessous de — 45° C., le soin minutieux que je fis apporter aux préparatifs des objets de campement ne nous laissait guère de craintes à ce sujet. Pendant l'absence de Dodge, le mercure ayant gelé pour la première fois, je fus assez extravagant pour en faire une balle que je glissai dans ma carabine et dont je perçai une planche épaisse, et pourtant notre officier, un de mes plus robustes marins, revint de sa marche de douze heures en se plaignant d'avoir eu trop chaud, et déclarant qu'il se garderait bien de se couvrir de tant de fourrures lorsque je l'enverrais de nouveau dans les hummocks et les amas de neige. Sous son pardessus de buffle, il transpirait.

Le matin du 27, le traîneau fut chargé de notre léger bagage, et nous allions partir, quand une tempête violente se déchaîna et nous retint à bord ce jour-là et le lendemain. Le 29, le vent se calma de bonne heure, nos hommes mettaient leurs fourrures, et j'étais dans ma cabine à donner mes dernières instructions à Mac Cormick, lorsque Carl, le matelot de quart, se précipita dans ma chambre en annonçant : « Deux Esquimaux ! » Émergeant des ténèbres, ils étaient venus jusqu'au navire sans avoir été signalés et même entrevus.

Supposant que ces gens-là n'auraient pas songé à nous visiter s'ils n'avaient d'abord rencontré notre ami, j'envoyai l'interprète pour les interroger. Il revint au bout de quelques minutes. Je lui demandai avec une anxieuse impatience s'il y avait des nouvelles de Sonntag. — « Oui. » — Je n'eus pas besoin de faire d'autre question, la physionomie de Jensen n'annonçait que trop la terrible réalité,... Sonntag était mort !

Je renvoyai Jensen auprès des Esquimaux pour veiller à tous leurs besoins et recueillir quelques détails. Tous deux

étaient pour moi de vieilles connaissances : Outinah, qui m'avait rendu d'importants services en 1854, et un robuste gaillard qui, ayant eu une jambe brisée par la chute d'une pierre, allait clopin-clopant avec une jambe de bois fabriquée en 1850, par le chirurgien de *l'Étoile du Nord*, et réparée par moi-même quelques années plus tard. Ils étaient venus sur un traîneau attelé de cinq chiens, et n'avaient fait qu'une étape depuis Iteplik, village au sud du détroit de la Baleine. Pendant une partie de la route, ils avaient couru vent debout, et le givre et la neige les couvraient de la tête aux pieds. On s'empressa de leur donner les soins nécessaires, et ils nous dirent bientôt le peu qu'ils savaient. Hans allait venir avec son beau-père et sa belle-mère; quelques-uns de ses chiens étaient morts, et il voyageait à petites étapes. Mon excursion vers le sud se trouvait donc inutile, et les préparatifs en furent discontinués.

Hans arriva deux jours après; à notre grande surprise, il était seul avec le frère de sa femme, le jeune garçon que j'avais vu au cap York; le père et la mère, ainsi que mes pauvres chiens, rendus de fatigue, étaient restés au delà du glacier, et Hans venait chercher du secours. Il se trouvait lui-même tellement harassé, qu'avant de le questionner, je l'envoyai se réchauffer et prendre quelques aliments. Une bande de nos marins alla à la rescousse des deux vieillards; on finit par les découvrir tapis dans un fossé de neige et grelottant de froid. Les chiens étaient blottis près d'eux; pas un ne pouvait bouger pied ou patte; aussi bêtes et gens furent empilés sur le traîneau et tirés jusqu'au navire. Dans la bonne chaleur de la tente de Hans, les Esquimaux se ranimèrent bientôt, mais les chiens gisaient presque sans vie sur le pont; ils ne pouvaient ni manger ni se mouvoir. Voilà donc tout ce qui nous restait de nos meutes splendides ! Voilà le résultat d'un voyage sur lequel j'avais fondé tant d'espoir ! Qu'était-il donc arrivé ?

1er février.

Hans m'a tout raconté, et je transcris ces détails avec la plus amère tristesse.

Les voyageurs avaient contourné le cap Alexandre sans difficulté; la glace était solide et ils ne s'arrêtèrent qu'à l'île Sutherland, où ils construisirent une hutte de neige et prirent quelques heures de repos. Continuant ensuite vers le sud, ils atteignirent Sorfalik, les Esquimaux n'y étaient pas et leur cabane tombait en ruine; ils s'en firent une de neige, et après s'être remis de leurs fatigues, ils partirent pour l'île Northumberland, pensant qu'ils ne trouveraient pas de naturels plus au nord du détroit. D'après le récit de Hans, ils devaient avoir fait environ sept ou huit kilomètres, lorsque Sonntag, se sentant un peu engourdi, sauta du traîneau et courut en tête des chiens pour se réchauffer. Un des traits s'embarrassa, le conducteur arrêta l'attelage et resta quelques minutes en arrière; il se hâtait de rejoindre son maître, lorsqu'il le vit enfoncer dans l'eau : une légère couche de glace recouvrant quelque fissure, ouverte par la marée, venait de se briser sous ses pas. L'Esquimau l'aida à s'en retirer, et ils retournèrent au plus vite vers la hutte qu'ils venaient d'abandonner. Le vent soufflait du nord-est, le froid était très-vif, et Sonntag ne voulut pas faire halte pour changer ses vêtements mouillés. Tant qu'il courut près du traîneau, il n'y avait rien à craindre, mais il fut assez imprudent pour remonter, et lorsqu'ils atteignirent Sorfalik, Sonntag était déjà roide et ne pouvait plus parler; Hans le transporta à la hutte, lui ôta ses habits gelés et le plaça dans son sac de peau; il lui fit boire de l'eau-de-vie, et ayant soigneusement bouché la cabane, il alluma la lampe à alcool pour élever la température et préparer du café; mais tous ses soins furent inutiles, et

Sonntag mourut après être resté un jour sans connaissance et sans avoir prononcé une parole.

Hans referma la hutte de manière que les ours ou les renards n'y pussent pénétrer ; il repartit pour le sud et arriva sans encombre à l'île Northumberland; les Esquimaux venaient d'abandonner leur village, mais il put se reposer et dormir dans une cabane; sous un amas de pierres il découvrit assez de chair de morse pour rassasier ses chiens. Le jour suivant, il atteignit Netlik, place également déserte, et s'avança vers le sud jusqu'à Iteplik, où il fut assez heureux pour rejoindre plusieurs familles logées, les unes dans la cabane de pierres, les autres dans des huttes de neige. En hiver les phoques se rassemblent en grand nombre autour du détroit de la Baleine et les Esquimaux vivaient au milieu d'une abondance inaccoutumée. Hans leur raconta son histoire, et charmés d'apprendre que nous étions près de leur ancien village d'Etah, Outinah et son compagnon à la jambe de bois réunirent leurs deux attelages et se préparèrent à le suivre.

Mais mon chasseur avait d'autres projets. Il n'était qu'à trois journées du navire, et le principal but de son voyage était atteint; mais au lieu de nous revenir tout de suite il donna de grands présents à de jeunes Esquimaux et les envoya au cap York avec mes chiens. Tous les cadeaux que Sonntag avait emportés aux naturels se trouvaient maintenant sans maître et il en usa largement. Et il me jure qu'il n'a ainsi disposé de mes biens et de ma meute que dans mon intérêt. « Voulez-vous que les Esquimaux sachent que vous êtes ici? Je le leur ai dit : ils vont venir et vous amener des meutes de chiens. » Pourquoi n'était-il pas allé lui-même au cap York? — Il se trouvait trop fatigué et s'était gelé un orteil en soignant M. Sonntag.

Malgré toutes ces protestations de zèle pour mon service, je soupçonne fort que certains ordres lui avaient été donnés par la partenaire de sa tente et de ses joies, et si les se-

crets de famille n'étaient pas mieux gardés que les autres, je découvrirais probablement que cette pointe au cap York n'avait d'autre but que d'amener ici les deux vieilles gens qui le reconnaissent pour gendre. Sous l'étoile Polaire même, les filles d'Ève gouvernent les destinées des hommes.

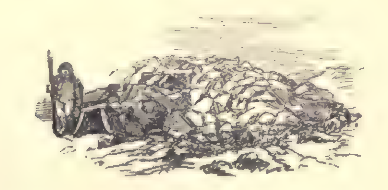
C'était encore la vieille histoire du cheval emprunté : le voyage fut long et difficile, les chiens surmenés, mal nourris, revinrent à Iteplik au nombre de cinq seulement; quatre pauvres bêtes, harassées, éreintées, étaient restées mourantes sur la neige.

2 février.

Outinah et Jambe-de-Bois nous ont quittés en nous promettant de revenir aussitôt qu'ils auront pourvu aux besoins de leurs familles; ils ont emporté force présents, et si ces cadeaux ne nous amènent pas leurs sauvages alliés, je ne sais vraiment plus que faire. Je les ai chargés de dire partout que je récompenserai généreusement ceux qui voudront me prêter ou me vendre leur attelage. Mais, hélas! les chiens sont rares, la plupart des chasseurs n'en ont pas de trop, et plusieurs n'en possèdent plus un seul. — Rien de ce que j'avais à leur offrir n'a pu induire les deux visiteurs à me céder un de ces précieux animaux; je ne suis pas avare de mes dons, et ces pauvres nomades des déserts de glace partent aussi riches que s'ils m'eussent cédé leur meute. Ils font valoir les nécessités de leur famille, et c'est là un argument auquel je ne saurais répondre; nos aiguilles et nos couteaux, et ces quelques morceaux de fer et de bois ne nourriraient pas les femmes et les enfants, et même avec l'espoir d'atteindre ce port d'abondance, deux cent soixante-dix kilomètres sont bien longs quand il faut porter le nouveau-né à travers le froid et les tempêtes d'une nuit polaire! Ma charité avait un double but : rendre un service réel à ces Esquimaux, puis stimuler leur cupidité et celle de toute la tribu qui, pour contempler leurs trésors, ne manquera

pas d'accourir à Iteplik. Je l'avoue, je n'ai que bien peu de chance d'obtenir des chiens; avec leurs attelages diminués par la maladie, il n'est pas probable que les naturels viennent nous chercher si loin.

Hans s'en tient à l'histoire d'hier, et après l'avoir minutieusement questionné pendant une heure, je ne sais rien de nouveau; je ne vois pas de raison plausible pour douter de la véracité de son récit, mais je ne comprends pas que Sonntag, qui avait l'expérience de ces voyages, ait entrepris de faire huit kilomètres avec ses vêtements trempés, surtout accompagné comme il l'était d'un chasseur habitué aux aventures des champs de glace, et qui lui-même est souvent tombé dans l'eau. Le traîneau et la bâche de toile qui renfermaient le chargement pouvaient, en un tour de main, former un abri temporaire contre la bise, et Sonntag n'avait eu qu'à se glisser dans le sac de peau, pendant que Hans aurait pris dans les bagages les habits de rechange qu'ils avaient emportés. Je ne puis non plus me faire à l'idée que mon ami ait pu vivre si longtemps sans lui laisser quelque message pour moi, et qu'une fois sorti de l'eau, il n'ait prononcé d'autre parole que l'ordre de retourner à la hutte de neige. Quoi qu'il en soit, toutes ces réflexions ne mènent pas à grand'chose; il était de l'intérêt de Hans de rester fidèle à celui qui sur le navire fut toujours son protecteur, et il serait aussi déraisonnable qu'injuste de le soupçonner d'une lâche désertion.



CHAPITRE XIX.

Sonntag. — Le crépuscule. — Une chasse aux rennes. — Les renards arctiques. — L'ours polaire. — Nouveaux Esquimaux. — Leur toilette. — La hutte de neige. — Leurs outils. — Une chasse aux morses.

Je ne fatiguerai pas le lecteur des tristes pensées que je retrouve à chaque page de mon journal pendant la période qui suivit cet événement désastreux. La perte de mes chiens pesait toujours sur mes plans d'avenir et la mort de M. Sonntag m'enlevait un aide presque indispensable. Adepte enthousiaste des sciences et rompu à tous les travaux qui peuvent s'y rattacher, son concours m'était des plus nécessaires, son âme sympathique et ses qualités viriles lui faisaient une large place dans mon cœur; la ressemblance de nos goûts, de notre caractère, le même âge, le même besoin d'affection avaient fait grandir de plus en plus une amitié née parmi les dangers et les fortunes diverses d'un premier voyage aux régions polaires.

L'obscurité diminuait peu à peu et l'aube permettait de chercher quelques distractions au dehors ; on recommençait à poursuivre le gibier ; même à midi il ne faisait pas encore jour, mais le crépuscule s'éclairait graduellement.

Les rennes avaient fort maigri et leur chair était filandreuse et sans goût, mais cela n'arrêtait pas le zèle de nos chasseurs qui finirent par en tuer quelques-uns. Un jour on annonça qu'un grand troupeau de rennes se trouvait auprès des magasins : chacun de prendre un fusil et de courir en toute hâte sur la colline pour entourer les animaux : l'équipage avait plutôt l'air de garçons échappés de l'école que d'hommes travaillant pour leur dîner. Trois rennes furent abattus malgré le tapage qui aurait pu les avertir de détaler au plus vite. Le thermomètre marquait — 42° C. Il soufflait une brise légère, l'air était piquant et on ne pouvait manier le fusil sans quelque risque pour les doigts; impossible de faire jouer le chien ou de charger avec les gants, et il y eut ce jour-là nombre de petites *brûlures*, comme nous appelions plaisamment les marques de la gelée. Mac Donald s'était saisi d'un vieux mousquet, une forte détonation retentit au milieu du bruit général, et Knorr, accourant aussitôt, s'enquit avec impatience quel gibier avait été tiré et de quel côté il avait pu s'enfuir. Notre matelot répondit froidement : « Il y a une demi-heure, je tenais là, au bout de mon fusil, un énorme, un monstrueux renne, et si j'avais pensé à presser la détente tout en sortant du navire, je l'aurais tué net, mais la poudre est si froide qu'elle ne veut pas prendre feu, et il lui faut une demi-heure pour s'enflammer. Voyez plutôt ! » Ce disant, il en versa sur la neige glacée et y appliqua une allumette. Ses favoris brûlés témoignèrent immédiatement de l'inexactitude de sa théorie.

La colline fourmillait de renards, ils flairaient le sang des rennes morts et accouraient de tous côtés. Ces petits animaux, d'abord très-confiants, avaient été guéris de leur familiarité par les leçons de nos chasseurs et on ne les approchait plus que par la ruse. On connaît déjà Birdie : je lui avais donné un renard blanc pour camarade; mais impossible d'apprivoiser mon nouvel élève; il avait atteint toute sa

croissance et j'en ai peu vu d'aussi grands; il pesait sept livres, son cri était absolument le même que celui de Birdie, mais son poil était beaucoup plus grossier.

Ces deux variétés de renards sont évidemment deux espèces différentes et je ne sache pas qu'ils s'accouplent jamais; tous ceux que j'ai pu voir conservent leur nuance distinctive, le pelage des renards bleus prenant seulement des teintes plus ou moins foncées, tandis que celui des blancs est parfois lavé de jaune. L'expression de « bleu » n'est pas absolument inexacte : sur la neige, la fourrure a des reflets qui rappellent cette couleur, mais elle est plutôt d'un ton cendré où le blanc et le noir se fondent harmonieusement sans rester distincts comme dans le renard argenté de l'Amérique du Nord. Ces peaux sont très-recherchées par les trappeurs du Groënland méridional où ces animaux ne sont pas communs; elles se vendent des prix énormes sur le marché de Copenhague.

Les renards arctiques n'ont qu'une nourriture fort précaire; on les voit souvent sautiller sur les glaces et chercher la piste des ours qu'ils suivent avec l'instinct du chacal accompagnant le lion, non pour essayer leur force sur le fier monarque rôdant au milieu de ses déserts, mais pour prendre leur petite part du phoque que dévore Sa Majesté. Ils ont parfois la chance de se saisir d'un ptarmigan (*lagopus albus*, la grouse des régions polaires), et s'ils ne manquent pas leur bond, ils happent quelque lièvre de temps à autre. En été, ils se rassemblent autour des colonies d'oiseaux et festoient de leurs œufs. On croit au Groënland qu'ils en cachent pour leur hiver des provisions considérables, mais je n'ai jamais pu constater chez eux le moindre exemple d'une telle prévoyance.

Les ours, dans leurs courses habituelles à travers la nuit, doivent péniblement lutter pour leur existence. Pendant les mois de jour, le phoque, leur principale ressource, rampe sur les glaces et se laisse facilement saisir, mais en hiver

il vient respirer sous les fissures et émerge à peine son nez au-dessus de l'eau ; la capture en est presque impossible, et poussés au désespoir par la faim, les ours se montrent dans le voisinage des hommes à la recherche de quelque bonne lippée qu'a pu découvrir leur flair si délicat. Au commencement de notre hivernage, la présence de notre meute les tint éloignés, mais après le décès ou le départ de nos chiens, ils se hasardèrent à nous rendre quelques visites. Un de ces carnassiers, traversant le fiord, vint rôder autour de nos magasins, derrière l'observatoire où Starr était occupé au magnétomètre. Le pas lourd du sauvage animal retentissait dans le silence de la nuit, et sans trop songer à la fragilité de l'instrument qu'il maniait, mon jeune officier s'élança vers la porte en renversant le magnétomètre, et faillit se tuer en sautant de la dangereuse banquette de glace. Il courut au navire donner l'alarme : nous prîmes nos fusils, mais pendant que Starr s'enfuyait dans une direction, Martin détalait dans l'autre. Une nouvelle aventure me confirma dans l'idée que l'ours polaire n'est pas aussi féroce qu'on le croit généralement ; je n'ai jamais entendu dire qu'il se soit attaqué à l'homme, s'il n'est chaudement poursuivi, réduit aux abois. Je flânais un jour sur le rivage, observant avec beaucoup d'intérêt l'effet des marées du printemps sur les glaces, lorsqu'en contournant un promontoire, je me trouvai, à la faible clarté de la lune, face à face avec un ours énorme : il avait sauté du haut de la glace de terre et s'avançait au grand trot. Nos yeux se rencontrèrent au même instant; je n'avais d'armes d'aucune espèce, et je tournai bride vers le navire en faisant à peu près les mêmes réflexions que le vieux Jack Falstaff à la vue de Douglas se précipitant vers lui. Après quelques longues enjambées, ne me sentant pas encore happer, je regardai par-dessus mon épaule et, à ma joyeuse surprise, je vis l'ours courant vers l'eau avec une célérité qui ne

laissait aucun doute sur l'état de son esprit : il n'était pas facile de dire qui de nous deux avait eu le plus de peur.

Les nouvelles recrues de la famille de Hans, Tcheitchenguak, Kablunet la mère et Angeit le fils, furent accueillies parmi nous comme des objets de distraction et d'utilité. Le nom du plus jeune (propre frère de Mme Hans) signifie « le chipeur » et probablement lui fut donné dès son enfance d'après les dispositions qu'il manifestait, et qui n'avaient pu que croître et embellir; les matelots le prirent sous leur protection spéciale, le récurèrent soigneusement, débrouillèrent sa chevelure et le revêtirent d'habits chrétiens; sous leur haut patronage, il nous joua autant de tours qu'une maligne guenon et était aussi enclin au vol qu'une pie. Il faisait le désespoir du maître d'hôtel et du cuisinier. Poussé complétement à bout, battu à plate couture dans tous ses plans de réforme, le premier finit par essayer sur le petit païen l'effet du catéchisme et des traités religieux, pendant que le second déclara sa résolution immuable de l'échauder à la première occasion : « Très-bien, cuisinier, mais rappelez-vous que les assassins sont pendus! » — « Alors je ne tuerai qu'un peu. »

Sa mère, Kablunet, sut se rendre fort utile. Très-adroite de ses mains, elle travailla sans relâche jusqu'à ce que son aiguille lui eût gagné tous les petits objets dont elle avait besoin; elle nous confectionna des surtouts et des bottes et nombre d'autres vêtements de peaux. Son teint était fort clair, comme l'indique le nom de Kablunet : *l'enfant à la peau blanche*, sous lequel les Esquimaux désignent notre race, et si celui de Tcheitchenguak ne signifie pas *l'enfant à la peau noire*, il a certes grand tort, car notre nouvel ami était de nuance plus que foncée.

L'apparence personnelle de ce couple intéressant n'avait rien de fort séduisant. Ils avaient la figure large, de lourdes mâchoires, les pommettes saillantes comme celles de tous les carnivores, le front étroit, les yeux petits et très-

noirs, le nez plat; derrière leurs lèvres longues et minces, apparaissaient deux rangées étroites d'un ivoire solide, quoique usé par de durs et pénibles services ; les naturels se servant de leurs dents pour une foule de choses : assouplir les peaux, tirer et serrer les cordes, aussi bien que pour broyer leur viande huileuse. Leur chevelure, d'un noir de jais, n'était pas très-abondante; Tcheitchenguak avait plus de barbe que je n'en ai vu à ses compatriotes, mais seulement sur la lèvre supérieure et au bas du menton. En général, la figure des Esquimaux, marquée du cachet de la race mongole, demeure généralement imberbe. Petits de stature, mais bien charpentés, chacun de leurs mouvements prouve qu'ils sont robustes et endurcis à leur âpre existence.

La toilette est à peu de chose près la même pour les deux sexes; une paire de bottes, des bas, des mitaines, des pantalons, une veste et un surtout. Tcheitchenguak portait des bottes de peau d'ours s'arrêtant au-dessous du genou, tandis que celles de madame montaient beaucoup plus haut et étaient faites de cuir de phoque; leurs pantalons étaient de peau d'ours, les bas de peau de chien, les mitaines de peau de phoque, la veste de peau d'oiseau, le plumage en dessous; le surtout, en peau de renard bleu, ne s'ouvre pas sur le devant, mais se passe comme une chemise; il se termine par un capuchon qui couvre la tête aussi complétement que la capote de l'Albanais ou la cagoule du moine. Les femmes taillent le leur en pointe pour renfermer leurs cheveux, qu'elles réunissent sur le sommet de la tête et nouent en touffe serrée dure comme une corne, au moyen d'une courroie de peau de phoque non tannée : mode de coiffure commode peut-être, mais des moins pittoresques.

Quant à leur âge, nul ne saurait le déterminer : les Esquimaux ne comptant que jusqu'à dix, le nombre de leurs doigts, et n'ayant aucun système de notation, il leur est

impossible d'assigner une date quelconque aux événements du passé. Cette race ne possède d'annales d'aucune sorte, elle n'a pas su même trouver l'iconographie grossière et les hiéroglyphes des tribus indiennes du nord de l'Amérique et le peu de traditions qu'elle s'est transmises d'une génération à l'autre, ne portent avec elles l'empreinte d'aucune date, d'aucun indice se référant à une période de prospérité ou de décadence pour leurs tribus, ou à l'âge même d'un individu.

Les deux vieillards, promptement fatigués de la chaleur de la tente de Hans, voulurent faire ménage à part et se construisirent une maison de neige. Nos magasins leur fournissaient des vivres en abondance, et, délivrés du souci de la nourriture quotidienne, ils vivaient heureux et contents. Leur hutte de neige, curiosité d'architecture, eût excité le mépris d'un castor; ce n'était autre chose qu'une caverne artificielle pratiquée dans un banc de neige. Devant la proue du navire se trouvait une gorge étroite, où les vents d'hiver avaient amoncelé la neige, tout en ménageant en tourbillonnant à l'entrée de la fissure, une sorte de passage entre le banc de neige surplombant à droite et la paroi de rocher à gauche. Prenant son point de départ de l'intérieur de cet antre, Tcheitchenguak commença par fouir dans la neige, comme le chien des Prairies dans le sol meuble, s'enfonçant toujours dans la masse et rejetant les mottes derrière lui. Après être ainsi descendu d'environ sa hauteur, il creusa une dizaine de pieds dans la direction horizontale, puis il se mit à élargir ce boyau. Sa pioche ne cessait de frapper et d'abattre la neige durcie au-dessus de sa tête, et de rejeter derrière lui les blocs qu'il en détachait; il put enfin travailler debout, et quand sa tanière fut assez grande, il en polit grossièrement les aspérités et reparut en plein air tout blanc de frimas. Il façonna ensuite l'ouverture et la fit juste assez large pour qu'on pût s'y glisser à quatre pattes, puis il lissa avec soin la surface intérieure

du tunnel d'entrée. Le sol de la hutte fut recouvert d'un lit de pierre sur lesquelles il étendit quelques peaux de rennes ; il tapissa les parois d'une semblable tenture; puis Kablunet alluma les deux lampes et assujettit au-dessus de l'ouverture une nouvelle peau en guise de portière. Tcheitchenguak et sa famille « étaient chez eux. » J'allai les visiter quelques heures après leur installation. Les lampes (leur seul foyer possible) brillaient gaiement et leur lumière se reflétait sur la blanche voûte de la cabane de neige ; la température s'était déjà élevée au point de congélation et, en bonne ménagère, Kablunet avait pris sa couture. Tcheitchenguak réparait un harpon pour son gendre et Angeit, le fléau aux yeux noirs, de notre cuisinier et de l'office, était très-occupé à introduire dans un estomac trop vaste pour son corps quelques morceaux de gibier qui me faisaient l'effet d'avoir été subrepticement enlevés de quelque coin défendu de notre garde-manger.

En reconnaissance de nos bontés pour eux, ils me firent présent d'un assortiment complet de leur attirail de chasse et de ménage : lance, harpon, peloton de lignes, trappe à lapins, lampe, pot, briquet, amadou et mèche. La lance avait un manche de bois provenant sans doute de *l'Advance*, le navire perdu du docteur Kane; elle se termine d'un côté par une solide pointe de fer, et de l'autre par un fragment de défense de morse revêtu d'une forte armure du même métal. Une dent de narval de six pieds de long, très-dure et parfaitement droite, forme la hampe du harpon, dont la tête est un morceau d'ivoire de morse long de trois pouces et percé de deux trous; l'un au centre, où l'on amarre la ligne, l'autre à l'extrémité supérieure où vient s'encastrer le manche du harpon; la base de l'arme est chaussée d'un fer aigu, comme celle de la lance. La ligne n'est autre chose qu'une lanière de cuir de phoque non tanné, de cinquante pieds de longueur et découpée circulairement dans la peau; une bande de même nature, à laquelle pendillent



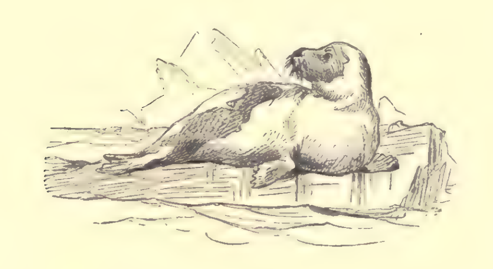
Morses ou walrus.

des nœuds et des lacets, sert de panneau à lapins. Quant à la lampe, c'est un plat de stéatite de six pouces sur huit, et de la forme d'une écaille d'huître; la marmite est un ustensile carré, taillé dans la même pierre, et le briquet enfin, un morceau de granit dur sur lequel on bat un fragment de pyrite de fer brut; pour mèche on a de la mousse séchée, et pour amadou le duvet délicat qui entoure les chatons du saule nain.

Tcheitchenguak préparait les lances pour une chasse aux morses; lui et son gendre voulaient essayer leur adresse dès le lendemain. Tout l'hiver, ces animaux avaient paru en troupes nombreuses sur la mer libre à l'ouverture du port, et de la grève glacée on entendait presque continuellement leurs cris retentissant au large. Leur chair est la principale nourriture des Esquimaux et quoiqu'ils apprécient fort celle des rennes, mais comme une sorte d'entremets seulement; car pour base d'un long et solide festin, rien, selon eux, ne vaut l'Awak, comme ils appellent le walrus en imitation de son cri. Il leur est aussi indispensable que le riz aux Indous, le bœuf aux Gauchos de Buenos-Ayres, le mouton aux Tatars de Mongolie.

La chasse réussit à souhait; Hans et le vieillard, chargés de tout leur attirail en bon ordre, s'avancèrent vers la mer où un grand troupeau de morses nageait près de la glace. En rampant à quatre pattes, ils s'en approchèrent sans être aperçus, puis, arrivés à quelques pieds du bord, ils se couchèrent à plat ventre et imitèrent le cri d'appel de ces animaux; toute la bande fut bientôt à portée de leur harpon; se relevant à la hâte, Hans ensevelit le sien dans une des plus grosses bêtes; puis son compagnon tira sur la ligne et en noua solidement le bout à la hampe de sa lance qu'il planta dans la glace et maintint avec force. L'animal luttait avec vigueur, plongeait dans la mer et se débattait comme un taureau sauvage saisi par le lasso; Hans profitait de toutes les occasions favorables pour ramener la ligne à lui, jusqu'à

ce que sa proie ne fût plus qu'à une vingtaine de pieds. La lance et la carabine firent alors promptement leur œuvre ; les autres morses se sauvaient dans les eaux avec des cris d'alarme, leurs profondes voix de basse retentissant dans les ténèbres. Le bord de la glace eût été trop mince pour porter cet énorme gibier; il fallait attendre que le froid l'eût suffisamment épaissie. Les chasseurs amarrèrent solidement leur victime pour que la mer ne l'entraînât pas au loin; le jour suivant, la voûte s'étant un peu solidifiée, ils s'occupèrent de détacher avec soin toutes les chairs; la hutte de neige fut approvisionnée pour longtemps de graisse et de viande, nos chiens s'en donnèrent à cœur joie, et la tête et la peau furent déposées dans un baril qu'on étiqueta : *Société Smithsonienne.*



CHAPITRE XX.

L'attente du jour. — Les oiseaux. — Le soleil !

Pendant que les jours s'écoulaient ainsi, le soleil poursuivait lentement sa course ascendante vers l'horizon et chaque nouveau midi nous apportait plus de lumière. J'avais toujours un livre dans ma poche et dès le 1er février, je commençai mes expériences; je fus déjà bien satisfait, lorsque, à midi, je pus en lire le titre, peu à peu je distinguai les lettres moins grandes, puis je déchiffrai à l'aise les caractères les plus petits; nos jeunes gens étaient enchantés de pouvoir de 11 heures à 1 heure relever sans lanterne les hauteurs du thermomètre. Le 10 février, j'écrivais en marge de mon livre : « Presque grand jour à midi; j'ai lu cette page à trois heures. » D'après mes calculs, le soleil devait paraître le 18.

L'attente nous absorbait entièrement : chacun y pensait, chacun en parlait. Jamais bonheur ne fut aussi ardemment espéré que l'aurore promise l'était par nous, pauvres êtres au sang décoloré, sortant à peine de la longue nuit, étiolés à la lumière des lampes comme des plantes dans un souterrain. Sans cesse nous comparions aujour-

d'hui avec hier, avec la semaine passée. Le vieux cuisinier lui-même ne put échapper à l'épidémie régnante, il sortit du milieu des marmites et des casseroles et, abritant ses yeux de ses mains calleuses, regarda en clignotant l'aube naissante : « Je trouve, dit-il, que cette nuit a été bien longue et j'aime à revoir encore une fois ce soleil de bénédiction ! » Le maître d'hôtel avait la fièvre ; il ne donnait pas au soleil le temps d'arriver : il le guettait éternellement et courait sur le pont et sur la glace un livre à la main essayant de lire à la clarté de l'aurore : son impatience ne connaissait plus de bornes :

« Le capitaine ne pense donc pas que le soleil paraisse avant le 18? Mais ne pourrait-il pas venir le 17 ? Le capitaine est-il bien sûr que nous ne le verrons pas le 16 ?

— Je crains fort, maître d'hôtel, que l'Almanach nautique n'ait raison.

— Mais l'almanach se trompe peut-être ! » Évidemment le brave homme se défiait de mes calculs.

La tempête avait recommencé, et ne nous permettait que de rares sorties. La glace de la baie extérieure était presque complétement brisée et la mer se rapprocha de nous plus qu'elle n'avait fait de tout l'hiver. Non-seulement on pouvait voir du pont les flots menaçants et sombres, mais du haut de la poupe, je les atteignais presque d'une balle de ma carabine. La glace même de notre petit port commençait à se détacher du rivage et tout épaisse qu'elle était, je crus une fois que la débâcle allait se faire et nous entraîner vers l'Océan.

Chose étrange, sur les bords de cette mer apparut bientôt une bande d'oiseaux au plumage tacheté qui venaient chercher un refuge sur la rive et réchauffer leurs petites pattes dans les eaux que les vents empêchaient de geler. C'étaient les Guillemots à miroir blanc, les *Dovekies* du Groënland méridional, l'*Uria grylle* des naturalistes. On les voit souvent en hiver à Upernavik ou à l'île Disco, mais je fus

surpris de trouver si près du pôle ces habitants de la nuit arctique.

Par — 36° C., j'aimais à les voir ramant dans les trouées de la glace au-dessous de notre observatoire, et poussant leur cri plaintif : on aurait dit de pauvres petits orphelins en haillons, sans asile, sans souliers, se pressant sous les porches des maisons pendant une froide nuit de décembre. J'eusse été bien aise d'avoir un de ces oiseaux dans ma collection, mais il aurait fallu quelque chose d'autrement fort que mon amour de la science pour me faire toucher à une plume de leurs petites têtes tremblantes.

18 février.

Le ciel soit loué, j'ai revu le soleil !

Aujourd'hui, l'attente de tous était surexcitée au plus haut point et après déjeuner chacun courut à quelque poste choisi d'avance. Quelques-uns prirent la bonne direction, d'autres furent désappointés. Knorr et trois officiers grimpèrent les collines au-dessus d'Étah, Charley surmena ses vieilles jambes rhumatisées et se rendit au nord du petit havre, oubliant les montagnes interposées. Heywood et Harris gravirent les hauteurs qui dominent le port, et le dernier agita la bannière de la société des Odd Fellows à la face même du soleil. Le cuisinier était marri de ne pouvoir donner son coup d'œil à « ce soleil de bénédiction, » mais il n'aurait pu satisfaire ce souhait sans sortir du navire, et il ne s'y décida pas davantage que la montagne à venir vers Mahomet. Il lui faudra attendre une douzaine de jours avant que le soleil dépasse la crête des collines et brille sur le port.

Je partageais l'excitation générale : accompagné de Dodge et de Jensen, je me dirigeai de bonne heure vers un point du nord de la baie d'où nous pouvions dominer l'horizon méridional. La mer s'avançait sur une largeur de près de deux kilomètres entre nous et l'endroit vers lequel nous

marchions, et ce n'était pas chose facile de trouver notre chemin sur les pentes glacées de la berge. Nous réussîmes enfin à atteindre avec une demi-heure d'avance notre poste d'observation que nous avons nommé « Pointe du soleil levant. »

La journée n'était guère favorable à cette fête : il faisait très-froid, et la bise soufflant grand frais précipitait les neiges du sommet des montagnes et nous les jetait à la figure; mais nous fûmes amplement dédommagés par la vue qui s'offrait à nos yeux.

La mer ouverte baignait notre promontoire et s'étendait au loin devant nous, de l'ouest au sud. Semée de nombreux icebergs, elle se montrait presque libre de glaces. Elle était fortement agitée par la houle qui l'empêchait de geler et les vagues dansaient dans l'air froid comme si elles se riaient de l'hiver. L'immense chaudière bouillonnait, couverte d'écume et d'embrun. Ondoyantes et légères, les *vapeur de la gelée*[1] s'élevaient au-dessus; le vent les emportait vers le sud-ouest, où elles se perdaient dans le brouillard sombre. De petits réseaux de glace nouvelle s'essayaient à emprisonner les vagues; ils bruissaient et crépitaient sur les eaux mouvementées. Vers la gauche, la côte montagneuse se projetait fièrement dans l'air lumineux, en s'échancrant près du cap Alexandre pour laisser passer le glacier qui descendait en pente douce de la large *mer de glace*. Le front hardi des parois « du Palais de cristal » se découpait sur la ligne blanche, les sombres et lugubres falaises du cap montaient carrément de la mer. Sur la crête des montagnes silencieuses, et sur le promontoire coiffé de

1. Ou *fumée des glaces*. Ce phénomène a lieu chaque fois que, par une très-basse température, une crevasse soudaine, se formant dans la glace, met à découvert un espace d'eau de mer. Il s'échappe alors de celle-ci une vapeur semblable à celle qui s'élève d'une chaudière en ébullition. Mais presque toujours congelée instantanément, cette vapeur va retomber non loin de son point de départ en poudre impalpable. (*Trad.*)

neige, une légère brume flottait paresseusement, le soleil l'inondait de flammes d'or et, vers le sud, le ciel s'embrasait de la splendeur du jour naissant.

A l'heure de midi, le soleil allait se lever derrière la pointe du cap Alexandre, et dépasser la ligne des eaux de la moitié de son disque : nous l'attendions avec une vive impatience. Un rayon de lumière traversa soudain les nuées de molles vapeurs à notre droite et vis-à-vis du cap, leur donnant l'apparence d'une mer de pourpre et brillant sur les sommets argentés des hauts icebergs qui perçaient leur manteau de brume comme pour se saisir de la chaleur nouvelle. Le rayon se rapprochait de plus en plus, les masses purpurines s'élargissaient, les tours élevées s'illuminaient; l'une après l'autre, elles étincelaient à la lumière du jour, et tandis que s'opérait cette transformation merveilleuse, nous comprenions que la nuit qui nous enveloppait encore avec les ombres du promontoire allait enfin s'éloigner et disparaître. Bientôt les falaises rouge foncé de la côte s'éclairèrent d'une plus chaude couleur, les collines et les montagnes se dressèrent nettement dans leurs robes resplendissantes; les flots menaçants oubliaient leur furie et souriaient au soleil, la ligne d'ombre se profilait : « La voilà sur la pointe ! » criait Jensen, « la voici sur la banquette de glace, » répondait Dodge; à nos pieds s'étendait une nappe de scintillantes pierreries, et tout d'un coup le soleil jaillit au-dessus de l'horizon. Par une impulsion simultanée, nous découvrîmes nos têtes et saluâmes avec de bruyantes démonstrations de joie ce voyageur depuis si longtemps perdu dans les cieux.

Nous étions plongés dans l'atmosphère accoutumée des anciens jours. Le compagnon de nos joies passées rallumait dans nos cœurs une flamme nouvelle. Après une absence de cent vingt-six jours, il allait rappeler à la vie un monde endormi, je le contemplais avec émotion et ne m'étonne pas que les hommes aient plié le genou pour l'adorer et

l'aient invoqué comme l'*œil de Dieu !* » Dans ces solitudes reculées, il est encore le père de la lumière, le père de l'existence; les germes l'attendent ici comme dans l'Orient lointain; là-bas, ils ne se reposent que pendant les courtes heures d'une nuit d'été; ici, ils dorment des mois entiers sous leur linceul de neige. Mais voilà que le soleil va déchirer ce linceul; il fera jaillir les fontaines qui précipiteront leurs eaux vers la mer; la terre glacée retrouvera sous ses caresses la chaleur et la vie; les plantes vont pousser boutons et fleurs, et ces fleurs tourneront leurs têtes souriantes vers ses rayons glissant durant tout le long été sur la pente des vieilles collines. Les glaciers mêmes s'amolliront devant lui; les glaces ne presseront plus les eaux de leur main de fer et les flots reprendront leurs jeux sauvages. Le renne bondira joyeusement sur les montagnes pour saluer un retour qui lui rend ses verts pâturages. Les oiseaux fatigués savent qu'il leur prépare un asile sur les rochers; ils vont venir retrouver leurs nids de mousse; les passereaux s'avancent sur ses rayons vivifiants et vont chanter leur chanson d'amour dans le jour sans fin.



CHAPITRE XXI.

L'aube du printemps. — Arrivée de nouveaux Esquimaux. — Ils me prêtent quelques chiens. — Kalutunah, Tattarat, Myouk, Amalatok et son fils. — Un hôpital polaire. — Reconnaissance des Esquimaux.

Les préparatifs de mon voyage vers le Nord occupaient tous mes instants. Le soleil avait paru le 18; le lendemain son disque s'éleva tout à fait au-dessus de l'horizon, il monta un peu plus haut le jour suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que nous eussions plusieurs heures de pleine lumière avant et après midi. Le disque solaire ne dépassait pas encore la crête des collines méridionales du port, mais la lugubre obscurité s'en allait et chaque jour nous apportait plus de clarté; l'aube du printemps s'évanouissait dans le jour de l'été comme le crépuscule de l'automne s'était fondu dans les ténèbres de l'hiver.

Les chiens que Hans m'avait ramenés étaient parfaitement rétablis, et ne paraissaient plus se ressentir de leurs souffrances; mais pour le voyage que je projetais, je ne pouvais songer à emmener cinq bêtes seulement, et si les Esquimaux ne nous en fournissaient pas d'autres, nos hommes devraient se résigner à tirer eux-mêmes le traîneau.

17

A mon grand désappointement, les naturels n'avaient point paru à Étah; février allait finir et il ne me restait plus d'espoir lorsqu'on m'annonça l'arrivée de trois Esquimaux : — trois anciennes connaissances, Kalutunah, Tattarat et Myouk. En 1854, Kalutunah, le meilleur chasseur de sa tribu, remplissait aussi la charge d'angekok ou de prêtre. Il se hâta de m'apprendre qu'on l'avait promu à la dignité de nalegak, ou de chef, dignité qui, du reste, ne lui conférait pas la moindre puissance : chaque Esquimau n'ayant loi que de lui-même, et ne se soumettant à aucune autorité, ce titre est aussi vague que celui de « défenseur de la foi » qu'a valu aux rois d'Angleterre un traité latin sur les sept sacrements, et qu'ils ont maintenu à la pointe de l'épée; de même l'appellation de nalegak décernée au plus habile chasseur ne se maintient que par la pointe de son harpon.

La qualité supérieure de tout son attirail de chasse et de pêche, ses fortes lignes, ses lances et ses harpons, son traîneau solide, ses chiens robustes, aux poils luisants, rendaient témoignage de la sagacité de sa tribu. Tattarat était un personnage tout à fait différent : son nom signifie : *la mouette kittiwake*[1] et on n'eût pu lui en choisir un mieux approprié, tant il rappelait cet oiseau bruyant, babillard, gracieux, il est vrai, mais imprévoyant au possible. Comme d'autres mouettes du grand monde, ce bohème esquimau était toujours « percé aux coudes » en dépit de ses floueries et autres arts de même espèce. Myouk valait encore moins que lui; soldat irrégulier de l'armée de Satan, il était aussi retors qu'Asmodée lui-même.

Ils nous arrivèrent en deux traîneaux conduits par Kalutunah et Tattarat; la moitié seulement de l'attelage de ce dernier lui appartenait en propre; un des chiens était à Myouk, un autre à quelque obligeant voisin. Il est curieux

1. *Rissa tridactyla.*



Esquimaux arrivant au port Foulke.

d'observer comme les mêmes caractères se retrouvent chez les peuples les plus divers et se reconnaissent aux mêmes traits : l'attelage de Kalutunah paraissait à peine fatigué, les harnais étaient en bon ordre, le traîneau bien conditionné, tandis que celui de Tattarat tombait en pièces. Ses misérables roquets efflanqués, affamés, s'enchevêtraient dans les guides rompues et pleines de nœuds. Nos voyageurs étaient venus d'Iteplik en une seule étape; ils n'avaient fait qu'une courte halte à Sorfalik pour laisser souffler leurs bêtes; ils déclarèrent n'avoir rien mis sous leurs dents depuis leur départ, et si on en jugeait par leur appétit, leur assertion n'était pas mensongère; ils engloutirent la plus grande partie d'un quartier de venaison dont ils facilitèrent l'ingurgitation à l'aide de gorgées d'huile de morse, puis ils finirent par se rouler, pour dormir, dans les peaux de renne de la hutte de Tcheitchenguak.

Le lendemain, je fis appeler Kalutunah dans ma cabine pour le traiter avec le respect dû à son rang élevé, mais je me permis de prendre certaines précautions, et je fis asseoir mon hôte sur un baril que j'isolai avec soin du reste de l'ameublement: sous les amples fourrures du chef renommé erraient d'immenses troupeaux de ces vils insectes pour lesquels nul savant lexicographe n'a encore inventé de nom présentable. Son costume différait peu de celui de Tcheitchenguak. Mon illustre visiteur, installé sur sa barrique, le corps enfoncé dans un vaste surtout au capuchon rabattu sur la tête, les pieds et les jambes perdus dans des peaux d'ours au long poil, eût été pour un peintre un bon sujet d'étude; le pinceau d'un maître aurait seul pu rendre la joie qui éclatait sur sa figure; un enfant devant lequel on amoncellerait tous les joujoux de Nuremberg, n'eût pas montré plus de ravissement. Ses traits ne possédaient pas la grâce de ceux de « Villiers aux cheveux de lin, » ni la beauté de Nirée, *le plus beau des Grecs*, immortalisé par cette unique mention d'Homère. Sa large face ne rappelait en

rien la physionomie des guerriers d'Ossian, « physionomie aussi changeante que les ombres qui voltigent sur une prairie. » Mais éclairée par une large grimace de satisfaction, elle avait vraiment du caractère et exprimait plus de virilité que celle des autres Esquimaux.

Ses traits, taillés sur le même type que ceux de Tcheitchenguak, étaient bien autrement accentués : il n'avait pas la peau si noire, mais sa figure était plus ronde, le nez plus épaté et plus arqué, la bouche plus élargie ; lorsque le nalegak riait, ses petits yeux se contractaient et devenaient des fentes presque imperceptibles. Sur sa longue lèvre supérieure, croissait une broussaille de soies dures et noires, roides comme les moustaches d'un chat; quelques poils de même nature rayonnaient sur son menton. Il devait avoir la quarantaine, et comme les serviettes, le savon et les ablutions extérieures sont encore choses inconnues aux habitants du Groënland septentrional, ces huit lustres avaient accumulé sur sa peau une couche épaisse de crasse qui en certains endroits disparaissait par l'action du frottement, et donnait à sa figure et à ses mains une apparence mouchetée.

Kalutunah n'était donc point beau, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût réellement laid; en dépit de ses traits grossiers et de sa malpropreté, sa simplicité joviale, sa naïve bonhomie m'avaient gagné le cœur. Sa langue ne resta guère oisive ; il voulut tout d'abord me mettre au courant de toutes ses affaires : sa femme vivait encore et avait ajouté deux filles à ses autres charges, mais sa figure brilla de joie lorsque je m'informai de son premier-né, que j'avais vu en 1854, beau garçon de cinq ou six étés, et il me parla avec un orgueil tout paternel de la grandeur future promise à cet héritier présomptif : il savait déjà prendre des oiseaux et commençait à conduire l'attelage.

Je lui demandai ensuite des nouvelles de Sipsu, son ancien rival qui m'avait autrefois causé presque autant d'en-

nuis qu'à Kalutunah lui-même[1]. Sipsu était mort, — mais quand je voulus des détails, le chef hésita un moment, puis finit par me dire qu'on l'avait tué ; le sorcier était devenu fort impopulaire et un soir, dans une hutte sombre, il fut frappé par quelqu'un d'un mauvais coup, d'une blessure mortelle ; on l'avait traîné dehors et enseveli dans les pierres, et la neige, ou le froid et la souffrance terminèrent bientôt sa vie et ses méchancetés.

Depuis cinq ans, la mort avait fait chez eux de terribles ravages, et Kalutunah se plaignait avec amertume des misères de l'hiver dernier. La peste qui enleva mes chiens avait aussi attaqué ceux de la tribu, et je crois bien que ses ravages se sont étendus sur tout le Groënland. — Malgré cette pénurie générale, il se faisait fort de me procurer quelques bêtes de trait ; comme preuve de sa sincérité, il m'offrit deux de ses quatre chiens ; j'en achetai un autre de Tattarat, et Myouk me troqua le sien contre un beau couteau.

Les chasseurs étaient enchantés de leur marché ; ils s'en allaient riches en fer, en couteaux, en aiguilles, trésors qui leur paraissaient bien plus précieux que les masses d'or et d'argent que l'Inca Atahuallpa abandonna aux rapaces Espagnols, ou que les lacs de roupies que *per fas et nefas* arrachèrent aux malheureux rajahs de l'Inde les griffes de l'impitoyable Hastings. Notre traité de paix et d'amitié fut ratifié par des promesses solennelles, dignes d'un nalegak et d'un nalegaksoak. Le nalegak devait fournir des chiens au nalegaksoak, et celui-ci s'engageait à les payer comptant. La simplicité de cet arrangement peut étonner le lecteur, mais elle l'est encore moins que celle d'un traité analogue, fameux dans l'histoire : — celui qui mit les Hessois sous les drapeaux de Burgoygne.

1. Ce Sipsu avait été l'instigateur du complot dont Hayes et ses compagnons faillirent être victimes en décembre 1854, et auquel il a été fait allusion, p. 119. (*Trad.*)

Si je m'étais contenté de dire à Kalutunah que je répandrais mes bienfaits sur sa tribu, il aurait hoché la tête ; le sauvage n'est pas aussi naïf qu'on le croit, et ne se laisse pas duper par des protestations bénévoles ; il est assez pratique pour comprendre la signification du proverbe : « A donnant, donnant. » — Mais je me permis un innocent artifice d'une autre sorte ; je fis entendre à mon homme qu'il était parfaitement inutile de chercher à me tromper, vu que je lisais, non-seulement dans les actions, mais aussi dans les pensées des Esquimaux ; pour le bien persuader de mon pouvoir occulte, j'exécutai devant lui quelques tours de passe-passe, et après avoir levé une carte avec beaucoup de sérieux, je lui dis exactement (et cela sans me risquer beaucoup) tout ce qu'Outinah et Jambe-de-Bois nous avaient dérobés. Sa surprise fut grande ; il reconnut avoir vu lui-même les objets volés ; il me prenait évidemment pour un magicien de premier ordre ; il m'avoua du reste qu'il n'était pas sans s'occuper un peu de sorcellerie, mais quand je lui parlai de ses voyages au fond de la mer en qualité d'angekok pour aller rompre le charme par lequel Torngak, le malin esprit, retenait les morses et les phoques dans les jours de famine, il détourna fort adroitement la conversation et commença à me décrire une chasse à l'ours dont le souvenir paraissait l'amuser beaucoup ; l'animal blessé s'était débarrassé des chiens, et, se tournant vers un des chasseurs, l'avait écrasé d'un coup de sa patte ; Kalutunah riait à cœur joie en me racontant cette « bonne farce. »

Nos hôtes sauvages, après quelques jours passés avec nous, s'en retournèrent chez eux en nous promettant de nous ramener bientôt des hommes et des chiens. Je les accompagnai pendant quelques milles et nous nous séparâmes sur la glace. Quand ils furent un peu éloignés, Myouk sauta du traîneau pour ramasser quelque objet tombé ; aussitôt et sans doute fort heureux de débarrasser d'autant



Kalutunah, chef d'une tribu d'Esquimaux.

son misérable véhicule, Tattarat fouetta son attelage et je vis longtemps encore le pauvre Myouk courir de toutes ses forces pour essayer de l'atteindre; malgré ses efforts il perdait du terrain, et on le laissa très-probablement marcher jusqu'à Iteplik.

Ce Myouk était un drôle de corps et n'avait guère changé depuis que je l'avais connu autrefois; sorte de Ténardier arctique, il attendait sans cesse la fortune qui n'arrivait point et la bonne chance qui ne se présentait jamais. Il me raconta ses infortunes : son traîneau était tout en pièces, et il ne pouvait le raccommoder; la maladie avait emporté tous ses chiens à l'exception de celui qu'il venait de me céder; un jour qu'il harponnait un morse, la ligne s'était cassée et le morse avait emporté le harpon; sa lance était perdue, et toutes ses affaires dans le plus complet désarroi; sa famille vivait dans la plus profonde détresse, et comme il ne pouvait rien lui donner, elle s'était réfugiée dans la hutte de Tattarat.... mais, ajoutait-il, avec une terrible grimace qui montrait son dédain pour son confrère, Tattarat n'était qu'un triste chasseur. Il se proposait donc, aussitôt retourné dans sa tribu, de se rabattre sur Kalutunah; la tente de Kalutunah était bien un peu remplie, vu que trois familles y avaient déjà pris leurs quartiers, mais il y aurait encore place pour une quatrième.... dans tous les cas, l'essai n'en coûtait rien. Et maintenant, le nalegaksoak, le grand chef, si puissant et si riche, ne serait-il pas assez bon pour lui faire de beaux cadeaux avec lesquels Myouk exciterait l'envie de tout le monde? — La nature humaine est la même, sous le pôle, comme dans nos zones tempérées, et satisfait de cette découverte, je comblai le coquin de présents. — Mais sa femme, il ne m'en parlait pas? — « Oh ! c'est une terrible fainéante ! Elle m'a envoyé ici, si loin de chez nous, pour demander des aiguilles dont elle ne se servira pas, un couteau dont elle n'aura que faire, et quand je retournerai là-bas sans mon chien, c'est moi qui

en verrai de belles ! » Là-dessus, il tira une langue aussi longue qu'il put pour me faire mieux juger des dimensions de cet engin de guerre chez la dame de ses pensées. — « Mais, continua le bon Esquimau, elle a des habits déchirés, percés de tant de trous qu'elle ne peut sortir de la cabane sans se geler, et si elle crie trop fort, je ne lui donnerai pas une seule de ces aiguilles, je ne lui prendrai pas un seul renard pour raccommoder ses habits ! » Cependant, il était assez facile de voir que les aiguilles ne seraient pas longtemps refusées et que Myouk piégerait les renards aussitôt que sa moitié l'ordonnerait. Aussi, prenant en pitié ces misères conjugales, j'ajoutai quelques présents pour l'aimable créature aux vêtements troués, et quand il m'eut appris qu'elle lui avait fait présent d'un héritier des infortunes de la dynastie des Myouk, je donnai encore quelque chose pour le marmot. Déjà, me dit-il, le bambin était sevré de sa nourriture maternelle et manifestait un grand appétit pour l'huile de morse. — Il l'avait appelé Dak-ta-guie — c'est ainsi qu'il s'efforçait de prononcer le nom du docteur Kane.

Kalutunah et ses deux compagnons étaient à peine partis, qu'un autre traîneau nous amena deux Esquimaux de l'île Northumberland, Amalatok et son fils. Ils avaient quatre chiens, mais s'étaient arrêtés en route pour chasser un morse dont ils rapportaient une partie ; ils nous arrivèrent très-fatigués, ils s'étaient mouillés en poursuivant leur proie et la gelée les avait un peu pincés. Médecin, j'avais enfin des malades ! Pendant quelques jours, la hutte de neige fut transformée en hôpital et mon vieux Tcheitchenguak lui-même s'alita à son tour. Soir et matin, je les visitais ou j'envoyais M. Knorr à ma place, mais le nez aristocratique du jeune gentleman ne pouvant se faire aux parfums esquimaux, je ne pus continuer à les soigner par procuration ; je me dépêchai de guérir mes patients, et je fus désormais pour eux non-seulement nalegaksoak, le grand chef, mais

aussi narkosak — *l'homme médecine*. Amalatok se crut près de mourir, et j'eus un moment des craintes sérieuses pour ma réputation ; mais tout finit par s'arranger, et chose qui m'étonna fort, sa reconnaissance survécut au bienfait. Il ne se contenta pas de me dire un « koyanak », je vous remercie, mais aussitôt qu'il put marcher, il me fit présent de son meilleur chien. Puis il m'en vendit un autre et retourna chez lui aussi riche que mes précédents visiteurs et aussi heureux que Moïse Primrose revenant de la foire avec sa grosse de lunettes aux étuis de chagrin.

A ma grande joie, ma meute se reformait par degrés.



CHAPITRE XXII.

Retour de Kalutunah. — Une famille esquimaude. — Le ménage. — La garde-robe. — Myouk et sa femme. — On découvre le corps de Pierre. — Mon nouvel attelage. — La chasse. — Nourriture des animaux arctiques. — Kalutunah chez lui. — Un festin esquimau. — J'envoie chercher le corps de M. Sonntag. — Les funérailles. — Son tombeau.

Suivant sa promesse, Kalutunah revint peu de jours après et nous amena sa femme et ses quatre enfants, toute sa famille. C'était un déménagement complet.

Je ne sais comment le chef avait pu se procurer six nouveaux chiens, mais il nous arriva en brillant équipage, apportant sur son traîneau sa très-modeste fortune. Les richesses mobilières de ces nomades des terres arctiques ne sont pas encombrantes. Il est heureux que leurs désirs ne dépassent pas leurs moyens, et je ne crois pas que nul peuple au monde soit plus pauvre qu'eux. La charge entière du traîneau consistait en deux fragments de peaux d'ours, literie de la famille, en une demi-douzaine de peaux de phoque pour la tente, deux lances et deux harpons, quelques bonnes lignes à harponner, une couple de pots et de lampes, divers outils et matériaux pour raccom-

moder leur véhicule, un petit sac de peau de phoque contenant la garde-robe ou plutôt les pièces pour la raccommoder, car ils portaient tous leurs habits sur le dos. Il y avait en outre un rouleau d'herbes sèches qu'ils mettent dans leurs bottes en guise de semelles de liége, de la mousse desséchée pour les mèches de lampe, et en fait de provision, quelques morceaux de viande et un peu d'huile de morse; tout cela recouvert d'une peau de phoque. Une ligne lacée d'un côté à l'autre du traîneau serrait fortement l'ensemble; toute la famille était assise sur la bâche pendant que Kalutunah courait près de l'attelage et le faisait marcher plutôt par de douces paroles que par la brutalité habituelle aux indigènes. Son épouse, la plus belle matrone que j'aie vue parmi les Esquimaux, était installée sur le devant; un nouveau-né dormait, blotti dans l'ample capuchon du surtout maternel, comme dans une poche de sarigue; venait ensuite le fils aîné, dont j'ai déjà parlé, l'orgueil de son père, puis une fillette de sept ans; une autre d'environ trois ans, enveloppée d'une immense quantité de fourrures, était amarrée aux montants du traîneau.

Aussitôt que ces Esquimaux approchèrent du navire, je m'avançai à leur rencontre. Les moutards, d'abord un peu effrayés, se déridèrent bientôt, les moyens par lesquels on gagne les cœurs des enfants de la civilisation, ayant le même succès près des petits païens. La femme se souvenait de moi et m'appelait Doc-tie. Kalutunah, grimaçant de bonheur, me montrait son attelage. « En voilà de beaux chiens! s'écriait-il. J'opinai du bonnet, mais quand il ajouta : « Je viens pour les donner tous au nalegaksoak! » je fus encore plus de son avis.

Mes visiteurs ne paraissaient nullement se soucier du froid Ils étaient venus d'Iteplik par courtes étapes, se construisant des abris de neige, ou se logeant dans les huttes désertes, pendant que notre thermomètre oscillait entre — 35° et — 45° C. Une fois à bord, ils ne parurent pas même

avoir l'idée de se chauffer, mais se mirent à courir de côté et d'autre pour satisfaire leur curiosité.

Peu d'heures après, nous vîmes poindre Myouk et sa femme aux habits percés. Ils arrivaient à pied d'Iteplik, la mère ayant porté l'enfant sur son dos pendant deux cent soixante kilomètres. Myouk était évidemment un peu embarrassé pour trouver à cette visite quelque prétexte plausible, mais il se fit un front d'airain, et comme Kalutunah, sut me donner une raison : « Je viens montrer au nalegaksoak ma femme et Dak-ta-guie, » dit-il en désignant la grosse et sale créature dont il avait le bonheur d'être l'époux, et le petit malheureux qui leur devait la vie. Mais quand il s'aperçut que je n'aurais pas payé grand'chose pour cette exhibition, il ajouta timidement : « C'est *elle* qui m'a fait venir ; » puis il s'éloigna sans doute pour voir ce qu'il pourrait nous filouter.

Mes arrangements avec Kalutunah furent bientôt conclus. Il devait aller vivre dans la hutte d'Étah et chasser le mieux qu'il lui serait possible sans les chiens que je gardais tous. Mes magasins étaient à sa disposition, et je m'engageai à lui fournir ce qui lui serait nécessaire.

Le lendemain, la hutte fut nettoyée et préparée, et cette famille intéressante s'y installa de son mieux. Aussi ardent à se mettre sous la protection d'un homme en faveur que si sa peau eût été blanche et que, vivant plus près de l'équateur, il eût connu la signification de ces termes : Emploi du gouvernement, — Myouk suivit le grand Kalutunah dans sa nouvelle demeure et s'empara d'un coin de la hutte aussi délibérément que s'il avait été un garçon de mérite et non le plus fieffé coquin, le plus misérable mendiant qui ait jamais exploité le travail des autres.

Nous apprîmes par le nalegak le triste dénoûment du sort mystérieux de notre pauvre Péter. Aux premières lueurs de l'aube printanière, Nésark, un des chasseurs d'Iteplik, s'était rendu à Péteravik pour essayer de prendre

des phoques. Arrivé à la hutte (les cabanes des Esquimaux sont propriété publique), il trouva le cadavre très-émacié d'un naturel habillé comme les hommes blancs; la description que nous en donnait Kalutunah ne nous laissait aucun doute : c'était bien le corps de Péter; Nésark l'ensevelit selon le mode indigène. Voilà comment au bout de trois mois je connus la fin de cette étrange histoire, mais je n'ai jamais eu la clef de la conduite de ce malheureux garçon.

J'avais maintenant dix-sept chiens, et j'aurais volontiers fait une excursion d'essai vers le nord, mais la mer n'était pas encore prise autour de la pointe *Sunrise*, et vu les aspérités du sol, il eût été impossible de voyager sur la terre ferme avec un traîneau même à peine chargé ; il ne fallait pas non plus songer à contourner le promontoire avec une embarcation, à travers la mer houleuse et les glaces brisées.

Mon plan avait toujours été de me mettre en route avec la majeure partie de l'équipage, dès que la température se serait un peu adoucie, c'est-à-dire au commencement d'avril, mais j'espérais utiliser mes chiens avant cette époque. Le mois de mars est le plus froid de l'année polaire: mais tout en n'hésitant pas à entreprendre une excursion en traîneau, je me rappelais trop les désastres du docteur Kane pour nous risquer dans un long voyage à pied.

Je m'occupai donc de mes chiens, jusqu'à ce que la gelée nous eût bâti une chaussée autour de la pointe *Sunrise*. De beaucoup inférieurs à ceux que j'avais perdus, ils réclamaient du repos et de très-bonne nourriture, et j'allai souvent à la vallée de Chester en quête de rennes pour mon chenil. Pendant l'hiver, ces animaux étaient venus en grand nombre autour du petit lac, et de leurs sabots avaient labouré plusieurs acres de neige en cherchant la végétation desséchée de l'été précédent. Les lapins et les lagopèdes les suivaient pour recueillir les bourgeons de saule, ainsi mis

à découvert et qui forment leur principale nourriture ; dans une de ces courses, je me procurai pour ma collection une jeune peau de daine que je fus obligé de dépouiller à la hâte avant qu'elle ne gelât; il faisait un froid de — 37° C., et je ne me rappelle pas que mon dévoûment à l'histoire naturelle ait jamais été mis à une plus rude épreuve.

Je désirais ardemment recouvrer le corps de M. Sonntag avant de commencer mes voyages, et pour causer de ce projet avec Kalutunah, j'allai le trouver chez lui quelques jours après son installation. Onze de mes nouveaux chiens furent attelés au traîneau et Jensen se sentait encore « lui-même ».

Je trouvai le nalegak très-confortablement installé et paraissant heureux : comme don de bienvenue, je lui portais un quartier de renne frais et deux gallons d'huile. Du plus loin qu'il nous aperçut, il sortit à notre rencontre, et un peu de neige s'étant amoncelée à l'ouverture du tunnel, il l'écarta avec soin avant de nous inviter à entrer. Pour ce faire, il nous fallait marcher à quatre pattes dans ce corridor de douze pieds de longueur, puis nous émergeâmes dans un réduit faiblement éclairé, où la famille du chef et celle de Myouk nichaient dans les peaux de renne que je leur avais données. La femme de Kalutunah s'occupait activement à me confectionner une paire de bottes; je lui portais d'autre ouvrage et quelques petits cadeaux : un collier de perles et un miroir amusèrent surtout la marmaille. Quant à Mme Myouk, elle ne faisait œuvre de ses doigts et ne surveillait pas même son enfant, qui, épouvanté à notre aspect, roula sous nos pieds d'abord, puis dans la neige répandue sur le sol du tunnel; la pauvre petite créature était presque nue, et à ce froid contact, elle se mit à brailler terriblement; son aimable mère, la saisissant par une jambe, la traîna dans le coin où elle avait élu domicile, et lui fourra dans la bouche un morceau de graisse qui arrêta bientôt ses cris.



Installation des Esquimaux à Étah.

Le couple Myouk fatiguait évidemment les industrieux propriétaires de la hutte, mais avec une généreuse hospitalité que je n'ai vue dans le roman ou l'histoire que chez Cédrik le Saxon, cette laborieuse famille se laissait gruger par ces ignobles fainéants, qui ne soupçonnaient pas qu'on pût légitimement les jeter à la porte.

Je m'assis quelques moments pour causer avec Kalutunah et sa diligente ménagère; il y avait trop de monde dans la hutte pour qu'on y fût bien à l'aise, et quand je voulais remuer, il me fallait baisser la tête pour ne pas me cogner contre les travées de pierre; l'odeur de la cabane était de nature à me donner le plus vif désir d'aller respirer l'air frais du dehors, mais je parvins à rester assez pour conclure quelques arrangements avec mon allié et sa vaillante épouse, et je pris congé du nalegak après un long échange de protestations mutuelles d'amitié et de bon vouloir. Je lui dis en nous séparant : « Tu es un chef, et je suis un chef; toi et moi, nous dirons à notre peuple d'être bon l'un envers l'autre; » mais il me répliqua : « Na, na : je suis chef, mais toi, tu es le grand chef; les Esquimaux feront ce que tu veux. Les Esquimaux t'aiment, ils sont tes amis, tu leur fais beaucoup de présents. » J'aurais pu lui dire que cette toute-puissante méthode d'inspirer l'amitié n'est pas seulement applicable dans son pays.

Cette visite fut pour moi un agréable épisode. J'étais ravi de l'honnête cordialité avec laquelle Kalutunah entrait dans mes plans; la simplicité enfantine de ses habitudes et la franchise de ses paroles lui gagnaient mon affection particulière.

Nos fusils l'amusaient beaucoup; il m'en demanda un, disant que cela lui serait fort agréable de s'asseoir dans sa hutte et de tuer les rennes qui passeraient. Il l'appuierait sur la fenêtre, disait-il, en montrant une ouverture d'un pied carré, par où la lumière pénétrait à travers une mince feuille de glace. Tout au centre, il avait pratiqué un trou

rond. « C'est, ajouta-t-il en riant, pour voir arriver le nalegaksoak, » compliment bien tourné pour un sauvage, et d'autant plus adroit que ledit trou ne servait qu'à la ventilation et était le seul passage par où s'échappait l'air vicié. Sa femme et lui paraissaient enchantés de mes cadeaux. Quoique les rennes soient très-nombreux dans ces parages, la venaison est un luxe qu'ils se donnent rarement, vu qu'ils n'ont aucun moyen de capturer ces animaux; ils ne connaissent pas l'arc et les flèches des Esquimaux de quelques autres localités. Sans attendre qu'on la fît cuire, Kalutunah attaqua vigoureusement la chair crue et glacée. Sa femme et ses enfants ne tardèrent pas à suivre son exemple, se pressant autour du quartier de renne étalé sur le sol malpropre, et, sans y être invitée, Mme Myouk se hâta de prendre sa part du festin. Nos amis s'en donnaient à cœur joie, ni plus, ni moins que des aldermen, assis à un banquet de leur corporation. Un sourire continuel élargissait encore la figure de Kalutunah; il était vraiment heureux. Ses dents broyaient sans relâche les durs morceaux qu'il arrachait au gigot gelé, et la viande à peine mâchée s'engloutissait rapidement dans son gosier. Sa langue était trop bien occupée pour lui permettre de causer beaucoup, mais de temps à autre il reprenait haleine pour célébrer la grandeur et la générosité du nalegaksoak. La joie de cet homme faisait plaisir à voir.

Mais si un cuissot de renne procure un sensible plaisir, l'huile donne le confort. Longtemps inhabitée, la hutte était humide, froide et sombre. Kalutunah pouvait maintenant se permettre une lampe de plus, et quelques minutes après notre arrivée, une flamme claire brillait dans un coin. J'ai déjà dit que la lampe esquimaude n'est autre chose qu'un plat creux, taillé dans de la stéatite. La mousse séchée, qui lui sert de mèche, est arrangée autour du bord, et ils ne connaissent point d'autre foyer; au-dessus sont suspendus des pots de même matière, dans lesquels Mme Kalutunah

faisait fondre quelques morceaux de neige pour l'eau de son potage de venaison qu'elle nous invita à goûter; mais je connaissais trop bien la cuisine esquimaude pour éprouver le besoin de renouveler l'expérience; je m'excusai donc sur mes affaires et les laissai à leur bonheur. Je ne sais combien dura la fête, mais quand Kalutunah vint me voir le jour suivant, il me confia que la hutte n'avait plus de provisions, insinuation qui ne fut pas perdue.

Nous avions maintenant dix-sept Esquimaux : six hommes, quatre femmes et sept enfants, tous de caractères différents, d'utilités fort diverses. J'étais amplement dédommagé des ennuis que me causaient certains d'entre eux par tout l'ouvrage que nous faisaient Kablunet et la femme de Kalutunah : malgré tous nos efforts et notre patience, aucun de nous n'aurait pu confectionner une botte esquimaude, chaussure indispensable dans les régions arctiques. En dépit du peu de confiance qu'il nous inspirait, Hans, le plus habile chasseur après Jensen, nous rendait encore plus de services que les autres indigènes. Kalutunah nous visitait tous les jours, et entrait dans ma cabine en ami privilégié. Mon excursion à Étah l'avait rendu tout à fait joyeux, et comme le guerrier s'anime au son de la trompette annonçant la bataille, il retrouva une nouvelle vie quand je lui offris d'être conducteur de mes attelages; dès le lendemain, il s'occupa seul de nos bêtes, et lorsque, peu de jours après, je lui témoignai assez de confiance pour l'envoyer au cap Alexandre, afin de voir si la glace était consolidée, la coupe de son bonheur fut remplie jusqu'aux bords.

Son rapport étant favorable, M. Dodge fut chargé de nous ramener le corps de Sonntag; il prit les deux attelages que conduisaient Hans et Kalutunah.

M. Dodge s'acquitta de sa mission avec énergie et habileté. Ils ne mirent que cinq heures à atteindre Sorfalik et trouvèrent facilement le lieu qu'ils cherchaient, Hans se

rappelant un haut rocher ou plutôt une falaise au pied de laquelle reposait la hutte funéraire. Mais on ne la distinguait plus, elle était profondément enfouie sous les monceaux de neige accumulés par le vent. Il leur fallut creuser péniblement et longtemps dans la masse durcie; la nuit était tombée et ils se sentaient très-fatigués; ils se firent à la hâte un abri de neige, donnèrent à manger aux chiens, et quoique le thermomètre marquât 42 degrés C. au-dessous de zéro, ils dormirent dans leurs fourrures sans inconvénient grave. C'était la première fois que M. Dodge campait ainsi sur la neige, et il fut justement fier du succès de cette expérience.

Aussitôt que le jour parut, les traîneaux reprirent leur chemin de la veille, mais à la grande surprise des voyageurs, les vents et la marée avaient pendant la nuit emporté une partie des glaces entassées autour du promontoire, de sorte qu'ils eurent un moment la très-désagréable perspective de traverser le glacier, chose facile à accomplir avec un traîneau vide, mais excessivement embarrassante dans la circonstance actuelle. Heureusement, au prix de quelque danger, ils réussirent à franchir un endroit perfide où la banquette de glace qu'ils étaient forcés de suivre, se trouvait fort inclinée : un des traîneaux faillit être précipité dans la mer, et Kalutunah n'échappa au péril que par un mouvement habile et seulement exécutable par un conducteur émérite et habitué à de semblables aventures.

Le corps de notre camarade fut déposé dans l'observatoire où peu de semaines auparavant sa haute intelligence avait poursuivi ces études qui faisaient la joie de sa vie; le pavillon fut hissé à mi-mât sur la hampe qui surmontait cette construction.

Les préparatifs des funérailles furent faits avec toute la solennité requise. Un cercueil convenable, préparé par les soins de Mac Cormick, reçut la dépouille de notre ami; on



La tombe de Sonntag.

le couvrit du drapeau national, et le surlendemain de l'arrivée de Dodge, quatre de ses compagnons en deuil, suivis de tout l'équipage en procession solennelle, le portèrent à la fosse creusée à grand'peine dans la terrasse glacée. On le descendit dans sa froide couche, je lus le service funèbre sur la fosse béante, puis elle fut refermée. Je fis plus tard construire au-dessus un rectangle de pierres, à la tête duquel je plaçai une stèle ou dalle polie portant cette inscription :

†

AUGUSTE SONNTAG
MORT
EN DÉCEMBRE 1860
AGÉ DE 28 ANS.

C'est là, dans la lugubre solitude du désert polaire, que ce jeune homme ardent, qui deux fois partagea nos travaux et nos dangers, dort ce long sommeil qui ne sera plus interrompu dans ce monde troublé ! Jamais mains amies ne viendront couvrir de fleurs sa tombe lointaine ; jamais ne la contempleront des yeux affaiblis par le chagrin ; mais les douces étoiles qu'il a tant aimées veilleront éternellement sur lui, les vents berceront son repos, et la grande nature étendra sur sa couche un pli de son manteau de neige.



CHAPITRE XXIII.

Le premier départ. — But de notre voyage. — Une mésaventure. — Second départ. — Le premier campement. — Le cairn de Hartstène. — Nouveau mode de hutte de neige. — Une mauvaise nuit. — Le thermomètre. — Effet de la température sur la neige. — Les hummocks. — Le glacier de Humboldt. — Port van Rensselaer. — L'Advance. — Retour par la tempête.

Le 16 mars, autour de la pointe *Sunrise*, la surface de la mer se solidifia entièrement pour la première fois. De tout l'hiver, si ce n'est pendant un court intervalle, la température n'avait été plus froide, et le vent ayant tout à fait cessé depuis deux jours, une couche de glace s'étendait au large de la baie. Cet événement si longtemps désiré fut accueilli avec satisfaction et je me décidai à partir tout de suite.

Nous ne perdîmes pas de temps en préliminaires; tout était prêt depuis plusieurs semaines. Jensen conduisait un traîneau attelé de neuf chiens, Kalutunah, un autre tiré par six seulement. Je n'avais plus que quinze bêtes propres au service, en ayant perdu une de maladie et une autre s'étant estropiée dans un combat.

J'entrepris cette excursion d'essai pour voir si le chemin

serait praticable et s'il valait mieux suivre la route du Dr Kane le long de la côte groënlandaise, ou traverser le détroit au-dessus du cap Hatherton, pour tâcher d'atteindre cette terre de Grinnell où nous avions en vain essayé d'arriver l'automne précédent. J'avais à regagner tout le temps perdu par cet insuccès sur les causes duquel il est inutile de revenir, le lecteur se rappelant sans doute les luttes où notre navire faillit succomber dans les banquises à l'orée du détroit. Si les glaces me permettaient une rapide traversée jusqu'à la terre de Grinnell ou m'assuraient seulement un point de départ au delà du glacier de Humboldt, je ne doutais pas de l'heureux dénoûment de notre campagne d'été.

En arrivant à la Pointe, nous trouvâmes la glace raboteuse et peu solide; la marée de la nuit avait ouvert une large crevasse droit devant le cap; depuis quelques heures elle se recouvrait d'une couche mince et les chiens hésitèrent un instant à y mettre les pieds, mais encouragés par le fouet de Jensen, ils s'élancèrent en avant. La glace se rompit sous leur poids et, poussés par l'instinct de la conservation, ils s'éparpillèrent à droite et à gauche; mais, en dépit de leurs efforts, ils enfoncèrent pêle-mêle dans la mer avec le traîneau. J'étais assis sur l'arrière et j'eus le temps de me rouler en dehors, mais Jensen ne fut pas si heureux, et chiens, traîneaux, conducteur, pataugèrent ensemble dans un fouillis confus parmi les glaces brisées. Kalutunah accourut à la rescousse et nous parvînmes à les retirer tous de ce bain froid, mais Jensen était tout à fait trempé et avait les bottes pleines d'eau. Nous n'étions qu'à huit kilomètres du navire, et je pensai qu'il valait mieux y retourner avec toute la célérité possible que de construire une hutte de neige pour abriter mon malheureux conducteur contre la bise glaciale qui commençait à souffler. — Nos peaux de buffle étaient plus qu'humides et ne pourraient sécher avant la fin du voyage; de plus, par un froid pareil, il n'eût

pas été prudent de laisser immobiles nos chiens dégouttants d'eau. Le fouet ne fut pas épargné et nous revînmes à bord sans accident fâcheux pour Jensen ou pour l'attelage. Au bout d'une heure tout était réparé, et plus circonspects cette fois, nous doublâmes heureusement le promontoire.

La glace était assez unie le long de la côte et nos traîneaux peu chargés allaient d'un bon pas. La neige, fortement pressée par les vents, s'était amoncelée entre les hummocks; elle en remplissait les interstices, et la surface, quoique un peu onduleuse et inégale, était aussi ferme qu'une route de notre pays. La nuit s'avançait (nous n'avions pas encore la longue journée d'été) et nous fîmes halte sous le cap Hatherton pour organiser notre premier campement: — un vrai bivac arctique. — Attacher les chiens et creuser une tranchée dans un banc de neige sont choses faciles et qui ne prennent guère de temps. Jensen s'occupa du logis pendant que Kalutunah faisait souper l'attelage, et quand tout fut prêt, nous nous glissâmes dans notre bouge pour essayer d'y dormir; mais le souvenir de nos cadres confortables était encore trop récent, et Kalutunah seul ronfla toute la nuit d'une façon formidable. A l'extérieur, le thermomètre marquait 42° C. au-dessous de zéro.

Je ne fus pas fâché de me remettre en route le lendemain, pour me réchauffer par la marche. La glace étant tout aussi favorable au delà du cap Hatherton, nous ne mîmes pas trop de temps à atteindre le promontoire nord de Fog Inlet. En approchant de la pointe, j'aperçus un cairn perché sur un rocher élevé, et ne me rappelant pas que cet amoncellement fût l'œuvre de quelque bande appartenant à l'expédition Kane, j'arrêtai le traîneau et me rendis sur la terre ferme pour l'étudier de plus près. Je trouvai à sa base une fiole de verre contenant la note suivante :

« Le steamer des États-Unis *l'Arctic* s'est arrêté ici, et nous avons examiné soigneusement les lieux pour chercher les traces du docteur Kane et de ses compagnons sans trou-

ver autre chose qu'une bouteille, un morceau de papier à cartouche sur lequel était écrit : O. K., août 1853, quelques allumettes et une balle de carabine. Nous repartons pour continuer nos recherches au cap Hatherton.

« H. J. HARTSTÈNE.

« *Lieutenant comdt l'expédition arctique.* »

Huit heures après midi, 16 août 1855.

P. S. « Si le navire *Release* trouve ceci, qu'il comprenne bien que nous continuons nos recherches et que nous nous dirigeons vers le cap Hatherton.

« H. J. H. »

Je fus heureux de cette découverte qui me rappelait la sollicitude de notre gouvernement, et cette vaillante tentative pour arracher un très-malheureux équipage aux étreintes des glaces polaires. Il est fâcheux que l'auteur de ce témoignage de courageuses recherches n'ait pas touché un peu plus tôt le cap Hatherton ; il nous eût épargné beaucoup des pénibles efforts qui signalèrent notre retour. Cette localité portera désormais le nom de Cairn-Pointe.

Grimpant sur une hauteur, je pus voir la mer sur un rayon de plusieurs kilomètres : le coup d'œil n'était pas encourageant. Partout, excepté le long de la côte vers le cap Hatherton, la glace, très-raboteuse, pressée contre le rivage en masses énormes et amoncelée en sillons relevés, n'offrait aux traîneaux qu'un parcours des plus pénibles.

L'aspect des glaces me décida tout de suite. Si je devais traverser le détroit, Cairn-Pointe serait mon lieu de départ, et si, au contraire, il me fallait suivre la côte du Groënland, je pouvais y établir un dépôt de vivres. Je pris donc sur les traîneaux toutes les provisions au delà de celles qui nous étaient nécessaires pour six jours encore et, ayant trouvé dans un rocher une ouverture commode, je les y déposai

et les recouvris de grosses pierres pour les défendre des ours. Il nous fallait maintenant suivre la côte pour nous assurer encore mieux de l'état des glaces du détroit; mais la journée était presque finie : on s'occupa des chiens, nous nous creusâmes un repaire dans le banc de neige et nous passâmes la nuit à la façon des voyageurs polaires, mode qui, je dois le dire, n'est pas des plus confortables. Nous pûmes cependant dormir sans être gelés; — nous ne pouvions prétendre à davantage.

Nos traîneaux étaient beaucoup plus légers le lendemain, mais la route fut autrement pénible que les jours précédents; il n'était pas question de nous faire voiturer, les chiens avaient déjà assez de mal à traverser les hummocks sans autre charge que les peaux de bison pour la nuit et nos quelques provisions. Neuf heures se passèrent à franchir une trentaine de kilomètres, et nous fûmes bien aises de profiter d'un banc de neige quelconque pour nous y pratiquer un abri.

Naturellement enclin aux innovations, je m'étais occupé, pendant que nous roulions par les glaces et les neiges, d'imaginer une hutte plus confortable que la caverne primitive du nomade Kalutunah.

Le banc de neige que je choisis avait une paroi carrée d'environ cinq pieds de haut; grimpés sur le sommet, nous creusâmes un trou de six pieds de long, quatre et demi de large et quatre de profondeur, en laissant entre notre excavation et la paroi extérieure du monticule un mur de deux pieds de diamètre. Sur l'ouverture, je plaçai un des traîneaux recouvert du tablier de toile dont on se servait pour renfermer les bagages, et on entassa trois pieds de neige au-dessus. Par une fissure pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, nous insérâmes notre literie de peaux de bison, celles de nos provisions qui n'étaient pas placées dans les boîtes de fer et toutes autres où nos chiens auraient pu mettre la dent (car ils dévorent n'importe quoi,

leur harnais compris); on y poussa ensuite les quartiers de neige durcie, puis nous nous fourrâmes nous-mêmes dans notre repaire; on força les blocs de neige dans l'ouverture : nous étions logés pour la nuit.

N'ayant à faire qu'un voyage de courte durée, je m'étais permis de prendre une assez bonne provision d'alcool, comme le meilleur combustible qu'on puisse employer dans l'atmosphère confinée d'une hutte de neige. Une flamme bleue et livide se refléta bientôt sur nos visages, notre bouilloire de fer battu fut remplie de neige et commença à chanter sa chanson joyeuse, mais l'eau fut bien longue à bouillir : avec une petite lampe et par un froid pareil ce n'est pas chose facile; quelques tasses de thé brûlant nous restaurèrent enfin, puis les feuilles furent jetées dans un coin, on remit de la neige dans la bouilloire et du bœuf et des pommes de terre conservées nous firent un plat excellent; quand nous l'eûmes dépêché, chacun alluma sa pipe et se roula dans sa peau de bison pour passer de son mieux le reste de la nuit.

Mon invention ne parut pas d'abord aussi satisfaisante que je l'avais espéré. La hutte, il est vrai, était plus commode et nous pouvions nous y mouvoir sans faire tomber la neige sur nos têtes; mais nous avions beaucoup plus froid que dans les cavernes construites par Kalutunah, où la chaleur émanée de nos corps et la lampe qui cuisait le souper élevaient la température à zéro environ. Mais notre bouge sous le traîneau ne put être chauffé au delà de — 30° ; aucun effort ne réussit à faire monter le thermomètre plus haut.

En dépit de tout, je m'en tenais à ma théorie, et très-injustement je rejetai le blâme sur Jensen, et prétendant qu'il n'avait pas assez soigné la construction de la hutte, je l'envoyai entasser plus de neige sur le sommet; ceci ne nous valut qu'un nouveau désagrément : le peu de chaleur que nous avions pu amasser disparut par la « porte » ou-

verte maintenant; et nous eûmes beau la fermer aussi hermétiquement que possible après le retour du Danois, de toute la nuit la température, tombée à — 38° C., ne remonta pas au-dessus de — 35° C. Kalutunah lui-même fut dérangé de son sommeil et pendant qu'il se frottait les yeux et frappait des pieds pour les empêcher de se geler, il faisait une grimace qui en disait plus que des paroles sur son peu d'estime pour les talents du nelegaksoak à construire les huttes de neige.

Au matin, la cause de tout cela nous fut expliquée, la faute n'en était pas à moi, et depuis lors, je m'en suis tenu à mon système que Kalutunah lui-même a reconnu le meilleur. J'appelai l'attention de Jensen sur le thermomètre suspendu au mur de neige : le sommet du filet délicat d'alcool marquait — 36°.

Je me glissai en dehors de la hutte pour essayer du soleil, en m'écriant : « Jensen, je vous donne la plus belle peau de buffalo du navire si l'air extérieur est aussi froid que cette tanière que vous nous avez laissée criblée de trous ! » Jamais œil humain ne vit matinée plus pure et plus resplendissante. Ce monde de blancheur étincelait au soleil ; la plaine glacée, les hummocks, les icebergs et les hautes montagnes éblouissaient le regard : pas un souffle n'agitait l'air. Jensen se rendit sans autre contestation : — « Eh bien ! dit-il, nous tâcherons de mieux faire une autre fois ! »

J'allai chercher le thermomètre et le plaçai à l'ombre d'un iceberg. Je m'attendais à le voir s'élever ; mais non, la petite colonne rouge descendit, descendit presque jusqu'à la cuvette et ne s'arrêta qu'à — 58° de l'échelle centigrade.

Je ne me rappelle que deux exemples de température semblable ; l'une notée par Niveroff à Yakoutsk en Sibérie à — 72° Fahrenheit. Je ne sache cependant pas qu'aucun voyageur ait constaté en plaine un froid aussi exceptionnel. Je dois noter qu'au Port Foulke, pendant mon absence, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de — 28° C.

Une circonstance me frappa extrêmement : cette grande dépression du thermomètre n'était pas perceptible aux sens ; si nous n'en avions eu la preuve sous les yeux, nous n'eussions pas eu la moindre pensée que par ce soleil splendide il faisait un des froids les plus extraordinaires qu'on ait pu mesurer, et qui ne nous épargnait que grâce au calme profond dont nous étions favorisés. Par une pareille température, le moindre vent serait dangereux, surtout s'il soufflait en face. Il est encore fort étrange que, tout en transmettant si peu de chaleur aux couches atmosphériques qu'ils traversaient, les rayons du soleil fussent encore assez puissants pour déterminer des ampoules sur la peau, de sorte que les deux conditions les plus opposées du calorique, la positive et la négative, agissaient à la fois sur nos pauvres visages.

L'influence de ces basses températures sur la neige n'est pas moins curieuse à étudier ; elle en devient aussi dure que du sable et le frottement du traîneau s'accroît notablement. Wrangel avait déjà remarqué cette circonstance que les Esquimaux connaissent aussi : le traîneau glissant avec plus de facilité quand la neige est légèrement mouillée, ils font fondre un peu de neige dans leur bouche, la versent dans la main et en humectent l'ivoire poli des patins de leur véhicule : une mince couche de glace se forme aussitôt à l'encontre des cristaux durcis. Kalutunah s'arrêtait souvent pour cette opération, et l'ayant essayée sur mon traîneau, je trouvai une différence très-perceptible dans le tirage.

Il serait fastidieux de donner jour par jour les détails de cette excursion. Je la prolongeai jusqu'à ce que j'eusse bien la conviction que la route vers le nord était impraticable par les côtes groënlandaises. Les glaces de cette année différaient fort de celles de 1853 à 1854. A cette époque elles étaient unies et on ne rencontrait les hummocks qu'à vingt-cinq ou trente kilomètres du rivage. Maintenant cette

ceinture plane n'existait plus. L'hiver survenant pendant que la glace s'amoncelait contre les terres, la pression avait dû être terrible : de vastes masses avaient été empilées les unes sur les autres : la mer tout entière n'était qu'un immense chaos de fragments de glace soulevés à une hauteur énorme et soudés par la gelée dans cette position. C'étaient les montagnes Rocheuses sur une échelle réduite; pics, escarpements, terrasses, éperons séparés par de profondes vallées, dans lesquelles nous descendions par des déclivités raboteuses et dont nous remontions péniblement le versant opposé pour franchir les hautes crêtes et répéter les mêmes efforts. La marche était d'une extrême difficulté : sans cesse il nous fallait grimper sur des masses glacées de toute forme et de toute grandeur.

Kalutunah ne pouvait comprendre notre but : il n'avait jamais entendu parler d'un voyage dans ces régions lointaines, sinon pour chasser des ours, et encore dans des circonstances exceptionnelles; mais comme nous traversions piste après piste sans nous occuper de la chasse, il devint de plus en plus anxieux. Il aurait bien voulu courir le gibier, et voir l'effet de nos carabines; mais aucune empreinte ne paraissait très-fraîche, et je n'avais pas de temps à perdre; pourtant, nous arrivâmes à une passée qui évidemment ne remontait pas à une heure, et à laquelle nous eussions pu nous attacher avec succès, car les traces indiquaient une mère et un tout petit ourson. Kalutunah arrêta son traîneau et implora avec ardeur l'ordre de lancer le gibier. Il donnait pour raison le plaisir d'abord, ensuite la fourrure, qui ferait un si bel habit au nalegaksoak; et puis sa femme et ses marmots n'avaient pas mangé d'ours depuis si longtemps! sans parler de ses chiens surtout : « Voyez comme ils en ont envie! » disait-il en montrant son attelage fatigué qui ne semblait guère se soucier de l'éloquence avec laquelle on plaidait sa cause; les pauvres animaux s'étaient tous couchés sur la neige aussitôt



Le glacier de Humboldt et le cap Agassiz.

qu'on avait fait halte. Quatre jours de tirage parmi les hummocks et les glaces ne leur permettraient pas d'apprécier beaucoup les charmes d'une chasse aux ours.

En dépit de toutes les difficultés, trois nouvelles étapes nous amenèrent en vue du grand glacier de Humboldt; mais la glace devenait pire encore, les icebergs se multipliaient, mes chiens se harassaient inutilement. J'eusse bien voulu continuer le voyage, mais ces parages avaient été explorés par l'expédition Kane, et je savais déjà qu'il me serait impossible de lancer un bateau dans cette direction. Il me restait à voir si je pourrais traverser le détroit pour atteindre à la terre de Grinnell; c'était désormais mon seul espoir.

Du haut d'un iceberg, on apercevait le glacier comme une longue ligne d'un blanc bleuâtre : le cap Agassiz, dernier point connu de la côte groënlandaise, le circonscrivait à droite, tandis que sur la gauche il se perdait dans le lointain; il me paraissait reculer vers l'est beaucoup plus que le docteur Kane ne le marque dans sa relation, et quoique la chose ne soit guère importante au point de vue pratique, cette circonstance, jointe à d'autres observations que j'aurai à enregistrer plus tard, m'a porté à m'écarter un peu dans le tracé de la petite carte qui accompagne ce volume, du tracé adopté dans celle du docteur Kane[1].

1. « .... Le grand glacier de Humboldt m'a laissé des souvenirs très-distincts. La première fois que je l'aperçus, le jour était admirablement clair, et j'ai rapporté nombre de croquis fidèles esquissés en vue de ses magnifiques parois.... Je n'essayerai pas d'en faire une description pompeuse. Mes hommes enthousiasmés lui cherchaient des termes de comparaison dans le Niagara et dans l'immense Océan. Mes notes parlent simplement d'une longue ligne d'escarpements de cristal se perdant dans le lointain bleui, et présentant au soleil une éblouissante escarpe. Mais ce rempart de glace solide domine de plus de cent mètres le niveau de la mer où sa base plonge à d'insondables profondeurs, et décrit, entre le cap Agassiz et le cap Forbes, un arc ininterrompu de près de soixante milles géographiques de développement. (El. Kane, *Arctic explorations*, vol. 1, p. 225.)

« Les explorations personnelles du docteur Kane se terminent à ce grand glacier, et jusque-là les positions qu'il donne aux rivages orientaux du

La côte que je venais de longer m'offrait une succession de localités gravées dans mon souvenir. Ses hautes roches de grès m'étaient aussi familières que les rangées des grands entrepôts et des magasins de Broadway. J'avais si fréquemment parcouru les environs de Port Rensselaer que je reconnaissais chaque pointe, chaque gorge, chaque ravine comme si je les avais vues la veille. Mais quand je descendis dans le port lui-même, combien je trouvai tout changé! Au lieu de la vaste plaine de glace unie sur laquelle j'avais si souvent erré, je ne voyais qu'un désert de hummocks uniformes; à l'endroit même du mouillage de *l'Advance*, la glace était entassée aussi haut que des mâts de navire. Fern Rock avait à peu près disparu sous la terrible avalanche écroulée dans le port du haut de ses falaises septentrionales, et la partie de l'île Butler où nous avions jadis installé nos magasins était presque ensevelie sous les décombres des glaces. Il ne restait d'autre vestige du bâtiment qu'un petit morceau de bordage que je ramassai près de l'emplacement de notre ancien observatoire. Le sort de *l'Advance* est encore dans le domaine des conjectures. Je suppose qu'à la première débâcle, peut-être dans l'année qui suivit notre départ, peut-être l'été d'après il aura été entraîné vers la mer, brisé par les glaces et coulé à fond. J'ai interrogé les Esquimaux; mais avec les meilleures intentions du monde il leur est extrêmement difficile de raconter une histoire sans l'émailler de contradictions; je n'ai pas confiance, même en Kalutunah, pour les récits où une ombre de fantaisie peut réussir à se glisser. Mon nalegak a bien visité le bâtiment, mais une fois c'était en telle année, le lendemain en telle autre. Lui et plusieurs indigènes en ont retiré beaucoup de bois. Un Esquimau a vu le navire dériver avec les glaces vers les

détroit de Smith doivent être assez correctes. A partir du cap Agassiz la ligne de côtes explorée par Morton, n'ayant été relevée qu'au moyen d'une simple estime de route, ne peut présenter le même dégré d'exactitude. » (*Trad.*)

« eaux du nord » et se perdre ensuite à l'entrée du Wolstenholme; il y a de cela quatre étés. Un autre se porte garant du même fait, mais d'après lui il n'a eu lieu que l'avant-dernière année. Suivant un quatrième témoin, le feu a été mis au navire par inadvertance et il a complétement brûlé dans le port même. Ainsi chacun nous faisait sa version. Un naturel m'affirma très-positivement que le navire avait été entraîné hors de la baie sur un point de la côte où les glaces le retenaient encore l'hiver suivant; il put le visiter pendant une chasse à l'ours. Kalutunah ne disait rien de précis, mais patronnait plutôt le récit de l'incendie.

Tout ce qui m'entourait était lié à de vieux souvenirs de gaieté ou de tristesse. J'allai voir les tombes de Baker et de Pierre notre jovial cuisinier et je cherchai la pyramide dont le docteur parle comme de « notre point de repère et leur monument funèbre, » mais les matériaux en étaient dispersés parmi les rocs et la grande croix peinte sur sa face méridionale n'était rappelée çà et là que par une pierre marquée d'une tache blanche.

En retournant au Port Foulke, nous campâmes de nouveau, à Cairn-Pointe, où je m'arrêtai longtemps pour regarder la mer d'une position plus élevée que la première fois. Jensen eut la bonne chance de tuer un renne et nos chiens fatigués se restaurèrent un peu. Puis nous revînmes au schooner avec une vitesse prodigieuse : un terrible grain avait fondu sur nous et, par une température de — 48° C., nous piquait de ses aiguillons. La neige nous frappait avec une sauvage furie, mais les chiens, se sentant près du but, volaient sur les glaces et nos cinquante-quatre kilomètres furent franchis en trois heures et demie.



CHAPITRE XXIV.

Notre dépôt de Cairn-Pointe. — Kalutunah. — M. Knorr. — Plan du voyage. — Nos préparatifs. — Les femmes esquimaudes. — Mort et funérailles de Kablunet. — Le départ.

Pendant la semaine suivante les traîneaux ne cessèrent d'aller et venir entre le schooner et Cairn-Pointe pour transporter à ce dernier endroit les provisions indispensables à notre campagne polaire. La température étant toujours fort basse, il n'eût pas été prudent de risquer de longues excursions pédestres. Mon expérience passée m'avait appris combien il est important au chef d'une expédition d'avoir l'œil sur ses gens. Un homme « pincé » en démoralise une douzaine et un pied gelé est aussi contagieux que la petite vérole.

L'attelage de Kalutunah fut remis à M. Knorr, et ce faisant, je contentai mes deux individus, et je travaillai à mes propres intérêts. Le plaisir de me servir, de voyager avec moi, très-vif dans sa nouveauté, avait fini par s'user complétement chez le nalegak et il m'était facile de voir qu'il préférait demeurer avec sa femme et ses enfants que se jeter dans les aventures incertaines des champs de glace; il avait maintenant satisfait sa curiosité, il savait que celui

qu'il appelait le grand chef pouvait se tirer d'affaire sans lui. Je méritais désormais son respect, je ne m'étais pas laissé surprendre par la gelée, et j'avais tout supporté comme un vrai Esquimau. Il n'était pas difficile de voir que Kalutunah m'avait accompagné avec l'espoir secret de m'abriter sous son aile protectrice; il avait pensé sans doute que s'il n'avait pas la joie de me voir geler, du moins il aurait celle de m'enseigner les us et coutumes des voyages en terre arctique.... et voilà qu'au lieu de devenir son humble disciple, je m'étais mis à lui donner des leçons! Aussi, quand à ce manque de convenance je joignis le tort de lui refuser une chasse à l'ours, son enthousiasme baissa très-rapidement, et plus il admirait le nalegaksoak, moins il désirait le suivre, maintenant surtout que le danger dépassait de beaucoup la récompense espérée. — Le gaillard était disposé à se prévaloir des avantages de sa nouvelle situation, et moi, de mon côté, m'apercevant qu'il prenait au sérieux son rôle d'hôte et de pensionnaire des blancs, je le comblai de richesses et en fis le plus heureux Esquimau qu'on puisse voir. Ce chasseur adroit, énergique, vaillant, qui s'enorgueillisait du bon état de ses armes et de l'abondance qu'il faisait régner dans sa hutte, se trouvait pour la première fois de sa vie délivré du souci du lendemain; il n'est donc pas étonnant qu'il ait voulu jouir en plein de ces courtes journées de fête. — En liesse continuelle, il se sentait fier de lui-même, fier du nalegaksoak qui le rendait si riche et lui faisait tant de loisirs, fier de la friperie civilisée dans laquelle il se carrait et qui lui donnait si triste mine. — Un sourire perpétuel s'épanouissait sur sa figure; je lui avais fait cadeau d'un miroir qu'il portait toujours avec lui, et qu'il consultait sans cesse, enchanté de se voir un bonnet, et surtout une chemise rouge qui pendillait sous son vieil habit. C'était un spectacle curieux. « Ne suis-je pas beau comme cela? » était une question qu'il adressait à un chacun.

Mais l'ébaubissement que lui causait son costume ne fut pas de longue durée. Le charme de la nouveauté s'atténua au bout de peu de jours, par la découverte qu'il fit sans doute qu'en nourrissant sa vanité il mortifiait aussi sa chair. Il nous arriva un jour revêtu de ses vieilles fourrures. « Mais où est ta chemise rouge, et ton bonnet et ton habit? » — « Je suis tombé dans l'eau et ma femme les fait sécher. » Nous sûmes plus tard que, changeant sa défroque contre ses chaudes peaux de renard, il avait caché ses ajustements dans une crevasse des rochers.

L'attelage de Kalutunah ne pouvait être donné qu'à M. Knorr. A l'exception de Jensen et de Hans, lui seul de tous nos gens savait manier le fouet. Avec une louable prévoyance, mon secrétaire s'exerçait depuis le commencement de l'hiver, pensant bien que ses chances de me suivre dans mon voyage s'accroîtraient en raison de son habilité à conduire les chiens : au point de vue de la hiérarchie, cette besogne eût dû être réservée à un matelot, mais la carrière fut ouverte à tous et notre jeune gentleman, trouvant que sa dignité officielle barrait le chemin à son ambition, n'hésita pas longtemps et se mit à l'œuvre avec un entrain dont je lui sus gré.

On le sait, conduire un traîneau n'est pas chose facile et de tout l'équipage Knorr seul réussit à souhait. Même parmi les Danois résidant depuis longues années dans le Groënland méridional, il est rare de trouver un homme entendu en ces matières. Carl et Christian, qui venaient d'Upernavik, lançaient la mèche du fouet dans leurs propres jambes ou au visage de ceux qui avaient l'imprudence de s'asseoir sur le traîneau, et n'atteignaient un chien que par le plus grand des hasards.

Je n'hésitais plus maintenant : depuis que j'étais monté sur la falaise de Cairn-Pointe, je savais, à n'en plus douter, qu'il me fallait partir de ce promontoire pour traverser le détroit, puisqu'il était impossible de remonter plus haut

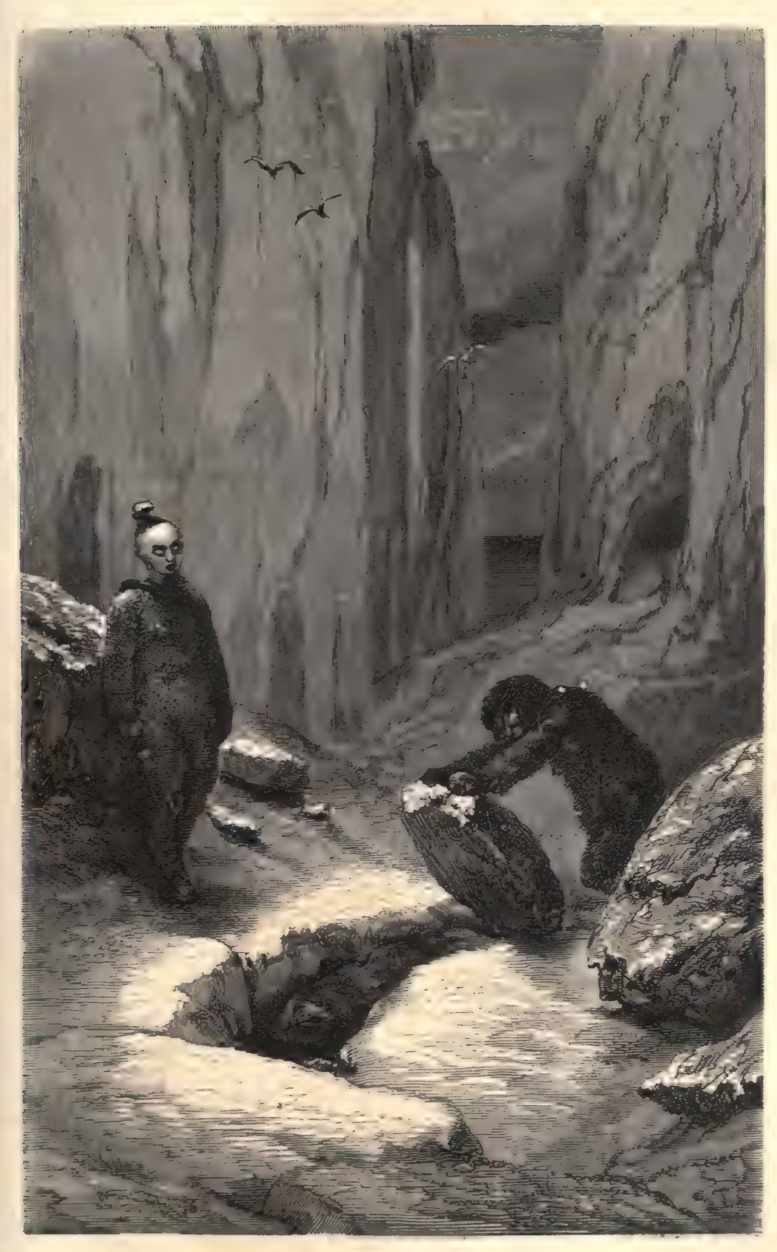
les côtes du Groënland. Mac Cormick, chargé des préparatifs, les activa avec son énergie habituelle et nous nous serions mis en route dès la fin de mai, si je n'avais dû attendre que la température s'élevât un peu. Notre colonie était une ruche pleine de bruit et d'agitation, et les Esquimaux ne formaient pas un des éléments les moins utiles de la petite communauté. Les deux vieilles dames qui présidaient aux affaires domestiques de la hutte de neige et de la cabane d'Étah, cousaient sans cesse pour nous, et furent probablement les premières femmes qui se soient enrichies « à tirer l'aiguille et le fil. »

Mais le malheur vint s'abattre dans la demeure de Tcheitchenguak. La bavarde, mais bonne et vaillante Kablunet tomba malade d'une pneunomie qui l'enleva en quatre jours. Tous mes remèdes, tous mes efforts furent inutiles et ce malheureux événement aurait détruit mon prestige de narkosak, si une aurore boréale ayant paru à cette époque, Jensen, en homme adroit « et des plus utiles », ajoute mon journal, n'en eût profité pour avertir les Esquimaux que ce phénomène entravait entièrement l'effet des médecines du chef blanc, et n'eût ainsi sauvé ma réputation compromise. Kablunet mourut à cinq heures ; à six, on la cousait dans une peau de phoque, et, avant qu'il fût refroidi, Hans emportait le corps sur son traîneau jusqu'à une gorge voisine où il le déposa dans une anfractuosité du rocher et amoncela au-dessus un tas de grosses pierres. Merkut, sa femme, montra seule quelques signes de douleur et de regret, mais plutôt, je suppose, dictés par l'usage que par une affection réelle. Quand les autres furent partis, elle resta près de la tombe et tourna tout autour pendant une heure environ, murmurant à voix basse les louanges de la défunte, puis elle plaça sur les pierres le couteau, les aiguilles, le fils de nerfs de phoque dont sa mère se servait quelques jours auparavant : cela fait, les derniers rites de le séparation suprême étaient accomplis.

Tcheitchenguak vint me voir peu après, il paraissait fort triste; il me dit que sa hutte était bien froide, qu'il n'avait plus personne pour entretenir sa lampe et me demanda de lui permettre de rester avec sa fille. Mon consentement obtenu, on ne s'occupa guère de celui de Hans et la maison de neige fut délaissée, et le foyer où ces braves gens se plaisaient à donner la rude hospitalité du sauvage fut dispersé. La cabane joyeuse était devenue une demeure de deuil et Tcheitchenguak la quittait pour traîner solitairement le peu de jours qu'il avait à vivre. Usé par sa longue lutte pour l'existence, il allait maintenant dépendre d'une génération qui ne se soucierait guère d'un vieillard inutile. La compagne qui seule eût pu adoucir les chagrins de ses dernières années, était partie avant lui pour l'île lointaine où le grand esprit, Torngasoak le puissant, invite les âmes heureuses au festin éternel, sur les bords toujours verts du lac sans limites où on ne voit point de glaces, où les ténèbres sont inconnues, où le soleil plane éternellement dans un ciel d'été et de bénédictions, — dans l'Upernak qui n'a point de fin.

Le thermomètre s'étant un peu élevé, le départ fut annoncé pour la soirée du 3 avril. Le soleil descendait encore au-dessous de l'horizon, mais la nuit crépusculaire permettait de marcher et de réserver le jour aux campements. Si basse que soit la température, pourvu que l'air soit calme, l'exercice réchauffe toujours assez, et la chaleur est beaucoup plus nécessaire pour les haltes; en outre, la réverbération des glaces au grand soleil de midi est excessivement fatigante pour la vue et il est assez difficile de se préserver de « l'ophthalmie des neiges, » affection aussi douloureuse qu'incommode; pour nous en garantir autant que possible, nous portions tous des besicles en verre bleu.

Mes compagnons, officiers ou matelots, étaient au nombre de douze. Tout fut prêt à sept heures, et quand la petite bande s'assembla sur la glace auprès du schooner, le coup

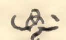


Hans enterrant sa belle-mère.

d'œil était aussi pittoresque qu'animé. En avant, Jensen déroulait avec impatience sa longue mèche de fouet; huit chiens attelés à son traîneau, *l'Espoir*, avaient l'air aussi pressés que lui. Venait ensuite Knorr avec six chiens et *la Persévérance* au montant de laquelle flottait une petite bannière bleue portant sa devise : « Toujours prêt. » Huit vigoureux gaillards se disposaient à tirer un troisième traîneau au moyen de cordes fixées à une sangle de toile qui entourait leurs épaules. — Auprès de ce véhicule se tenaient Mac Cormick et Dodge qui devaient le piloter au milieu des hummocks. On y avait installé un lifeboat en fer, de vingt-quatre pieds de long, avec lequel j'espérais me lancer dans la mer polaire. — Son mât était dressé et les voiles déployées; au-dessus d'elle s'agitait fièrement un pavillon qui avait déjà fait deux campagnes arctiques, au retour d'une autre dans les régions australes; on avait élevé les emblèmes maçonniques sur la tête du mât, et hissé notre flamme de signaux à l'arrière. Le soleil brillait sur le port, l'enthousiasme débordait, chacun se sentait prêt aux plus dures épreuves.

Les applaudissements éclatèrent pendant que je descendais notre escalier de glace. A un signal donné, Radcliffe, auquel je laissais le soin du navire, tira le canon. « En route ! » cria Mac Cormick; les fouets claquèrent, les chiens sautèrent dans leurs colliers, les hommes tirèrent sur leurs câbles : nous étions partis.

Je vais emprunter à mon « livre de marche » le récit des événements qui suivirent, espérant que le lecteur voudra bien encore nous accompagner dans notre long voyage à travers les solitudes glacées.



CHAPITRE XXV.

Le premier jour du voyage. — Abaissement de la température. — Découragement de nos hommes. — Notre maison de neige. — Le second jour. — Cairn-Pointe. — La glace. — La tempête. — Embarras des cuisiniers. — Une trombe de neige. — Violence de l'ouragan. — Notre hutte.

4 avril.

Enterrés dans un banc de neige, nous avons peu à nous louer de cette première journée. Le thermomètre, descendu à — 37° C., était à — 16° dans notre hutte, et continue à s'élever. Trois de mes compagnons se sont laissés saisir par le froid, et j'ai réussi à grand'peine à les empêcher d'être sérieusement atteints. — Tout alla assez bien pourtant, jusqu'à la pointe du Soleil-Levant (*Sunrise*) où la glace devint très-difficile; nous mîmes deux longues heures à la franchir avec notre bateau d'une dimension si embarrassante. C'est probablement un avant-goût de notre traversée du détroit. Ce maudit endroit dépassé, nous nous arrêtâmes pour faire fondre un peu de neige; nos hommes étaient accablés de fatigue et très-altérés. Malheureusement une fraîche brise s'éleva soudain et vint glacer de part en part nos corps tout trempés encore de la sueur que nous avait arrachée un aussi violent exercice. Le premier souffle du vent

éteignit l'enthousiasme de la bande et une révolution subite s'opéra dans les esprits : c'était comme du cidre suret remplaçant du champagne petillant. — Quelques-uns semblaient suivre leurs propres funérailles et, la mine allongée, poussaient des : « Que faire, mon Dieu ! » qui m'auraient assez amusé, si je n'y avais vu un sujet de sérieuse alarme. — Un autre, ne se sentant plus la force de se mouvoir, s'accroupit contre un amas de neige ; quand on le retrouva, il était tout décidé à se laisser mourir : une demi-heure de plus et son affaire était faite. Je m'approchai de lui pour l'encourager, il me dit froidement et avec un air de résignation qui eût fait honneur à un martyr : « Je gèle, vous voyez. » — Ses doigts et ses orteils étaient déjà aussi blancs qu'une chandelle de suif. — Sans perdre de temps, je les frictionnai avec vigueur pour y rappeler la circulation, et le remettant à deux matelots avec l'ordre de le faire marcher de force, je l'arrachai aux dangereuses conséquences de son manque d'énergie. — Je ne m'arrêtai pas à attendre quelques gouttes de cette eau tant désirée et je me dirigeai vers le premier banc de neige venu. J'y installai mes hommes à l'abri du vent, mais ce ne fut pas chose facile : deux ou trois individus paraissaient possédés de l'héroïque besoin d'en finir une bonne fois ; ils eussent mieux aimé se coucher pour toujours dans la neige, que de prendre la pelle et de nous aider à construire un abri.

Tout cela n'est rien moins que réjouissant pour le début, mais je ne puis dire que j'en sois fort surpris : je sais par expérience combien il est dangereux d'exposer des hommes au vent par une pareille température ; mais pouvais-je prévoir cette bise ? En somme, j'espère qu'il n'en résultera rien de grave ; nos malades se sentent mieux à mesure qu'il fait plus chaud dans la hutte. Nous venons d'expédier notre grossier repas, j'ai allumé la lampe à alcool, la porte est soigneusement close, chacun se blottit sous ses fourrures ; les plus braves fument leur pipe et les

autres grelottent comme si cet exercice devait les réchauffer. Le claquement de leurs dents n'est pourtant pas une musique agréable.

5 avril.

Sous la neige, près du cap Hatherton.

Notre dernière halte avait duré dix-huit heures. Je ne quittai pas notre abri avant que mes hommes fussent tout à fait dégelés et que l'air fût entièrement calme. Notre courte étape a été franchie sans broncher, mais avec une prudente lenteur : je ne veux pas fatiguer mes gens ni les exposer trop longtemps au froid. Le cœur leur revient peu à peu, et pas un ne conserve de traces de ses souffrances d'hier. La température s'élève : il fait assez chaud dans notre hutte; le thermomètre suspendu au patin du traîneau marque —12° C.

6 avril.

Nous sommes à Cairn-Pointe et confortablement logés. Chacun s'est acquitté de son devoir et la dépression morale qui a suivi le grain d'avant-hier est oubliée maintenant : l'entrain et la gaieté ont leur tour. Pas n'est besoin aujourd'hui de talonner les gens, de leur prêcher d'exemple en maniant moi-même les pelles à neige. Les faibles de cœur ont profité de la leçon; ils savent à présent que le travail est le meilleur auxiliaire des appels à l'assistance céleste : au lieu de passer deux heures à construire notre hutte, comme la première fois, nous avons accompli notre tâche en moitié moins de temps; tous se hâtaient de faire leur ouvrage le plus vite possible.

La route n'était pas trop mauvaise pour les deux premiers traîneaux ; celui qui porte l'embarcation nous a causé beaucoup de fatigues. Il glisse facilement sur les surfaces planes ; mais quelles peines n'avons-nous pas eues à tirer ce bateau d'une longueur si gênante par-dessus des amas de

neige hauts de quatre pieds ou des hummocks encore plus rudes à franchir, fussent-ils deux fois moins élevés! Pour lui faire traverser des bandes de glaces encore plus tourmentées que les autres, il nous a fallu battre la voie d'avance. Je désirais atteindre Cairn-Pointe pour y camper, et j'ai dû laisser une partie de notre chargement au cap Hatherton, où Knorr et Jensen ont, au mois de mars, *caché* aussi un de leurs dépôts. — Il nous en coûtera une journée pour revenir prendre tout cela.

La difficulté de traîner l'embarcation au milieu des hummocks, et le peu de bagages dont les hommes ou les chiens peuvent se charger par des glaces aussi disloquées, comme cette étape nous l'a prouvé, me démontrent l'impossibilité de tout charrier en un convoi sur la côte opposée; aussi vais-je laisser la chaloupe à Cairn-Pointe jusqu'à ce que nous ayons frayé le chemin et qu'avec les deux attelages et le troisième traîneau tiré par mes gens, j'aie transporté nos provisions à la terre de Grinnell. Si la glace est favorable, je serai toujours à temps d'envoyer chercher le bateau; si, au contraire, je ne puis lui faire traverser le détroit de Smith, j'aurai du moins assez de vivres pour mes explorations en traîneau, que j'espère accomplir avant que le dégel de juin ou de juillet vienne mettre un terme à ce mode de voyage.

La vue de la mer n'est pas des plus encourageantes. — Après avoir mis ma petite troupe en sûreté, j'ai escaladé une pointe élevée et je me suis donné la mélancolique satisfaction de contempler un fort vilain spectacle. Excepté un espace de quelques kilomètres où l'eau encore libre, avant le dernier abaissement de la température, a dû sans doute se prendre subitement, je ne voyais pas une toise de surface plane et unie. Le détroit en entier paraît rempli de glaces massives qui, brisées par la débâcle de l'été et poussées en banquises mouvantes par le courant qui se dirige vers le sud, sont venues se heurter contre la côte

du Groënland et se sont empilées en amoncellements confus. — J'ai appris à les connaître en 1854 ; — si elles ne sont pas meilleures, et je les crois pires encore, nous pouvons nous attendre à de terribles luttes.

7 avril.

Vit-on jamais une température plus changeante que celle du détroit de Smith ? — Elle fait mon supplice et anéantit tous mes plans. Dans sa fécondité sans borne, la nature n'a jamais enfanté rien d'aussi capricieux.

Hier au soir, l'air était parfaitement calme, mais voilà que cette nuit le vieux Borée s'est éveillé de son somme, et le père des vents a soufflé comme s'il ne l'eût fait de sa vie et qu'il voulût prouver au monde quelle était la force de ses poumons. A peine pouvions-nous mettre le nez dehors, il nous a fallu rester tout le jour couchés pêle-mêle dans notre lugubre prison de neige. — Je ne sais comment nous aurions dîné si je n'étais moi-même sorti pour préparer le repas et montré à ces pauvres novices à entretenir leur lampe-fourneau : nous ne pouvons employer d'autre combustible que le saindoux, et la fumée en est si intolérable qu'il nous faut cuisiner en plein air. Je crois vraiment que rien n'abêtit l'homme plus vite que le froid : nos marmitons n'ont pas eu l'idée de se construire un mur de neige, et il m'a fallu leur enseigner la proportion exacte à établir entre la panne et le fil de caret qui nous tient lieu de mèches, pour que la flamme ne fût pas noyée dans la graisse ou éteinte par le vent. Nous avons mis plus de deux heures à faire le café, et nous sommes rentrés tout blancs de neige ; elle fond peu à peu, et nos fourrures restent emprégnées d'humidité, car nous ne pouvons changer d'habits avant de nous glisser entre nos *draps* de peaux de bison.

8 avril.

Notre situation ne peut s'aggraver. La tempête continue à rugir et nous tient captifs dans notre geôle. Autant vaudrait jeter mes] hommes dans une fournaise ardente que les exposer à l'air du dehors par un temps pareil. Hier soir, il faisait un peu moins froid, il neigeait et nous commencions à espérer, mais le vent s'est remis à souffler de plus belle : les trombes de neige voilent la face du soleil et cachent la côte et les montagnes; de loin en loin apparaît le fantôme d'un iceberg. J'ai bien, par deux fois, essayé de braver la rafale, — j'aurais voulu aller chercher nos dépôts du cap Hatherton, — et je faisais déjà détruire notre hutte pour prendre le traîneau, mais dix minutes en plein air ont suffi pour me convaincre que la moitié de ma bande gélerait tout de bon si j'avais l'imprudence de la lancer dans la tempête : le troupeau est rentré au bercail et je suis retourné surveiller le feu de la cuisine.

Mes pauvres chiens sont presque ensevelis sous la neige; ils sont tous pressés les uns contre les autres, et à mesure qu'elle s'amasse au-dessus d'eux, ils soulèvent un peu plus la tête; je viens de les aller voir, je craignais que quelqu'une de ces bêtes ne fût morte de froid ou n'eût repris le chemin du navire; elles sont bien toutes dans le tas, j'ai compté quatorze nez.

La température de la hutte s'est élevée presque au point de congélation, et quelque étrange que cela paraisse, je puis écrire aussi rapidement que dans ma chaude cabine. Que faire autre chose? J'ai emporté deux petits livres en prévision de ces heures de captivité, et je me distrais à ma manière, tandis que mes camarades jouent aux cartes et parient du pain d'épice, des huîtres ou des bouteilles de rhum à consommer à Boston. Je veux tuer le temps et ne

puis dormir; mettons-nous donc à décrire notre demeure actuelle.

C'est un fossé de dix-huit pieds de long, huit de large et quatorze de profondeur; sur le sommet dudit fossé, les rames de la chaloupe soutiennent le traîneau recouvert de la voile sur laquelle nous avons entassé force neige; au bout de ce réduit est percée l'ouverture que nous franchissons à quatre pattes et qui est ensuite hermétiquement fermée avec des blocs de neige; une large bâche en caoutchouc s'étend sur *le plancher;* puis viennent deux grands tapis superposés, en peaux de bison, équarries et cousues, entre lesquelles chacun s'insinue de son mieux à l'heure du sommeil et essaye de se contenter de la part très-restreinte qui lui est assignée. La place d'honneur est à l'extrémité opposée à la porte, mais à l'exception de celle qui touche l'entrée, elle est certes la moins désirable, car de façon ou d'autre les douze dormeurs s'arrangent de manière à tirer à eux « les couvertures » et me laissent contre le mur de neige avec mes seuls habits de voyage : du reste, nous n'avons pas grand'peine à nous déshabiller en nous mettant au lit; on quitte seulement ses bottes et ses bas pour les placer sous sa tête en guise de traversin et on introduit ses jambes dans « la chaussure de nuit » en peau de renne.—Que puis-je dire de plus? Il me reste un vague souvenir d'avoir autrefois dormi plus à l'aise que pendant ces quatre derniers jours et reposé sur quelque chose de moins dur à la chair frissonnante que cette couche de neige qui tient le milieu entre la planche de pin et le gril de saint Laurent et vous fait éprouver des sensations indescriptibles. N'importe, notre troupe ne se laisse pas aller à la tristesse; chacun travaille ou s'amuse à son choix. Harris, ambitieux et énergique gaillard, coud une pièce à son pantalon de peau de phoque, pour se garantir de la bise. Miller, un autre de mes bons matelots, referme soigneusement une fente de sa botte groënlandaise;

Carl, de sa belle voix de ténor, vient d'achever une chanson nautique et s'éclaircit la gorge pour *le Hardi soldat*, cette Marseillaise du Danemark. Les jeux de cartes sont en réquisition et, somme toute, nous formons une assez joyeuse bande : — de vrais Gypsies en voyage. Nous menons une vie toute nouvelle, et plus tard, en tournant les feuillets de ce cahier, je sourirai du contraste entre les événements d'aujourd'hui et la stupide routine de l'existence ordinaire. Il me semblera alors que tout ceci n'était qu'un rêve, tant je le trouverai singulier, et cependant l'esprit et le corps humain s'accoutument si vite aux diverses circonstances, que, quels que soient les incidents qui se produisent, ils nous paraissent toujours naturels et ne nous étonnent plus. Puis, quand nous nous remémorons le passé, nous sommes étonnés d'avoir subi toutes ces transformations successives et de pouvoir à peine reconnaître nos habits de caméléon. Si j'ai encore la chance de me retrouver un jour, dans ma cité natale, assis devant une table d'un restaurant en renom, je me rappellerai sans doute avec dédain le bœuf et les pommes de terre séchées qui avec le café et le pain font le menu de nos dîners actuels ; mais jamais moka distillé dans un *percolateur* français ne m'a paru aussi bon que celui que ce matin on me passait tout bouillant dans son pot de fer, et les plus fins spécimens des trésors périgourdins ne m'ont jamais paru plus savoureux que les fragments de biscuit de mer que j'avalais avec ce café. En effet, tout n'est-il pas relatif dans le plaisir? Il n'a rien d'absolu.

Le bonheur, a dit sagement Paley, « est un réseau nerveux tapissant les régions précordiales. » Eh bien ! rien ne trouble chez moi l'harmonie des « régions précordiales » et je n'éprouve en ce moment d'autre sensation désagréable que celle de ce crayon qui me gèle les doigts. Pourquoi donc me trouverais-je moins heureux que dans n'importe quelle circonstance de ma vie Je n'ai pas, il est vrai, les moyens

d'exécuter mes plans comme je l'aurais voulu, et je suis assiégé de difficultés et d'embarras. Mais nous oublions volontiers le présent dans la poursuite de l'avenir, dans les joies que nous espérons trouver au delà des luttes et des fatigues prochaines. Et il est bon qu'il en soit ainsi, car ce qui nous coûte le plus de temps à conquérir, souvent ne vaut pas la peine d'être conservé. « Tout est vanité! » prêchait l'Ecclésiaste, et que dit le poëte?

« Le plaisir est semblable au pavot qui s'effeuille
Sous le souffle ou le doigt de l'enfant qui le cueille. »



CHAPITRE XXVI.

La tempête continue. — A l'œuvre. — Parmi les hummocks. — Difficultés de la marche. — Les neiges. — La glace du détroit de Smith. — Formation des hummocks. — Les vieux champs de glace. — Leur mode de croissance. — Épaisseur de la glace.

Je n'imposerai pas au lecteur l'ennui de me suivre pas à pas pendant les trois semaines suivantes. Un journal est nécessairement encombré de détails personnels et de répétitions interminables; en outre, il est de la nature même de certaines choses de n'offrir que peu d'intérêt à celui qui ne les a pas *vécues*. — Il me suffira de dire que la tempête continua à faire rage et n'épuisa enfin sa violence qu'après avoir soufflé pendant dix jours. Mais elle ne put nous tenir tout ce temps renfermés, et dès le 9 avril nous nous mettions à l'œuvre.

Après avoir été chercher nos provisions au cap Hatherton, nous nous dirigeâmes vers la terre de Grinnell, avec des traîneaux faiblement chargés dont les chiens tiraient les deux plus petits. Le vent venant du nord nous prenait en écharpe, presque en arrière et ne nous incommodait pas beaucoup; mais des embarras d'une autre sorte nous avertissaient de la difficulté de la tâche que nous avions

entreprise. A force de serpenter à droite ou à gauche, de revenir sur nos pas lorsqu'il était impossible d'avancer, nous réussîmes à franchir les quelques premiers kilomètres sans trop de peine, mais bientôt la route s'enchevêtra au delà de toute description. Le détroit tout entier n'était qu'un vaste chaos de rochers de glace, accumulés les uns sur les autres en énormes monceaux aux faîtes aigus et aux pentes raboteuses; ils laissaient à peine entre eux quelques pouces carrés de surface plane : il nous fallait cheminer dans ces lacis presque inextricables; il nous fallait souvent escalader des barrières de dix pieds de hauteur relative, de cent pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les intervalles de ces prodigieux monceaux sont remplis jusqu'à une certaine profondeur de neiges poussées par les vents. Qu'on s'imagine nos traîneaux cahotant à travers les enchevêtrements confus de ces glaces déchirées, les hommes et les chiens poussant ou tirant leurs fardeaux, comme les soldats de Napoléon leur artillerie dans les passes abruptes des Alpes. Nous nous hissons péniblement au sommet des rampes élevées qui nous barrent la route; à la descente, le traîneau est précipité sur les parois anguleuses, quelquefois chaviré, souvent brisé. — Après avoir inutilement essayé de franchir quelque crête plus rude que les autres, nous devons nous ouvrir un sentier au pic et à la pelle, pour être encore forcés de retourner en arrière et de chercher un passage moins impraticable; de loin en loin, nous avons la chance de rencontrer quelque « brèche » sur la surface inégale et tortueuse de laquelle nous pouvons franchir un ou deux kilomètres avec une facilité relative. Les neiges amassées par le vent sont parfois un obstacle, parfois une aide bien venue. La surface gelée, mais pas assez fortement, se brise sous le voyageur de la manière la plus désagréable et la plus irritante : elle ne peut toujours porter le poids du corps,



Dans les hummocks.

et un pied s'enfonce au moment où l'autre se lève. — Les ouvertures qui séparent les hummocks sont souvent à demi cachées par des ponts de neige; nous croyons pouvoir passer, mais au beau milieu un homme plonge jusqu'à la ceinture, un autre jusqu'aux épaules, un troisième disparaît entièrement; le traîneau casse, et nous perdons des heures entières à opérer le sauvetage, surtout si, comme il arrive fréquemment, il nous faut enlever toute la cargaison. Nous sommes, du reste, habitués à la manœuvre : parfois, chaque chargement doit être divisé en deux ou trois parts; les traîneaux vont et viennent sans cesse et la journée se passe à haler sans fin ni trêve. — Les cantilènes des matelots s'encourageant à tirer avec ensemble se mêlent aux interjections souvent peu aimables de Knorr ou de Jensen, gourmandant leurs pauvres attelages surmenés.

On ne saurait inventer un genre de labeur qui détruise plus vite l'énergie des hommes ou des animaux : ma petite troupe y épuisait ses forces et son moral, et lorsque, après une journée de longs et rudes travaux, j'aurais presque pu atteindre notre hutte de la veille d'une balle de ma carabine, je me sentais moi-même bien près du désespoir.

J'abandonnai bientôt la pensée de transporter l'embarcation sur l'autre rive : cent hommes n'auraient pas suffi à la tâche. Mon seul désir maintenant était d'arriver à la terre de Grinnell avec autant de vivres que je le pourrais et d'y garder mes gens aussi longtemps qu'ils me seraient utiles; mais j'eus bientôt à me demander s'il ne leur était pas impossible de porter leurs provisions en outre de celles qu'il me fallait pour que nos pénibles travaux ne fussent pas perdus. — En dépit de tout, à travers la tempête, par le froid, la fatigue, le danger, mes compagnons sont restés fidèles au devoir.

A tout ce que j'ai dit dans le précédent chapitre, je n'ai pas besoin d'ajouter de longues explications sur l'état des glaces, et le lecteur peut facilement s'en faire une idée

en étudiant la carte du détroit de Smith. Il remarquera que ce détroit est un large canal dont l'axe court presque de l'est à l'ouest et qui a une longueur de cent soixante milles géographiques sur une largeur de quatre-vingts. — Le nom de détroit lui a été conservé depuis que le brave vieux William Baffin le découvrit, il y a quelque deux cent cinquante ans. Du cap Alexandre au cap Isabelle, il n'a guère que cinquante kilomètres d'ouverture, mais en se reportant à la carte on voit que cet estuaire s'élargit rapidement, devient une mer aussi grande que la Caspienne ou la Baltique, et s'étend depuis la baie de Baffin jusqu'à l'endroit où le canal de Kennedy en resserre de nouveau les eaux avant qu'elles s'épandent dans le vaste bassin polaire. Cette partie centrale du détroit de Smith devrait s'appeler *mer de Kane*, en mémoire du chef de l'expédition qui en détermina les limites pour la première fois.

Le courant du bassin polaire descend par le canal de Kennedy, sorte de grande écluse des eaux arctiques; mais la glace ne débouchant qu'avec lenteur dans la mer de Baffin, par l'ouverture méridionale du détroit de Smith, s'accumule de siècle en siècle entre les deux issues. Chaque été en disloque une partie et la brise en fragments de toute grandeur et toute forme qui se pressent, se disloquent, s'usent les uns contre les autres, s'amoncellent en masses énormes sur la mer, ou s'entassent sur les côtes groënlandaises.

Pour se faire une idée de la force et de l'importance de ce mouvement, il faut se rappeler que presque toutes ces glaces sont de formation très-ancienne, de vieux *icefields*, des banquises d'une grande épaisseur et larges de plusieurs kilomètres, aussi bien que des fragments détachés du glacier de Humboldt; ces gigantesques amas, promenés par les courants dès le commencement de l'hiver pendant que la glace nouvelle se forme avec rapidité sur la surface des eaux, sont aussi irrésistibles que la ra-

fale balayant les feuilles d'automne. — En traversant le détroit, j'ai mesuré une de ces anciennes banquises. D'une hauteur moyenne de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, elle avait dix kilomètres de long sur sept de large, la surface en était très-inégale, s'élevant en collines arrondies de quatre-vingts pieds de hauteur, ou se creusant en vallées profondes et tortueuses.

Un pareil *icefield* n'offrait guère aux traîneaux une route plus facile que le chaos des hummocks eux-mêmes. La superficie, raboteuse et coupée de fondrières, était recouverte d'une croûte de neige que le traîneau entamait sans cesse et qui cédait sous nos pas. En nombres ronds, j'estime cette masse énorme à six milliards de tonneaux ; elle devait avoir cent soixante pieds d'épaisseur. Les bords en étaient ceints de tous côtés par une chaîne formée par les glaces de l'hiver dernier, disposées en une sorte de bourrelet élevé dont la plus haute pointe s'élançait à quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette bordure était un entassement de blocs de toute forme et de toute dimension empilés en désordre les uns sur les autres. Des aiguilles nombreuses, également déchirées, quoique de moindre altitude, s'élevaient sur le pourtour et sur chaque partie de cette étendue désolée. — Un millier de villes comme Lisbonne se fussent effondrées les unes sur les autres que leurs décombres n'eussent pas été plus enchevêtrées, et la marche à travers leurs ruines une fatigue plus dure.

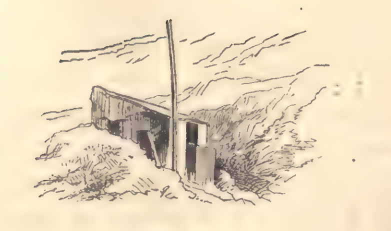
L'origine de ce champ de glace doit remonter à une période fort éloignée : je suppose que, d'abord formé dans quelque fiord profond, il aura fini par devenir assez épais pour que le soleil et les pluies d'un seul été aient été impuissants à le fondre avant la venue d'un nouvel hiver. Il s'est ensuite accru, selon le mode des glaciers, par sa couche supérieure ; celle-ci, comme la leur, se composant entièrement de neige transformée en glace. Le mode d'accumulation

est le même sur ces masses mobiles que sur le sommet des montagnes : chaque nouvelle année leur apporte son tribut. Toutes vastes qu'elles paraissent à l'œil, ces banquises, simples miniatures de la grande mer de glace du continent groënlandais, ne sont en réalité que des petits glaciers flottants. On comprendra qu'elles ne s'accroissent pas autrement, puisque la glace acquiert bientôt le maximum d'épaisseur que peut lui donner l'action directe de la gelée. Une fois qu'elle arrive à une certaine puissance, déterminée surtout par la température du lieu, la glace elle-même sert de couche protectrice à la mer; l'air froid ne peut plus la traverser, et la chaleur de l'eau cesse de diminuer longtemps avant la fin de l'hiver. — La croûte formée pendant la première nuit de gelée est plus épaisse que celle de la seconde, celle-ci est plus forte que le produit de la troisième nuit, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'accroissement devienne inappréciable. A Port Foulke, j'ai mesuré neuf pieds de glace; ce n'est qu'au mois de mars que nous avons eu notre maximum de froid, et cependant elle n'a pas augmenté de deux pouces après la mi-février. Dans les régions où la température est plus basse et où les courants ont moins d'influence qu'à Port Foulke, l'épaisseur du lit de glace doit être nécessairement supérieure, mais je n'ai jamais vu de table directement formée par la gelée qui dépassât dix-huit pieds. — Sans cette disposition providentielle, les mers arctiques seraient, depuis des siècles, solidifiées jusque dans leurs plus profonds abîmes.

J'espère que le lecteur aura suivi cette longue digression avec quelque intérêt, et se fera ainsi une plus juste idée des mers boréales et des luttes pénibles qui nous attendaient dans le labyrinthe presque inextricable qui défendait les abords de la côte opposée. — Elle se dessinait fièrement devant nous, puis se perdait au loin vers le nord inconnu, où elle reçoit les assauts de l'océan polaire.

Revenons à notre récit. Le 24 avril nous trouvait lassés,

excédés, découragés sur le bord de ce champ de glaces que je viens de décrire à vol d'oiseau ; nous n'étions pas à cinquante-cinq kilomètres de Cairn-Pointe ; il est vrai qu'en tenant compte de nos tours et détours, de nos retours en arrière, nous devons avoir marché cinq fois autant. Mais je laisse la parole à mon journal ; puisque le mauvais génie de ce malheureux manuscrit le condamne à être imprimé un jour, ouvrons pour lui un autre chapitre.



CHAPITRE XXVII.

Les difficultés augmentent. — Un traîneau brisé. — Nos réflexions. Mes hommes épuisés. — De mal en pis. — Je me décide à renvoyer ma troupe et à continuer le voyage avec mes chiens.

24 avril.

Ces notes sont nécessairement monotones : je ne puis écrire aujourd'hui autre chose que ce que j'ai écrit hier. — Semaine après semaine, nous tournons sans cesse dans le même dédale, campant le lendemain presque en vue de notre hutte de la veille ; le traîneau est cassé, mes hommes sont épuisés, mes chiens exténués de fatigue. Nous avons quitté le navire au commencement d'avril, et, en moyenne, je n'ai pas avancé de cinq kilomètres par jour ; à peine sommes-nous à cinquante-cinq kilomètres de Cairn-Pointe. Vers le nord, au-dessus de la mer glacée, la terre de Grinnell se dresse comme pour nous encourager, mais elle ne grandit que bien lentement. J'ai essayé de m'en tenir à mon projet primitif et de gagner le cap Sabine, mais impossible de franchir les masses qui nous en séparent : j'ai dû prendre plus au nord. — Tout en continuant à s'élever, la température est plus froide qu'à Port Foulke pendant la majeure

partie de l'hiver; aujourd'hui, le thermomètre est descendu au-dessous de — 29° C., l'air est calme et pur et le soleil brille comme chez nous au commencement du printemps.

25 avril.

Journée désespérante. Nous avons ce matin réparé notre traîneau tant bien que mal, et il nous a fallu y revenir plus tard. Les glaces se font pires à mesure que nous marchons; les hummocks ne sont pas plus hauts, mais les neiges récentes ont été soulevées par les vents et ne sont point encore gelées : nous avons plus de mal que jamais à tirer le traîneau, même sur le peu d'espace uni que nous avons la chance de rencontrer.

Ma troupe est en assez piteux état. Un de mes hommes a une courbature et un autre une entorse; un troisième est affligé d'une gastrite, un quatrième se plaint d'un orteil gelé; ils sont tous éreintés : jusqu'ici, les chiens résistent un peu mieux.

Je n'avais pas encore osé émettre dans ce journal le moindre doute sur le succès de notre entreprise, mais je commence à désespérer que ma petite bande puisse atteindre la côte ouest; la question du bateau est tranchée depuis longtemps; reste à savoir si mes hommes auront encore la force de transporter, par-dessus les hummocks, assez de provisions pour arriver à la terre de Grinnell et s'en retourner à bord. — A peine s'ils peuvent aujourd'hui charger les objets de campement, qui ne sont ni très-nombreux ni bien lourds.

26 avril.

Encore plus triste que hier. — Mes gens sont accablés, abattus, brisés. La nature humaine n'en saurait supporter davantage ! Comment résister à ce froid qui pénètre jusqu'aux sources de la vie, aux dangers de la gelée, à la

fatigue de haler sans trêve le traîneau, à ces labeurs qui n'ont pas de terme? autant vaudrait patauger éternellement dans la boue! Puis viennent les ophthalmies, les nuits si dures à passer, nos demi-sommeils dans les huttes de neige, l'aigre rafale, la nourriture insuffisante. Et ce que nous avons souffert hier, nous le souffrirons encore demain; chaque soir nous trouve perdus dans cet immense enchevêtrement de blocs glacés. Certes, le cœur ne manque à aucun de nous, mais jamais créatures raisonnables furent-elles en butte à plus d'obstacles, et jetées comme nous dans un semblable chaos? Aujourd'hui, nous nous sommes fourrés dans une impasse, et nous avons eu autant de peine à en franchir la barrière élevée, que Jean Valjean à enjamber le mur sauveur du couvent de Picpus. Mais de l'autre côté qu'avons-nous trouvé, nous? Un vieux champ de glace à peine moins mauvais que les massifs de hummocks.

Je le sens, nous arrivons au bout de notre rouleau. Il me faudra renoncer à atteindre l'autre bord avec des provisions suffisantes pour continuer notre route jusqu'à la mer du Pôle, et peut-être même jusqu'à la terre de Grinnell? J'en ai causé avec les officiers; la réponse est unanime : ils n'ont aucun espoir. « Autant vaudrait, disait Dodge, essayer de parcourir New-York par-dessus les toits des maisons! » — Ce sont tous des hommes braves et résolus, le courage et la persévérance ne leur manquent pas, — mais à l'impossible nul n'est tenu. — En dépit de tout, cette entreprise me tient tellement à cœur que je ne puis encore me décider à reculer. A demain de nouveaux efforts!

27 avril.

De mal en pis! A peine si nous avons pu marcher. — Le traîneau est entièrement brisé, nous sommes forcés de faire halte. — Je ne vois pas l'ombre d'une chance favorable. Je suis réduit à m'avouer vaincu.

Je n'ai été, de ma vie, si découragé que ce soir, pas même dans cet autre hiver, où par la faim et le froid, sans nourriture et sans moyen de transport, harcelé par les Esquimaux hostiles, je conduisais ma petite bande, à travers les périlleuses aventures de la nuit arctique, à la recherche d'un secours qui ne vint pas!

Ce détroit de Smith n'a été pour moi qu'une suite de terribles obstacles. — Depuis le jour où la tempête, en s'éloignant, découvrit la tête chenue du cap Alexandre, je n'ai éprouvé que désastres sur désastres; c'est alors que commencèrent toutes nos malheureuses tentatives pour atteindre le rivage de l'ouest d'où l'hiver nous repoussa, en forçant notre navire désemparé et prêt de couler à fond à chercher au plus vite un lieu de refuge. Puis, mes chiens sont morts; M. Sonntag, mon fidèle coopérateur, a succombé à un funeste accident, et si j'ai pu, en quelque mesure, réparer la perte de mes attelages, je me trouve aujourd'hui, au milieu du détroit, arrêté court, obligé de reconnaître notre impuissance. Comme l'a montré autrefois l'expédition de Kane, j'arrive à la conclusion que des hommes à pied ne peuvent franchir tous ces obstacles. Les deux escouades que le docteur avait envoyées échouèrent misérablement, et si, grâce à des chiens, je pus atteindre à la côte opposée, ce fut au prix de souffrances telles que mon compagnon, persuadé que la faim et la mort résulteraient seules de la prolongation de cette épreuve, résolut de la terminer au moyen de sa carabine : la balle siffla à mon oreille et ne m'empêcha pas de continuer ma route, de découvrir la terre de Grinnell et de reconnaître trois cent soixante kilomètres de cette côte[1]. Mais les glaces sont maintenant beaucoup plus mauvaises qu'alors; je suis convaincu que les difficultés du voyage ne sauraient être plus grandes et que

1. On peut voir la relation de cette excursion dans l'ouvrage du Dr Kane (*Arctic explorations*), vol. I, p. 247-256 (*Trad.*).

nous en sommes venus à la crise finale. Je l'ai déjà dit, mes hommes sont exténués des efforts continuels de la semaine dernière ; ils sont consternés du peu de chemin que nous avons parcouru, des glaces formidables qui se dressent devant nous, et leur paraissent de plus en plus terribles à franchir ; les appels incessants faits à leur courage, par ces froids qu'il serait difficile de supporter même dans des circonstances plus favorables, l'ont entièrement épuisé. Chacun d'eux est bien persuadé que de ses efforts personnels dépend pour nous la seule chance d'aller en avant, mais ils reconnaissent tous qu'après tant de labeurs et de sacrifices, la tâche accomplie déjà est bien petite en comparaison de celle qui nous reste à faire pour arriver à notre but. Et ce découragement moral est accompagné d'une alarmante prostration des forces physiques ; l'énergie vitale de mes pauvres camarades est tellement engourdie par ces effroyables températures que c'est à peine s'ils savent s'occuper de leurs propres besoins. Comment leur demander de nouveaux efforts pour une tentative que ne peut, selon eux, couronner le succès, et dans laquelle, dès le début, ils ont senti que leur vie courait risque d'être sacrifiée ?

Aussi l'état déplorable de ma petite troupe me force à renoncer à lui faire continuer son voyage : mon seul espoir est maintenant concentré sur mon navire. J'ai toute la saison devant moi, et quoique je ne puisse recourir à la vapeur, j'espère atteindre le cap Isabelle et remonter la côte occidentale ; s'il m'est alors impossible de m'ouvrir une route aussi loin que je le désire, du moins je me choisirai un bon port pour notre second hivernage. — Je vais donc renvoyer mes hommes ; je donne à Mac Cormick toutes les instructions nécessaires pour que le navire soit prêt lorsque viendra la débâcle. Il creusera la glace tout autour pour lui former un bassin, et réparer les avaries de l'automne ; on raccommodera les espars, on mettra des pièces aux voiles.

Quant à moi, je reste avec mes chiens, pour tenter une dernière lutte.

Mes gens m'ont fourni vingt-cinq jours d'utiles services; ils m'ont transporté huit cents livres de nourriture presque au milieu du détroit; c'est tout ce qu'ils pouvaient faire : leur œuvre est finie.

Je n'ose guère compter sur le succès, mais je sens que, tout périlleux qu'est ce dernier effort, il est de mon devoir de le tenter. J'ai choisi pour compagnons : Knoor, Jensen et le matelot Mac Donald, tous trois, j'en suis sûr, hommes de cœur et déterminés à me suivre jusqu'au bout. D'autres aussi me suivraient volontiers, mais si le courage ne leur manque pas, leur force physique est épuisée, et les chiens auront bien assez de deux personnes par traîneau. — L'espoir me revient, à l'idée d'essayer une nouvelle tentative, mais je ne veux pas penser aux inutiles labeurs de ces jours derniers, à ces dédales de glaces où les cimes se dressent les unes après les autres, où les débris s'amoncellent sans fin et entre-croisent leurs angles saillants dans toutes les directions; à ce souvenir le cœur me ferait défaut, et je renoncerais à un suprême effort, que tous, Jensen compris, croient désespéré. — Mais je ne me déclare pas encore vaincu. J'ai quatorze chiens et trois hommes éprouvés, et me remettant à la sagesse de la Providence, qui m'a souvent déjà conduit au but cherché et garanti du danger, je recommence demain! Arrière, le découragement!



CHAPITRE XXVIII.

Départ de la troupe. — Encore des hummocks. — Avantage des chiens. — Nous campons dans une caverne. — Les ophthalmies. — Nouveaux accidents. — Les caps Hawks et Napoléon. — La tempête. — La terre de Grinnell. — Découverte d'un détroit. — Voracité des chiens. — Un triste souper. — Campement en plein air. — Prostration générale. — Nous touchons enfin la terre.

28 avril.

Ma troupe est partie ce matin ; la séparation a été fort émouvante : je n'ai jamais vu d'hommes en plus déplorable condition que mes pauvres camarades. Après les avoir accompagnés à une courte distance, et leur avoir tristement dit adieu, je revins à la hutte et me retournai pour les voir encore : ils s'étaient arrêtés, tournant leurs yeux vers nous, évidemment pour nous envoyer les trois hourras d'usage ; vaine tentative : leur faible voix s'éteignait dans leur gorge.

Bientôt après nous nous replongions dans les glaces; une terrible chaîne se dressait devant nous, et pour la franchir il nous fallut déposer une partie de la cargaison. Le traîneau de Knorr fut brisé et nous le raccommodâmes

à grand'peine; celui de Jensen chavira à la descente d'une pente escarpée et blessa un de nos chiens à la jambe; — on détela le pauvre animal qui nous suivit en clopinant; — au bout de quelques heures, nous retournâmes en arrière prendre le reste des provisions. Nous avions avancé de trois kilomètres à vol d'oiseau, mais à cause des détours j'en puis bien compter plus de sept : cela fait vingt-deux kilomètres pour les trois fois que nous avons parcouru cette route abominable. De tout le voyage, nous n'avions pas eu de si pénible étape, et nos gens n'auraient certainement pu faire passer leur traîneau sur ces amas de glace : les chiens les grimpent comme des chamois, ils ne sont pas si lourds que les hommes et la croûte de neige gelée se rompt moins vite sous leurs pas : en outre, leurs traîneaux sont petits et plus faciles à diriger. Nous sommes maintenant au pied d'une formidable barrière que nous ne nous sentons pas le courage d'escalader, et nous campons dans une sorte de caverne formée par des tables de glace qui nous évitent la peine de construire une hutte; la trouvaille est d'autant plus précieuse, que Jensen n'aurait pu nous aider à creuser notre tanière. Pour mieux voir où poser ses pieds, il avait ôté ses lunettes et couve en ce moment une ophthalmie. Nos quartiers sont bien clos et plus confortables que d'habitude. — Le thermomètre y monte à — 9° C., pendant que dehors il marque — 25° C.

Ce matin, nous marchions avec ardeur; mais le soir nous trouve toujours assez mélancoliques. De si lents progrès, achetés par tant de travaux, ne sauraient nous inspirer beaucoup d'entrain; dormir est notre seul soulagement, et il est heureux que la température nous permette de nous abandonner au repos sans crainte d'être geles vifs. Le sommeil qui a déjà calmé les chagrins de tant de malheureux, a noyé bon nombre de mes soucis pendant ces vingt-cinq jours.

Sur tout le globe, mais encore plus dans ces mornes déserts, il est

« De la nature en deuil le doux consolateur. »

Notre sommeil est bien « le repos du travailleur. » Brave Sancho Pança! toujours si avisé dans ta folie! L'humanité se rappellera longtemps tes sages paroles : « La bénédiction du ciel soit sur celui qui a inventé le dormir ! » Je vais m'en envelopper de tout cœur comme tu le faisais, et si je n'y trouve pas la chaleur au milieu du froid, du moins le souvenir de mes espérances trompées sera enseveli pour quelques heures !

29 avril.

Encore dans notre caverne. Les glaces étaient aussi mauvaises aujourd'hui qu'hier, et nous n'avons pu transporter que la moitié des bagages : le reste était resté caché dans la neige, et quand nous sommes venus le reprendre, les chiens n'avaient plus la force de faire un troisième voyage. Chacun s'endort de son mieux entre les peaux de buffle : nous n'eûmes jamais de meilleur campement. A midi, le thermomètre marquait à l'ombre et en plein air — 17° C. ; au soleil + 4°, et maintenant, au-dessus de ma tête, il est à — 1/2° C.

30 avril.

Tout ce que nous avons pu faire aujourd'hui est de transporter le reste de la cargaison à l'endroit où se trouvait déjà sa première moitié : nous ne devons pas surmener les chiens ; s'ils succombaient, tout serait perdu. Ce soir, ils sont accablés de fatigue et ont besoin d'être soignés ; Jensen vient de leur préparer un repas chaud et abondant, en viande, pommes de terre et lard. La voracité avec laquelle ils se jettent sur leur nourriture surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Rien n'échappe à leurs

crocs aigus. Si l'on n'y prenait garde, ils dévoreraient leurs harnais, et il nous faut cacher dans la hutte tout ce qui pourrait tomber sous leur dent. Ils nous ont déjà happé force traits; beaucoup d'autres de ceux-ci ont cassé, et nous les remplaçons peu à peu avec des cordes. Pour ajouter à nos infortunes, Jensen a oublié hier soir de couvrir son véhicule (celui de Knorr forme le toit de notre maison), et quand ce matin nous avons mis le nez dehors, les courrois d'assemblage étaient avalées, et les fragments du traîneau gisaient éparpillés sur la neige.

J'ai près de huit cents livres de pâtée, mais nos chiens mangent énormément, et nous avançons si peu que je ne sais si nous réussirons à nous tirer d'affaire.

1er mai.

Impossible de marcher avec la moitié du chargement, il a fallu le diviser en trois, et nous en avons transporté une partie à cinq kilomètres environ en ligne directe, seize en réalité. Je renonce à décrire les glaces que nous avons dû franchir : elles sont pires que jamais. Nous arrivons en vue de la côte que je parcourus en 1854, et je ne suis pas loin de la route que je pris alors pour m'en retourner, mais comme elle est plus difficile cette année ! Certes, les obstacles ne me manquèrent pas au nord de Port van Rensselaer, pendant le voyage d'aller; mais plus bas dans le détroit, près du lieu où nous sommes maintenant, la glace était à peine brisée, et je pus la traverser en deux étapes.

En revanche, l'étude de la configuration du rivage m'est bien plus facile aujourd'hui qu'à cette époque où le brouillard nous enveloppait et où je souffrais sans cesse des yeux. La terre de Grinnell est évidemment un peu plus au nord que je ne l'avais placée; si mes observations et mes calculs sont exacts, nous n'en serions plus qu'à dix-huit kilomètres. Les deux fiers promontoires auxquels le

Dr Kane donna les noms de Bache et de Henry (Victoria Head et cap Albert d'Inglefield) me semblent être deux grandes îles, s'élevant à l'ouverture d'un détroit qui me paraît avoir de soixante à soixante-douze kilomètres de large. Ceci mérite un examen ultérieur.

Cette côte projette sur la mer deux saillies fort remarquables : celle qui dresse à l'orient d'une très-grande baie sa muraille sombre de quinze cents pieds de haut, a reçu du capitaine Inglefield, qui l'entrevit à toute distance, le nom de cap L. Napoléon, que je lui ai conservé tout en le reportant plus au nord. Directement dans l'axe de notre route et plus près de nous se découpe l'autre promontoire que le Dr Kane, au retour de ma course d'exploration, voulut bien nommer le cap Hayes ; mais comme il s'est glissé dans les cartes une certaine confusion entre les mots de Hawks et Hayes, je mets de côté ce dernier ; et ce roc immense, en comparaison duquel Gibraltar n'est qu'un pygmée, s'appellera désormais le cap Hawks. La ligne entière de la côte est extrêmement hardie et profile sur le ciel ses pics élevés.

2 mai.

Emprisonnés par la tempête, dans notre campement de la veille et en assez triste état. Nous étions revenus chercher une autre cargaison lorsque le vent s'est déchaîné subitement, et la rafale et les tourbillons du nord nous ont forcés à nous réfugier au plus vite dans notre caverne. Je me console en pensant que du moins mes pauvres chiens se reposent. Nous avions laissé tout notre attirail dans la hutte de la nuit dernière, et nous nous étendons sur la neige nue, — couche de bien peu plus moelleuse que la glace. Une boîte à conserves nous a servi de marmite, et une autre de lampe pour préparer le souper. Jensen souffre beaucoup des yeux.

3 mai.

La tempête nous a retenus douze heures dans notre misérable tanière. Mes chiens sont un peu restaurés et nous n'avons jamais mieux travaillé qu'aujourd'hui. Mais pas de rose sans épine, point de jour sans épreuve : Jensen, qui n'y voit presque plus, a trébuché sur les glaces et s'est donné une mauvaise entorse; sa jambe s'était engagée dans une fissure; le cas est d'autant plus grave qu'elle a été cassée il y a deux ans à peine et que la fracture étant oblique, n'a pu être réduite que d'une manière imparfaite.

4 mai.

Bonne journée. — La glace était plus unie, et nous allions grand train. L'ophthalmie de Jensen a disparu, sa jambe ne lui fait plus autant de mal et notre route nous a conduits sur de vieux champs de glace. Le blessé peut même ce soir creuser notre logis de neige et chante une chanson danoise aussi allègrement que le fossoyeur dans *Hamlet.* Knorr et Mac Donald hachent les gâteaux de bœuf desséché pour le repas des chiens, et comme une horde de loups affamés, ces brutes remplissent l'air de leurs cris hideux. La meute-fantôme du noir chasseur du Hartz ne déchirait pas l'oreille du voyageur attardé de sons plus effrayants. — Les misérables nous dévoreraient si nous leur en donnions la moindre chance. Knorr s'est laissé choir au milieu d'eux en leur distribuant leur souper, et si Mac Donald ne se fût élancé à la rescousse, je ne doute pas que ces bêtes sauvages ne l'eussent mis en pièces en un clin d'œil.

Il est juste minuit et j'écris en plein air pour la première fois depuis notre départ. La température n'est qu'à — 15° C., et je ne vis jamais scène si admirable. Cette immensité

d'une blancheur éblouissante, ce désert de sommets étincelants au soleil, ont un caractère d'austère et paisible grandeur étrangement imposante. Au contraire des montagnes du Groënland, celles qui sont devant nous forment des chaînes multipliées de cônes qui percent le ciel et ressemblent à de gigantesques piles de boulets de canon saupoudrés de neige. Le soleil de minuit leur verse ses clartés splendides ; leurs contours s'adoucissent à travers les vapeurs colorées qui flottent vers l'orient. Oh ! si je pouvais donc franchir cette barrière qui me sépare du but de mes désirs ! Ces montagnes sont pour moi « les collines délectables[1] », les blancs nuages qui les recouvrent sont les « troupeaux de la cité » de mes rêves ambitieux, — cette mer mystérieuse que je cherche à travers tant de fatigues et de labeurs !

J'ai pu faire quelques bonnes observations et prendre d'excellents relèvements d'après ma position déterminée par des hauteurs de soleil. J'en suis sûr maintenant, un détroit qui m'avait échappé en 1854 s'ouvre à l'ouest de celui de Smith, et j'avais placé trop au sud toute la terre de Grinnell[2].

5 mai.

Journée vraiment écrasante. — Nous avons très-peu avancé et nos affaires s'assombrissent. Jensen souffre beaucoup de sa jambe et n'aurait pu faire un pas de plus : la douleur lui arrache des gémissements ; Knorr résiste à tout avec une ténacité et une résolution héroïques. Il n'a pas une seule fois voulu s'avouer fatigué, après de longues heures passées à soulever le traîneau, à fouailler, et à encourager incessamment les chiens ; quand je lui demandais

1. Allusions au *Voyage du Pèlerin* de John Bunyan.

2. Ce détroit, qui parallèlement à celui de John court droit à l'ouest, en séparant la terre d'Ellesmère de celle de Grinnell, porte sur la carte le nom de Hayes, son découvreur. (*Trad.*)

ce soir, s'il ne sentait pas le besoin de repos, il m'a répondu sans hésiter : « Non, Monsieur. » — Mais la hutte prête et la tâche finie, je l'ai trouvé blotti contre un amas de neige derrière lequel il était allé cacher sa prostration et sa faiblesse physique. Mac Donald, non plus, semblerait ne reculer devant rien; mais je le vois, la fatigue commence à l'éprouver rudement, malgré son courage et sa persistance, qui rappellent ceux d'un bouledogue bien entraîné.

Pour clore la liste de mes plaintes, mes chiens sont tout à fait éreintés ce soir, et par ma faute : je regrette chaque once de nourriture qu'on leur donne, et leur ration n'était hier que d'une livre et demie par tête. Le résultat, — je viens de le dire. Dans leur terrible faim, les pauvres bêtes ont démantibulé le traîneau de Jensen, que, trop fatigués pour le décharger, nous avions recouvert seulement de trois pieds de neige. Les brutes en ont éparpillé tout le contenu, et de leurs dents aiguës ont essayé d'entamer nos boîtes de fer-blanc; elles ont mangé nos bottes de rechange, le dernier rouleau de courroie qui nous restât, des bas de fourrures, et brisé sans merci la pipe d'écume de mer enveloppée de peau de phoque que maître Knorr avait imprudemment suspendue aux montants. Nous n'avons plus que des cordes de chanvre, et les traîneaux se rompent sans cesse, et les traits cassent du matin au soir. Un chien a déchiré un sac plein de tabac et a dévoré le tout; un autre a avalé notre seul morceau de savon. Triste perspective pour nos futures ablutions; mais rien n'émousse la délicatesse exagérée comme trente-deux jours de voyage par des températures semblables. On se débarbouillait d'abord avec une poignée de neige; maintenant, nous sommes moins recherchés et ne prendrons pas le deuil de notre savon comme nous l'eussions fait il y a quelques semaines.

Nos provisions disparaissent avec une rapidité alar-

mante, mais dès que je me permets la moindre lésinerie avec mes chiens, ils s'affaiblissent à vue d'œil, et s'ils venaient à nous manquer, où en serions-nous? Je compte que deux jours nous séparent encore de la terre : nous nous dirigeons sur le cap Hawks, mais, je suis forcé de l'avouer, il grandit bien lentement. Nos nombreuses haltes pour reposer les attelages, celle qu'il nous faut faire pour rafistoler traîneaux et harnais, me donnent assez d'occasion d'examiner les côtes; aussi, je ne laisse guère chômer mon carnet et mon album.

6 mai.

Misérable journée, encore plus misérablement finie. Mac Donald a laissé tomber sur la neige notre fumant repas, et comme nous ne pouvons nous permettre une seconde allocation de combustible (graisse et fil de caret), nous courions aussi grand risque de nous coucher sans souper que Nicol Jarvie au clachan d'Aberfoil, avant que l'intervention de Rob-Roy eût ramené à la raison le Highlander brutal. A notre grande joie cependant, Mac Donald a fini par opérer sur la neige le sauvetage de la plus grande partie de sa préparation culinaire, qu'il nous a fallu manger froide. Mais la perte du café est irréparable, et en conséquence nous faisons assez triste figure. La température est descendue à — 24° C., et les doigts ont de la peine à tenir un crayon devant un thermomètre agissant de la sorte.

7 mai.

Nouvelle édition des jours précédents. — De longues heures d'énergique travail nous ont fait à peine avancer et nous sommes à plat sur la neige avec deux traîneaux entièrement disloqués. Un patin est brisé, et Jensen déclare l'avoir si souvent rapetassé, qu'il ne voit pas le moyen de le raccommoder encore, mais j'espère que quelques heures de sommeil lui aiguiseront les esprits. — Triste

caravane que la nôtre : ne nous sentant pas la force de nous construire un abri, nous plaçons les deux traîneaux côte à côte pour y établir nos lits en plein air. La nuit n'est pas trop froide, le thermomètre se rapproche de zéro, mais nous regrettons la douce chaleur de la hutte de neige. Les labeurs de la journée nous ont fait transpirer comme si nous eussions été sous les tropiques; nos vêtements sont tout trempés d'humidité, et à la moindre halte, nos pardessus deviennent roides comme de la tôle et nous éprouvons la sensation désagréable du « drap mouillé » dans le traitement hydrothérapique.

8 et 9 mai.

Toujours les mêmes difficultés. J'avais espéré que nous toucherions terre dans la soirée du 8; mais elle me semble s'être éloignée dans la matinée du 9. — Glaces sous les pieds, neige et brouillards sur la tête. — Traîneaux, harnais, bêtes et gens tombent en morceaux et se traînent sous une atmosphère endiablée, épaisse comme les ténèbres du vieil Hadès.

10 mai.

Luttant toujours, en dépit de tous les obstacles, nous campons encore au milieu des monceaux de glace. Je n'ose plus espérer toucher le rivage demain : je me suis si souvent trompé ! Mais, ce rivage, je *veux* l'atteindre, coûte que coûte; *j'irai à lui* tant qu'il me restera une once de nourriture et un chien pour la traîner. J'y suis opiniâtrément résolu.

11 mai.

Campés enfin sous la berge et heureux comme des gens qui ont remporté la victoire et attendent leur souper.

Pendant que je choisissais l'emplacement de notre hutte

de neige, Mac Donald regardait la haute pointe qui se dresse au-dessus de nos têtes; et je l'entendais grommeler, tout en préparant le fourneau pour un repas dont nous avions tant besoin : « Après tout, je voudrais bien savoir si c'est là la terre ou son ombre fugitive seulement? »



CHAPITRE XXIX.

Perspective. — Le cap Napoléon. — Le cap Frazer. — Vestiges des Esquimaux. — La glace pourrie. — Le canal de Kennedy. — Douceur de la température. — Les oiseaux. — Formation géologique de la côte. — La végétation. — Nouvelle chute de Jensen.

Je me trouvai fort heureux d'abord d'avoir atteint la côte, en dépit de si terribles obstacles; mais quand je vins à réfléchir sur ma position et à la comparer avec mes espérances passées, je ne me sentais plus le cœur au triomphe. Ces trente et une journées perdues à traverser le détroit, ce bateau, impossible à transporter, ma troupe, forcée de retourner au navire, que d'échecs à mes plans primitifs ! En outre, la brèche inattendue que faisaient aux vivres les rations extraordinaires qu'il nous fallait donner aux chiens, sous peine de les voir succomber à la peine, avaient tellement diminué nos ressources, que je ne pouvais plus penser à prolonger beaucoup mon exploration. Nos bêtes mangeaient plus du double de ce qui leur est habituellement nécessaire en voyage : cette consommation, et les petits dépôts que je laissais en vue de notre retour, avaient réduit leur provision de pâtée à trois cents livres, qui devaient fournir à peine à douze de leurs repas quotidiens. Tout au

plus avais-je le temps d'étudier les routes de la mer Polaire, en vue d'une plus longue exploration, ajournée à l'éte suivant, si alors je réussissais à amener le schooner vers la rive occidentale. J'avais, en un mot, à étudier les chances qui, dans ce cas douteux, me resteraient pour l'exécution de projets déjà très-compromis par notre hivernage sur les côtes du Groënland.

Les extraits de mon journal et les explications données dans les chapitres précédents ont édifié le lecteur sur les difficultés que j'avais eu à combattre. Je ne m'attendais certes pas à franchir les hummocks à la course, mais je n'étais nullement préparé à les trouver si formidables, et le triste échec de ma troupe porta un terrible coup à mes espérances. De longue date, résigné à toutes les éventualités possibles, je me consolais maintenant, dans l'idée de réparer le temps perdu en séjournant encore une année dans le détroit de Smith.

La traversée que nous venions d'en faire n'a pas eu sa pareille dans les aventures arctiques. A vol d'oiseau, on compte à peine cent cinquante kilomètres de Cairn-Pointe au cap Hawks, et cependant nous avons mis juste un mois à parcourir cette distance : en moyenne quatre kilomètres et demi par jour.

La route que nous étions forcés de suivre était au moins le triple de la ligne directe ; et puisque le nombre de kilomètres de cette voie sinueuse durent être franchis trois fois, souvent même cinq, selon qu'il nous fallait diviser la cargaison en deux ou trois parts, nous avons probablement fait trente kilomètres par jour et huit cents en totalité. Les soixante-quinze derniers kilomètres, où nous n'avions plus que nos chiens, nous ont pris quatorze journées, et on comprendra mieux combien la tâche était rude, si on se rappelle qu'une semblable étape peut être parcourue en cinq heures par un attelage de force moyenne sur de la glace ordinaire, et ne le fatiguerait pas moitié autant

qu'une seule heure de tirage au milieu de ces barrières d'hummocks toujours dressées devant nous.

Il est essentiel que le chien esquimau puisse trotter avec son chargement, si on veut obtenir de lui de bons services. Plus volontiers, il court sur la glace unie avec un fardeau de cent livres, qu'il n'en traîne vingt-cinq sur une route qui le force à marcher à pas lents.

Après nous être arrêtés au cap Hawks le temps de reposer les attelages, nous commençâmes à remonter la côte, et, à notre première étape, nous franchîmes la vaste échancrure qui nous séparait du cap Napoléon. Cette fois, la cargaison était au complet, et cependant le chemin n'était rien moins que favorable. La configuration des côtes empêche les vents de souffler dans la baie, et les neiges, à peine durcies et accumulées à une hauteur de plus de deux pieds, rendaient la marche fort pénible ; mais ne voulant à aucun prix nous rejeter dans le chaos des glaces, nous plongions de notre mieux dans cette couche épaisse. Les traîneaux enfonçaient jusqu'aux traverses et les chiens jusqu'au ventre ; pour couronner le tout, Jensen souffrait cruellement, et ne pouvait plus marcher ; mais je n'avais pas le loisir de faire halte ; une partie des bagages fut donc transférée sur l'autre véhicule, et, nous passant une sangle aux épaules, Mac Donald, Knorr et moi, nous tirâmes, chacun aussi bravement que la plus forte bête de l'attelage.

Les glaces hérissaient de la plus terrible manière les abords du cap Napoléon : impossible d'approcher du rivage ; toute la journée suivante, il nous fallut haler au large, et tracer de nouveaux zigzags dans ces maudits hummocks. Un brouillard épais venait du nord et nous cachait entièrement la côte ; une lourde chute de neige acheva de nous dérouter, et nous nous arrêtâmes pour attendre une température plus favorable. Le lendemain, nous pûmes gagner la glace de terre et, pour la première fois depuis Cairn-Pointe, nos chiens prirent le grand trot : nous arri-

vâmes en peu d'heures au nord du cap Frazer, et nous construisîmes notre hutte près du point le plus reculé que j'eusse atteint en 1854.

Nous nous trouvions maintenant dans le canal de Kennedy où j'avais à peine pénétré alors. La glace de l'entrée paraissait tout aussi mauvaise que celle du détroit, et nous fûmes obligés de nous en tenir à la « banquette » même pour traverser la baie de Gould[1] qui s'ouvre entre les caps Leidy et Frazer. C'est celle-là même que j'avais choisie pour notre hivernage et que j'aurais tant voulu atteindre l'automne précédent. — Sur les roches se dressait encore la hampe du petit pavillon qne j'y avais placé, en 1854, mais il n'y restait plus un seul lambeau d'étoffe.

Pendant que nous suivions la courbe de la baie, je constatai que là, aussi bien qu'à Port Foulke, à Port van Rensselaer, et sur presque tout le littoral groënlandais au-dessus du cap York, la terre s'élève en pente douce, coupée par des gradins plus ou moins réguliers et forme des séries de terrasses dont les plus élevées sont de cent vingt à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. — J'y reviendrai plus tard, mais je fais observer en passant qu'elles sont les indices d'un soulèvement consécutif des deux côtes opposées. — Sur une de ces terrasses schisteuses je remarquai les vestiges d'un camp esquimau ; et je fus d'autant plus heureux de la découverte de ces traces, fort visibles encore, quoique fort anciennes, qu'elles me confirmaient les traditions racontées par Kalutunah. On en voit de semblables partout où les Esquimaux séjournent pendant l'été. C'est tout simplement un cercle de douze pieds de diamètre formé des lourdes pierres avec lesquelles les naturels assujettissent le bord inférieur de leur tente de cuir, et qui restent à l'endroit où elles étaient

1. Ainsi nommée en l'honneur du professeur B. A. Gould de Cambridge.



Vestiges d'anciennes habitations d'Esquimaux sur la terre de Grinnell.

placées lorsqu'ils retirent les peaux pour aller camper ailleurs.

La journée suivante fut la meilleure que nous eussions encore eue; elle nous apporta cependant sa bonne part d'ennuis. Encore mieux que dans le détroit de Smith, nous apprenions à connaître par expérience l'immense force résultant de la pression des glaces, poussées par le courant qui se dirige vers le midi. Chaque point des côtes exposées au nord est enseveli sous les glaces les plus massives qu'on puisse imaginer. Des blocs de trente à soixante pieds d'épaisseur, et d'une largeur encore plus grande, gisaient épars sur la berge, jetés par l'irrésistible banquise au delà du niveau des plus hautes marées. — Nous rencontrâmes le premier obstacle de ce genre peu de temps après notre départ du cap Frazer, et, n'ayant pu le franchir, nous fûmes obligés de rentrer sur la glace du large. — Mais l'entreprise n'était pas facile, le flot ne se faisait plus sentir, c'était le commencement de la pleine mer, la glace de terre formait une muraille presque à pic. Nous descendîmes les chiens par leurs traits, et le bagage pièce à pièce, au moyen d'une corde, puis nous fîmes pour nous une échelle avec les deux traîneaux attachés à la suite l'un de l'autre. — L'*icefield*, très-raboteux déjà, était en certains endroits presque pourri et en mauvaise condition : un des attelages enfonça et nous ne le pûmes sauver qu'à grand'peine. Il nous fallut revenir à la glace de terre, et, par conséquent, suivre toutes les sinuosités de la côte; notre route en était au moins doublée, et quand nous fîmes halte pour la nuit, hommes et chiens étaient rendus de fatigue.

Tout harassé que je me sentisse de ma journée, je profitai du moment où mes camarades préparaient la hutte et le souper, et j'escaladai la colline pour me rendre compte de notre position. L'air était parfaitement serein et un immense horizon se déroulait du côté de l'orient. Vers le

nord, le canal paraissait beaucoup moins rude à traverser que le détroit de Smith. La gelée de l'automne et de l'hiver n'avait pas comprimé les vieux *icefields* avec autant de violence, et je n'apercevais plus de glace nouvelle. Il est évident que la mer, restée ouverte jusqu'à une période très-avancée, ne s'était pas refermée avant le printemps. Comme à Port Foulke, du reste, je fus très-surpris de voir la couche qui la recouvrait déjà amincie et lavée par les eaux : de petites flaques se montraient partout où la configuration du rivage permettait de conclure qu'un remous de courant avait usé les glaces plus vite qu'ailleurs.

Par une atmosphère aussi pure, il n'eût pas été difficile de distinguer la côte à plus de cent kilomètres; mais aucune terre ne paraissait à l'orient, et je crois le canal de Kennedy un peu plus large qu'on ne l'a supposé jusqu'ici.

Le nord-est était sombre et couvert de nuages, et Jensen, qui surveillait avec sollicitude la marche rapide de la saison, ne tarda pas à me faire remarquer ce ciel où se reflétaient les eaux.

La température s'était singulièrement adoucie; nous la trouvions même trop chaude pendant nos étapes; elle nous permettait maintenant de dormir en plein air sur nos véhicules. Ce jour-là, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de — 5° C. et s'éleva ensuite au point de congélation. Le soleil nous inondait de ses flammes pendant que nous soufflions sous notre pesant fardeau de fourrures. L'air nous semblait étouffant. Jeter nos habits sur le traîneau et poursuivre notre route en manches de chemise fut notre première pensée, mais il était de toute importance d'épargner à nos chiens une livre de poids inutile, et chacun dut garder ses vêtements, sauf à transpirer impitoyablement.

Cette chaleur insolite était bien loin de venir à propos ; la neige commençait à se ramollir, et nous nous trouvions à une si grande distance de Port Foulke! Jensen avait l'œil

ouvert sur notre ligne de retraite : il connaissait par expérience la rapide dissolution des glaces qui, à Upernavik, l'avait souvent, à la même époque de l'année, jeté dans de sérieux embarras. Pour moi, j'attendais la débâcle générale à la mi-juin, quoique le printemps (si on peut appeler de ce nom la chose correspondante) s'avançât à grands pas. Les oiseaux commençaient à paraître ; sur le versant de la colline, les petits bruants de neige (*Emberiza nivalis*) venaient pépier autour de nous; au-dessus de nos têtes un bourgmestre (*Larus glaucus*) volait vers le nord. Il semblait entendre la voix retentissante des flots et conduisait sa compagne, qui modestement faisait voile derrière lui, à quelque retraite lointaine sur une île baignée des vagues; en passant, il nous jeta un cri comme pour nous demander si nous aussi n'avions pas la même destination. Perché sur la falaise, un corbeau nous croassait son lugubre bonjour, un mauvais présage peut-être. Un de ces oiseaux nous avait tenu compagnie tout l'hiver à Port Foulke et celui-ci avait l'air de vouloir aussi partager nos aventures, ou du moins les miettes de nos repas; il nous resta fidèle pendant plusieurs jours et s'abattait sur notre camp abandonné aussitôt que nous nous mettions en route.

La côte que nous suivions est fort curieuse à étudier, c'est une ligne de falaises très-élevées, de formation silurienne[1], — grès et calcaire — et très-brisée par les in-

1. J'ai pu me procurer aux caps Leidy, Frazer, et sur d'autres points de la côte, une collection considérable de fossiles que j'ai adressée, après mon retour en Amérique, à l'institution Smithsonienne de Washington. Les plus beaux échantillons furent malheureusement égarés, quand on les envoya de Philadelphie; mais, parmi mes collections géologiques, le professeur Meek, auquel je les avais confiées, a pu découvrir assez de spécimens pour établir quelques comparaisons intéressantes. Il en décrit une douzaine dans un court article du journal de Silleman (juillet 1865). Quelques exemplaires se sont trouvés trop imparfaits pour qu'il en ait pu déterminer l'espèce particulière. En voici la liste :

1 Zaphrentis Hayesii. — 2 Syringopora ***. — 3 Favosites ***. — 4 Strophomena rhomboïdalis. — 5 Strophodonta Headleyana. — 6 Strophodonta

fluences alternantes du froid et du dégel. Derrière elle se dressent les pics élevés que j'ai déjà décrits. La neige en revêtait les pentes d'une blancheur uniforme, mais je n'y ai pu distinguer de glaces : la côte de Grinnell ne présente point de glaciers, bien différente en cela du Groënland et des rivages que je voyais vers le sud en traversant le détroit, la terre d'Ellesmere du capitaine Inglefield.

Toute cette journée-là je trouvai d'anciens campements esquimaux semblables à ceux de la baie de Gould. Au cap Frazer et ailleurs, je pus ramasser quelques fossiles indiquant clairement la nature des roches. Les endroits d'où les vents avaient chassé la neige offraient peu de traces de végétation; je n'ai vu qu'une tige de saule nain, probablement le *salix arctica*, un brin de saxifrage desséché (*saxifraga oppositifolia*) et une poignée d'herbes mortes (*festuca ovina*).

Pendant cette étape, nous franchîmes une assez longue distance, mais je n'eus guère d'autre motif de me réjouir; la glace de terre était excessivement difficile, et nous ne pouvions contourner certaines pointes qu'avec les plus grandes fatigues. Pendant un de ces affreux passages, Jensen tomba encore sur sa malheureuse jambe, et pour comble d'infortune, prit un effort dans les reins en soulevant le traîneau. Ces accidents retardèrent beaucoup notre marche du lendemain, et me mirent dans le plus cruel embarras. Mon journal résume ainsi la situation.

Beckii. — 7 Rhynchonella***. — 8 Cœlospira concava. — 9 Spirifer***. — 10 Loxonema Kanei. — 11 Orthoceras***. — 12 Illœnus***.

« Je crois, ajoute M. Meek, que d'après cette liste les géologues sont en droit de conclure que ces roches, situées dans les régions les plus septentrionales où des fossiles aient jamais été recueillis, appartiennent à la couche silurienne supérieure. Le fait le plus remarquable, c'est que presque tous ces fossiles, ou se rapprochent extrêmement, ou même ne diffèrent en rien des espèces trouvées dans le calcaire schisteux des monts Catskill, compris dans le groupe inférieur de Helderberg (New-York).

15 mai.

— Jensen, l'homme énergique, celui sur lequel je comptais le plus, est non-seulement exténué, mais tout à fait à bout de forces. Il est couché sur le traîneau, inerte et se plaignant des douleurs qu'il éprouve dans le dos et la jambe : il est incapable d'aller plus loin, et j'en suis à me demander comment nous le ramènerons au navire. — Malgré ces terribles glaces, j'aurais pu atteindre le quatre-vingt-troisième parallèle au moins, mais nous voilà privés de la force musculaire de Jensen! La route a été exécrable aujourd'hui, et pourtant nous avons fait trente-six kilomètres. Mac Donald est sur les dents et Knorr ne vaut guère mieux, quoiqu'il ne veuille pas encore l'avouer. — Quant à Jensen, ses souffrances lui affectent certainement le moral, mais, lorsque je pense aux vastes espaces qui s'étendent derrière nous, puis-je me flatter que ses pressentiments ne sont que de mauvais rêves, et que ses os ne blanchiront pas au milieu de ces roches désolées? — Grâce à nos soins continuels, mes chiens sont encore en bon état; c'est le seul côté passable de nos affaires.



CHAPITRE XXX.

Encore un effort. — Mon projet. — Le brouillard. — Le paysage arctique. — La glace pourrie. — Les observations. — La mer libre du pôle. — La retraite.

Le malheureux accident qui me privait ainsi du concours d'un de nos plus robustes camarades me fut un coup à peine moins douloureux que ne l'avait été le désarroi complet de ma troupe. Non-seulement je ne pouvais plus compter sur le poignet solide et l'énergie de notre pauvre Jensen, mais encore j'étais fort tourmenté de notre position : un invalide sur les bras, huits cents kilomètres de glaces brisées entre nous et le navire, et de très-faibles dépôts, laissés en vue de traîneaux vides.... Je l'avoue, je me trouvais quelque peu anxieux.

Le lendemain matin, Jensen, loin d'aller mieux, ne pouvait plus se mouvoir. Je me décidai promptement à le remettre aux soins de Mac Donald, et à continuer ma route seul avec M. Knorr. En cas de malheur, — et on pouvait en craindre un du fait des glaces pourries, — je donnai cinq chiens au brave matelot, lui enjoignant de nous attendre juste le même nombre de jours, puis.... de faire tous ses efforts pour regagner le Port Foulke.

Notre simple repas terminé, nous replongions dans les hummocks pour jouer notre dernière carte. Nous traversâmes d'abord une baie si profonde, que si nous avions dû suivre sur la glace de terre les sinuosités de ses rivages, notre route eût été plus que quadruplée. Je voulais maintenant, pousser aussi loin que le permettraient nos ressources, atteindre la plus haute latitude possible, me choisir un lieu favorable d'observation, et me former une opinion définitive au sujet de la mer du pôle et des chances de la parcourir avec le navire ou un de nos bateaux. Je me trouvais déjà plus au nord que n'était parvenu, en 1854 (vers la mi-juin, un mois plus tard dans la saison), le lieutenant Morton, de l'expédition Kane, et je contemplais la même étendue, d'un point situé à cent ou cent dix kilomètres du cap Constitution, où la mer ouverte avait arrêté sa marche.

Je désirais avancer vers le nord autant que faire se pourrait. En ménageant avec soin nos provisions, il m'en restait encore suffisamment pour terminer avec succès une exploration qui approchait de son terme, comme nous le disait assez l'obscurité croissante qui s'amassait sur le ciel du nord-est et nous révélait la présence des eaux.

La première étape ne fut pas encourageante : la glace était anguleuse et la neige profonde, et après neuf heures de très-rude travail, nous dûmes faire halte sans avoir franchi plus de seize kilomètres. Presque dès le début, notre marche s'était trouvée ralentie par une brume épaisse qui, nous empêchant de voir notre chemin à plus de vingt-cinq mètres de distance, nous forçait à recourir à la boussole.

Quand le brouillard se dissipa, nous nous sentions bien reposés, et nous poursuivîmes, le long du rempart de glace, une route souvent interrompue par des incidents auxquels j'étais habitué, depuis que nous avions touché le rivage au-dessus du cap Napoléon. La côte présentait les mêmes caractères : à notre gauche, de hauts rochers perpendicu-

laires, à notre droite, une chaîne déchiquetée de glaçons empilés, formant pour ainsi dire une frange de cristal aux sombres falaises de la terre de Grinnell. Nous marchions dans un défilé sinueux, resserré d'un côté par la terre, de l'autre par cette muraille qui surplombait à cinquante pieds au-dessus de nos têtes, et sauf les endroits où une coupure subite nous permettait d'entrevoir la mer, nous étions aussi complétement renfermés que dans un *cañon* des Cordillères. De loin en loin une baie échancrait la ligne élevée des côtes, et lorsque, parvenus à son éperon méridional, nous nous tournions vers l'ouest, une vallée en pente douce s'ouvrait devant nous, étageant lentement ses terrasses depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui se dressaient vers le ciel avec une imposante grandeur. Je ne fus jamais plus impressionné de la morne tristesse, de la nudité du paysage arctique. Certes, mon excursion sur la mer de glace ne m'avait, il me semble, guère laissé de marge pour agrandir encore le tableau d'une désolation sans bornes, mais pourtant, sur ce rivage stérile, la diversité des lignes, la variété des contours, frappaient davantage l'esprit et prolongeaient, pour ainsi dire, le rayon de la pensée.

Nos regards erraient sur ces pics hardis amoncelés les uns au-dessus des autres, ils s'arrêtaient sur les sombres falaises fendues par les gelées et descendaient le rempart de glace pour se reposer sur la mer : partout ils trouvaient à l'œuvre les forces silencieuses de la nature qui, depuis des siècles sans nombre, agissent sous l'œil de Dieu seul, par les ténèbres de l'hiver comme dans les éblouissantes splendeurs de l'été, et je sentais combien sont chétifs tous nos travaux et tous nos efforts ! Puis je cherchais les traces de la présence d'un être vivant, quelque passée d'ours, de renard ou de renne, et je ne voyais que deux hommes affaiblis et nos pauvres chiens luttant contre ces terribles obstacles, et il me semblait vraiment

que, dans sa colère, le Tout-Puissant avait froncé le sourcil sur ces montagnes et ces mers.

Nous n'avions pas rencontré un seul ours depuis le départ de Cairn-Pointe, quoique nous en eussions trouvé quelques pistes en divers endroits, au cap Frazer surtout. Un de ces animaux aurait été pour nous un bienfait du ciel, et m'eût délivré du souci que me causaient mes chiens; sa chair leur aurait fourni plusieurs journées de rations un peu plus substantielles que ce bœuf desséché dont nous les nourrissions depuis si longtemps.

Dix heures de marche ce jour-là, et quatre le lendemain nous amenèrent à la pointe méridionale d'une baie si profonde que, selon notre habitude, nous préférâmes la traverser plutôt que de suivre la ligne sinueuse du rivage. Mais à peine avions-nous fait quelques kilomètres que notre course fut arrêtée : nous cheminions au large de la côte, sur une bande de glace ancienne, et nous nous dirigions vers l'énorme promontoire qui forme l'éperon septentrional de la baie qui nous apparaissait bien près du quatre-vingt-deuxième parallèle, à trente-six kilomètres de nous, environ; je désirais ardemment y atteindre. Par malheur, le vieil *icefield* qui nous portait se termina soudain, et après avoir cahoté au milieu de sa frange de hummocks, nous nous trouvâmes sur la glace nouvelle. L'instinct infaillible des chiens les avertit du danger. Ils avancèrent d'abord avec des précautions inusitées, puis s'éparpillèrent à droite ou à gauche, refusant d'aller plus loin. Cette manœuvre m'était trop familière pour me laisser le moindre doute sur ce qui pouvait la causer : nous trouvâmes en effet la glace pourrie et en très-mauvais état. Je pensai que cela venait de quelque circonstance locale, de la direction des courants par exemple, et je repris notre vieux champ pour en sortir un peu plus vers l'est. Je marchais en tête des chiens pour soutenir leur courage, mais à peine étions-nous de nouveau sur la glace de l'année qu'elle céda

sous mon bâton et que je dus retourner en arrière pour chercher encore un passage plus loin.

Deux heures perdues en efforts semblables, et pendant lesquelles nous fîmes plus de sept kilomètres au large, me démontrèrent l'impossibilité de franchir la glace au delà du golfe; notre persévérance ne pouvait infailliblement aboutir qu'à de graves accidents. Si la croûte se rompait sous notre poids, même en admettant que nous ne fussions pas noyés, nous serions inévitablement trempés et ce plongeon, non-seulement nous retarderait beaucoup, mais aussi détruirait peut-être notre dernière chance d'atteindre le rivage opposé. Nous revînmes donc à notre champ de glace, et halant cette fois vers l'ouest, nous essayâmes encore de traverser la baie, mais la route n'était pas meilleure, et les chiens refusaient obstinément de marcher lorsqu'on abandonnait les anciens glaçons. Je persistais toujours, et je fis tentatives sur tentatives, jusqu'à ce que nous fussions bien convaincus que le chemin était impraticable et qu'il ne nous restait plus qu'à tâcher d'arriver à notre but en suivant les circuits de la glace de terre.

Je voulus m'assurer combien cette route nous ferait dévier de la ligne droite, et pendant que mes chiens se reposaient, je marchai le long du rivage, jusqu'à ce que je pusse voir la tête du golfe : elle paraissait à peu près à trente-six kilomètres. La baisse de nos provisions ne nous permettait pas un si long détour qui nous eût pris deux journées, si ce n'est trois, et fatigués de douze heures de travaux, nous remîmes au lendemain des observations plus étendues. L'état des glaces de la baie me surprenait beaucoup, et pour tâcher d'en reconnaître la cause et voir si je ne découvrirais pas vers l'est un passage plus direct que la courbure du golfe, je me résolus de gravir la colline élevée qui se dressait au-dessus de nous; mais il me fallait d'abord prendre quelque repos, les durs la-

beurs de notre dernière étape l'exigeaient impérieusement.

Après un sommeil profond et réparateur, résultant d'une lassitude telle que j'en avais rarement éprouvé de semblable, j'escaladai la pente escarpée et me hissai sur une saillie de rocher à huit cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

Je vis alors clairement pourquoi nous avions été forcés de battre en retraite.

Partout les glaces paraissaient dans le même état qu'à l'ouverture de la baie. Une large crevasse, partant du milieu du golfe, se dirigeait vers la mer, et ramifiée de nombreuses fissures, dans sa course sinueuse vers l'orient, s'étendait comme le delta d'un puissant fleuve, et sous le ciel noir qui s'abaissait sur toute la zone du nord-est, allait se perdre dans la mer libre. Dans l'extrême lointain, se profilait vaguement contre le sombre horizon du nord la croupe blanchie d'un noble promontoire, la terre la plus septentrionale qu'on connaisse maintenant sur le globe. Je la crois à 82° 30′ de latitude, à huit cent trente kilomètres du pôle. Entre elle et nous surgissait une autre pointe hardie, et plus près encore du cap vers lequel je dirigeais notre course la veille, une fière montagne s'élevait majestueusement de la mer, et semblait porter jusqu'au firmament sa tête couronnée de neige : je ne voyais d'autre terre que la côte où nous nous trouvions.

Au-dessous de moi, la mer étalait sa nappe immense, bigarrée de taches blanches ou sombres, ces dernières indiquant les endroits où la glace était presque détruite ou avait entièrement disparu ; au large, ces taches se faisaient plus foncées et plus nombreuses, jusqu'à ce que, devenues une bande de bleu noirâtre, elles se confondissent avec la zone du ciel où se reflétaient leurs eaux. Les vieux et durs *champs de glace* (dont les moins grands mesuraient à peine moins d'un kilomètre) et les rampes massives et les

débris amoncelés qui en marquaient les bords, étaient les seules parties de cette vaste étendue, qui conservassent encore la blancheur et la solidité de l'hiver.

Tout me le démontrait : j'avais atteint les rivages du bassin polaire, l'Océan dormait à mes pieds ! Terminée par le promontoire qui, là-bas, se dessinait sur l'horizon, cette terre que je foulais, était une grande saillie se projetant au nord, comme le Céverro Vostochnoï hors de la côte opposée de Sibérie. Le petit ourlet de glace qui bordait les rives s'usait rapidement : avant un mois la mer entière, aussi libre de glaces que les *eaux du nord* de la baie de Baffin, ne serait interrompue que par quelque banquise flottante, errant çà et là, au gré des courants ou de la tempête.

Il m'était donc impossible d'aller plus loin. La crevasse dont j'ai parlé eût déjà suffi pour nous empêcher d'atteindre le nord de la baie ; au large, les glaces paraissaient encore en plus mauvais état. Plusieurs flaques d'eau s'ouvraient près de la côte, et sur l'une d'elles venait de s'abattre une bande de « dovekies », guilleminots à miroir blanc. En remontant le canal Kennedy, j'avais reconnu nombre de leurs stations d'été, mais je fus assez surpris de voir les oiseaux eux-mêmes à une époque si peu avancée de la saison. Les mouettes bourgmestres volaient au-dessus de nous, se dirigeant vers le nord et cherchant les eaux libres pour leur nourriture et leur demeure. On sait qu'autour des lieux qu'elles fréquentent l'été, il n'y a jamais de glace après les premiers jours de juin.

Nous avions atteint notre but, il fallait songer à la retraite : l'approche du printemps, la rapidité du dégel, la certitude que la mer rongeait déjà le détroit de Smith au sud, par la baie de Baffin, aussi bien qu'au nord, par le canal de Kennedy, tout cela m'avertissait que nous n'avions pas de temps à perdre, si nous ne voulions gravement compromettre notre retour aux côtes groënlandaises.



M. Hayes, arrivé à la mer libre arbore le pavillon étoilé.

Il ne nous restait plus qu'à hisser nos pavillons [1] en témoignage de cette découverte et à déposer sur les lieux une preuve de notre présence. Les flammes américaines, attachées à une mèche de fouet et suspendues entre deux hauts rochers, flottèrent à la brise pendant que nous élevions un cairn; puis déchirant une feuille de mon cahier de notes, j'écrivis les lignes suivantes :

« Ce point, le plus septentrional qu'on ait encore pu atteindre, a été visité les 18 et 19 mai 1861 par le soussigné, accompagné de George F. Knorr, après un voyage en traîneau tiré par des chiens. De notre hivernage près du cap Alexandre, à l'entrée du détroit de Smith, nous sommes arrivés ici après une pénible marche de quarante-six jours. Je crois, d'après mes observations, que nous sommes à 81° 35′ de latit. et à 70° 30′ de longit. occidentale. La glace pourrie et les crevasses nous empêchent d'aller plus loin. Le canal Kennedy paraît s'ouvrir dans le bassin polaire et, persuadé qu'il est navigable en juillet, août et septembre au moins, je retourne à ma station d'hiver pour essayer de pousser mon navire au travers des glaces après la débâcle de cet été.

« J.-J. HAYES. »

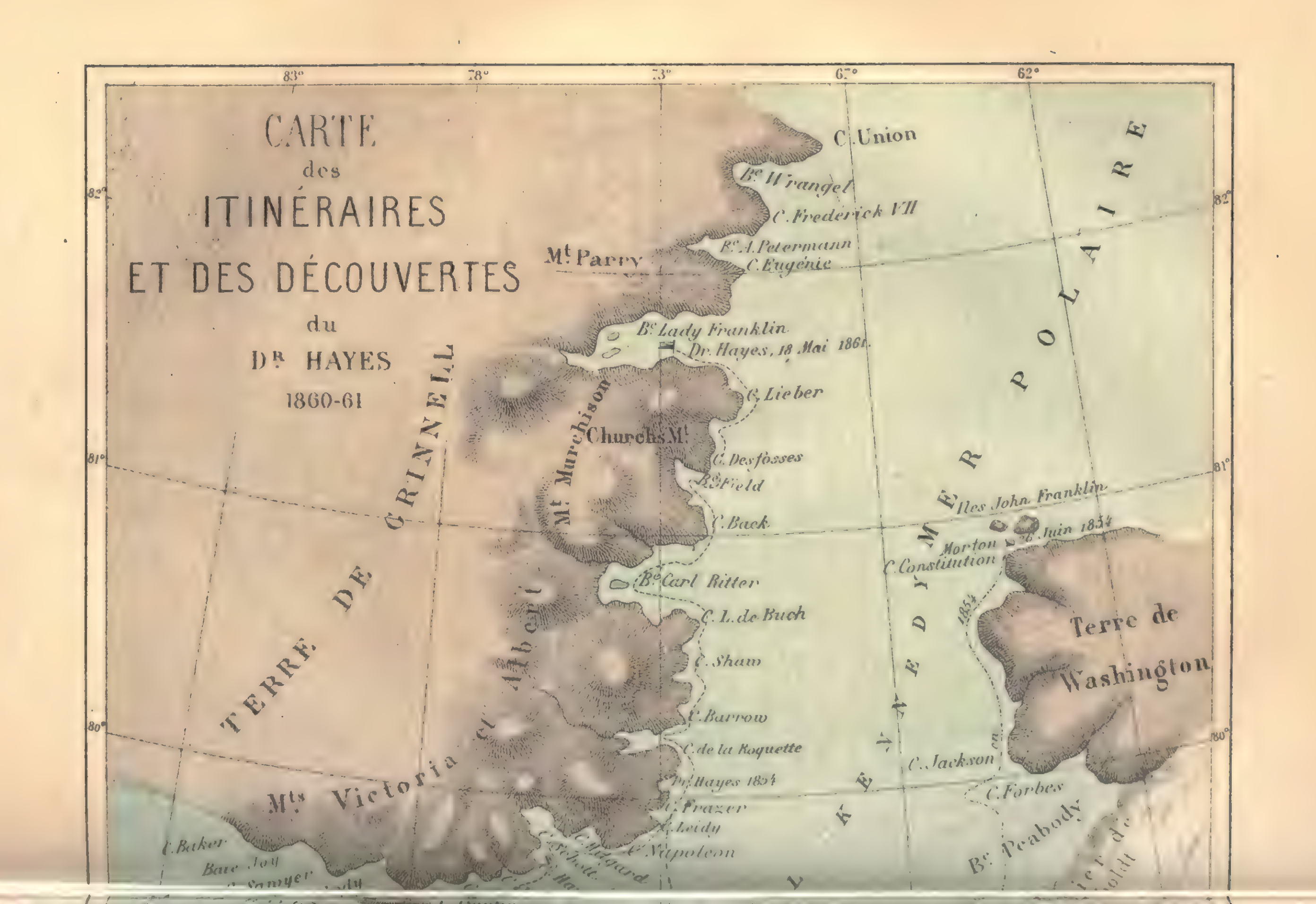
19 mai 1861.

Cette note, placée dans une petite fiole apportée tout exprès, fut soigneusement déposée sous le cairn, puis nous

1. C'était 1° un petit pavillon des États-Unis (une flamme de canot) qui avait été porté dans les mers du Sud par l'expédition du capitaine Wilkes, puis dans les expéditions polaires du commandant De Haven, et du Dr Kane; 2° un autre drapeau national, remis à M. Sonntag, par les dames de l'Académie d'Albany; 3° deux bannières maçonniques, deux miniatures, qui m'avaient été confiées : l'une par la loge Kane de New-York; l'autre par la loge Columbia de Boston; 4° le pavillon de signaux de notre expédition, portant l'étoile polaire rouge sur un fond blanc, également un don de blanches mains. J'avais solennellement promis de déployer ces bannières au point le plus éloigné que nous pourrions atteindre, et je me suis fait un devoir sacré de les porter avec moi, devoir qui m'a été d'autant plus agréable à remplir, que toutes ensemble elles ne pesaient pas trois livres.

poursuivîmes notre route en nous tournant vers le sud : mais je quittais ce lieu avec répugnance, il exerçait sur moi une fascination puissante, et c'est avec des sensations inaccoutumées que je me voyais, seul avec mon jeune camarade, dans ces déserts polaires que nul homme civilisé n'avait foulés avant nous. Notre proximité de l'axe du globe, la certitude que, de nos pieds, nous touchions une terre placée bien au delà des limites des découvertes précédentes, les pensées qui me traversaient l'esprit en contemplant cette vaste mer qui s'étendait devant nous, l'idée que peut-être ces eaux ceintes de glaces baignent les rivages d'îles lointaines où vivent des êtres humains d'une race inconnue, tout cela paraissait donner je ne sais quoi de mystérieux à l'air même que nous respirions, tout cela excitait notre curiosité et fortifiait ma résolution de me lancer sur cet océan et d'en reconnaître les limites les plus reculées. Je me rappelais toutes les générations de braves marins, qui, par les glaces, et malgré les glaces, ont voulu atteindre cette mer, et il me semblait que les esprits de ces hommes héroïques, dont l'expérience m'a guidé jusqu'ici, descendaient sur moi pour m'encourager encore. Je touchais pour ainsi dire « la grande et notable chose » qui avait inspiré le zèle du hardi Frobisher ; j'avais accompli le rêve de l'incomparable Parry !




CARTE
des
ITINÉRAIRES
ET DES DÉCOUVERTES
du
D^R. HAYES
1860-61
83°
78°
73°
67°
62°
82°
81°
80°
C. Union
B^e. Wrangel
C. Frederick VII
B^e. A. Petermann
C. Eugénie
M^t. Parry
B^e. Lady Franklin
Dr. Hayes, 18 Mai 1861
C. Lieber
Churchs M^t.
M^t. Murchison
C. Desfosses
B^e. Field
C. Back
B^e. Carl Ritter
C. L. de Buch
C. Shaw
C. Barrow
C. de la Roquette
Dr. Hayes 1854
C. Frazer
C. Leidy
C. Napoleon
C. Schott
C. Baker
Baie Joy
TERRE DE GRINNELL
M^ts. Victoria et Albert
MER POLAIRE
KENNEDY
Iles John Franklin
Morton
26 Juin 1854
C. Constitution
1854
Terre de Washington
C. Jackson
C. Forbes
B^e. Peabody

TERRE ELLESMERE

GROENLAND

DÉTROIT DE SMITH

DÉTROIT DE WHALE

BAIE DE BAFFIN

Grande Mer de Glace

Route de Dr. Hayes Oct. 1860

Dr. Hayes & Mr. Wilson Sept 1853

Van Rensselaer Harb.

Route

I. Bache
I. Henry
C. Seward
Be. Woodward
C. Wiele
Be. Stapens
C. Sabine
I. Leconte
Pte Cairn
C. Hatherton
I. Littletone
Port Foulke
C. Isabella
Be. Cadogan
C. Aleander
I. Sutherland
Sorfalik
Cap. Saumarez
Peteravik
I. Hakluyt
I. Northumberland
I. Herbert
C. Milne
Inglefield G.
Be. Copes
Murchison Str.
Be. Harrison
Netlik
C. Parry
Tyndall Gl.
Be. Booth
Tessuissak
C. Clarence
I. Branique
Be. Talbot
C. Russell
C. Agassiz
Cambridge Mts

79°
78°
77°
73°
67°

Gravé par Erhard.
L. Hachette et Cie
Imp. Monrocq Paris.

CHAPITRE XXXI.

La mer libre du pôle. — Étendue du bassin polaire. — Ses limites. — Les courants du pôle. — La glace. — Sa ceinture. — Les découvertes arctiques. — Les Russes et leurs explorations en traîneau. — La mer ouverte de Wrangell. — L'expédition Parry. — L'expédition Kane. — Étendue du détroit de Smith. — Conclusions générales tirées de mes découvertes et de celles de mes prédécesseurs.

Arrêtons-nous ici pour étudier sommairement le bassin arctique et arriver à une appréciation correcte de ces mots : LA MER LIBRE DU POLE, qu'on emploie si souvent.

En consultant une carte des parages circompolaires, le lecteur peut se former une opinion bien autrement précise que s'il s'en rapportait aux descriptions les plus minutieuses. Aux alentours du pôle nord s'étend une vaste mer, un océan plutôt qui a, en moyenne, un rayon de dix-huit cents kilomètres au moins. Presque partout, cette mer est environnée de terres et les abords en sont assez bien connus, à l'exception de ceux du Groënland septentrional et de la terre de Grinnell qui se projettent dans les eaux boréales, sous des latitudes très-élevées, et ne sont pas encore déterminés. Ces rivages sont à peu près à

la même distance du pôle et se trouvent tous dans la région des gelées éternelles. Ils sont habités par des peuplades de même race, auxquelles le sol ne fournit point de moyens d'existence, qui vivent exclusivement de chasse et de pêche et ne se rencontrent que sur le bord de la mer ou le long des rivières qui coulent vers le nord. Cette longue ligne de côtes, où errent les nomades des déserts arctiques, présente trois grandes solutions de continuité : la baie de Baffin, le détroit de Behring et l'immense ouverture qui existe entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble; c'est par ces estuaires que les eaux de la mer du pôle se mêlent à celles de l'Atlantique et de l'océan Pacifique. Si on examine ensuite la direction des courants; si on remonte le Gulf-Stream, qui, dans sa course vers le nord, porte les eaux chaudes de la zone tropicale à travers le vaste espace océanique ouvert à l'est du Spitzberg, et force, en retour, des courants d'eau froide à descendre à l'ouest de ces îles et par le détroit de Davis, on comprendra sans peine que, dans ce déplacement continuel des eaux du pôle par celles de l'équateur, la majeure partie des premières n'est jamais refroidie jusqu'au point de congélation; et que cet océan étant probablement aussi profond et presque aussi large que l'Atlantique entre l'Amérique et l'Europe, sa masse énorme doit fournir à toute la région qu'il baigne une chaleur plus élevée que celle qui lui serait propre, sans ces causes atténuantes. La Providence met ainsi une barrière à l'accumulation des glaces, et affirme une fois de plus la grande loi de circulation qui, dispensant les pluies à la terre altérée, et l'humidité à l'air desséché, modère la température de chaque climat, rafraîchit celle des Tropiques avec les eaux des pôles, et réchauffe la zone glaciale avec celles de la zone torride.

Partant de ces faits, on peut admettre que la surface seule de l'eau se réfrigère assez pour se changer en glace; et que lorsqu'elle est agitée par les vents, les particules

refroidies au contact de l'air se mêlent, dans le roulis des vagues, avec les eaux plus chaudes des couches inférieures. Aussi la glace ne se forme-t-elle que dans les endroits abrités, dans les baies où le fond est assez élevé et le courant assez peu actif pour ne mettre aucun obstacle à l'action de la température extérieure, ou bien encore, lorsque l'atmosphère est uniformément calme, circonstance assez rare du reste, les vents se déchaînant avec autant de violence sur la mer polaire que dans toute autre région du globe. Les glaces ne peuvent donc couvrir qu'une petite partie de l'Océan arctique et n'existent que dans les lieux où la terre les protége et les entretient. La banquise s'attache aux côtes de Sibérie, et franchissant le détroit de Behring, elle presse les rivages d'Amérique, engorge les canaux étroits de l'archipel de Parry, par où les eaux polaires s'écoulent dans la baie de Baffin, traverse cette mer, suit les bords du Groënland, atteint ceux du Spitzberg et de la Nouvellè-Zemble, investissant ainsi le pôle d'un rempart continu de glaces adhérentes à la terre, plus ou moins disloquées en hiver comme en été, et dont les débris, flottant çà et là, sans laisser jamais entre eux de passes bien étendues, forment une barrière que n'ont pas encore pu forcer toute la science et l'énergie de l'homme.

Si maintenant le lecteur veut bien poser la pointe d'un compas, non loin du pôle nord, par exemple à l'angle d'intersection du 86e parallèle et du 162e méridien à l'ouest de Paris, puis décrire un cercle de dix-huit cent cinquante kilomètres de rayon, il rencontrera le bord moyen des terres et de la ceinture de glaces qui entoure ce vaste circuit et enceindra un espace de près de dix millions de kilomètres carrés.

Quoique cette formidable barrière n'ait jamais été entièrement traversée, on y a pénétré sur plusieurs points et on en a suivi le contour extérieur, soit le long des eaux accumulées près de la terre, par les rivières qui servent de

déversoirs aux lacs septentrionaux de l'Asie ou de l'Amérique, soit en se frayant un chemin au travers des glaces plus ou moins désagrégées par l'été. — Divers navigateurs ont, de cette manière, tenté le passage nord-ouest, et c'est en suivant la ligne des côtes depuis le détroit de Behring jusqu'à la terre de Banks, puis en poussant dans les glaces brisées, que Sir Robert Mac Clure a pu mener à bonne fin un voyage si souvent entrepris; non pas cependant qu'il ait réussi à faire passer son navire : il a dû franchir à pied cinq cent cinquante kilomètres sur la glace d'hiver depuis la terre de Banks[1] jusqu'au canal de Wellington, d'où, par la mer de Baffin, il est retourné en Angleterre sur un bâtiment venu de l'est. — Le capitaine Collinson, naviguant aussi de l'ouest à l'est, a presque atteint l'endroit où, peu auparavant, avait péri Franklin, entré dans les glaces du côté opposé. — En explorant ainsi les côtes de Sibérie, les Russes n'ont trouvé que deux obstacles insurmontables à la navigation de l'Atlantique au Pacifique : le cap Yakan, contre lequel les glaces sont toujours entassées et que Behring essaya vainement de franchir, et le cap Céverro Vostochnoï, que le jeune et vaillant lieutenant Prondtschikoff fit de si héroïques efforts pour doubler. Déjà, en 1598, William Barentz, le brave nautonier d'Amsterdam, avait tâché, par la même voie et la même méthode de navigation, de s'ouvrir un passage par le nord-est, vers les régions du Cathay.

Les tentatives faites contre cette ceinture de glace dans l'espoir d'atteindre la mer libre du pôle ont été fort nombreuses, et on a essayé de toutes les brèches par lesquelles les eaux méridionales communiquent avec l'océan Glacial. Je n'ai pas le projet de raconter ici l'histoire de ces diverses tentatives : ce n'est qu'un long récit de déceptions, du

1. Il dut abandonner son vaisseau, *l'Investigator*, dans la baie de Mercy à l'extrémité nord de la terre de Banks, après trois hivernages successifs. (*Trad.*)

moins quant à ce qui regarde la découverte du pôle. Cook et ses émules n'ont pas trouvé la glace suffisamment ouverte pour naviguer au nord du détroit de Behring; Hudson a échoué, de même que tous ceux qui l'ont suivi dans les mers du Spitzberg; les essais par la mer de Baffin n'ont pas mieux réussi. Les efforts les plus persévérants ont été tentés à l'ouest du Spitzberg, et c'est par cette voie que les navigateurs se sont approchés du pôle plus que par tout autre. La plus haute latitude authentiquement atteinte avec un navire est celle de 81° 30′, constatée par l'érudit baleinier Scoresby. Quelques-uns soutiennent que Hudson est allé plus loin, et si on devait croire les traditions que Daînes Barrington a recueillies parmi les pêcheurs d'Amsterdam et de Hull, les anciens mariniers anglais et hollandais, en cherchant encore plus haut de nouveaux théâtres de pêche, auraient trouvé partout la mer libre.

Contraints de renoncer à ouvrir un passage à leurs navires, d'autres explorateurs, les Russes surtout, ont tenté de franchir les glaces en traîneaux. En Sibérie, de courageux officiers se sont, dès les premiers jours du printemps, hardiment lancés sur l'Océan polaire, au moyen des attelages des tribus qui habitent la côte septentrionale. Le plus célèbre de tous est l'amiral Wrangell, alors simple lieutenant de marine, dont les entreprises, poursuivies pendant plusieurs années (1822-1824), prouvent qu'en toute saison la mer reste ouverte au nord. Lui et ses compagnons furent invariablement arrêtés par les eaux, et l'existence de la Polynia, ou mer libre, au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, est maintenant un fait aussi bien établi que celui de la pente des rivières vers l'Océan.

Sir Edward Parry essaya de la même méthode au nord du Spitzberg, mais il se servit d'hommes au lieu de chiens et se munit de bateaux en cas de débâcle. Il se dirigea du côté du pôle, jusqu'à ce que les glaces, détachées par la saison, l'eussent reporté vers le sud plus vite qu'il ne mar-

chait vers le nord; elles finirent par se briser sous lui et le laissèrent à la dérive sur la mer libre.

Vint ensuite le capitaine Inglefield, qui tenta de pénétrer dans les eaux circompolaires par le détroit de Smith; il fut suivi par le docteur Kane. Celui-ci ne put pousser son navire plus loin que Port van Rensselaer, et comme les Russes, dut continuer son œuvre avec des traîneaux. Après de graves difficultés et de nombreux échecs causés par les amas de glaces du détroit, une de ses escouades réussit enfin à atteindre la mer si souvent annoncée, et pour citer les paroles du docteur : « d'une éminence de cinq cent quatre-vingts pieds, on voyait les vagues libres de glaces, sans limites et gonflées par un puissant roulis, venir se briser en écume sur la côte hérissée de récifs[1]. » Cette côte est celle qu'il a nommée Terre de Washington.

A mon tour, je me suis jeté dans ces aventures, et le dernier chapitre me laisse avec mon traîneau sur les bords de la mer décrite par Kane, à environ cent quatre-vingts kilomètres au nord-ouest du promontoire d'où Morton en contempla les eaux. Des courts détails que j'ai déjà donnés, on peut facilement déduire mon opinion sur cette mer — que Wrangell avait trouvée ouverte à l'autre extrémité de son grand diamètre, — qu'à ma droite une des bandes de Kane vit onduler *libre de glaces*, et que le voyage de Parry prouve aussi être libre au delà du Spitzberg. — Je me hâte de terminer en peu de mots.

Les limites de l'Océan polaire sont suffisamment connues pour que nous puissions nous faire quelque idée de la configuration des côtes nord du Groënland et de la terre de Grinnell, les seules parties de cet immense contour qui restent encore inexplorées. La direction de la ligne septentrionale des rivages du Groënland peut être présumée

1. Dr E. Kane, *Arctic explorations*, vol. Ier, p. 307. — Voir à l'appendice du présent volume le rapport de Morton, suivi des commentaires de Kane. (*Trad.*)

d'après les analogies de la géographie physique, et un semblable mode de déductions me porte à conclure que la terre de Grinnell ne peut guère s'étendre au delà des bornes de mes recherches. Je suis convaincu, comme Inglefield l'a été avant moi, que le détroit de Smith s'épanche dans le bassin polaire. Au-dessus du passage resserré entre le cap Alexandre et le cap Isabelle, les eaux s'élargissent toujours jusqu'au cap Frazer où elles se déploient brusquement. Sur les côtes groënlandaises, la terre s'infléchit vers l'est, d'une manière régulière, jusqu'au cap Agassiz où elle plonge sous un glacier et disparaît aux regards. — Dernière saillie d'un éperon montagneux, ce cap est composé de roches primitives qui reparaissent sur divers points du rivage, mais sont presque partout recouvertes par des couches de grès et de trapp qui forment les falaises de la ligne des côtes. A environ cinquante-cinq kilomètres dans les terres, ces mêmes roches constituent la chaîne de montagnes qu'en 1854 je traversai avec M. Wilson pour trouver la *mer de glace*, appuyée sur leur versant intérieur. Plus au nord cette *mer de glace* se déverse dans l'Océan polaire, et en poussant au travers des eaux, a fini par atteindre dans cette direction la terre de Washington, tandis que, vers le sud, elle touche au détroit de Smith. J'ai déjà dit que le front du glacier de Humboldt doit être plus reculé à l'orient qu'il ne l'est sur la carte de Kane, et diverses raisons me font supposer que la terre de Washington doit être aussi reportée plus loin dans la même direction. D'après le rapport de Morton, on peut conclure que cette terre fait partie du soulèvement granitique, qui, interrompu brusquement au cap Agassiz, reparaît au cap Forbes et forme une ligne de côtes symétriquement analogues à celles du Groënland. Il est probable qu'à une époque reculée c'était une île partout baignée par les eaux du détroit de Smith, dont le bras oriental est maintenant comblé par le glacier de Humboldt, et dont le bras occidental porte le nom de canal de Kennedy.

On l'a déjà vu : les eaux chaudes du Gulf-Stream se déversent au nord et empêchent la température de l'océan arctique de descendre au-dessous du point de congélation; les vents soufflent sous le ciel polaire comme sous les tropiques, et les courants incessants de fond, les marées de la surface, tiennent les eaux toujours en mouvement et s'opposent à ce qu'une partie considérable du vaste bassin arctique soit prise par la gelée. Sur aucun point de l'intérieur du cercle boréal, on ne trouve, en hiver comme en été, une barrière de glace qui s'étende à plus de quatre-vingt-dix ou cent soixante kilomètres de la terre. Même dans les passes qui séparent les îles de l'archipel Parry de la baie de Baffin, dans les *eaux du nord*, à l'ouverture du détroit de Smith, partout dans l'aire immense de la zone polaire, les eaux ne se couvrent de glaces que lorsqu'elles sont abritées par la terre, ou par quelque banquise accumulée par une longue persistance des mêmes vents. Pendant le dernier hiver, je n'ai certes pas manqué d'occasions de m'assurer que la mer ne se referme que lorsqu'elle est en repos ; en tous temps, même les jours où la température descendit au-dessous de celle de la congélation du mercure, j'entendais le bruit des vagues du pont de mon schooner.

Les faits parlent d'eux-mêmes, et il serait inutile de fatiguer le lecteur de nouvelles conclusions. Il me suffira d'ajouter que lorsque, le 19 mai 1861, je contemplais la mer lointaine du pôle, il était impossible à un homme ayant quelque expérience de la glace marine et du changement des saisons polaires, de ne pas s'apercevoir qu'avant peu de jours la mer libre allait se frayer sa voie vers le détroit de Smith à travers le canal de Kennedy.

CHAPITRE XXXII.

De nouveau à bord. — Récapitulation du voyage. — Pénible marche par la tempête. — La glace pourrie. — Les hummocks. — Fatigue extrême des chiens. — A la dérive sur un glaçon. — Arrivée au schooner. — Ma carte. — Le nouveau détroit. — Mes découvertes.

Port Foulke, 3 juin.

Je n'ai pas fait moins de deux mille quatre cents kilomètres depuis le 3 avril, et si je compte notre première course de mars, ce chiffre s'élève bien à trois mille. Je suis quelque peu usé et abattu par ces terribles labeurs, mais le repos, le confort de la vie civilisée, d'abondantes ablutions, le luxe d'un lit, ma table couverte de brillante vaisselle remplie des mets les plus recherchés que mon cuisinier suédois puisse s'imaginer, tout cela forme un ensemble merveilleusement rajeunissant, et aussi puissant sur moi que le fut la main d'Hébé sur Iolas, le vieil invalide.

Tout a bien marché à bord du schooner. Radcliffe m'a présenté son rapport et Mac Cormick me raconte en détail ses aventures après qu'il m'eut quitté au milieu du détroit ; j'en parlerai plus tard; je veux d'abord transcrire les principaux incidents de mon voyage pendant qu'ils sont encore frais dans ma mémoire. L'officier me prévient qu'il est

impossible de réparer le navire de manière qu'il puisse affronter de nouveau les glaces, mais je ne veux point accepter cette conclusion sans un examen que je ne me sens pas encore le courage de faire. Pour tout dire, ces dernières journées m'ont terriblement secoué, et quoique l'atmosphère de ma cabine calfeutrée me paraisse suffocante après des mois en plein air, le docteur, qui me surveille de près, m'ordonne de garder mon cadre un jour ou deux. Heureux encore qu'il ne me défende pas d'écrire !

Le canal de Kennedy est navigable ; j'en suis sûr à présent. Reste à savoir si le détroit de Smith voudra bien nous livrer passage. Si j'avais un navire à vapeur, je ne douterais pas du succès ; mais avec les voiles seulement, je n'ai pas la même certitude, quoique je sois loin de désespérer encore.

J'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'une route vers le pôle s'ouvre chaque été au nord du cap Frazer ; je ne prétends pas qu'elle soit absolument désobstruée de glaces, mais elle est praticable au moins pour la navigation à vapeur ; la vraie difficulté est d'arriver au point précité. Je reviendrai sur ce sujet à mesure que l'occasion s'en présentera ; demain matin, je compte être assez remis de mes fatigues pour commencer la projection de ma carte d'après les matériaux recueillis dans mon voyage.

Le cœur pénétré de gratitude envers Celui qui ne permet pas qu'un passereau tombe à terre sans sa permission, j'ai le bonheur de dire que, pendant ces deux mois de périls, il nous a tous garantis d'accidents graves ou d'infirmités permanentes.

4 juin.

J'ai calculé quelques-unes de mes observations et dessiné une première esquisse de ma carte. Le chemin suivi par nos traîneaux y forme une ligne assez respectable. Depuis le commencement de mars, j'ai sillonné tout le terrain parcouru par les escouades du Dr Kane, à l'exception de

la côte de Washington seulement, et j'ai considérablement étendu les explorations vers le nord-est. Mais les additions importantes faites à la géographie de ces régions sont pour moi d'un intérêt bien inférieur à la joie que j'éprouve de connaître enfin une route praticable pour arriver au bassin polaire.

Mon carnet de poche ne raconte pas notre retour de ces parages lointains. Ce malheureux livre, tout imprégné d'humidité et fort peu présentable, est ouvert maintenant devant moi, et j'en copie les dernières lignes :

« ...Forcés de faire halte contre un énorme mur de glace pour nous abriter d'une tempête qui nous a assaillis dès les premiers moments de notre retour vers le sud, nous avons dix-huit kilomètres dans les jambes; il nous en faudra encore quatre-vingt-dix ou cent avant de rejoindre Jensen. Les chiens viennent de dévorer leur dernière ration. Il vente et il neige horriblement.... »

Toute la journée suivante, la tempête continua avec la même furie, la bise gémissait dans les falaises; j'ai rarement vu ou entendu rien de plus affreux. Ne pouvant plus supporter le froid qui régnait dans notre triste campement (nous n'avions aucun moyen de nous construire une hutte de neige), nous allâmes de l'avant, et recommençâmes à escalader les rocs et les glaces anguleuses, qui déjà avaient tant retardé notre marche vers le nord. Il nous fallut plonger dans de profonds amas de neige, à travers lesquels nos chiens pouvaient à peine se frayer une route quoique le traîneau fût entièrement vide. Les malheureuses bêtes étaient tellement exténuées, que nous avions les plus grandes difficultés à les forcer à mettre une patte devant l'autre; elles tombaient à plat dès que le fouet ne faisait pas son office sans trêve ni merci. Je ne les avais jamais vues dans un si pitoyable état. Une halte leur eût fait plus de mal que de bien : il ne nous restait pas un atome de provisions. Force était donc de marcher, de marcher tou-

jours et d'arriver au camp de Jensen, ou de périr dans la tempête; par bonheur nous avions vent arrière.

Nous continuâmes donc notre course sinueuse à travers les trombes de neige et réussîmes à atteindre la pointe nord de la baie au midi de laquelle se trouvait le campement de Jensen. Alors commença la plus terrible partie de notre route. Ce passage du golfe me revient à la mémoire comme le sombre et confus souvenir d'un affreux cauchemar : je sais à peine comment nous en avons pu sortir. Je me rappelle comme un songe le bruit de nos coups incessants sur les pauvres chiens qui voulaient se coucher à chaque pas, nos plongeons sans fin dans les amas de neige, le grincement monotone de la croûte vieillie s'effondrant sous nos pieds fatigués, les pénibles ascensions des entassements de glace, nos efforts pour pousser ou soulever le traîneau. Puis, à travers la neige qui nous fouettait le visage, j'ai enfin entrevu la terre, et entendu les cris de la meute de Jensen; et nous avons pu nous traîner jusqu'à sa hutte en rampant par-dessus le rebord de la glace. Pendant ces dernières heures, nous n'avions plus dans l'esprit d'autre sentiment que celui d'un immense besoin de nous reposer pour dormir, et il est fort heureux que nous n'ayons pas tout à fait perdu la conscience des dangers qu'aurait entraînés la satisfaction de ce désir presque irrésistible.

Sans attendre leur repas, les chiens tombèrent sur la neige aussitôt qu'ils furent abandonnés à eux-mêmes, et enfournés dans la hutte que Mac Donald avait construite pour son malade, nous nous plongeâmes bientôt dans un sommeil léthargique. Jensen prit note du temps. Nous avions marché vingt-deux heures depuis notre halte sous le bloc de glace de la veille.

Quand nous rouvrîmes les yeux, la bourrasque était tombée et le soleil brillait joyeusement. Mac Donald avait pansé les chiens et nous préparait un pot de café bien chaud

et un dîner abondant que trente-quatre heures de jeûne nous firent accueillir avec enthousiasme. Convenablement restauré, je montai sur la colline pour voir encore cette mer que nous allions quitter. La tempête avait fait son œuvre; le ciel sombre qui indique la présence des eaux nous suivait le long de la côte; agrandies par le vent et les petites vagues qui en rongeaient les bords, les flaques couvraient un espace plus étendu. Des *floes*, des *packs*, des *icefields*, avaient cédé sous l'immense pression des tempêtes, et s'agitaient sur leur mouillage d'hiver, déchirant autour d'eux les vieilles glaces pourries. Déjà nombre de crevasses s'avançaient tout près du rivage, et la *charnière* de la banquette de glace se descellait visiblement.

Jensen ne marchait encore qu'à grand'peine; assis sur son traîneau, il se trouvait cependant assez fort pour conduire ses chiens, et nous transférâmes sur le véhicule de Knorr tout notre bagage dont, il est vrai, les dimensions étaient maintenant fort réduites : il ne nous restait plus que nos peaux de bison, une carabine, mes instruments et quelques échantillons géologiques. Nos vivres étaient consommés jusqu'à la dernière once, et désormais nous étions condamnés à nous coucher sans souper si nous ne réussissions pas, dans notre journée, à atteindre une de ces *caches* où, sous un monceau de pierres, nous avions déposé les provisions nécessaires pour un repas. Restait à savoir encore si les ours ne les auraient pas découvertes.

5 juin.

Après seize longues heures de marche, nous eûmes la bonne chance de trouver un dépôt intact. Nous faisions souvent halte pour laisser reposer les chiens, et j'eus tout le temps de recueillir une précieuse collection de fossiles. S'il n'était hasardeux de se prononcer avant mûr examen, j'affirmerais qu'ils doivent appartenir à l'époque silurienne.

Je pus aussi mesurer quelques-uns des glaçons jetés sur le rivage par la pression de la banquise. En certains endroits ils étaient entassés les uns sur les autres de manière à former une barrière presque infranchissable ; sur quelques points, ils avaient soulevé ou redressé la *banquette;* une table épaisse de vingt mètres et longue de trente-six, forcée de remonter la berge inclinée, avait poussé devant elle les débris accumulés à la base des rochers, puis, quand la cause de tout ce bouleversement avait dérivé plus loin, cette masse était restée encastrée sur le bord, son extrémité inférieure surplombant le plus haut niveau de la marée. D'autres blocs étaient empilés autour d'elle, et, forcés de contourner l'énorme amoncellement, nous dûmes grimper assez haut sur le flanc de la colline.

L'étape suivante fut encore plus difficile. Après nous être engagés dans de profonds amas de neige au-dessous du cap Frazer, nous ne pûmes réussir à atteindre les champs de glace, vu le mauvais état de la couche qui longeait le rivage. J'essayai par deux fois, et fus sur le point de payer cher ces tentatives : un de nos attelages plongea dans la mer et nous eûmes beaucoup de peine à l'en retirer, puis, comme, selon mon habitude, je servais de pilote à notre petite bande, le bâton à glace avec lequel je sondais le terrain s'enfonça subitement, et disparut sous la croûte pourrie; nous ne désirions guère prendre un bain froid, et profitant de cet avertissement, nous retournâmes à la glace de terre.

La route se trouva beaucoup meilleure dans la baie ou au-dessous du cap Napoléon, et nous atteignîmes le cap Hawks en deux journées. Il nous fallait maintenant reprendre notre ancienne voie et rentrer dans les hummocks. Nous espérions en sortir plus aisément que par le passé, maintenant que Jensen pouvait marcher et que nous avions si peu de bagages. Mais nos attelages ne va-

laient plus grand'chose et la légèreté de nos traîneaux était un danger : ils ne pouvaient plus niveler les aspérités de la glace, n'émoussaient pas leurs cassures tranchantes et rendaient d'autant perfide la croûte de neige à peine gelée. La tâche était pénible et harassante au plus haut degré; elle épuisait l'énergie des hommes aussi bien que les forces de nos malheureux chiens.

Il était tombé de la neige, mais en plusieurs endroits le vent l'avait balayée de dessus les traces que nous avions laissées en allant vers le nord, et elles nous permirent de retrouver facilement les petits dépôts dont nous les avions jalonnées. A une exception près, ils avaient échappé à l'inspection des ours, mais notre première étape, à partir du cap Hawks, ayant été franchie assez rapidement, nous pûmes économiser la première cache que nous rencontrâmes, et nous faire ainsi une réserve d'un jour d'approvisionnement : bonne fortune sur laquelle nous n'osions guère compter.

La côte du Groënland parut enfin à l'horizon; elle s'éleva peu à peu, et nous arrivâmes en vue de Cairn-Pointe; mais depuis quelque temps l'état du ciel nous avertissait de la rapide approche de la débâcle et révélait une mer ouverte s'étendant jusqu'au cap vers lequel nous nous dirigions. Au nord seulement du promontoire, la glace paraissait solide encore, et pensant atterrir dans cette direction, nous nous dirigeâmes sur l'ancienne couche raboteuse et épaisse, en évitant avec soin la nouvelle, poreuse partout et déjà complétement usée en divers endroits. A moins de deux kilomètres de la terre s'ouvrait une fissure d'un pied de largeur seulement; nous sautâmes par-dessus et continuâmes notre route; par malheur, un vent violent soufflait du détroit, et tout près du rivage, l'eau nous barra le chemin et nous força de retourner au large; à notre stupéfaction, à notre horreur, pourrais-je dire, la crevasse que nous avions traversée s'ouvrait maintenant d'une

vingtaine de mètres; nous étions sur un glaçon qui dérivait vers la haute mer.

Son mouvement, du reste, s'opérait avec lenteur. Après quelques instants d'indécision sur ce que nous avions à faire, nous nous aperçûmes que le bord extérieur de ce glaçon marchait seul assez vite, tandis que son extrémité opposée était presque stationnaire : un petit iceberg échoué sur le fond et encore attenant à notre radeau, formait un pivot autour duquel nous commencions à tourner. S'il pouvait résister, le glaçon devait immanquablement frapper la terre, et, revenant à l'espoir, nous nous dirigeâmes de ce côté.

L'événement si ardemment désiré ne se fit pas attendre; la marée haute nous favorisait, et au moment même de la collision, nous nous élançâmes prestement sur la glace de terre. Le contact ne fut pas de longue durée; la glace pourrie se détacha de l'iceberg qui nous avait donné un secours si opportun, et nous ne fûmes pas fachés de la voir s'éloigner sans nous.

Nos chiens qui avaient vaillamment supporté les fatigues du voyage vers le nord, étaient en ce moment complétement fourbus. Les faibles rations du retour avaient été insuffisantes pour réparer leurs forces : en outre nous n'avions pas prévu qu'il leur faudrait traîner Jensen quelques jours durant. Dès notre première journée au milieu des glaces, l'un d'entre eux mourut dans les convulsions; deux autres le suivirent bientôt et je me décidai à fusiller un quatrième qui ne pouvait plus ni tirer, ni même suivre. A ma grande surprise, aussitôt que la balle l'eut atteint, ne le blessant que légèrement, mais lui arrachant un cri terrible, ses camarades lui coururent sus et le dévorèrent en un clin d'œil; ceux qui furent assez heureux pour en happer quelque fragment, déchiraient les derniers lambeaux de sa chair, que l'écho de son hurlement s'éteignait à peine dans les solitudes.

Au-dessus de Cairn-Pointe, la mer était encombrée de glaces éparses, évidemment détachées par une tempête très-récente. En longeant la terre, nous pûmes descendre le long de la côte et arriver au cap Hatherton, mais plus loin, la banquette elle-même avait disparu, et il nous fallut monter sur le rivage. Il était impossible de franchir les montagnes avec les traîneaux et nous les abandonnâmes pour revenir plus tard les chercher avec une embarcation.

Exténués comme nous l'étions, et souffrant cruellement des pieds, la route de terre nous parut très-longue et très-fatigante; mais nous nous en tirâmes encore mieux que les chiens. Dès qu'ils se sentirent débarrassés de leurs traîneaux, la plupart s'écartèrent et refusèrent de nous suivre, nous les appelâmes en vain et je ne m'en inquiétai pas davantage, pensant qu'une fois reposés ils sauraient bien trouver notre piste. Trois seulement nous restèrent fidèles : notre brave vieux Ousisoak, Arkadik, sa vaillante compagne, et Nenok le plus beau des chiens de Kalutunah. Trois autres n'ont pas tardé à nous rejoindre, mais j'ai envoyé inutilement à la recherche des quatre derniers. Je crains qu'ils n'aient pas la force de se traîner jusqu'ici.

Voilà donc mon voyage terminé. S'il a été semé de contrariétés, j'y ai recueilli cependant ma bonne part de triomphe et de succès. Il est fort malheureux que je n'aie pas transporté mon bateau et de grandes provisions au delà du détroit, mais puisque nous n'y avons pu réussir, l'échec de ma troupe à pied n'a guère nui au reste de mon entreprise. Avec des traîneaux seuls, aucune espèce de secours ne m'eût permis d'aller plus loin, ou, si j'avais continué ma route, ne m'aurait ramené jusqu'ici.

8 juin.

J'ai fini de dessiner ma carte, et comme je l'ai déjà remarqué, je trouve que la côte, du cap Sabine au cap Frazer,

diffère quelque peu de celle qui fut dressée d'après mes relèvements de 1854. Je souffrais alors d'une ophthalmie partielle, l'atmosphère était chargée de vapeurs, et ne vis pas le détroit s'ouvrant à l'ouest, au-dessus du cap Sabine et dont l'existence m'a été surabondamment confirmée pendant notre voyage de retour. Mes matériaux coordonnés maintenant, et reproduits sur la carte, donnent une idée correcte de cette côte.

L'orée de ce canal est un peu plus large que celle du détroit de Smith, mais elle se rétrécit promptement à partir d'un vaste estuaire ressemblant à celui du détroit de la Baleine. Il a tout lieu de croire, bien que je n'aie pu le constater, qu'il s'étend vers l'ouest, parallèlement à ceux de Jones et de Lancaster, entre deux grandes îles : — les terres de Grinnell et d'Ellesmère.

J'avais donné à ce détroit le nom de mon navire; il porte aujourd'hui le mien. Le nom de Seward est attaché au remarquable promontoire qui apparaît sur la rive méridionale, et celui de cap Viele à la pointe la plus éloignée qui soit visible au delà. Les trois dernières saillies qui s'avancent sur la côte du nord seront, à partir de l'ouest, les caps Baker, Sawyer et Stetson. Les profondes échancrures qui découpent le rivage entre ces éperons hardis auront pour parrains Joy et Peabody, et les deux grandes îles de la bouche du détroit gardent leurs appellations de Bache et de Henry. A l'est du cap Stetson, je distingue les pointes les plus proéminentes par des noms qu'il est inutile d'énumérer ici; on pourra les voir sur mon tracé. J'ai tâché autant que possible de m'en tenir à ceux que Kane choisit à la suite de ma première exploration, et quant à la rive orientale du canal Kennedy, visitée par Morton seul, je conserve presque partout la nomenclature du docteur, sans trop me préoccuper si, sur nos deux cartes, elle s'applique bien exactement aux mêmes points. Je crois ce système préférable à la méthode tant soit peu confuse qui a privé le



Monts Murchison, Church, et Parry, vus du cap Lieber.



capitaine Inglefield des bénéfices de son parcours du détroit de Smith, et j'y trouve de plus, comme Kane avant moi, la satisfaction de témoigner de mon respect pour des hommes distingués, morts ou vivants, parmi lesquels je suis heureux d'inscrire M. de la Roquette, vice-président de la Société géographique de France, sir Roderick Murchison, président de la Société géographique de Londres, et le docteur Norton Shaw, secrétaire de la dite association. La chaîne élevée qui suit les côtes et présente un des traits les plus saillants de la terre de Grinnell continuera à s'appeler Monts Victoria et Albert, comme depuis l'expédition de l'*Advance*.

Le point le plus éloigné que j'aie pu atteindre, se nomme le cap Lieber; le fier piton qui le domine sera le Monument de Church, et la baie qui s'étend à ses pieds consacrera mon respectueux souvenir pour lady Franklin. Le promontoire hardi que j'essayai en vain d'atteindre le dernier jour de ma course vers le nord sera le cap Eugénie, d'après le nom de la souveraine d'une nation amie, dont de nombreux citoyens ont droit à ma reconnaissance pour les encouragements donnés à mon expédition et à ma personne. La haute saillie qui s'élève au delà, sera le cap Frédéric VII, en l'honneur du souverain dont les sujets m'ont comblé au Groënland de tant de marques de bienveillance, et le noble promontoire dont j'ai vu le contour lointain se projeter sur le ciel sombre du nord, je le nomme cap de l'Union, en mémoire de l'acte solennel qui a fondé une nation et assuré la prospérité d'un peuple. La baie qui s'étend entre ces deux pointes rappellera le souvenir de l'amiral Wrangell, dont la renommée comme explorateur polaire le cède à peine à celle de sir Edward Parry. Je partage désormais avec le dernier de ces navigateurs éminents l'honneur d'avoir pénétré le plus loin dans l'extrême nord; s'il a déployé sur la mer le drapeau anglais plus près du pôle qu'aucun de ses prédécesseurs, j'ai planté

l'étendard américain sur la terre la plus reculée qu'on connaisse. — L'anse qui s'enfonce entre le cap Frédéric VII et le cap Eugénie portera le nom du savant géographe allemand, le docteur Auguste Petermann, et les deux profondes échancrures de la côte au-dessous, ceux de baies Karl Ritter et William Scoresby.

En dessinant ma carte, je suis un peu embarrassé de la terre de Washington du docteur Kane, et je serais tenté de la rejeter trente-six kilomètres plus loin ; il n'est pas possible que le canal Kennedy ait moins de quatre-vingt-dix kilomètres de largeur. Depuis que j'ai l'assurance que les eaux du détroit de Smith se mêlent avec celles du bassin polaire, je suis enclin, ainsi que je l'ai déjà dit, à regarder la terre en question comme une île placée au centre de l'ouverture nord de ce détroit, dont le bras occidental porte le nom de canal Kennedy, et dont le bras oriental a été comblé à une lointaine époque par le glacier de Humboldt.



CHAPITRE XXXIII.

Inspection du navire. — Le radoub. — Gravité des avaries. — Le navire est désormais incapable de résister aux glaces. — Examen de nos ressources. — Nos plans.

Les extraits de mon journal cités dans le précédent chapitre suffisent pour donner au lecteur un aperçu du résultat de mes courses en traîneau. Il sait que je les regardais seulement comme les préliminaires d'une future exploration. Désormais, je connaissais mieux les glaces du détroit; la délimitation précise de la ligne de côtes me faisait calculer plus correctement l'influence de la débâcle d'été. Les glaces pourries dans le canal Kennedy à une période aussi peu avancée que le mois de mai et l'existence d'une mer libre au delà ne me laissaient aucun doute sur la possibilité d'y naviguer dans une saison qui ne serait pas exceptionnellement défavorable.

Tout dépendait maintenant de l'état du navire.

Je n'ai mentionné qu'en passant le rapport de Mac Cormick à ce sujet, mais on a pu voir qu'il n'était pas rassurant. Trop fatigué les premiers jours, je ne pouvais entreprendre le sérieux examen qui m'était nécessaire pour me former une opinion définitive. Mais je me consolai de

ce retard en rédigeant les détails de mon voyage et en dressant la carte de mes observations et de mes découvertes géographiques.

Ces devoirs accomplis, et mes forces suffisamment revenues pour me permettre de quitter ma chambre, je m'occupai de l inspection approfondie du navire et des réparations dont il avait déjà été l'objet. Elles avaient été exécutées avec la plus grande intelligence, et faisaient le plus grand honneur à Mac Cormick et à son camarade Dodge qui lui avait prêté un concours empressé.

Ils commencèrent par creuser la glace tout autour et jusqu'au-dessous de la quille, mettant ainsi à découvert l'avant du navire d'une manière aussi complète que dans un bassin de carénage. Les avaries étaient encore bien plus considérables que nous ne les avions supposées ; il est même surprenant que les bordages et la membrure de la proue ne se soient pas entr'ouverts au point de laisser entrer l'eau par torrents et de nous faire sombrer ; l'extrémité des planches se séparait de l'étrave ; le bord extérieur était délié et les coutures béantes ; la cuirasse du taille-mer et de l'avant était déchirée et roulée comme des copeaux de menuisier ; l'étrave tenait à peine, et le taille-mer lui-même était entièrement enlevé.

A force de travail et de peine, de boulons et de clous, mes hommes replacèrent le taille-mer ; on calfata soigneusement le navire, on renouvela les plaques de tôle, et il nous parut probable que le schooner tiendrait encore la mer ; mais je fus forcé de conclure, comme l'officier de manœuvres, que la moindre collision avec les glaces lui serait inévitablement fatale.

L'arrière du navire fut asséché de la même manière que l'avant et on constata que le rude choc que nous avions éprouvé près de l'île Littleton avait disjoint l'étambot auquel se trouvait attaché le gouvernail. Le gouvernail lui-même avait été tordu et enlevé, et les aiguillots émiettés

comme de la terre de potier. Cette avarie n'avait pu être évitée; au moment critique, nous étions dans une situation qui ne nous permettait pas de recourir aux moyens dont nous étions pourvus pour ôter le gouvernail à volonté.

Mac Cormick réussit à fabriquer plusieurs boulons très-solides qui par un procédé fort ingénieux suspendaient le gouvernail de manière à nous permettre de diriger encore le bâtiment; mais il lui fut impossible de l'installer de manière à résister à des collisions nouvelles. Les flancs du schooner étaient mâchés et usés par le frottement des glaces, mais ici le dommage était plus apparent que réel. Quelques chevilles suffirent pour fixer les rivures disjointes, et un calfatage général rendit les coutures étanches.

Je ne puis décrire mon désappointement. L'état déplorable du schooner allait me forcer très-probablement à renoncer à gagner avec lui le canal Kennedy et par suite la mer polaire. Pour les tentatives d'une autre année, je ne pouvais compter sur les traîneaux et l'embarcation. Avec ces seules ressources je n'avais pu réussir à transporter mon bateau par-dessus les terribles glaces du détroit de Smith, et je me trouvais plus pauvre en chiens que jamais. Un des six qui avaient survécu au voyage, était mort quelques jours après notre arrivée, d'épuisement absolu, et un autre avait été rendu à Kalutunah.

Je commençai donc à réfléchir sérieusement s'il ne serait pas plus sage de retourner en Amérique, d'y radouber le schooner, d'ajouter, — chose de toute importance — la vapeur à mes ressources et de revenir immédiatement. Une fois arrivé au cap Isabelle avec un navire convenable, j'étais tout à fait certain de m'ouvrir une route jusqu'au canal Kennedy et de parvenir enfin au pôle nord en dépit des luttes et des dangers; la vapeur devait augmenter beaucoup mes chances de succès.

Au contraire, en prolongeant mon séjour actuel dans le

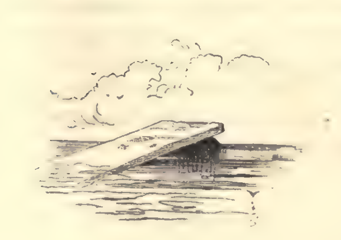
détroit, je ne voyais aucune possibilité d'étendre encore nos découvertes géographiques; il valait donc mieux me décider tout de suite au retour que de renvoyer cet inévitable résultat à l'année suivante. J'avais assumé sur ma tête tout le poids de l'expédition, et depuis la première heure de mon départ des États-Unis jusqu'à celle où j'atteindrais le but marqué, j'avais pris à mon propre compte la responsabilité des dépenses que diverses personnes ou associations avaient auparavant partagée avec moi. Il me fallait donc ménager mes ressources et agir avec prudence et réflexion.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur du détail de tous les plans que j'ébauchai avant d'arrêter une résolution définitive. Je dirai sommairement qu'après avoir tenu conseil avec Jensen et Kalutunah, je demeurai convaincu qu'en ramenant deux navires, dont l'un resterait au Port Foulke et l'autre nous porterait vers le nord, l'avenir et le succès de notre expédition étaient certainement assurés. Je me proposais d'établir une colonie ou station permanente de chasse auprès du lieu de notre hivernage; je voulais y rassembler les Esquimaux[1], organiser une vigoureuse escouade de chasseurs et obtenir de leur industrie tout ce qui était indispensable pour soutenir indéfiniment un système d'explorations poursuivies jusqu'au pôle. Jensen, fort de son expérience, acquise au milieu des colonies groënlandaises, m'approuvait d'une manière complète et il accepta sans hésitation l'offre que je lui fis de le nommer surintendant de l'établissement projeté. Kalutunah se réjouissait de la perspective de voir se rassembler son peuple, et je n'en étais pas moins heureux que lui. Mes rapports avec cette race qui s'éteint si rapidement m'avaient appris à sympa-

1. Les Esquimaux peuvent, jusqu'à un certain point, être eux-mêmes utilisés pour les explorations; depuis cinq ans M. C. F. Hall, sans autre aide que les naturels, poursuit activement ses découvertes à l'ouest comme à l'est de Repulse-Bay.

thiser avec la malheureuse condition de ces pauvres tribus, et je m'intéressais vivement à leur sort. Les misères de leur vie les assaillent sans relâche, et si la philanthropie et la bienfaisance chrétienne ne viennent pas à leur secours, ces pauvres nomades des parages glacés seront avant un demi-siècle avec les choses du passé.

Inutile de dire que ces plans ne furent pas l'œuvre d'un jour et que je ne pouvais songer à les exécuter tant que le schooner était prisonnier dans le port.



CHAPITRE XXXIV.

Le printemps arctique. — La neige disparaît. — Les plantes donnent signe de vie. — Retour des oiseaux. — La mer. — Notre schooner. — Les Esquimaux. — Visite à Kalutunah. — Les traditions qu'il nous raconte. — Les terrains de chasse diminués par l'accumulation des glaces. — Difficultés de vivre pour les Esquimaux. — Leur race s'en va. — Visite au glacier. — On le mesure de nouveau. — La chasse de Kalutunah. — Une trombe de neige. — Le midi de l'été polaire.

Décidé à me laisser conduire par les circonstances, je n'avais donc plus qu'à attendre la débâcle et la mise en liberté du schooner, événement auquel je ne pensais pas sans inquiétude : car notre mouillage étant tout ouvert au sud-ouest, je pouvais craindre que la débâcle ne s'accomplît au milieu d'une tempête qui nous livrerait à la merci de la banquise flottante.

Le printemps avait déjà commencé quand je revins du Nord, et chaque jour, l'eau empiétait davantage sur les glaces. Un merveilleux changement s'était opéré depuis le mois d'avril. De — 36° C. qu'il marquait alors, le thermomètre était monté à + 3° C.; le blanc linceul de l'hiver, qui, si longtemps, avait caché les vallées et les montagnes,

disparaissait sous l'influence des chauds rayons du soleil ; des torrents de neige fondue s'élançaient dans les gorges escarpées ou bondissaient en cascades du haut des falaises; partout l'air s'emplissait du murmure des eaux courantes. Un petit lac s'était formé derrière l'observatoire et se déversait dans la mer par un ruisseau folâtre qui faisait entendre son joyeux gazouillis sur les cailloux; il rongeait peu à peu les glaces de la berge, et les bords du lac et du ruisseau, ramollis par le dégel et débarrassés de leur vêtement d'hiver, laissaient poindre déjà les signes de la verdure qui allait revenir; la séve s'épanchait dans les tiges naines des saules, malgré la neige et les glaces qui en couvraient encore les racines; on voyait germer les mousses, les pavots, les saxifrages, le cochléaria et d'autres robustes plantes; partout retentissait le cri des oiseaux que nous ramenait l'été. Des myriades de petits *auks* (guillemots nains) animaient la falaise, des bandes d'eiders, paraissant encore indécis sur le choix d'une île pour leur demeure de la saison, balayaient le port dans leur vol rapide, les gracieuses hirondelles de mer planaient dans l'espace ou gazouillaient et se jouaient sur les eaux, les mouettes bourgmestres et les gerfauts planaient au-dessus de nous avec une gravité solennelle; le « Ha-hah-wie » du canard à longue queue résonnait souvent sur le port, que ces oiseaux traversaient avec la rapidité d'une flèche. Les bécasses voletaient autour des flaques d'eau douce, les passereaux pépiaient sur les rocs, de longues lignes d'oies au bruyant caquet fendaient l'air sur nos têtes, poursuivant leur route vers quelque région encore plus septentrionale et la voix profonde du morse nous venait des glaçons que le vent poussait sur la mer. La baie et le fiord étaient tout « tachetés » de phoques qui s'ouvraient un trou dans la glace pour se prélasser au soleil; le lieu que j'avais laissé revêtu de son froid manteau d'hiver, prenait les robes brillantes du printemps; cette évolution se

faisait avec une soudaineté merveilleuse. La neige se fondait sur les glaces, et nous pataugions dans la boue aussitôt que nous descendions du navire; la glace elle-même se desagrégeait rapidement et celle qui bordait la mer se détachait déjà. Délivrés de leurs chaînes, mes *deux gémeaux* flottaient au large, et une foule d'icebergs aux formes fantastiques traversaient le détroit en majestueuse et solennelle procession, et se dirigeaient vers les tièdes eaux du midi, leurs sommets de cristal s'épanchant en fontaines à mesure qu'ils avançaient. J'étais revenu de mon voyage à point nommé.

Mac Cormick songeait à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur du schooner; la maison de planches fut enlevée du tillac, les passavents, les ponts, les cabines, le gaillard d'avant furent récurés à fond, et après cette toilette, le petit navire parut aussi propre et aussi brillant que si tout ce long hiver durant il n'avait pas été noirci par la suie et la fumée des lampes. On releva les agrès, on répara le beaupré, le bâton de foc et le petit mât de hune; les agrès furent replacés, les mâts raclés; quelques pots de peinture et de goudron rendirent à notre bâtiment sa coquetterie première; les matelots avaient déménagé de la cale à leur gîte naturel dans le gaillard d'avant, et Dodge s'occupait sans relâche à remettre dans les soutes le contenu des magasins, à l'exception toutefois de la réserve que je voulais laisser au Port Foulke et qu'on déposa soigneusement dans une fissure de rocher recouverte ensuite de lourdes pierres.

Les Esquimaux restaient encore autour de nous; Tcheitchenguak s'était dressé une tente sur la terrasse; il avait pour compagnon un nouveau venu nommé Alatak, et pour ménagère une femme qui paraissait ne connaître d'autre profession que celle d'errer de gîte en gîte, sans se réclamer de personne. Je l'avais déjà vue jadis à la baie de Booth, où mes camarades la surnommaient : la Veuve sen-



Canard eider (*somateria mollissima*), et Oie de Brent (*Bernicla brenta*).

timentale; Hans et sa famille étaient à la vallée de Chester, y capturant les guillemots par centaines et demeurant dans une tente de cuir apportée du cap York. Angeit continuait à fureter autour de la cuisine et des offices, faisant tour à tour la joie ou le désespoir du vieux coq, et résistant opiniâtrément aux évangeliques efforts du maître d'hôtel. Kalutunah, le jovial vieux chef, habitait toujours Etah, regardant la cambuse du navire et ma générosité sans bornes comme la source de tout bonheur terrestre; trop riche maintenant, il ne savait plus où mettre ses trésors. Lorsque j'allai le voir, je le trouvai engraissé par la paresse et abruti par la ripaille. Nonchalamment étendu sur un roc, et baigné de soleil, il me rappelait le moine que Walter Scott décrit dans son *Monastère* : « assis au coin du feu et ne pensant à rien ». Il fut très-heureux de me revoir, me fit beaucoup de questions sur mon voyage, m'assura que de sa vie il n'avait été si content, et, empruntant la pensée, sinon l'espagnol de l'honnête Sancho, il s'écria : « En me remplissant le ventre, vous avez gagné mon cœur. » Je ne lui ramenais qu'un chien sur les huit qu'il m'avait fournis, mais il se déclara satisfait; il craignait évidemment que la restitution de sa bête ne lui annonçât le terme de mes bienfaits, et sa joie fut grande lorsque je l'invitai à revenir à bord, chercher autant de provisions qu'il pourrait en emporter.

Là Nalegak me demanda d'abord si je n'avais pas trouvé d'Esquimaux dans mon voyage. Avant mon départ, j'avais souvent causé avec lui de l'extension de sa race vers le Nord, et il m'avait rapporté la tradition bien établie parmi ses compatriotes, et d'après laquelle leurs ancêtres auraient vécu fort loin au nord aussi bien qu'au midi. A une époque assez récente, la tribu qui habite le rivage, depuis le cap York jusqu'au détroit de Smith, a été séparée des autres par l'invasion des glaces venant de la mer et du continent. Il croyait qu'il existe encore des Esquimaux dans

ces deux directions. Je ne fais pas de doute qu'autrefois les naturels de cette côte ne pussent librement communiquer avec ceux qui habitaient les parages d'Upernavik, le long de la baie de Melville, et Kalutunah pense qu'il en était de même dans la direction opposée. Les glaces se sont accumulées dans le détroit de Smith comme dans la baie de Melville, et les riches territoires de chasse qui s'étendaient jusqu'au pied du glacier de Humboldt, sont aujourd'hui des solitudes désolées, rarement parcourues par quelque créature vivante. Sur les côtes, Kane a reconnu en divers endroits les vestiges d'anciennes huttes, et plus bas encore, vers la bouche du détroit, on en voit plusieurs de dates récentes. Près de Cairn-Pointe s'en trouve une abandonnée seulement l'année qui précéda la visite du docteur en 1853; elle n'a pas été occupée depuis; celles qu'on découvrit à Port van Rensselaer n'avaient pas servi à la génération actuelle.

Je racontai au Nalegak que nous avions reconnu des vestiges de son peuple sur la terre de Grinnell, mais cela ne le satisfaisait pas complétement; il avait espéré que je ramènerais de mon voyage des Esquimaux vivants; malgré cette déception, il se montra heureux de voir se confirmer les récits de ses ancêtres et ajouta que si j'avais poussé plus loin, j'aurais trouvé bon nombre d'indigènes. « Il y a là-bas de bons territoires de chasse, beaucoup d'oomenaks (bœufs musqués) et partout où il y a de bons territoires de chasse, on est sûr de trouver des Esquimaux. »

Kalutunah devint plus triste que je ne l'avais jamais vu, quand je lui parlai de l'avenir de sa race : « Hélas! dit-il, nous serons bientôt tous partis! » Quand il entendit que je comptais revenir à Port Foulke, que des hommes blancs s'établiraient près d'Étah pendant plusieurs années, il ajouta vivement : « Revenez donc bientôt, ou il n'y aura personne ici pour vous souhaiter la bienvenue ! »

Il est vraiment douloureux de réfléchir sur les destinées

de cette petite tribu. Il y a beaucoup à admirer dans ces races barbares ; elles ne soutiennent leur pauvre existence qu'au prix des plus énergiques combats contre des obstacles qui nous décourageraient; souvent, des Esquimaux restent sans nourriture pendant des journées entières; ils ne la conquièrent jamais qu'au prix du danger; aussi est-il bien faible le lien qui les rattache à la vie! Ils n'ont d'autre champ de récolte que la mer, et ne possédant pas de bateaux pour y suivre leur proie, il leur faut attendre que la marée ou le changement de saison ouvre quelques fissures le long desquelles ils errent à la recherche des phoques ou des morses qui y viennent respirer. Les chances incertaines de ces chasses difficiles les forcent souvent de s'abriter en hiver sous de grossières huttes de neige; en été, ils n'ont que les oiseaux aquatiques en place des animaux marins, qu'ils ne savent guère capturer lorsque les glaces ont dérivé au large.

D'après les détails donnés par Hans et Kalutunah, je ne crois pas que la tribu soit composée aujourd'hui de plus de cent personnes. Elle aurait aussi bien diminué depuis le départ de Kane en 1855[1]. Hans m'a tracé à grand' peine une esquisse de la côte du cap York au détroit de Smith, et y a placé les villages, si on peut donner ce nom aux lieux habités par les Esquimaux. Ils sont toujours situés sur le bord de la mer et, pour la plupart, sont composés d'une seule hutte. La station la plus importante en compte trois. Inutile de décrire ces demeures; elles ressemblent toutes à celle du Nalegak à Etah.

L'attente de la débâcle prochaine ne me permettant pas de m'éloigner du navire, nous utilisâmes le temps aussi

1. Elle aurait encore plus décliné dans les quarante années précédentes, si, comme il est plus que probable, cette tribu est la même que découvrirent Ross et Parry en 1818, et sur laquelle la relation de leur voyage, où elle figure sous la qualification un peu ambitieuse de *Montagnards Arctiques*, appela l'attention et l'intérêt de l'Europe savante. (*Trad.*)

bien que possible autour du Port Foulke. On renouvela les expériences faites l'automne précédent au moyen du pendule et on releva plusieurs séries complètes d'observations pour déterminer la force magnétique. Les triangulations de la baie et du port furent terminées, les terrasses mesurées et reliées entre elles; et nous étudiâmes de nouveau les angles du glacier. Pour tous ces travaux, j'ai trouvé en M. Radcliffe un aide intelligent et laborieux. Il s'est aussi beaucoup occupé de la photographie, et avec sa coopération patiente, j'ai pu vers la fin réunir un nombre présentable d'assez bonnes épreuves. MM. Knorr et Starr m'ont été fort utiles pour mes échantillons d'histoire naturelle; ils se mirent à l'œuvre, dès que se formèrent les premières fissures dans la glace du port, et leurs travaux furent récompensés par la plus belle collection d'invertébrés qu'on ait recueillie dans les eaux polaires[1].

Une nouvelle visite au Frère Jean me prit une semaine. Je plantai ma tente près du lac Alida, et nous procédâmes méthodiquement à mesurer et à photographier notre vieille connaissance du dernier automne.

Nous arrivâmes au lac au milieu d'une scène fort animée. Le blanc tapis était presque entièrement enlevé de la vallée et quoique les fleurs n'eussent pas encore paru, la verdure couvrait déjà les bords de l'eau, et sous la neige même, poussait fraîche et vivace entre le gazon gelé; les

1. Le docteur W. Simpson a bien voulu examiner soigneusement cette collection et a publié le résultat de ses recherches et de ses comparaisons dans les Annales de l'Académie des Sciences naturelles de Philadelphie (mai 1863). « Elle contient peu d'espèces entièrement nouvelles, dit-il, mais ces échantillons offrent le plus grand intérêt, comme ayant été recueillis dans des localités plus rapprochées du pôle qu'aucune autre encore explorée sur la partie américaine de la zone glaciale. On y retrouve quelques espèces jusqu'ici connues seulement sur les côtes d'Europe, et nous croyons que la collection rapportée par le docteur Hayes est plus complète qu'aucune de celles qu'on ait précédemment recueillies dans ces mers. Elle comprend : 22 espèces de Crustacés; 21 de Mollusques; 7 Echinodermes, 1 Acalèphe, et de plus un nombre considérable de Nudibranches, d'Actinies, etc., dont les spécimens conservés dans l'alcool n'ont pu être facilement classés. »

tendres bourgeons ouvraient leurs petites feuilles, et les plantes paraissaient tout aussi heureuses du retour du printemps que leurs ambitieuses cousines de nos chaudes régions. De nombreux troupeaux de rennes descendaient des montagnes pour paître l'herbe nouvelle, des ruisseaux bouillonnants et de capricieuses cascades mêlaient leur aimable musique au gazouillement des oiseaux posés par myriades sur les pourtours du lac, perchés sur les falaises ou fendant les airs en troupes si serrées que parfois elles semblaient un nuage noir nous cachant le soleil. C'étaient des guillemots nains[1], palmipèdes de la grosseur d'une caille; le bruit de leurs ailes rapides et de leurs cris continuels me rappelait le murmure de la tempête agitant les grands arbres d'une forêt. La vallée étincelait au soleil du matin qui rayonnait sur le glacier et revêtait de magnificence les montagnes, les collines et la plaine.

Hans avait dressé sa tente à l'extrémité du lac, et Kalutunah était venu le rejoindre avec Myouk et Alatak. — Jensen tua un renne, Hans nous donna quelques guillemots, et avant de nous mettre à l'ouvrage, et tout en écoutant les chansons des oiseaux et des cascades, nous nous assîmes autour d'un éclat de rocher qui nous servit de table pour faire honneur au repas substantiel préparé par Carl, et accompagné de force rasades de l'eau pure du glacier.

L'aspect du Frère Jean avait beaucoup changé. D'énormes blocs détachés gisaient maintenant épars dans la vallée; le glacier lui-même s'inclinait encore plus sur sa pente et refoulait devant lui les rochers, les neiges et les débris de glace en une moraine confuse formant comme une immense vague. Sa marche vers la mer était continue et irrésistible.

1. *Little auk* des navigateurs anglais. — *Uria minor* de Brisson. — *Petit pingouin de Buffon.* — *Uria alle* selon Temminck. — *Arctica alle* selon Richardson. (*the polar Regions*). (*Trad.*)

L'ascension en fut beaucoup plus difficile qu'à l'automne précédent; la neige était déjà presque fondue; les rocs dénudés montraient leurs arêtes saillantes, et nous eûmes assez de peine à franchir la gorge et à escalader le Frère Jean lui-même. Sur nos têtes, ainsi que sous nos pieds, tout était détrempé d'eaux vaseuses; elles découlaient de la surface du glacier comme les gouttières d'un toit pendant un dégel de février et formaient de petits ruisseaux qui, grossis par les neiges fondantes, s'infiltraient sous le glacier, pour reparaître en torrents rapides qui bondissaient dans la vallée, puis se déversaient dans le lac et du lac dans la mer.

J'eus le bonheur de trouver tous nos jalons debout, et au moyen du théodolite je répétai les angles que Sonntag et moi avions mesurés à l'automne. Tous calculs faits, j'ai pu établir que le centre du glacier est descendu de quatre-vingt-seize pieds vers la mer, en moins de six mois.

La vallée de Chester a dû être une station favorite des Esquimaux; nous y avons vu d'anciennes ruines de huttes, dont quelques-unes étaient entourées d'ossements ne devant pas remonter à une période fort reculée. C'étaient pour la plupart des débris de morse, de phoque et d'ours; mais j'ai ramassé aussi un fragment de crâne de bœuf musqué dans un endroit qui prouvait surabondamment que l'animal lui-même avait servi de nourriture aux habitants de la cabane. J'en parlai au Nalegak; il m'assura avoir souvent entendu dire que les bœufs musqués étaient autrefois nombreux sur toute la côte; on en rencontrait encore quelques-uns, et pas plus tard que l'hiver précédent, un chasseur du détroit de Wolstenholme en avait abattu un sur deux qui paissaient près d'un lieu appelé Oomeak. — Ce ruminant n'aurait donc pas encore entièrement disparu du Groënland comme le supposent plusieurs naturalistes.

Je passai une journée entière à prendre des alignements



Bœuf musqué (*ovibes moschatus*).

du pied du glacier jusqu'au Fiord. Je trouvai que la base du Frère Jean repose à quatre-vingt-douze pieds au-dessus du niveau de la mer. Une autre journée fut entièrement consacrée à la chasse.

Il serait impossible de donner une juste idée du nombre immense de guillemots nains qui foisonnaient autour de nous. La pente des deux côtés de la vallée suit un angle de 45° environ jusqu'à une hauteur de trois à cinq cents pieds où elle rencontre les falaises à pic qui se dressent à près de sept cents pieds au-dessus. Ces talus se composent de débris de roches que les gelées ont détachées de l'immense muraille. Les oiseaux s'introduisent entre ces rocs, y cherchent quelque crevasse tortueuse et étroite où ils couvent leur œuf unique, sans crainte de leurs ennemis, les renards, qui rôdent en grand nombre, toujours en quête d'un dîner.

Ayant prévenu le Nalegak que je désirais l'accompagner à une chasse aux guillemots, ce digne personnage arriva de fort bonne heure à ma tente, tout fier de la faveur que lui faisait le grand chef, et s'empressa de me conduire vers les rochers de la côte. Les oiseaux étaient encore plus bruyants que de coutume; ils revenaient en bandes immenses de la mer où ils avaient déjeuné[1]. Kalutunah portait au bout d'un bâton de dix pieds de longueur un petit filet de légères courroies de phoque nouées très-ingénieusement. Après avoir longtemps trébuché sur les pierres raboteuses et tranchantes, nous parvînmes à mi-chemin de la base des falaises: le Nalegak se tapit derrière un rocher et m'invita à suivre son exemple. A quelques exceptions près, les bandes nombreuses qui s'agitaient au-dessus de nos têtes

1. Comme tous les autres palmipèdes arctiques, les guillemots se nourrissent des diverses variétés d'invertébrés marins, crustacés pour la plupart, qui pullulent dans les mers polaires. C'est cette abondance de la vie organique dans les eaux boréales qui y attire les oiseaux en si grand nombre pendant la saison des couvées, qui commence en juin et finit en août

n'étaient composées que de mâles. Ils couvraient une pente de près de deux kilomètres de large, on les voyait sans cesse passer à peine à quelques pieds des rochers, parcourant dans leur vol rapide toute l'étendue des falaises, pour revenir un peu plus haut dans les airs et recommencer encore le même circuit. Parfois des centaines ou plutôt des milliers de ces jolis oiseaux s'abattaient soudain comme à l'ordre de quelque chef, et en un clin d'œil, sur une superficie de plusieurs toises, les rocs disparaissaient sous la bande pressée, leur dos noir et leur poitrine d'un blanc pur bigarrant fort agréablement la colline.

Je suivais leurs évolutions avec beaucoup d'intérêt, mais Kalutunah, tout entier à sa besogne, me pria de ne plus relever la tête; les oiseaux m'apercevaient et volaient beaucoup trop haut. Je fis comme le désirait mon sauvage compagnon, et la chasse commença bientôt; ils s'approchaient tellement de nous, que j'aurais pu, ce me semble, en abattre avec mon bonnet. Kalutunah s'était préparé sans bruit; il lança son filet au milieu d'une troupe épaisse, et une demi-douzaine d'oiseaux, étourdis par le coup, restèrent engagés dans les mailles; il fit prestement glisser le bâton, et comprimant d'une main les pauvres petites créatures, pendant que de l'autre il les sortait une à une, il écrasa leur tête entre ses dents et croisa leurs ailes sur leur dos pour les empêcher de voleter plus loin; puis le vieux barbare me regarda d'un air de triomphe en crachant le sang et les plumes qui lui remplissaient la bouche et continua à jeter son filet et à le retirer avec la même dextérité, jusqu'à ce qu'il eût mis une centaine de victimes dans son sac. Nous retournâmes alors au camp, faire un excellent repas de ce gibier ainsi capturé au mépris de toutes les règles de l'art. Carl prépara un immense salmis, pendant que le Nalegak se divertissait à déchirer les oiseaux et à en dévorer la chair crue encore toute chaude.

Notre séjour dans la vallée fut brusquement terminé



Esquimau chassant aux guillemots (auks ou arctica alle).

par une violente tempête de neige qui nous força tous à chercher au plus tôt un refuge ailleurs. La trombe venait de l'ouest; elle arracha la tente de Hans, la fit tournoyer comme un ballon et finit par la jeter au milieu du lac. Les Esquimaux partirent pour Étah sans perdre de temps à déplorer leur infortune; comme ils passaient devant notre campement, Kalutunah mit le nez à notre porte, et en dépit de la terrible rafale et de la neige qui le couvrait de la tête aux pieds, le même imperturbable sourire s'épanouissait encore sur sa figure. « Si tu avais vu la tente de Hans ! » dit-il en se tenant les côtes au souvenir de la malheureuse famille subitement dépossédée de son abri, dont les parois de peaux s'envolaient emportées sur les eaux du lac. Mais l'hilarité du Nalegak ne connut plus de bornes quand il ajouta, tout joyeux, que la tempête augmentait et que notre tour allait venir. La prédiction du vieux sauvage ne tarda pas à se réaliser. Un grand bruit se fit entendre; la tente sous laquelle était installé notre appareil photographique venait de céder sous la pression du vent, les instruments, les plaques étaient lancés sur les rochers et les verres brisés en mille morceaux. Nous courûmes dehors recueillir les épaves du naufrage; mais à l'instant même nos palans furent arrachés, et notre toile, comme la tente de Hans, nous abandonna sans défense à la fureur de la tempête.

Nous retournâmes en toute hâte au navire; il se trouvait dans une situation assez critique : les vergues qu'on avait replacées donnaient prise à la rafale, et le schooner étant encore solidement fixé dans la glace, les mâts subissaient une dangereuse tension et couraient risque de se rompre; je fis assujettir à leur cime de forts palans liés à des pieux enfoncés dans la glace du côté opposé à la tempête. Le vent chassait dans la baie d'immenses débris formés par la débâcle, les icebergs voguaient au large et la mer libre s'avançait à moins d'un demi-kilomètre du navire.

Six mois bien remplis d'aventures s'étaient écoulés depuis que le minuit polaire nous avait recouverts de son linceul de ténèbres : au 21 juin, le soleil atteignit sa plus haute déclinaison boréale, l'été brillait dans tout son éclat et le midi de cette longue journée fut réellement admirable; le thermomètre, s'élevant beaucoup plus haut que précédemment, marquait + 9° ½ C. à l'ombre et + 14° C. au soleil. Le baromètre montait aussi, et jamais atmosphère plus calme et plus sereine ne vint adoucir les lignes du paysage polaire.

Séduit par la beauté du ciel, j'allai faire un tour dans la vallée au-dessous du port; la neige récente avait presque disparu. Tachetés encore çà et là de blanches traînées, restes du dernier hiver, le vallon et la colline se couvraient de verdure, tapis d'émeraude frangé et lamé d'argent et semé de bouquets; nombre de fleurs étaient maintenant épanouies, et leurs têtes mignonnes se balançaient au-dessus du gazon. Un troupeau de rennes paissait l'herbe de la plaine, quelques lapins blancs sortaient de leur retraite pour brouter les bourgeons de saule qui venaient de s'ouvrir. De nouveaux sujets d'étude m'attiraient toujours plus loin : ruisseaux babillards, collines pierreuses, petits glaciers et bancs de neige ramollie alternaient avec des pelouses d'un vert tendre, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai à la base d'une montagne sur le sommet de laquelle se dressait une imposante muraille qui domine la mer et ressemble à un vaste château crénelé défendant l'entrée du vallon. Je lui donnai le nom de monument de Sonntag, en souvenir de mon pauvre ami. Plus loin, je grimpai sur un large plateau de cinq cents pieds de hauteur environ, et marchant dans la direction du cap Alexandre, j'arrivai sur le bord d'une gorge, au fond de laquelle coulait un torrent de dix mètres de large, issu des neiges des montagnes et de la mer de glace. Je longeai le ravin, et j'en suivis les berges escarpées jusqu'à la falaise de la

côte; l'eau bondissait avec fureur par-dessus cet escarpement, et se jetait dans un profond et pittoresque défilé qu'elle remplissait d'un nuage d'écume: c'est le lieu qui, dans mon journal et sur ma carte, s'appelle le vallon et la cascade de la petite Julia.



CHAPITRE XXXV.

L'été polaire. — La flore. — Dissolution des glaces. — Une tempête de pluie, de neige et de grêle. — Les terrasses. — L'action des glaces. — Soulèvement de la côte. — Intérêt que les icebergs et la glace de terre ont pour le géologue. — Une chasse aux morses. — Le 4 juillet. — Visite à l'île Littleton. — Immense quantité d'eiders et de mouettes. — La débâcle. — Position critique du navire. — Nous prenons congé des Esquimaux. — Adieux à Port Foulke.

Le lecteur aura remarqué la transformation merveilleuse accomplie dans la nature depuis que les ombres de la nuit ont fui loin de nous. Se rappelant les chapitres qui racontent l'obscurité et le silence de l'hiver polaire, la tranquillité de mort qui règne dans les ténèbres sans fin, la disparition de toute créature vivante qui enlèverait ses terreurs à la solitude, il voit peut-être avec surprise le même paysage inondé maintenant de l'éblouissante lumière du jour, le désert se couvrir de verdure et se parer de fleurs, et l'esprit trouver partout des récréations nouvelles. Le passage de l'hiver à l'été est, sous ces latitudes, une véritable résurrection; la voix qui parle aux vents et au soleil et nous ramène la joyeuse clarté est la même qui disait de la fille de Jaïre :

« Elle n'est pas morte, mais elle dort. »

C'est le même souffle qui fécondait de nouvelles pulsations dans le cœur muet, et ranimait les couleurs de la vie sur les joues pâles de l'enfant.

L'été polaire possède vraiment un charme magique : on aime à le voir émergeant peu à peu du sein des ténèbres, à suivre les développements de la chaleur toujours croissante jusqu'à ce que les neiges aient disparu des collines. Les fontaines jaillissent, les faibles plantes naissent à la vie, les oiseaux reviennent avec leurs douces chansons ; puis, de nouveau, il s'ensevelit sous les ombres noires d'un firmament sans soleil, les sources se referment, les montagnes et la vallée reprennent leur robe blanche et retombent dans le silence de l'hiver, les oiseaux et le jour s'enfuient en même temps, le manteau des ténèbres redescend sur les hauts sommets et recouvre l'espace !

Il serait trop long de décrire ces contrastes bien plus frappants dans les régions boréales qu'en tout autre lieu du globe, et je me contenterai de choisir dans mon journal les passages qui se rapportent à la marche de la saison et aux occupations relatives au but de notre entreprise.

22 juin.

Il y a juste six mois que j'écrivais : le soleil a atteint aujourd'hui sa plus grande déclinaison australe, et nous avons passé le minuit de l'hiver. C'est tout le contraire maintenant ; la lumière continuelle a succédé aux constantes ténèbres, et un monde d'activité joyeuse remplace notre pénible solitude d'autrefois.

« L'hiver est passé, les fleurs vont émailler la terre, le temps des oiseaux et des chants est revenu. »

Et cette longue nuit d'où nous sortons nous semble maintenant un rêve étrange.

23 juin.

Journée magnifique. Vent léger du sud, thermomètre à .

+ 8° C. Avec mes jeunes amis, je suis allé recueillir des plantes et des lichens : ces derniers tapissent presque entièrement les rocs; une variété surtout, de couleur orangée et qui s'étend en immense et grossier tissu, communique aux falaises une teinte assez agréable, tandis qu'une autre, la *tripe de roche* fort abondante aussi, donne un aspect lugubre aux pentes pierreuses qu'elle recouvre. J'ai rapporté une belle collection de fleurs; c'est maintenant, je crois, qu'elles s'épanouissent en plus grand nombre : elles se sont ouvertes ici plusieurs jours plus tôt qu'à Port van Rensselaer en 1854. J'ai dans ma cabine un joli bouquet, que je renouvelle à volonté sur le rivage du petit lac, derrière l'observatoire [1].

25 juin.

Voici du nouveau : la pluie tombe à grand bruit sur le

1. Ne voulant pas interrompre mon récit par des détails qui auraient peu d'intérêt pour la majorité des lecteurs, je renferme dans cette note la flore complète (au moins celle que mes persévérants efforts ont pu cataloguer) des régions au nord du détroit de la Baleine. La plupart de ces plantes ont été trouvées à Port Foulke. Mes collections contenaient plusieurs milliers d'échantillons que mon ami M. Elie Durand de Philadelphie a bien voulu m'aider à classer ; il en a rédigé ensuite un compte rendu pour les *Annales de l'Académie des Sciences naturelles* de cette même ville; j'y copie la liste suivante :

1 Ranunculus nivalis. — 2 Papaver nudicaule. — 3. Hesperis Pallasii. — 4 Draba alpina. — 5 Draba corymbosa. — 6 Draba hirta. — 7 Draba glacialis. — 8 Draba rupestris. — 9 Cochlearia officinalis. — 10 Vesicaria arctica. — 11 Arenaria arctica. — 12 Stellaria humifusa. — 13 Stellaria stricta. — 14 Cerastium alpinum. — 15 Silene acaulis. — 16 Lychnis apetala. — 17 Lychnis pauciflora. — 18 Dryas integrifolia. — 19 Dryas octopetala. — 20 Potentilla pulchella. — 21 Potentilla nivalis. — 22 Alchemilla vulgaris. — 23 Saxifraga oppositifolia. — 24 Saxifraga flagellaris. — 25 Saxifraga cæspitosa. — 26 Saxifraga rivularis. — 27 Saxifraga tricuspidata. — 28 Saxifraga cornua. — 29 Saxifraga nivalis. — 30 Leontodon palustre. — 31 Campanula linifolia. — 32 Vaccinium uliginosum. — 33 Andromeda tetragona. — 34 Pyrola chlorantha. — 35 Bartsia Alpina. — 36 Pedicularis Kanei. — 37 Armerica Labradorica. — 38 Polygonum viviparum. — 39 Oxyria didyma. — 40 Empetrum nigrum. — 41 Betula nana. — 42 Salix arctica. — 43 Salix herbacea. — 44 Luzula (trop jeune). — 45 Carex rigida. — 46 Eriophorum vaginatum. — 47 Alopecurus alpinus. — 48 Glyceria arctica. — 49 Poa arctica. — 50 Poa alpina. — 51 Hieroclea alpina. — 52 Festuca ovina. — 53 Lycopodium annotinum.

pont: nous en avons déjà un pouce. Je recueillais quelques échantillons géologiques dans la montagne, lorsque l'averse a commencé; elle m'a trempé jusqu'aux os, et bien plus, j'ai failli périr en traversant un petit glacier situé sur le talus de la colline et que l'eau rendait plus dangereux que de coutume; le pied me manqua, je glissai sur la pente à travers les pierres qui en hérissaient la surface et je vins échouer, avec force contusions et très-peu de vêtements, sur les roches qui la terminent.

Le thermomètre est à + 9° C., et la persistance de la chaleur depuis une semaine, jointe à « la douce pluie qui descend des cieux », aide beaucoup à la dissolution des glaces. Elles sont très-*pourries* et la mer libre les ronge rapidement. La charnière qui fixe la *banquette* au rivage tombe en morceaux, et il est assez difficile d'atteindre la terre.

26 et 27 juin.

L'été naissant a changé de face; la *douce pluie* s'est transformée en averses de grêle et de neige, aussi intempestives que désagréables. Les blanches traînées dont les rafales émaillent les rochers, donnent un air assez étrange à notre paysage de juin. Le vent souffle du sud et les vagues, parcourant la baie sans rencontrer d'autre obstacle que quelques icebergs, commencent à secouer terriblement la ceinture de glace de notre schooner; nous pouvons compter les pulsations de la mer dans notre trou à feu. Je n'aimerais guère voir le navire délivré de sa prison au milieu d'une semblable tempête.

Le lendemain l'ouragan continua avec des averses de pluie mêlées de beaucoup de grêle. Au loin, vers la mer, la scène paraissait si sauvage, que je n'ai pu résister à la tentation de la contempler de plus près sur l'île la moins éloignée de nous (la seule des trois qui ne soit pas encore tout entourée d'eau). Je marchais vent debout, la grêle me

coupait la figure et je faillis être précipité dans la baie. Les petites fleurs qui la semaine dernière avaient entr'ouvert leur modeste corolle aux chauds rayons du soleil, la refermaient frileusement d'un air découragé.

Je fus bien payé de mes peines par le spectacle que j'ai tâché d'imprimer dans ma mémoire et que je vais reproduire sur une feuille de papier qui sèche sur le cadre à dessin que je dois à l'industrie de Mac Cormick. Jamais je n'ai vu de tempête aussi terrible si ce n'est l'automne dernier, pendant que j'essayais de me frayer un passage à travers le détroit de Smith. Comme alors, le vent semblait enlever toute la surface des eaux pour la lancer dans les airs, jusqu'à ce que ses forces parussent épuisées; puis, je voyais au loin, sous un nuage sombre, d'immenses barres couvertes de taches blanches, sortir des ténèbres et s'avancer en phalanges pressées, s'accroître à mesure qu'elles s'approchaient, et chargeant avec fureur les icebergs, siffler au-dessus de leurs sommets, se briser sur les îles et assouvir leur colère sur les glaces du port au milieu desquelles elles ouvraient plus d'une brèche béante.

28 juin.

La tempête s'étant calmée ce matin, quelques-uns de nos gens ont transporté un canot par-dessus les glaces et ramé jusqu'à l'île la plus éloignée; ils nous ont rapporté les premiers œufs frais de la saison. Je n'en connais pas de plus délicieux que ceux de la petite hirondelle de mer. Les œufs de l'eider, comme ceux des autres canards maritimes, sont beaucoup moins agréables. Knorr a découvert des touffes de cochléaria qui venaient de pousser autour des nids de l'année précédente, et jamais cœur de laitue ne fut mieux apprécié que la salade qu'on m'a servie aujourd'hui. Les îles nous fourniront les œufs, et nous n'aurons pas plus de peine à les ramasser que la ménagère qui les envoie prendre

dans la basse-cour. Les eiders ont déposé dans leurs nids une première couche de duvet, mais ces pauvres oiseaux se sont dépouillés en vain et il leur faudra recommencer. Jensen m'a porté un plein sac de ces plumes précieuses. Il me raconte que près d'Upernavik, sur les îles où il allait en recueillir, le mâle est parfois obligé de s'arracher sa magnifique livrée pour venir en aide à sa malheureuse compagne, si souvent pillée qu'il ne lui reste plus sur sa poitrine nue de quoi couvrir encore ses œufs.

2 juillet.

Après de nouvelles averses, j'ai passé ces deux dernières journées à prendre des alignements de notre petite anse jusqu'au Fiord et à lever le plan des terrasses. J'en ai compté vingt-trois qui s'élèvent très-régulièrement jusqu'à une altitude de trente-sept mètres au-dessus de la hauteur moyenne des marées. La plus basse en est à onze mètres, et à partir de ce point, elles s'étagent avec la plus grande symétrie; elles se composent de galets arrondis par l'action des eaux.

Ces terrasses, dont j'ai constaté l'existence dans plusieurs localités analogues, sont des monuments géologiques et pleins d'intérêt du soulèvement graduel des terres groënlandaises au nord du soixante-seizième degré de latitude. A partir du cap York, au contraire, le sud du même pays s'enfonce sous les eaux; les preuves de cet affaissement qui s'est encore produit depuis l'occupation européenne, sont trop bien établies pour que je m'y arrête en ce moment; je ne veux m'occuper ici que des régions plus septentrionales. Autour des saillies très-proéminentes, dans les lieux où le courant est rapide et la glace poussée avec force contre la terre, les rocs, usés par le frottement, deviennent polis comme la surface d'une table : on peut s'en assurer sans peine lorsque l'eau est suffisamment claire. Il en est de

même bien au-dessus du niveau de la mer, jusqu'à une élévation que je n'ai pu nulle part déterminer avec exactitude, mais qui correspond généralement à l'altitude des terrasses de Port Foulke, dont la plus haute, je l'ai dit, est à trente-sept mètres du niveau moyen des marées. A Cairn-Pointe, les phénomènes d'érosion sont très-marqués et la ligne de démarcation, séparant le roc de syénite poli par les eaux de celui qui est encore brut et raboteux, est parfaitement tranchée. La même chose a lieu à l'île Littleton (ou plutôt à l'îlot Mac Gary situé immédiatement au large), et se retrouve sur la côte opposée, à la terre de Grinnell, où les berges en gradins portent témoignage de ces soulèvements successifs.

Il est curieux d'observer ainsi, s'accomplissant sous nos regards, les événements géologiques qui dans les latitudes plus méridionales se sont passés pendant l'époque glaciaire, et qui se manifestent, non-seulement par l'érosion des rocs de Cairn-Pointe et d'autres promontoires, mais aussi par les transformations opérées dans la profonde mer. C'est ici que *la banquette de glace* a une influence considérable. Cette banquette est tout simplement la glace tabulaire, collée pour ainsi dire contre le rivage, — la ceinture d'hiver des côtes polaires. Elle est large ou étroite suivant que la berge s'incline en pente douce vers la mer où y plonge brusquement. Se disloquant presque toujours à la fin de l'été, et emportant sur les eaux les masses des rochers écroulés des falaises, elle les laisse tomber à mesure qu'elle se dissout elle-même. La quantité de débris ainsi charriés au large est immense, et pourtant presque infime en comparaison de ceux que fournissent les icebergs; le poids des roches et du sable qui se mêlent à ces derniers pendant qu'ils sont encore attachés au glacier, est parfois suffisant pour ne laisser immerger hors de l'eau qu'une très-petite partie de leur volume. La montagne de glace se désagrége peu à peu, les matières plus lourdes coulent au fond de l'Océan

et si les lieux où elles reposent s'élèvent un jour au-dessus du niveau de la mer, quelque géologue des siècles futurs sera peut-être aussi embarrassé de dire comment elles se trouvent là, que ceux de notre génération le sont pour expliquer l'origine des blocs erratiques de la vallée du Connecticut.

3 juillet.

Cette journée a été marquée par une chasse aux morses, qui peut compter dans la vie d'un chasseur. Beaucoup de glace brisée nous arrivait du détroit dans ces derniers temps, et par ce brillant soleil, ces animaux aiment à sortir de la mer pour dormir et se prélasser sur les glaçons.

Ce matin, j'étais sur la colline, occupé à choisir l'emplacement d'un cairn, lorsque mon oreille a été frappée de rauques beuglements, et en me tournant vers le large, j'ai vu la banquise poussée par la marée en travers de l'ouverture de notre petit golfe, et toute couverte de morses remplissant l'air de leurs cris bizarres. Ils faisaient songer aux troupeaux du vieux Protée; les glaçons en étaient chargés aussi loin que l'œil pouvait s'étendre. On les aurait comptés par centaines et par milliers.

Je me hâtai de revenir à bord et de faire appel aux gens de bonne volonté. Bientôt une baleinière portant trois carabines, un harpon et des rouleaux de lignes, fut traînée sur la glace et lancée rapidement à la mer. Il nous fallut ramer pendant quatre kilomètres avant d'atteindre le bord de la banquise. Deux ou trois douzaines de morses étaient couchés sur le glaçon sur lequel nous avions mis le cap; ils le couvraient presque en entier. Pêle-mêle les uns contre les autres, étendus au soleil, ou s'étirant et se roulant paresseusement, comme pour exposer à ses rayons toutes les parties de leur lourde masse, ils ressemblaient à des pourceaux gigantesques, se vautrant avec délices : évidemment, ils ne soupçonnaient pas le danger; du reste, nous

nous approchions lentement, ayant mis des sourdines à nos avirons.

A mesure que diminuait la distance entre nous et notre gibier, nous commencions à comprendre que nous aurions affaire à de formidables adversaires. Leur aspect était effrayant au possible et nos sensations peuvent se comparer à celles du conscrit entendant pour la première fois l'ordre de charger l'ennemi. Si la honte de l'aveu ne nous eût retenus, nous aurions tous, je crois, préféré battre en retraite. Leur peau rude et presque sans poil, épaisse d'un pouce me rappelait singulièrement la cuirasse d'un vaisseau blindé, pendant que les énormes défenses qu'ils brandissaient avec une vigneur que leur gaucherie ne diminuait en rien, menaçaient de terribles accrocs les bordages de l'embarcation et les côtes du malheureux qui aurait la mauvaise chance de tomber à la mer au milieu de ces brutes. Pour compléter la laideur de leur expression faciale que les défenses rendaient déjà assez formidable, la nature leur a donné un large museau épaté dont la partie inférieure est toute parsemée de rudes moustaches semblables aux dards du porc-épic et remontant jusqu'au bord de narines très-ouvertes. L'usage qu'ils font de ces piquants est aussi problématique que celui de leurs défenses; je suppose que ces dernières leur servent à la fois d'armes de combat, et de dragues pour détacher du fond de la mer les mollusques qui forment leur principale nourriture. Deux vieux mâles du troupeau partageaient leur loisir entre le sommeil et les querelles; de temps à autre, ils s'accrochaient par leurs défenses, comme pour s'entamer la face, quoique du reste ils parussent traiter la chose avec assez d'indifférence; leurs dents ne faisant point brèche dans leur derme épais. Ces dignes personnages, qui devaient avoir au moins seize pieds de longueur, et dont la circonférence égalait celle d'un muid, relevèrent la tête à notre approche, et après nous avoir considérés à leur aise, pa-

rurent trouver que nous ne méritions pas une plus longue attention; ils essayèrent encore de se transpercer mutuellement, puis retombèrent endormis sur la glace. Cette calme indifférence était bien un peu alarmante pour nous. S'ils avaient montré le moindre signe de crainte, nous aurions pu y puiser quelque encouragement, mais ils semblaient faire si peu de cas de nos personnes, qu'il ne nous fut pas très-facile de conserver le front d'airain avec lequel nous nous étions jetés dans l'aventure. Cependant il était trop tard pour reculer, nous avançâmes donc, tout en nous préparant au combat.

Outre les deux mâles, le groupe contenait plusieurs femelles et des jeunes de tailles diverses, quelques-uns encore à la mamelle, des veaux d'une année, d'autres parvenus déjà aux trois quarts de leur croissance; les premiers n'avaient pas encore de dents; elles commençaient à poindre chez les autres, celles des plus âgés étaient de toutes les grandeurs; les défenses des deux taureaux, cônes solides d'ivoire recourbé, avaient près de trois pieds. Il est probable qu'aucun d'eux n'avaient vu de bateau, et quand nous fûmes arrivés à trois longueurs d'embarcation de leur radeau de glace, la bande entière prit l'alarme, mais nous étions prêts pour l'attaque. Le morse enfonce toujours dès qu'il est mort, à moins qu'on ne le retienne au moyen d'une forte ligne, et nous n'avions que deux chances de nous rendre maîtres de notre gibier : il fallait, ou bien le harponner solidement, ou bien le tuer sur le glaçon même, chose assez difficile, car l'épaisseur de leur derme détruit la force du plomb avant qu'il ait pu atteindre quelque partie vitale; souvent même il s'aplatit sur la surface; le crâne est si dur qu'une balle ne peut guère y pénétrer qu'à travers l'orbite de l'œil.

Miller, froid et courageux marin, qui avait poursuivi les baleines dans les parages du nord ouest, prit le harpon et se tint à l'avant, pendant que Knorr, Jensen et moi, nous

étions à l'arrière, nos carabines en main. Chacun choisit son but et nous tirâmes ensemble par-dessus les têtes des rameurs. Aussitôt que les armes furent déchargées, j'ordonnai de laisser porter et le canot fila comme une flèche au milieu des animaux effrayés qui se précipitaient pêle-mêle dans la mer. Jensen avait atteint un des taureaux au cou, et Knorr tué un des jeunes qui fut entraîné à l'eau dans le tumulte général et coula immédiatement. Ma balle pénétra quelque part dans la tête de l'autre vieux mâle et lui arracha un beuglement terrible, plus fort, j'ose le dire, que celui du taureau sauvage des Prairies. Pendant qu'il roulait dans la mer, soulevant des flots d'écume qui nous couvraient de leurs fusées, il faillit atteindre la proue du canot, et Miller, en habile chasseur, profita de cet instant pour lancer son harpon.

Le troupeau tout entier plongea dans la profondeur des eaux et la ligne se déroula sous le plat bord avec une vitesse alarmante; mais nous en avions une bonne provision et elle n'était pas encore au bout de son rouleau, qu'elle commençait à se détendre : les animaux remontaient. Nous ramenâmes la ligne à nous en nous tenant prêts pour ce qui allait suivre. En ce moment la ligne vint à s'emmêler autour d'une des pointes des glaces qui flottaient autour de nous, et nous aurions couru un fort grand péril, si un des matelots n'eût lestement sauté parmi les glaçons et dégagé la ligne et la baleinière.

Quelques minutes après, le troupeau reparaissait à la surface de la mer à environ cinquante mètres de nous, et entourant encore l'animal blessé. Miller tirait vigoureusement sur le harpon et la bande entière s'élança vers notre canot. Alors commença une scène impossible à décrire. Tous poussaient avec ensemble le même cri sauvage, lamentable appel d'une créature aux abois; l'air retentissait des voix rauques qui se répondaient. Le *heuk*, *heuk*, *heuk*, des taureaux atteints semblait trouver partout des échos et



Combat avec des morses ou walrus.

passait de glaces en glaces comme le clairon des batailles se répétant d'escadron en escadron. De chaque radeau flottant, les bêtes effarouchées se précipitaient dans les ondes, comme le matelot se jette à bas de son cadre au bruit du branle-bas. Leur tête monstrueuse au-dessus des eaux, leur bouche grande ouverte, vomissant sans relâche leur lugubre clameur, ils s'avançaient vers nous de toute la vitesse de leurs nageoires.

En peu de minutes, nous fûmes entièrement cernés; leur nombre se multipliait avec une rapidité merveilleuse, la surface de la mer en était toute noire.

Ils paraissaient d'abord timides et irrésolus, et nous ne pensions guère qu'ils méditassent un mauvais coup, mais notre illusion fut bientôt dissipée et nous vîmes qu'il fallait veiller soigneusement à notre salut.

Il n'y avait plus à en douter; ils se préparaient à une attaque, et il était bien tard pour fuir le dangereux guêpier où nous venions de nous fourrer si imprudemment. Miller n'avait pas lâché prise et le morse blessé, devenu le point central d'un millier de gueules béantes et mugissantes, nageait maintenant à notre poursuite.

Évidemment ces animaux voulaient percer de leurs défenses le plat bord de l'embarcation, et, si nous leur laissions le temps de l'atteindre, le canot serait mis en pièces et les hommes lancés à la mer : nous n'avions pas une seconde à perdre. Miller saisit sa lance et en porta aux assaillants plus d'une terrible blessure ; les matelots faisaient force de rames et nous chargions et déchargions nos carabines avec toute la célérité possible. Un coup de gaffe, une balle ou la lance du harponneur venait à la rescousse à l'instant du péril ; une ou deux fois cependant, chacun de nous put croire sa dernière heure arrivée. Un morse énorme, à la physionomie brutale et féroce, s'élançait contre nous et allait aborder le canot ; je venais de tirer, il ne me restait plus le temps de recharger mon

fusil et je me préparais à le lui plonger dans la gorge, lorsque M. Knorr l'arrêta soudain par une balle dans le crâne. Une autre bête monstrueuse, la plus grosse que j'aie jamais vue et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversait le troupeau et nageait sur nous, la gueule béante et mugissant avec furie. Je rechargeais encore mon arme, Knorr et Jensen venaient de tirer et les hommes étaient aux avirons. Ma carabine fut prête au moment critique; l'énorme animal élevant sa tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat bord, quand j'épaulai mon fusil et le déchargeai dans la gueule du monstre; il fut tué sur le coup et coula immédiatement comme une pierre.

Ce fut la fin de la bataille. Je ne saurais dire ce qui leur donna subitement l'alarme, mais les morses plongèrent soudain en faisant rejaillir à grand bruit les eaux tout autour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient à quelque distance de nous, et leurs têtes tournées vers la haute mer, ils détalaient aussi vite que possible, leurs cris s'affaiblissant à mesure que s'accroissait la distance qui nous séparait.

Nous avons dû en tuer ou en blesser deux douzaines au moins; en certains endroits, l'eau était toute rouge de sang et plusieurs animaux flottaient autour de nous dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le taureau harponné essaya de s'enfuir avec ses camarades, mais ses forces l'abandonnèrent; nous le sentions faiblir et tirions sur la ligne, et nous le ramenâmes bientôt assez près de nous pour que nos balles pussent le blesser dangereusement. La lance de Miller lui donna le coup de grâce, puis nous le halâmes sur un glaçon et j'eus bientôt un magnifique spécimen à ajouter à ma collection d'Histoire naturelle. Nous ne réussîmes à en capturer qu'un second; tous les autres avaient coulé avant que nous eussions le loisir d'en approcher.

Jusqu'alors, je n'avais pas regardé le morse comme un

animal redoutable, mais ce combat me prouve que je ne rendais pas justice à son courage. Ce sont des êtres fort batailleurs, et sans notre sang-froid et notre activité, le canot aurait été mis en pièces et nous-mêmes noyés ou déchirés. On peut à peine rêver d'ennemi plus effrayant que ces monstres énormes, aux gorges mugissantes, aux défenses formidables. A la prochaine rencontre, je veux armer de lances tout l'équipage : la carabine n'est pas toujours suffisante en pareil cas, et sans un emploi énergique de nos gaffes et de nos avirons, nous aurions été infailliblement atteints et coulés.

4 juillet.

L'anniversaire de la déclaration de l'indépendance nous fait une triste visite : la neige, la pluie et la grêle ne sont pas d'ordinaire compris dans le programme de notre fête nationale; le thermomètre est presque redescendu au point de congélation, mais en dépit de tout, nous avons tiré le canon et hissé toutes nos flammes. Grâce aux chasseurs, le festin traditionnel, terminé par une salade de cochléaria, ne manquait ni de venaison ni de gibier à plumes, et si le discours accoutumé n'est pas venu le clore, nous n'en avons pas moins pensé à la chère contrée où tout est si joyeux à pareil jour, où chacun oublie les disputes de parti pour se presser sous la vaste bannière d'un grand peuple et boire à l'union fraternelle.... Dieu bénisse ce jour!

7 juillet.

Je suis resté trois jours à l'île Littleton pour chasser et observer l'état des glaces. Nous avons pris un autre morse, mais cette fois-ci nos adversaires étaient beaucoup moins nombreux et ne nous ont pas donné grand'peine.

Les îles Littleton et Mac Gary sont littéralement couvertes d'oiseaux, d'eiders et de bourgmestres surtout. Nous

en aurions pu tuer des masses. Leurs œufs sont presque tous sur le point d'éclore; heureusement pour notre cuisine, nous en avons déjà recueilli une bonne provision sur les îlots de Port Foulke. Je n'ai pas vu de mouettes blanches (*larus eburneus*), les bourgmestres sont ici les seuls représentants de la famille des mouettes. Il est probable que les autres variétés ne remontent pas autant vers le nord.

L'eau s'avance toujours; les îles sont complétement dégagées et quelques toises seulement séparent le navire de la mer. En dépit de tous nos efforts pour l'enlever, la glace tient encore ferme autour du schooner et en prévision d'une débâcle soudaine causée par un flot venant du sud, j'ai employé nos hommes à scier au travers du port un chenal ayant pour largeur la longueur exacte du navire. La glace n'a plus que quatre pieds et demi d'épaisseur.

Toutes les voiles sont ferlées, les aussières à bord, notre dépôt sur le rivage est soigneusement refermé, et nous sommes prêts à partir, si le vent nous pousse avec les glaces vers la haute mer.

Au nord de notre petite anse, nous avons construit sur la colline un cairn dans lequel j'ai déposé un court récit de mon voyage. Je ne détruis pas l'observatoire, le Nalegak me promet que les Esquimaux n'y toucheront pas pendant mon absence. J'ai comblé de cadeaux tous ceux qui sont venus ici, et je compte sur leur bonne foi. Pourtant, le bois leur est bien précieux, et ces pauvres sauvages ne sont pas les seuls fils d'Adam qui trouvent difficile de résister à la tentation !

9 juillet.

J'ai fait une dernière visite à la vallée de Chester et dit adieu au Frère Jean. Si ce dernier continue à s'étendre jusqu'à ce que je revienne, les jalons que nous lui avons plantés sur le dos seront intéressants à relever.

Le vallon se revêtait de sa parure d'été, les verts talus étaient émaillés de fleurs et la glace avait entièrement disparu du lac Alida. Jensen a tué quelques oiseaux et fait de grands efforts pour capturer un renne; de mon côté, j'ai conquis un papillon aux ailes jaunes, et, le croirait-on ?... un moustique. Je les ajoute triomphalement à ma collection d'entomologie qui contient déjà : dix lépidoptères, trois araignées, deux bourdons et deux mouches, — assez nombreux représentants du genre *Insectes* sous le 78° 17′ de latitude nord.

10 juillet.

Une puissante houle nous arrive du sud-ouest du port; elle est causée sans doute par une forte brise qui doit souffler en pleine mer quoique nous ne nous en apercevions guère ici. La glace se brise de tous côtés, et des fissures nombreuses s'ouvrent autour de nous. Si cet état de choses continue douze heures encore, nous serons délivrés, la crise pourra être dangereuse, les craquements sont effroyables, mais le schooner est encore solidement fixé dans son berceau.

11 juillet.

Journée d'émotions qui ne sont pas encore à leur terme; la houle se maintient, les crevasses s'étendent, l'eau a touché le navire. Assez tard dans l'après-midi, au bout de trente-six heures d'anxieuse attente, la glace s'est ouverte tout auprès de nous et quelques minutes après, une fente se formait diagonalement au schooner. L'avant s'est assez vite dégagé, mais l'arrière tenait encore, et les secousses imprimées au navire faisaient craquer toutes les pièces de la membrure; à la fin, la passe que nous avions sciée en prévision de ces accidents s'est un peu élargie; un roulis sur bâbord a détaché la glace de dessous la poupe du navire et nous sommes tout à fait à flot, mais non sans avoir subi bien des dégâts dans nos œuvres vives.

12 juillet.

La houle s'est calmée, les nuages se dissipent, et la marée disperse les glaces au large. Nous sommes vraiment à flot et ne pouvons plus quitter le navire sans une embarcation. Il y a juste dix mois que nous étions emprisonnés et que notre petit navire faisait l'office d'une maison. Je suis heureux de sentir encore le balancement de la mer, et cette phrase : « Armez le canot ! » quand je veux aller à terre, a pour moi tout le charme de la nouveauté. Nous n'attendons qu'un vent favorable pour lever l'ancre.

13 juillet.

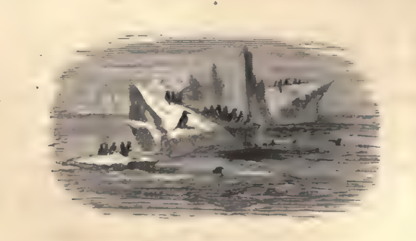
Je viens de prendre congé de mes amis les Esquimaux. Ils ont planté leur tente tout près de nous et je suis réellement triste de quitter ces pauvres gens. Chacun d'eux m'a rendu, à sa manière, des services plus ou moins importants, et leur empressement à mettre leurs attelages à ma disposition (et sans cela je n'aurais absolument pu rien faire) est la meilleure preuve qu'ils pouvaient me donner de leur dévouement et de leur affection. Leurs chiens sont leurs plus précieux trésors; seuls, ils empêchent la femme, les enfants, l'Esquimau lui-même de mourir de faim, et rien ne les peut remplacer. J'ai fait tout mon possible pour venir en aide à la tribu, j'ai donné à mes voisins une foule de choses qui leur seront utiles, mais je n'ai pu leur rendre que deux bêtes de trait, les seules qui eussent survécu de toutes celles qu'ils m'avaient fournies. Je leur promets de revenir bientôt, et cet espoir paraît les consoler un peu.

Il est triste de penser à l'avenir de ces pauvres gens, et cependant ils contemplent leur future destinée, qu'ils jugent inévitable, avec un air d'indifférence, difficile à comprendre. Kalutunah, seul, paraît sérieusement affecté devant

la perspective de la désolation qui s'étendra avant longtemps sur leurs pauvres habitations. Cet être singulier, mélange de gravité, de bonhomie et d'intelligence, s'enorgueillit des traditions de sa race, et semble être réellement affligé de la voir peu à peu disparaître. Aujourd'hui, quand je lui ai pris les mains pour lui dire que c'était la dernière fois que je descendais à terre, des larmes ont brillé dans ses yeux, et il m'a profondément touché en me disant d'une voix suppliante : « Reviens, pour nous sauver! » Ah! certes, si je le puis, je reviendrai et je les sauverai, car, j'en suis sûr, aucun être de ce vaste monde ne mérite plus que ceux-là la sympathie et le dévouement des chrétiens.

14 juillet.

Un léger vent d'est gonfle nos voiles vers la mer. Nous marchons lentement, mais sans temps d'arrêt, à travers la glace disloquée. Des boîtes vides, des chiens morts, des tas de cendres et autres débris de l'hiver voguent autour de nous sur les glaçons; reliques éphémères de nos dix mois d'hivernage. Les Esquimaux, debout sur la berge, nous regardent encore; le petit observatoire blanc s'évanouit dans le lointain, et je descends du pont avec un mélancolique : « adieu, Port Foulke! » sur mes lèvres et dans mon cœur.



CHAPITRE XXXVI.

Au large. — Efforts pour atteindre le cap Isabelle. — Rencontre du pack. — Nous mouillons à l'île Littleton. — Abondance de morses et d'oiseaux à Cairn-Pointe. — Nous atteignons la côte occidentale. — Le cap Isabelle. — Plans pour l'avenir. — Résultats obtenus. — Les glaciers de la terre d'Ellesmère.

Le schooner glissait doucement vers le large, mais le vent nous quitta bientôt et le courant seul nous porta jusqu'à la rade extérieure où nous nous amarrâmes à un iceberg. Je descendis à terre, et je réussis à obtenir de bonnes épreuves photographiques du vallon et de la cascade de la petite Julia, du monument de Sonntag, du glacier du Palais de Cristal et du cap Alexandre.

Je ne voulais pas quitter le champ de bataille sans essayer encore d'atteindre le cap Isabelle et d'y faire des observations utiles pour l'avenir. Un vague espoir me restait que, même avec mon navire avarié, quelque bonne chance justifierait un plus long séjour dans ces mers. Aussitôt donc que le vent s'éleva, nous abandonnâmes l'iceberg et cinglâmes vers le cap Isabelle. La brise fraîchissait à mesure que nous nous éloignions des terres, et le schooner, tout joyeux de sa liberté, volait comme autrefois sur la



Esquimaux épiant un phoque.



surface des eaux. Malheureusement, un épais champ de glace vint nous barrer la route; j'aurais, sans aucun doute, pu m'y frayer une voie si le navire eût été plus solide : mais impossible maintenant de songer à la lutte; le *pack* n'était pas à dix-huit kilomètres du rivage groënlandais, et je retournai à l'île Littleton, d'où je pouvais au moins surveiller le mouvement des glaces.

Nous trouvâmes un bon mouillage entre les îles Littleton et Mac Gary et nous étions à peine ancrés qu'une tempête, accompagnée d'épaisses ondées de neige et que l'état du ciel nous avait fait prévoir, se déchaîna avec violence et nous retint à l'ancre pendant plusieurs jours; nos gens trouvèrent quelques distractions dans la chasse. Un troupeau de rennes campait dans l'île, et les morses étaient fort nombreux dans les eaux environnantes.

Hans en captura quatre, sans embarcation, et à la vraie manière esquimaude. Ces amphibies couvraient au loin la berge sur laquelle ils prenaient le soleil; Hans s'approcha à pas de loup, et accrocha l'une après l'autre ses victimes avec son harpon. La ligne fut fixée à un roc et filée jusqu'à ce que les animaux fussent épuisés de fatigue; on les ramena alors, et les carabines les achevèrent promptement. Je désirais avoir un jeune morse pour ma collection; je choisis sur la plage celui qui me convenait et le tuai du premier coup. Toute la bande s'empressa de disparaître sous les eaux; mais la mère ne parut quitter le bord qu'avec la plus grande répugnance, et quand, revenue à la surface et se tournant vers la terre, elle vit son petit gisant encore sur le rocher, quand elle s'aperçut qu'il ne répondait pas à ses cris d'appel, elle s'élança frénétiquement au-devant du danger, et en face même de la cause de ses maux (car j'avais eu le temps d'accourir) elle se traîna hors de l'eau, et tout en gémissant douloureusement, elle rampa autour du corps de ma victime et le poussa vers la mer. J'essayai d'abord de l'effrayer, et dans

mon zèle de naturaliste, je tirai même sur elle, mais, quoique grièvement blessée, elle réussit à cacher son petit sous sa poitrine et plongea avec lui dans les flots. Je n'avais jamais vu chez aucun animal d'exemple aussi touchant de dévouement maternel, et j'étais loin de m'attendre à le trouver chez les morses.

La tempête de neige nous faisant des loisirs, j'allai à Cairn-Pointe examiner encore le détroit de Smith. Je dus y attendre un jour avant que l'atmosphère s'éclaircît assez pour me laisser voir distinctement le cap Isabelle. La ligne des glaces solides partait de ce promontoire, et venait aboutir à quelques kilomètres au-dessus de notre pointe en formant une vaste courbe irrégulière.

Du côté du sud, et jusqu'aux *Eaux du Nord*, la mer était remplie par un pack très-disloqué.

Nous levâmes l'ancre le lendemain de notre retour; l'ouragan avait disséminé les glaces et nous pûmes les traverser sans encombre et atteindre en deux jours la côte opposée, près de la pointe de Gale, à dix-huit kilomètres environ du cap Isabelle. Je remontai en baleinière jusqu'à ce promontoire, mais il me fut impossible de le doubler; nous nous halâmes dans une crique et je grimpai sur la colline.

Le spectacle que j'avais sous les yeux acheva de me convaincre de la folie d'essayer de pousser plus loin avec le navire. Je n'hésitai plus, même en pensée, et voici mon opinion, telle que je la résumai alors :

Il ne me reste plus le moindre doute sur le parti à prendre, il nous faut retourner en Amérique, et revenir l'année prochaine, ravitaillés, radoubés et renforcés d'une machine à vapeur. Mon désir me pousserait encore à affronter les glaces, mais la raison me dit que ce serait une imprudence inexcusable. Aussi bien, pour pénétrer dans ce terrible détroit de Smith, autant vaudrait prendre en guise de béliers les légers steamers de la rivière Hudson

que nous servir de notre pauvre schooner avec sa proue en si mauvais état!

Voici les résultats que j'ai obtenus, et dont je suis, par force, obligé de me contenter aujourd'hui.

1° En ramenant mon équipage en bonne santé je démontre ainsi que l'hiver arctique n'engendre pas nécessairement le scorbut et le mécontentement.

2° On peut vivre dans le détroit de Smith, même sans le secours de la mère patrie.

3° Une station se suffisant à elle-même peut être établie au Port Foulke et y devenir la base d'explorations étendues.

4° Du Port Foulke, il est possible d'explorer la région tout entière; c'est de ce point que, sans aucune autre troupe pour coopérer avec moi, et dans les circonstances les plus défavorables, j'ai pu pousser mes découvertes au delà de toutes celles de mes prédécesseurs.

5° Je suis porté à croire, et par de bonnes raisons, qu'avec un fort navire on peut traverser le détroit de Smith et déboucher directement dans la mer polaire.

6° La mer libre du pôle existe.

Et maintenant, je vais retourner à Boston, réparer le schooner, me procurer un petit navire à vapeur, et revenir ici, autant que possible vers les premiers jours du printemps. J'installerai le schooner au Port Foulke et n'y demeurant juste que le nombre de jours nécessaires pour organiser les chasses, rassembler les Esquimaux et établir la discipline de la colonie, j'atteindrai le cap Isabelle avec mon navire à vapeur, et de là, je marcherai vers le nord par la route désignée. Je ne réussirai peut-être pas à atteindre mon but en une seule saison, mais je recommencerai l'année suivante : dans tous les cas, j'aurai au Port Foulke d'abondantes ressources en vivres et en fourrures, et un bâtiment pour les transporter au cap Isabelle, si je suis obligé d'y retourner; de plus, on m'élèvera à la station tous les chiens dont je puis avoir besoin. Enfin, dans le cas

où mon entreprise éprouverait une insuffisance de fonds et serait abandonnée à ses propres forces, nous pourrions retirer du commerce des huiles, des pelleteries, de l'ivoire de morse, du duvet d'eider, assez de profit pour faire vivre notre colonie et payer au moins une grande partie du salaire des employés. Les environs du Port Foulke abondent en gibier et un chasseur peut nourrir une vingtaine de bouches : l'hiver et l'été derniers m'ont suffisamment démontré la justesse de cette opinion; la mer est riche en phoques, morses, narvals et baleines blanches, comme les vallées en rennes et en renards; pendant la belle saison, les îles et les rochers se couvrent d'oiseaux; les glaces sont les domaines des ours.

Voilà pour l'avenir, revenons au présent.

La carte d'Inglefield reproduit avec une grande exactitude les lignes évasées du détroit de Smith, ainsi que j'ai pu le constater, soit en allant au cap Isabelle, soit en retournant au rivage opposé. Il a placé quelques promontoires trop au nord, par suite d'une légère erreur dans l'axe du détroit. Sa pointe Victoria est l'extrémité orientale de mon île Bache et son cap Albert est le cap Est de mon île Henry.

Du haut du cap Isabelle, l'aspect du détroit est vraiment magnifique. La noire falaise des côtes, rendue plus sombre encore par son contraste avec l'immense manteau blanc qui couvre les terres, est coupée en maints endroits par des glaciers nombreux que les vallées versent à l'Océan. La mer de glace est fort étendue; la surface en est très-tourmentée, les pentes très-rapides, et elle donne à cette côte une apparence grandiose et pittoresque qui manque à celles du Groënland. Les montagnes, très-élevées, sont partout cachées sous les glaces et les neiges, et les larges nappes de cristal qui en descendent, font penser à un vaste lac qui en occuperait le sommet et inonderait les vallons de ses eaux subitement congelées.

Au large du cap Sabine, se trouvent deux îles que j'ai nommées Brevoort et Stalknecht; je baptise Leconte celle qu'on voit entre elles et la pointe Wade. Entre cette pointe et le cap Isabelle s'ouvre un golfe étroit et profond, parallèle au Cadogen Inlet du capitaine Inglefield; il est frangé, sur tout son pourtour, de glaciers encadrés dans des roches noires comme des diamants dans du jais. N'ayant pas sous les yeux la carte officielle du navigateur anglais, je remets à plus tard de donner un nom à cette baie si le capitaine Inglefield ne l'a fait déjà.

Le cap Isabelle, masse déchirée de roches plutoniennes, semble s'être élancé informe encore du laboratoire de la nature et avoir surgi, tout embrasé, du sein de la mer, pour craquer et se fendre dans l'atmosphère glacée. La superficie en est dénudée au plus haut point : d'immenses crevasses ou « cañons » s'étoilent dans tous les sens; dans ces fissures profondes, je n'ai pu voir la moindre trace de végétation; béantes coupures, aux bords érodés et aux croulantes parois, où, comme dans les antres de l'Averne cimmérien, le soleil ne pénétra jamais!

Lassé de cette stérilité sans bornes, de cette mort au milieu même de la saison de la vie polaire, j'escaladais péniblement ces roches nues, les unes après les autres, lorsque par un contraste soudain s'ouvrit sous mes pieds une charmante vallée en forme de coupe, que la nature capricieuse a façonnée comme un nid souriant, au milieu même de ces escarpements désolés. Balboa ne dut pas être plus surpris lorsque, des hauteurs de Darien, il vit à ses pieds s'étendre l'immense océan Pacifique. C'était un « vrai diamant du désert » et le petit ermitage des solitudes d'Engaddi fut moins doux aux yeux de sir Kennett, le Chevalier du Léopard.

Les quelques robustes plantes que j'avais observées dans d'autres localités arctiques n'avaient pu trouver place pour leurs racines sur les pentes abruptes de cet âpre promon-

toire, et les rochers se dressaient dans leur morose aridité, sans le petit ourlet de verdure qui partout ailleurs en entoure le piédestal; mais en bas, dans ce délicieux vallon, les semences de vie avaient pu germer; l'herbe et la mousse le couvraient et les pavots et les renoncules y entr'ouvraient leur corolle dorée. Au centre, comme un solitaire enchâssé dans l'émeraude, reposait une nappe d'eau étincelante, petite mer enchantée, fantastique et merveilleuse, comme celles des légendes du Nord.

Lac limpide et dormant, comme un morceau tombé
De la voûte des cieux, dans la nuit dérobé.

Lamartine, *Jocelyn.*

De l'extrémité de ce lac un torrent se précipitait dans une gorge profonde par une suite de cascades hardies; des myriades de petits ruisseaux gazouillaient sur les pierres de la vallée et serpentaient bordés de lits de mousse. J'en suivis un jusqu'à sa source, et arrivai à un val resserré, et fermé brusquement par un glacier, qui de loin ressemblait à un rideau de satin blanc, baissé sur l'étroit passage, comme pour dérober la vue de quelque mystérieuse retraite perdue au milieu des montagnes. A mesure que j'en approchais, le front du glacier prenait une apparence plus solide, et je le vis bientôt tout ruisselant de cascatelles brillantes. A sa base, un étroit portail gothique conduisait dans une grotte spacieuse remplie d'une douce lumière azurée, et dont la voûte était festonnée de stalactites d'une diaphanéité parfaite et de formes fantastiques; elles se réfléchissaient sur le miroir argenté d'un bassin limpide, d'où le ruisseau s'échappait scintillant et clair, comme la source ombragée de cyprès où la céleste chasseresse baignait son corps virginal.

Je regardais avec l'intérêt le plus vif les vastes recoins de cette grotte merveilleuse, chaste et pure retraite dont la solitude silencieuse n'etait troublée que par la douce



Ruines d'habitations d'Esquimaux sur la terre d'Ellesmère (près du cap Isabelle).

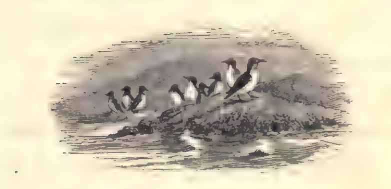


musique des eaux, mais je m'aperçus soudain que, comme Actéon, je m'étais laissé entraîner au milieu du péril : un bloc de glace se détachant de la voûte du glacier, et se brisant en fragments nombreux, vint rebondir avec fracas autour de moi, sur les rochers et sur l'étang ; je m'enfuis au plus vite avant d'avoir satisfait ma curiosité.

Je retournai au lac, j'en suivis les verts contours, et cueillis en passant un bouquet de fleurs brillantes ; celles-ci ne trouveront point leur place dans mon herbier, mais parmi d'autres souvenirs plus aimés, sinon aussi précieux que mes collections scientifiques. Elles revenaient de droit aux mains délicates qui avaient brodé de riantes devises pour les sombres parois de mon austère cabine.... Et le vallon où je les ai cueillies, son lac argenté, ses ruisseaux et ses cascatelles, son glacier caverneux et sa grotte d'azur ont décuplé de prix à mes yeux depuis qu'en les baptisant d'un nom chéri, je les ai reliées dans mon souvenir à la plus gracieuse image qu'un voyageur ait jamais pu invoquer à l'heure des périls et des tempêtes.

Près de la pointe de Gale, nous découvrîmes des vestiges d'Esquimaux beaucoup plus récents que ceux que j'avais trouvés à la baie de Gould et autres lieux de la terre de Grinnell ; les traces étaient même de nature à faire supposer que les Esquimaux y reviennent encore. Les rochers sont de ce grès foncé qui, au nord de la pointe, s'interrompt brusquement pour livrer passage à une vaste plaine qui s'incline doucement vers la mer. Elle a environ neuf kilomètres de large, et au nord comme au sud, se termine par de hautes falaises qui s'élèvent au-dessus du roc primitif, en arrière du cap Isabelle. Cette plaine est jonchée de galets parsemés en divers endroits de pelouses vertes au travers desquelles coulent de larges ruisseaux. Ils s'échappent d'un glacier, qui du vaste réservoir qui le domine, descend dans la vallée et n'est plus qu'à sept kilomètres de la berge ; à l'ouest il circonscrit la vaste plaine de son énorme

muraille blanche au-dessus de laquelle l'œil pouvait suivre le rapide talus de la « mer de glace, » jusqu'aux chauves sommets des montagnes lointaines. — Le vaste fleuve de cristal qui bondissait dans la large vallée, me semblait un Niagara gigantesque, subitement congelé dans sa chute, et dont le lit inférieur, presque desséché maintenant, se recouvrait çà et là de verdure et de fleurs. — Mon journal le compare à un immense drap blanc tendu sur une corde d'une falaise à l'autre.



CHAPITRE XXXVII.

Départ du détroit de Smith. — Traversée des eaux du nord. — Une scène animée. — Un mirage. — Le détroit de la Baleine. — Les Esquimaux d'Iteplik. — Leurs mœurs et coutumes. — Décadence de la tribu. — La baie de Barden. — Le glacier de Tyndall.

Le vent d'est poussait la banquise sur nous, et comme nous ne pouvions trouver de port (Cadogen Inlet étant complétement envahi par les glaces), il nous fallut pousser vers le sud; nous levâmes l'ancre juste au moment favorable : les glaçons affluaient vers le rivage en masses pressées, et si nous avions attendu plus longtemps, l'irrésistible *pack* nous eût jetés à la côte.

La brise nous aida à descendre le long des terres jusqu'à Talbot Inlet, où d'épais champs de glace nous barrèrent la route; je fis alors mettre le cap sur le Whale Sound (détroit de la Baleine), que je désirais explorer. En suivant les rivages, j'avais eu l'occasion de rectifier la carte, surtout en ce qui concerne les golfes de Cadogen et de Talbot, dont j'ai pu dresser le pourtour complet; partout les côtes sont hérissées de glaciers. On n'avait pas encore relevé en avant de la dernière des deux baies, une grande île masquée par l'île Mittie du capitaine Inglefield.

Longeant les rives septentrionales de la banquise, nous nous dirigeâmes vers le nord-est, au travers des Eaux du Nord, par une des plus charmantes journées que j'aie vues sous le ciel polaire. Un faible zéphyr ridait à peine la surface de la mer, et sous un soleil éblouissant, nous glissions sur les flots paisibles, semés partout d'icebergs étincelants et de débris de vieux champs de glace; çà et là brillait quelque étroite bande de cristal détachée de la banquise. Les animaux marins et les oiseaux des cieux s'assemblaient autour de nous et animaient les eaux calmes et l'atmosphère tranquille; les morses s'ébrouaient et mugissaient en nous regardant; sur notre passage les phoques levaient leurs têtes intelligentes, les narvals, en troupes nombreuses et soufflant paresseusement, émergeaient leur longue corne hors de l'eau, et leurs corps mouchetés dessinaient leur courbe gracieuse au-dessus de la mer, comme pour jouir du soleil, eux aussi; des multitudes de baleines blanches fendaient les ondes; l'air et les montagnes de glaces foisonnaient de mouettes, et des bandes de canards et de petits pingouins volaient sans cesse au-dessus de nous. Assis sur le pont, je passai de longues heures à essayer, sans beaucoup de succès, de rendre sur mon papier les splendides teintes vertes des icebergs qui voguaient près du navire, et à contempler un si merveilleux spectacle. Les cieux polaires sont de grands artistes en fantasmagorie magique. L'atmosphère était d'une rare douceur, et nous fûmes témoins d'un très-remarquable mirage, phénomène assez fréquent du reste, pendant les beaux jours de l'été boréal. L'horizon tout entier s'élevait et se doublait, pour ainsi dire; les objets situés à une très-grande distance au delà montaient vers nous comme appelés par la baguette d'un enchanteur, et, suspendus dans les airs, changeaient de forme à chaque instant. Icebergs, banquises flottantes, lignes de côtes, montagnes éloignées apparaissaient soudain, gardaient parfois leur contour naturel pendant quel-

ques minutes, puis s'étendaient en long ou en large, s'élevaient ou s'abaissaient, selon que le vent agitait l'atmosphère ou retombait paisible sur la surface des eaux. Presque toujours, ces évolutions étaient aussi rapides que celles d'un kaléidoscope, toutes les figures que l'imagination peut concevoir, se projetaient tour à tour sur le firmament. Un clocher aigu, image allongée de quelque pic lointain, s'élançait dans les airs, il se changeait en croix, en glaive, il prenait une forme humaine, puis s'évanouissait pour être remplacé par la silhouette d'un iceberg se dressant comme une forteresse sur le sommet d'une colline. Les champs de glace qui le flanquaient prenaient peu à peu l'aspect d'une plaine parsemée d'arbres et d'animaux, puis des montagnes déchiquetées, et se dissolvant rapidement, nous laissaient voir une longue suite d'ours, de chiens, d'oiseaux, d'hommes dansant dans les airs, et sautant de la mer vers les cieux. Impossible de peindre cet étrange spectacle. Fantôme après fantôme venait prendre sa place dans le branle magique pour disparaître aussi soudainement qu'il s'était montré.

Cette merveilleuse féerie se prolongea durant une grande partie de la journée, puis la brise du nord vint soulever les eaux, et la scène entière s'évanouit à son premier souffle, sans laisser plus de traces que la vision fantastique de Prospéro. Deux heures après, au milieu d'une terrible tempête de grêle et de pluie, nous luttions contre le vent, toutes les voiles serrées.

Avant de pouvoir atteindre le détroit de la Baleine, le schooner essuya quelques mauvais coups impossibles à éviter par cette atmosphère ténébreuse. Une banquise épaisse, qui s'appuyait sans doute sur les îles Carey, nous chassa bien loin des Eaux du Nord, et pour arriver à notre destination, nous dûmes gouverner sur l'île Hakluyt. Le vent était complétement tombé, et je pris terre dans un canot. A peine m'éloignai-je du rivage pour retour-

ner à bord, que nous fûmes enveloppés d'une brume très-dense : je l'avais vue s'approcher, et nous faisions force de rames pour rejoindre le navire avant que le rideau sombre tombât sur nous; mais le brouillard nous couvrit lorsque nous étions encore à près de deux kilomètres de notre but. Nous n'avions pas de boussole, et en quelques minutes je ne savais plus de quel côté gouverner; le son de la cloche du navire et les décharges d'armes à feu par lesquelles on essayait de nous indiquer la route arrivaient bien jusqu'à nous, mais l'oreille est un guide si trompeur lorsque l'œil n'est pas là pour en rectifier le jugement, qu'aucun d'entre nous n'entendait le bruit dans la même direction; je fis serrer les avirons, et nous nous abandonnâmes à la fortune. Quelques instants après, un vent léger s'éleva, le navire laissa porter; par le plus grand des hasards, il venait droit sur nous, et émergea si subitement de la lourde masse de vapeur, que nous faillîmes être coulés avant e pouvoir l'accoster convenablement.

Les brouillards, les courants, les icebergs nous causèrent assez d'embarras pendant cette traversée, mais à force de persévérance nous atteignîmes la baie de Barden, et mouillâmes par le travers de la station esquimaude de Netlik.

Elle était abandonnée, mais la brume, s'élevant le lendemain, nous montra d'immenses quantités de glaces au milieu desquelles il eût été dangereux d'aventurer le navire; je pris donc une baleinière pour visiter le fiord.

Il se resserre rapidement jusqu'à quelques kilomètres au delà de la baie de Barden; puis les deux côtes courent en lignes parallèles et se terminent par un golfe profond auquel j'ai donné le nom d'Inglefield, le navigateur intrépide qui, le premier, en a reconnu l'entrée. La rive septentrionale est beaucoup plus au sud qu'on ne le marquait dans les anciennes cartes; on y voit deux caps proéminents qu'Inglefield avait pris pour des îles et qui conserveront

l'appellation qu'il leur imposa. Un petit archipel placé à l'extrémité du golfe portera le nom de Harvard, en souvenir de l'université américaine de Cambridge dont plusieurs membres m'ont comblé de prévenances pendant les préparatifs de notre armement à Boston; et la chaîne de nobles sommets qui s'élèvent au fond de la baie et dominent avec une majesté grandiose la mer de glace intérieure, s'appellera désormais les montagnes de Cambridge.

Sur la rive sud, vers lesquelles les îles Harvard paraissent s'infléchir, on distingue deux saillies remarquables, le cap Banks et le cap Lincoln[1]; deux profondes échancrures indiquent la baie Cope et la baie Harisson; une troisième, au nord, s'appellera baie Armsby.

Je regrettai beaucoup de ne pas atteindre l'autre extrémité du golfe, mais, sur une étendue de trente-cinq kilomètres au loin, la glace paraissait solide et impénétrable, et je dus me retirer en suivant la côte méridionale; nous abordâmes à Iteplik, alors occupé par une trentaine de naturels, habitant trois tentes de peaux et qui furent enchantés de nous voir. Comme auprès du Port Foulke, on trouve dans les environs une colonie de guillemots nains; et ces oiseaux, ainsi que les phoques et morses qui paraissent abonder dans toutes les parties du détroit, fournissaient à la station d'amples moyens de subsistance. J'ai compté neuf ménages en tout; aucun d'entre eux ne se compose de plus de quatre individus : le père, la mère et deux enfants. La famille esquimaude la plus nombreuse que j'aie vue est celle de Kalutunah. Hans m'en a cité quelques autres qui ont trois héritiers, et Tattarat, veuf maintenant, habite l'île Northumberland avec trois orphelins. Sa femme avait bien mis au monde un quatrième enfant,

1. En l'honneur de N. P. Banks, gouverneur du Massachusetts, et de F. W. Lincoln, maire de Boston au moment de mon départ, en 1860.

mais, après la mort de sa mère, qui le nourrissait encore, il disparut de quelque mystérieuse façon[1].

Avec l'aide de Hans, j'essayai d'arriver au recensement de la tribu tout entière, et, commençant au cap York, j'inscrivis les noms qu'il me fut possible de recueillir. Il ne peut guère y avoir de secrets dans une communauté aussi restreinte; chacun connaît les faits et gestes de ses voisins, sait où ils se sont rendus pendant l'été et ce qu'ils ont trouvé dans leurs chasses; tous causent et bavardent les uns sur les autres avec autant de verve que les êtres civilisés déchirant à belles dents les noms les plus respectables. Hans, fatigué sans doute de mes questions minutieuses, a arrêté son chiffre à soixante-douze, mais je suppose qu'on peut le porter à une centaine. J'ai réussi à dresser une liste complète des décès survenus depuis le départ de Kane en 1855. Il y en a trente-quatre, et dix-neuf naissances seulement.

La nécessité oblige ces sauvages, à ne contracter guère que ce qu'on appelle chez nous des mariages de convenances; les coutumes de leur race permettent la polygamie, mais, parmi eux, les femmes fussent-elles assez nombreuses, aucun chasseur ne pourrait nourrir deux familles. Les mariages sont arrangés par les parents, et on tâche, autant que possible, d'assortir l'âge des conjoints; les noces ont lieu sans grande cérémonie; la seule chose requise est que le jeune homme enlève de vive force sa fiancée dans ses bras. Même chez ces peuples mangeurs d'huile, la femme sent le besoin d'abriter sa modestie derrière une feinte résistance; elle sait, dès ses premières années, que sa destinée est de devenir l'épouse d'un ravisseur, mais l'inexorable coutume l'oblige à le fuir, à se défendre des

1. Les peuplades restées aux plus bas échelons de l'état social n'hésitent guère, en cas de décès d'une jeune mère, à enterrer avec elle son nourrisson tout vivant. Cette coutume paraît généralement adoptée parmi les Esquimaux. (*Trad.*)

pieds et des mains, à crier à tue-tête, jusqu'à ce que son maître et seigneur soit parvenu à la porter dans sa hutte où elle abandonne le combat pour prendre joyeusement possession de sa nouvelle demeure. Les fiançailles datent souvent de leur enfance, et au milieu d'une population aussi clair-semée, il est parfois très-difficile que les âges puissent se convenir. Ainsi Arko, *celui qui sait jeter la lance*, assez beau garçon de douze ans, tout au plus, était fiancé à Hartak, *la fille aux larges seins*, âgée de vingt ans, tout au moins. « Pourquoi cela? demandai-je. — C'est qu'il n'y en a pas d'autre! » Le jeune homme ne me parut guère impatient de réaliser ces projets matrimoniaux quand je le questionnai sur l'époque où il comptait enlever sa belle aux puissantes formes. Deux enfants de dix ans devaient être mariés aussitôt que l'amoureux aurait pris son premier phoque : manière dont les Esquimaux revêtent la robe virile.

Je causai de l'avenir de la tribu avec Kesarsoak, un vieux patriarche, *celui des cheveux blancs*, et le plus ancien chasseur de la région. Il me fit la même réponse que Kalutunah : « Notre peuple n'a plus que quelques soleils à vivre! — Viendraient-ils tous à Étah, si j'y retournais, si je ramenais avec moi des tireurs et des fusils? — Oh, certainement! » Comme le Nalegak, il m'assura qu'Étah était le meilleur territoire de chasses de la contrée, seulement les glaces s'y brisaient trop tôt et étaient toujours dangereuses, tandis qu'au Whale Sound la mer ne dégelait presque pas de toute l'année et leur offrait une plus grande sécurité.

Après mon retour au schooner, je visitai en canot la baie de Barden; j'emportais les instruments magnétiques, ceux qui servent à l'arpentage, les objets nécessaires pour compléter mes collections et photographier divers points de vue. Je pris terre au nord de la baie : le talus des collines était couvert en maints endroits de la plus riche verdure que j'eusse vue au nord d'Upernavik, si ce n'est, à mon premier voyage, sur l'île Northumberland. Ces pentes sont

couronnées des mêmes hautes falaises qu'on retrouve partout sur ces côtes et sur les parois desquelles les neiges fondues par l'été se précipitaient pour courir ensuite sur les flancs des collines. L'air était calme, le soleil presque sans nuages ; le soleil nous inondait de flammes et le thermomètre marquait + 10° 1/2 C. De nombreuses troupes de baleines et de morses et quelques phoques isolés se jouaient sur les flots; des bandes de palmipèdes tournoyaient autour des icebergs ou passaient au-dessus de nos têtes ; des myriades de papillons voltigeaient de fleur en fleur. Un immense glacier qui gardera le nom du professeur John Tyndall, et dont le front est presque enseveli sous les eaux, attirait nos regards du côté opposé de la baie. Au delà du large et sinueux vallon où il est venu reposer après avoir descendu les marches élevées d'un gigantesque escalier, il s'étage en vastes plateaux d'une blancheur uniforme, entoure la base des collines, perce les nuages pour reparaître encore au-dessus des traînées de vapeurs et se perdre enfin sous le dôme azuré des cieux.

Ce large fleuve de glace, à la surface irrégulière et tourmentée, s'est ouvert un lit au milieu des eaux; il se fait à lui-même une ligne de côtes de près de quatre kilomètres de développement; à notre droite, nous en voyions un beaucoup plus petit, touchant à peine la mer, et suspendu sur une déclivité rapide, comme s'il hésitait à avancer; un autre, au fond de la baie, est encore assez loin des eaux.

Tout le système glaciaire du Groënland se présentait devant moi, bien que sur une échelle réduite; un rempart de hautes montagnes, semblables au dos d'une monstrueuse baleine, endigue l'immense mer de glace, mais à travers une large coupure, le glacier de Tyndall se précipite, comme une cataracte par-dessus la digue d'un lac élevé. Deux chaînons rocheux courent parallèlement à gauche du glacier et rehaussent le pittoresque de cette scène; ce sont des dykes de trapp, dont les crêtes se dressent de cinquante



Le glacier de Tyndall.

pieds au-dessus du talus des collines, et qui restent isolés depuis la lente érosion des grès au milieu desquels ils se sont frayé un passage lors de quelque ancien bouleversement de la nature.

Le lendemain, nous visitâmes le glacier lui-même et je l'explorai soigneusement. Il serait difficile d'imaginer un spectacle qui étonne l'esprit et stimule la fantaisie autant que l'aspect de ces côtes de glaces que nous longions en canot à quelques mètres de distance seulement. Elles offraient toutes les formes possibles et ne présentaient rien de cette uniformité habituelle aux parois antérieures d'un glacier. C'était quelque chose de dévasté, comme le portique croulant d'un temple étrange et gigantesque. Ici, le comble saillant d'une cathédrale gothique; là, une fenêtre en ogive; plus loin, un porche normand à la baie profonde; puis des colonnes unies ou cannelées, des pendentifs distillant des gouttes de cristal de la plus belle eau : tout cela se baignant dans une douce atmosphère d'azur. Au-dessus de ces arches merveilleuses, de ces galeries pleines d'ombre, de hauts clochers, des tours à créneaux se dressaient sur l'immense façade et se multipliaient en arrière. Les teintes admirables de la mer et des glaces, les jeux de la lumière me rappelaient cette splendide soirée au milieu des icebergs que j'ai décrite plus haut. Nulle part, rien ne rappelait à l'esprit l'idée du froid et de la désolation : la glace elle-même semblait pénétrée de la tiède haleine de l'air. Je me sentais un ardent désir de m'enfoncer bien loin dans les grottes fantastiques, et de ramer sous les colonnades mystérieuses, mais la chute fréquente de ces glaces vieillies eût rendu cette excursion beaucoup trop dangereuse.

Je quittai l'embarcation à l'ouest du glacier, et je dus me hisser le long d'un talus rapide, par des amas de boue et de pierres que les glaces avaient poussées hors de leur lit et qui se dérobaient sans cesse sous mes pieds. Parvenu au sommet, je ne vis plus qu'une forêt de flèches et de py-

ramides, parmi lesquelles il n'était pas facile de monter à l'assaut du glacier lui-même; j'en étais, du reste, encore séparé par un torrent d'eau sale qui, se précipitant avec furie entre les boues et les rochers d'une de ses rives et les glaces qu'il usait dans sa course, me laissait admirer la structure stratifiée de la base du glacier. En le remontant toujours, j'arrivai à un lieu où le principal affluent du petit fleuve vient le rejoindre à angle droit, et je n'eus pas de peine à découvrir un gué au-dessus. Je suivis la branche orientale qui bondissait de cascade en cascade en s'ouvrant une route au travers de couches de glaces inclinées sur un angle de 35 degrés et je parvins à un point où le glacier formait un rempart très-ébréché, très-ruiné, mais dominant à pic de cent cinquante pieds environ la plaine où je me trouvais ; de dessous cette paroi, et par un tunnel gigantesque auprès duquel l'aqueduc de Croton[1] ne serait qu'un pygmée, s'élançait le torrent sauvage, sifflant et écumant, et roulant des flots de vase. Du cœur même de la glace si pure et si translucide, s'épanchait ce fleuve de fange qui me rappela la description que Virgile fait du Tibre, alors que le pieux Énée en vit pour la première fois les ondes troubles et jaunâtres à travers le brillant feuillage qui l'ombrageait.

L'ouverture du tunnel avait environ dix mètres de haut et autant de large, et les voûtes en étaient composées d'arceaux gothiques de toutes formes, ciselées et cannelées avec l'art le plus merveilleux, et taillées dans un albâtre sans tache; et cependant, en s'enfonçant sous ces arches, on les voyait presque aussitôt s'assombrir en reflétant le noir torrent qui coulait au-dessous :

« Flot bourbeux atteignant à la voûte du cintre, »

si je puis ainsi paraphraser un vers de Dryden.

1. Aqueduc qui porte les eaux à New-York en traversant par un pont superbe le fleuve Hudson. (*Trad.*)

En suivant une banquette glissante au-dessus des eaux furieuses, je m'avançai sous cette voûte jusqu'à ce que la lumière eût presque disparu derrière moi, et assez loin pour rencontrer à ma droite plusieurs autres tunnels qui venaient se joindre à celui que je parcourais comme les petits conduits qui aboutissent à l'égout collecteur d'une grande ville.

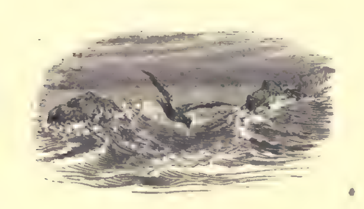
Retourné en plein air, je continuai à remonter le glacier pendant près de quatre kilomètres, et découvris que le torrent prenait sa source dans la montagne à ma droite où les neiges fondues se précipitaient sur les pentes rocheuses par un canal nouvellement formé (car les eaux roulaient au milieu de mousses et de dépôts de sable et de vase), et bondissaient comme une avalanche d'une hauteur de plusieurs centaines de pieds, pour s'engouffrer dans un abîme béant qui s'étend sans aucun doute sous la base du glacier. Là les eaux, après avoir serpenté sur les rocs qu'il recouvre, se sont ouvert une route jusqu'aux fissures formées par les glaces dans leur descente sur la rude et abrupte déclivité, puis se sont lentement creusé les passages que je viens de décrire.

J'étais maintenant parvenu à la gorge par laquelle le glacier se déverse dans la vallée. La vue que l'œil embrasse de ce point doit ressembler à celle qu'on aurait de la mer de glace à Trélaporte dans les Alpes, si la Grande Jorasse, le Tacul et les autres montagnes qui forment le bassin du glacier de Léchaud et de celui du Géant étaient toutes nivelées. Au lieu de la variété que présentent les amas de glaces des Alpes, il n'y a ici qu'une nappe immense, un unique courant, qui, en arrivant à la brèche, se resserre jusqu'à n'avoir plus que trois kilomètres et demi, puis, descendant vers la mer, se disloque et se brise sur les anfractuosités d'une pente rapide.

Je n'avais pas encore vu de spectacle dévoilant aussi clairement la marche des glaciers ou qui démontre mieux

la parfaite similitude des fleuves d'eau courante et des fleuves d'eau congelée. Je ne pouvais escalader cette masse, mais mon œil en suivait les degrés gigantesques, franchissait la passe rocailleuse, montait toujours plus haut, vers le sommet vertigineux, et de ce faîte de glace revenait errer sur la mer et les montagnes. Jamais la grandeur et la puissance de Dieu ne m'avaient paru plus imposantes! Jamais aussi plus évidents le néant de l'homme et la vanité de ses œuvres. Je descendis en répétant les vers de Byron, promenant son imagination de poëte sur les flancs ceints de glace et les sommets neigeux de Alpes :

« Voici les palais de la nature, dont les vastes murailles élèvent jusqu'aux nues leur faîte couronné de neiges. Là se forme l'avalanche ; là, calme et froide, sur un trône d'azur siége l'Éternité! » (*Childe-Harold*, ch. III, st. 42.)



CHAPITRE XXXVIII.

En route vers l'Amérique. — La baie de Melville. — Un ours. — — La banquise. — Les eaux du Sud. — Upernavik. — Les nouvelles. — Goodhaven. — Libéralité du gouvernement danois et des fonctionnaires groënlandais. — Chassés du droit chemin par la tempête. — Forcés de nous réfugier à Halifax. — Hospitalité des Anglo-Américains. — Arrivée à Boston. — Conclusion.

Mon récit sera bientôt terminé. Après l'exploration du détroit de la Baleine, nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers le sud. Le ciel était radieux, et l'atmosphère pénétrée par la douce chaleur d'un beau jour d'été; nous glissions sur des eaux calmes, étincelantes d'icebergs; nous voyions les lieux témoins de nos aventures s'abaisser lentement derrière nous sous les rouges lueurs du soleil de minuit, et il nous semblait que la mer paisible et les vents favorables étaient réellement venus à notre rencontre pour nous ramener dans la patrie.

Mais cette fête ne fut pas de longue durée : un sombre voile tomba sur les collines qui déjà allaient diminuant derrière nous, et salua notre départ d'une tempête de neige et de vent qui nous força à serrer une partie de la toile et à veiller soigneusement sur le navire. Mon dessein était de

chercher les *Eaux de l'Ouest* comme si j'eusse voulu atteindre la baie du Pond; de contourner ensuite la « glace moyenne » et de marcher vers le sud, pour mettre enfin le cap sur les côtes du Groënland.

L'atmosphère s'éclaircit un peu, mais le vent ne s'arrêta pas; il soufflait nord-nord-est, et me semblait devoir favoriser plutôt la route vers le Groënland que vers le rivage de l'ouest. Aussi, un peu au-dessous de la latitude du cap York, et par 73° 40′ de long. O., n'ayant pas encore vu de signes de glace, je changeai la direction du schooner, et nous gouvernâmes sur Upernavik, au travers de la baie de Melville. En vingt-quatre heures, nous courûmes environ deux degrés de latitude et près de sept de longitude. Le 10 août, à midi, nous nous trouvions par 74° 19 lat. et 66° longit. sans avoir encore eu de démêlé sérieux avec les glaces nos ennemies. Le ciel était clair encore, et nous pouvions facilement éviter les icebergs; mais peu à peu la mer devint très-houleuse, et je me sentis presque aussi inquiet que l'année précédente lorsque je parcourais la même baie au milieu du brouillard.

Pendant que nous roulions entre les flots en faisant dix nœuds à l'heure, nous faillîmes couler un ours polaire énorme qui soutenait en pleine mer une lutte terrible avec les vagues; évidemment fatigué, il se dirigeait vers le navire, sans doute dans le vague espoir d'y trouver un refuge. Quelque glaçon l'avait porté au large et s'était ensuite brisé sous les coups de la mer; les ours blancs sont des nageurs intrépides, mais je ne voyais nulle part de glace où celui-ci pût chercher un asile, et je crains bien que les eaux n'aient fini par avoir raison de ce pauvre animal. Nous passâmes tellement près de lui qu'il toucha le schooner; j'arrêtai la main de Jensen, qui se préparait à mettre fin à sa destinée avec sa carabine. Cette malheureuse bête combattait si bravement que je ne voulus pas la voir tuer, et du reste, les vagues étaient si hautes que, pour recueil-

lir son cadavre, on n'eût pas mis un canot à la mer sans courir un danger que certes l'occasion ne justifiait pas.

La présence de cet ours m'avertissait que la banquise ne pouvait être bien éloignée, aussi je diminuai la voilure et je repris mon ancien poste sur la vergue de misaine. La banquise était bien là ! La réverbération sur le ciel ne laissait pas de doute, et nous arrivâmes en peu de temps tout près de la formidable barrière. Aidés par le vent, nous en longeâmes les bords sans en trouver la fin, mais comme les glaces paraissaient pourries et clair-semées, nous reprîmes notre course vers le sud et je m'empressai de profiter de la première passe favorable. Le schooner n'aurait guère pu soutenir de chocs dangereux, mais les glaces différaient beaucoup de celles du détroit de Smith ; en outre le vent était bon, et le navire obéissant au gouvernail, nous pûmes louvoyer, pendant une douzaine d'heures, sans éprouver d'autre accident que quelques collisions de peu d'importance. Tout d'un coup, la brise se calma, la température descendit peu à peu à plusieurs degrés au-dessous du point de congélation, et une couche de glace épaisse de plus d'un demi-pouce recouvrit bientôt la surface de la mer.

Un vent léger nous permit encore de continuer notre route, en nous ouvrant un passage à travers cette feuille de cristal, au grand dommage de nos bossoirs qui n'avaient plus leur doublure de tôle ; il nous arriva même plus d'une fois d'être arrêtés court. Enfin, le vent fraîchit, brisa les glaces et nous porta dans *les Eaux de l'Est*. Nous aperçûmes la terre dans la matinée du 12, c'était le Horse's Head (Tête de Cheval). Nous laissions la banquise bien loin derrière nous, et cette seconde traversée de la baie de Melville nous avait pris cinq heures de moins que celle de l'année précédente.

A partir de ce promontoire, nous entrâmes dans une brume épaisse, accompagnée de temps à autre de lourdes

ondées de neige, et de bouffées de vent soufflant de divers côtés; au bout de trois jours de tâtonnements, nous jetions l'ancre dans le port d'Upernavik.

Le cliquetis de la chaîne dans les écubiers se faisait encore entendre, qu'un vieux Danois, habillé de peaux de phoque, possédant un fort petit bagage de mauvais anglais et une pacotille bien fournie d'articles de commerce, nous abordait avec ses rameurs esquimaux et, sans cérémonie aucune, grimpait par-dessus les passavants. Knorr alla à sa rencontre, et sans plus se gêner que lui, s'informa de ce qu'il avait à nous dire de neuf.

« Oh! beaucoup, beaucoup de nouvelles!

— Lesquelles? Dites-les vite!

— Oh! les États du Sud contre les États du Nord,... et il y a des combats partout! »

J'entendais cette réponse, et me demandant par quelle étrange complication de politique européenne une nouvelle guerre continentale s'était allumée, je fis appeler à l'arrière le Protée arctique. Savait-il quelque chose sur notre pays?

« Oh! mais c'est de l'Amérique, je vous dis! Les États du Sud, vous voyez! contre les États du Nord, vous voyez! et querelles et combats partout! »

Eh oui, je voyais! mais je ne pouvais croire que ce fût la vérité et j'attendis les lettres qui avaient dû nous arriver par le navire du Danemark, et que j'envoyai chercher sans retard à la Maison du Gouvernement. Mais le messager avait à peine touché le rivage, que notre ancien ami le docteur Rudolph, de retour de Copenhague depuis quelques semaines, montait lui-même à bord et nous remettait le courrier.

Nos correspondances, quelques séries de journaux et la mémoire du docteur nous mirent au fait des événements qui s'étaient passés jusqu'à la fin de mars 1861 : l'élection du président, et les orages qui la suivirent. Les nouvelles

s'arrêtaient là : nous ignorions encore que la guerre fût déclarée, nous apprenions seulement les intrigues pour la séparation des États et les actes qui la préparaient. Le soupçon d'un côté, la trahison de l'autre étaient à l'ordre du jour; les menaces de violence et l'irrésolution des hommes d'État avaient jeté la société en fermentation et mis en danger le salut du peuple; détails assez inquiétants, mais qui étaient loin de nous faire prévoir la reddition du fort Sumter, la plaie sanglante de Bull's Run, la vaste armée qui s'organisait sur les bords du Potomac, pour la défense du gouvernement et la protection de la capitale. Nous ne pensions guère que dans chaque cité, chaque ville, chaque hameau, les occupations de la paix faisaient place aux excitations passionnées de la guerre civile, qu'un cri de colère et d'indignation courait dans tout le pays, contre ceux qui, oubliant leur serment de protéger le nom et le drapeau de la nation, arboraient hardiment la bannière du droit des États et déclaraient leur résolution de rompre le pacte fédéral. — Il nous eût été bien difficile de comprendre dès l'abord que, dans le cours d'une seule année, la folie et l'iniquité eussent si complétement vaincu la raison et la justice!

Je profitai de notre séjour à Upernavik pour aller visiter un magnifique glacier, de seize kilomètres de large, qui se divise dans le fiord d'Aukpadlatok, à soixante-dix kilomètres nord de la ville. Tout auprès de ce fiord, un établissement du même nom est administré par le Danois Philip, qui, dans ce recoin isolé, jouit de la paix et de l'abondance avec son épouse esquimaude et ses nombreux enfants métis, parmi lesquels je remarquai quatre jeunes gens aux vêtements de peaux, les meilleurs chasseurs qu'on puisse trouver au nord de Pröven. Mes études me retinrent plusieurs jours à la hutte de Philip, et je ne la quittai pas sans avoir conclu avec toute la famille divers arrangements en vue de mon retour l'année suivante; je leur laissai des matériaux

abondants pour me construire des traîneaux, je leur remis des fourrures, des courroies, et les engageai à m'élever et à m'acheter autant de chiens que possible.

Après notre départ d'Upernavik, des vents légers et capricieux nous forcèrent à reprendre pendant quatre jours notre ancien mode de louvoyer au milieu des icebergs, puis nous jetâmes l'ancre à Goodhaven où je profitai largement de la bonne et cordiale hospitalité de mon vieil ami l'inspecteur Olrick. Goodhaven est situé sur la partie sud de l'île Disco et doit son nom (bon port) à l'excellence de son petit havre complétement abrité par les terres; c'est la principale colonie du Groënland septentrional, et le séjour de l'inspecteur général ou vice-roi lui donne une importance que n'ont pas les autres stations.

M. Olrick me montra des ordres du gouvernement qui enjoignaient à tous fonctionnaires danois de me prêter leur assistance; il m'offrait en outre son plus bienveillant concours. Pour le moment, je n'en avais nul besoin, mais je confiai à l'inspecteur mes plans d'avenir et mon intention d'user l'année suivante de tous ces priviléges si gracieusement concédés. Je suis heureux de trouver cette occasion d'exprimer ma reconnaissance pour la conduite du gouvernement danois envers toutes les expéditions polaires à quelque nationalité qu'elles appartiennent, et personnellement j'en ai d'autant plus de gratitude que je ne pouvais appuyer mes demandes d'aucune commission officielle.

Le chef du Comptoir, M. Anderson, se joignit à l'inspecteur pour m'aider à enrichir mes collections et à compléter ma série d'épreuves photographiques; je trouvais si bien à m'occuper que je répugnais presque à quitter Goodhaven, mais les nuits devenaient sombres, et il ne fallait pas penser à se lancer dans les ténèbres au milieu des icebergs. — Au premier vent favorable, mes collections furent rapportées pêle-mêle sur le navire, je fis mes adieux à nos amis, saluai l'étendard danois; et — pour la douzième fois au

moins, nous replongions dans un affreux brouillard sous lequel soufflait une véritable tempête d'équinoxe qui nous poussait vers l'Amérique plus rapidement que je ne l'aurais voulu. — Elle lâcha à peine prise depuis l'île Disco jusqu'au sud de Terre-Neuve, et nous fûmes chassés du détroit de Davis encore plus vite que nous n'y étions entrés. — C'est miracle que notre pauvre petit schooner ait pu résister à l'ouragan. Ulysse ne dut pas être plus secoué quand ses mariniers stupides ouvrirent les outres où le bon Éole avait renfermé ses fils. Toute la toile fut emportée, à l'exception d'un lambeau de hunier sous lequel, pendant quatre jours, le navire dut fuir vent arrière, faisant 400 kilomètres en vingt-quatre heures. Les lames qui couraient sur nous, toujours prêtes à s'abattre sur notre poupe, étaient effrayantes à voir; à chaque instant, notre petit bout de toile menaçait de céder, les eaux mugissaient sous notre carène lorsque plongeait l'arrière et que l'avant se dressait dans les airs. La mer en furie déferlait derrière nous en cataracte immense, et comme exaspérée de n'avoir pu nous engloutir, renouvelait incessamment ses menaçants efforts; mais le schooner se faufilait à travers les dangers, et tout aussi gracieux, sinon aussi rapide que « l'aigle qui fend les espaces, » il passait triomphant, laissant la vague qu'il venait de couper, écumer et faire rage derrière lui.

Au large du Labrador, le vent sautant subitement à l'ouest nous força d'abandonner notre route et de nous tenir au plus près. Mac Cormick avait réussi à rapetasser la misaine, il en coupa un morceau triangulaire qu'on installa en voile de cap. Nous n'osions guère compter sur le succès de cette manœuvre, mais nous ne pouvions faire autre chose, et bien nous prit de nous être promptement décidés. A peine la voile était-elle placée, que nous embarquâmes une terrible lame sur l'arrière. La goëlette roula sur bâbord, puis se redressa si brusquement que le petit hunier qui nous avait rendu tant de bons services se déchira en loques, le

chouquet du mât de hune fut emporté et le bout de bas du foc le suivit bientôt. « La barre dessous, toute!.... » était un ordre assez triste à donner dans la circonstance. Comme on pouvait s'y attendre, quand la barre fut rendue, le schooner se précipita dans le creux de la plus affreuse lame qu'il m'ait été donné de voir; elle vint frapper la partie moyenne du bâtiment et tomba sur nous comme la foudre, défonçant les passavants, balayant le pont de la proue à la poupe, et jetant à la mer tout ce qu'elle rencontrait, même nos pièces d'eau. Le schooner vibra dans chacune de ses membrures; pendant un instant, je le crus couché et perdu, mais cette petite coquille avait en elle encore plus de vie qu'un chat. Il se redressa soudain, secoua l'eau qui le couvrait, prit la lame suivante par l'avant, s'éleva vaillamment sur la crête de la vague, et fila au travers de la brise. — Bravo! mon petit bonhomme! — fut la joyeuse et caressante exclamation de Mac Cormick.

Nous restâmes à la cape pendant trois jours, au bout desquels nous étions de trois cent soixante kilomètres en dehors de notre route. Nos hommes s'alarmaient fort de la perte de nos pièces d'eau. Il y en avait bien une barrique ou deux dans la cale, mais nous n'y pouvions toucher sans enlever la grande écoutille, chose impossible à faire avec nos ponts inondés sans cesse; le navire eût sombré infailliblement. Je me mis donc à l'œuvre pour remédier au mal; une bouillotte à thé me servit de cornue, un baril de condensateur; et trois heures après le désastre, les inquiétudes se calmèrent lorsqu'on apprit que l'appareil nouveau, installé dans la chambre des officiers, réussissait à merveille et pouvait donner par jour quatre-vingts litres d'eau suffisamment pure.

Les avaries du schooner nous forçaient à chercher le plus tôt possible un refuge dans quelque port de la Nouvelle-Écosse, et nous jetâmes l'ancre dans celui d'Halifax. Les citoyens de cette ville, célèbre pour son hospitalité,

nous firent la réception la plus flatteuse et nous fûmes presque tentés de rendre grâce aux mauvais temps qui nous l'avaient procurée. L'amiral de la flotte britannique nous permit généreusement de prendre dans les arsenaux tout ce qu'il nous fallait pour réparer le navire. Les officiers des services civils et militaires, le maire de la ville, plusieurs citoyens, la société médicale surtout, nous entourèrent de prévenances qui ne témoignaient pas moins de leur politesse amicale envers nous que de leur respect pour notre pavillon.

En arrivant à Halifax, nous ne savions pas autre chose que les nouvelles recueillies à Upernavik. A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux messieurs, qui ne sont pas restés longtemps des étrangers pour moi, se hâtaient de nous souhaiter la bienvenue et de nous porter les journaux de New-York. La terrible lutte avait commencé et se poursuivait depuis plusieurs mois ! Nous n'en pouvions être très-surpris après ce que nous avions appris d'Upernavik, et cependant j'avais espéré que les hostilités seraient évitées par la sagesse et la prudence de nos hommes d'État. Notre émotion fut telle que ne la sauraient comprendre ceux qui, jour par jour, ont suivi la marche des événements. Nous apprîmes coup sur coup la désastreuse bataille de Bull Run, le siége du fort Sumter, les émeutes de Baltimore, la destruction de l'arsenal maritime de Norfolk, la perte de Harper Ferry, puis la prise d'armes générale et l'élan des volontaires.

Nous quittâmes Halifax aussitôt que le navire fut un peu réparé, et quatre jours après nous distinguions dans la brume la faible lueur des phares de Boston. Nous prîmes un pilote par le plus épais brouillard que j'aie vu au midi du cercle polaire ; un vent léger nous poussait vers le port, mais quelques heures avant l'aube le vent tomba tout à fait, la brume devint encore plus lourde, et nous dérivâmes pesamment dans la morte eau jusqu'à l'ancrage. La nuit était d'une tristesse navrante. Nous marchions au

milieu du silence, les fanaux suspendus aux mâts des bâtiments immobiles sur leurs ancres ressemblaient aux flammes livides de cierges brûlant dans un charnier, les navires eux-mêmes nous faisaient l'effet de vaisseaux fantômes flottant dans l'air ténébreux. Jamais, dans nos plus grands dangers, l'équipage n'avait paru si abattu, si à bout de courage et de vie.

Le soleil commençait à verser dans l'atmosphère ses clartés indécises, lorsque notre ancre mordit le fond du port, mais il ne nous semblait pas que nous fussions arrivés, et qu'une grande ville se trouvât tout près de nous. Nul n'était impatient de toucher la terre ; chacun paraissait craindre quelque mauvaise nouvelle, et désirer en retarder l'émotion le plus possible. — Je descendis sur le quai Long et entrai dans State-Street. Deux ou trois personnes passaient dans la brume épaisse et le bruit de leurs pas interrompait seul un silence pire que celui des solitudes arctiques. Entré dans la rue Washington, je me dirigeai anxieusement vers l'ouest. Je croisai un marchand de journaux. Je saisis une feuille, et la première chose qui frappa mes regards fut le récit de la bataille de Ball's Bluff où venaient de tomber tant de nobles fils de Boston! L'atmosphère semblait s'être revêtue de ténèbres en signe de douleur, et mener le deuil sur les morts de la cité!

Je me dirigeais vers la maison d'un ami, quand tout à coup je m'arrêtai, pensant que lui aussi devait être *là-bas*. Au milieu de cette ville que je connaissais si bien, je me sentais étranger comme un voyageur errant dans une contrée lointaine. Amis, nation, tout me semblait englouti dans quelque immense calamité; triste et découragé, je retournai à bord enveloppé du morne brouillard.

La réalité terrible commençait à se faire jour dans mon imagination : la patrie que j'avais laissée heureuse et paisible était maintenant arrosée de sang humain ; une vio-

lente convulsion ébranlait les bases de l'union nationale, et le pays que j'avais connu ne pouvait plus être jamais ce qu'il était autrefois. Puis j'en vins à penser à ma propre carrière. En marchant par ces rues désertes, le récit de la bataille meurtrière dans les mains, je compris, pour la première fois, qu'il me fallait désormais abandonner une tâche qui m'avait déjà coûté tant de peines et d'efforts, laisser avorter en sa fleur une œuvre à laquelle j'avais donné toute mon énergie et sacrifié les meilleures années de ma vie d'homme; qu'il fallait me dépouiller de toutes les espérances qui m'avaient bercé, de toutes les ambitions qui m'avaient soutenu à travers les fatigues et les périls, et cessant de poursuivre cette renommée attachée à l'heureuse conclusion de toute grande entreprise, renoncer à me faire une place honorable parmi ceux qui ont illustré l'histoire de leur pays et rehaussé l'éclat de son drapeau. En face des nouvelles qui, depuis Halifax, ne cessaient de nous arriver, de plus en plus désastreuses, en face du devoir imposé à chacun par la patrie en danger, hésiter n'était plus possible.

Avant de redescendre dans ma cabine, lorsque tous nos amis ignoraient encore notre retour, j'avais pris la résolution d'ajourner à un avenir douteux l'œuvre dont je m'étais chargé, et je m'assis pour adresser au président Lincoln la demande d'un emploi immédiat dans le service public et l'offre de mon navire pour le transformer en canonnière.

Cinq années se sont écoulées depuis que le schooner *les Etats-Unis* se traînait vers son ancrage au milieu des ténébreuses vapeurs du port de Boston. La terrible commotion est maintenant calmée et fait partie des événements du passé. Les destinées des individus suivent toujours celles de leur pays, et en présence des révolutions politiques et sociales, où les idées sont flanquées de baïon-

nettes et où tous les intérêts sont en jeu, il n'y a pas de place et de loisir pour les études scientifiques et les travaux qui ne concourent pas à la défense de la patrie.

Aussi, pendant longtemps, je ne m'occupai guère de l'avenir de mon entreprise, et les résultats acquis ont été en grande partie sacrifiés par ces retards; je ne saurais dire maintenant quand il me sera possible de la recommencer, mais je n'y renonce point, et mes visées sont toujours les mêmes. Je désire fonder à Port-Foulke une colonie temporaire, en faire le centre d'une série d'explorations scientifiques très-étendues, et mon expérience personnelle démontre suffisamment que le lieu est bien choisi. L'exécution de ce plan est d'autant plus désirable, que le gouvernement prussien, de son côté, va se lancer dans les expéditions arctiques, et suivant les conseils du célèbre géographe Aug. Petermann, veut essayer d'arriver au pôle par les mers du Spitzberg.

Cette entreprise, comme la nôtre, momentanément retardée par la guerre, pourra s'effectuer, m'assure-t-on, dans l'été de 1867 ou 1868 au plus tard[1]. Le docteur Petermann espère, et avec raison, je le crois, que des navires à vapeur pourront s'ouvrir une route à travers la ceinture de glaces qui entoure le nord et l'ouest du Spitzberg, et pénétrer par là dans la mer libre du Pôle. Cette voie présente certains avantages sur celle du détroit de Smith, mais une exploration ayant pour base une station comme celle que j'ai projetée au Port-Foulke aura des chances exceptionnelles de succès.

Notre dix-neuvième siècle sait profiter des recherches entreprises dans les diverses branches de la science par des hommes qui ne songeaient certainement pas au résultat pratique qu'on pourrait retirer plus tard de leurs laborieuses études. Les travaux désintéressés qui reculent les

1. Au moment où ces pages sont livrées à la presse (mai 1868), l'entreprise allemande est en voie d'execution. (*Trad.*)

limites de nos connaissances, servent tous au progrès du commerce, de la navigation, des arts, de tout ce qui concerne le bien-être de l'humanité. Les découvertes qui ont eu le plus d'influence sur la marche de la civilisation n'avaient à l'origine qu'une valeur abstraite et n'excitaient guère d'intérêt en dehors des sociétés savantes. Le vaste système de communications que la vapeur infatigable étend au monde entier, en fécondant toutes les industries, dérive des expériences d'un enfant sur le couvercle de la bouilloire à thé de sa mère; le merveilleux réseau de fils télégraphiques qui parcourent les continents et plongent sous les mers, en donnant les ailes de la lumière à nos pensées, nous vient de la rencontre fortuite de deux morceaux de métal dans la bouche de Volta; les lentilles du gigantesque télescope de lord Rosse, qui font servir à des usages pratiques le mécanisme des cieux, sont le résultat d'observations sur le pouvoir grossissant des gouttes d'eau; l'aiguille magnétique, qui guide les marins vers leur destination lointaine, est issue du contact accidentel de l'aimant et de l'acier; partout, les progrès les plus remarquables ont eu les commencements les plus infimes au premier abord. L'imprimerie, les machines à tissage, la photographie, toutes ces merveilleuses inventions ont eu des origines pareilles : des esprits attentifs ont interrogé la nature et levé le voile qui en cachait les mystères, sans se douter de la mine féconde qu'ils ouvraient aux chercheurs futurs. La marche de la science est la marche de la race humaine; on ne demande plus — *à quoi bon?* à ceux qui viennent nous annoncer des vérités encore nouvelles pour nous. Quelque part que les hommes aient essayé d'agrandir les domaines de la richesse, de la puissance ou de l'utile, la science les a guidés, instruits, soutenus. Partout où des hommes de bonne volonté ont voulu planter au milieu des peuples barbares l'emblème de la vraie religion, la science a marché devant eux, leur ouvrant les portes

et leur aplanissant le chemin. Elle a déchiré l'épais rideau qui couvrait l'esprit humain, préparé les voies au christianisme qui a banni les superstitions anciennes de l'Occident et qui chaque jour précipite dans la nuit du passé les débris du sombre panthéisme de l'Orient, et le grossier fétichisme des tribus encore sauvages.

La science et l'Évangile parcourent le monde en se donnant la main, renversent les barrières des préjugés, enseignent à l'esprit les choses pratiques de la vie présente, et à l'âme celles qui concernent la vie à venir.



APPENDICES

APPENDICE A.

I. — GLOSSAIRE DE QUELQUES TERMES USITÉS PARMI LES NAVIGATEURS DES MERS POLAIRES.

BANQUISE. — Zone de glace, fixe ou en dérive, couvrant les abords des régions polaires.

BERG. — *Montagne.* Voyez Ice-berg.

BLINK. — *Lueur.* Voyez Ice-blink.

BRASH. — Glace brisée en petits fragments.

CALF. — *Veau.* Masse détachée d'une falaise de glace ou d'un glacier, et flottant ou apparaissant soudainement à la surface de la mer. Cette appellation singulière dérive sans doute de l'épithète encore plus étrange que les Esquimaux du Groënland donnent aux *fiords*, terminés ou surplombés par des glaciers; épithète qui signifie littéralement : *la baie qui vêle*, *qui met bas.*

DRIFT ICE. — Plateau de glace en dérive et charriant des matières étrangères, telles que roches, terres, etc., etc.

FIORD. — Golfe étroit, profond; toute échancrure abrupte de la côte communiquant avec la mer.

FLOE. — Portion détachée d'un champ de glace.

GLACIER. — Masse de glace formée sur une île, ou un continent, par les dépôts atmosphériques, et aboutissant parfois à la mer.

HUMMOCKS. — Vides, sillons, aspérités de glaçons brisés et superposés par la collision des champs de glaces.

ICE-BELT. — Margelle ou tablette continue de glace, qui, dans les hautes latitudes arctiques, adhère aux rivages des terres, au-dessus du niveau ordinaire de la mer.

ICE-BERG. — Grande masse de glace flottante, détachée d'un glacier.

ICE-BLINK. — Apparence particulière de l'atmosphère, blancheur de l'horizon due à la réverbération des glaces.

ICE-FIELD. — *Champ de glace.* Vaste surface de glace flottante, formée à la mer.

ICE-FOOT. — Glace praticable à un piéton. Expression applicable aussi à la tablette de glace adhérente au rivage.

Ice-raft. — *Radeau de glace.* Tout champ, *floe* ou montagne flottante, transportant des matières étrangères.

Ice-table. — Une surface plate de glace.

Land-ice. — Glace adhérente à la côte.

Old-ice. — *Vieille glace.* Glace âgée de plus d'une saison.

Pack. — Vaste étendue de glaces flottantes, de toute forme et de toute origine, plus ou moins entassées et soudées les unes aux autres.

Polynia. — Mot russe désignant une étendue d'eau ouverte, un espace de mer libre de glaces.

Water sky. — *Ciel d'eau.* Apparence particulière du ciel au-dessus d'une étendue de mer ouverte. Teinte sombre de l'horizon, due à la réflexion des eaux.

Young-ice. —*Jeune glace.* Glace formée pendant le dernier hiver.

(Ferd. de L.)

I. — ICE-BERG ET ICE-FIELD.

« .... L'*ice-berg*, à la mer, se reconnaît à la transparence de la glace, à des détritus terrestres et organiques, à une densité moyenne plus grande et à ses dimensions colossales. On en a mesuré qui jaugeaient plusieurs millions de tonneaux, et qui, ayant 100 ou 200 mètres audessus de l'eau, devaient avoir 600 ou 1000 mètres d'épaisseur totale, d'après la densité moyenne.

Quand ces masses se trouvent dans certaines conditions calorifiques, sous l'influx solaire, elles se fendillent, se gercent, et parfois éclatent brusquement, se brisant en mille pièces en produisant un fracas que des témoins auriculaires, Hayes entre autres, comparent au bruit de la décharge simultanée de plusieurs centaines de pièces d'artillerie.

Lorsque l'*ice-berg* se décharge dans des chenaux étroits comme le sont tous les passages entre les îles de l'Amérique du Nord, il n'a même pas le temps de fondre dans la mer qui le baigne; il se trouve saisi de nouveau dans les glaces de mer, et, loin de diminuer, il augmente encore jusqu'à la saison suivante, ou le hasard des courants et des vents occasionne sa fonte ou le préserve encore.

.... C'est surtout aux alentours du pôle sud que l'on rencontre les masses les plus formidables de glaces flottantes; elles vont même quelquefois jusque par le 40° parallèle, poussées comme des navires à voiles, ou charriées, entre autres, par le courant du Mentor; au Nord, les *ice-bergs* encombrent toutes les passes de l'archipel du Nord-Amérique, de même que la côte du Groënland et de la Nouvelle-Zemble.

Si une mer entourait le massif des Alpes ou de l'Hymalaya, par exemple, cette mer serait de même encombrée et cernée par des

lignes compactes d'*ice-bergs*, quoique avec une intensité moindre, corrélative à la moindre intensité dans les changements thermiques.

C'est en ce sens que l'on peut affirmer qu'il doit exister au pôle sud un massif de terre compacte et montagneux, donnant lieu à la production d'immenses glaciers qui se déchargent à l'Océan à des intervalles inégaux, quelquefois séculaires, et dont la ceinture arrête le navigateur.

C'est ainsi que l'illustre Cook avait déclaré que l'on ne dépasserait pas la limite qu'il avait atteinte au sud. L'année de son voyage avait pu correspondre à une plus grande production de gigantesques glaces flottantes. L'Anglais Weddell et l'Anglais John Ross ont prouvé que l'on pouvait largement dépasser la limite de Cook; peut-être aussi le hasard de la période glaciaire les a-t-il mieux servis.

A la mer, le phénomène de la formation de la glace a un tout autre caractère. La neige tombant en flocons pressés recouvre la surface; et avant qu'elle ait eu le temps de fondre ou de se dissoudre, elle forme comme une sorte de bouillie épaisse. Si le temps est beau, la mer calme, le vent paisible, tout cela se prend et se fige sur une petite épaisseur, en formant une glace moitié franche, moitié *nevé*.

Dès que le vent se lève, tout se brise, s'émiette, et produit un des spectacles les plus admirables que l'on puisse voir.

Chaque petit morceau de glace, en fondant, s'entoure d'un véritable bain de pied d'eau douce qui ne se mêle pas avec l'eau de la mer ; les rayons d'un soleil dont la hauteur est très-basse viennent iriser toutes ces flaques d'eau, en reproduisant sur une échelle énorme le phénomène des anneaux colorés de Newton, et en reflétant toutes les nuances du spectre, mais avec une telle pâleur générale de ton que le charme s'évanouit pour faire place à une impression pénible et lugubre; il semble, par instant, que la nature s'entrevoit tout entière comme à travers une sorte de suaire ou de linceul de gaze.

Ce sont là des embryons de banquise. S'il vient un grand froid, tout se coagule, moitié glace d'eau douce, transparente, verte, moitié *nevé* granuleux, neige agglutinée ; puis, si la neige retombe, la mer se prend sur de vastes espaces ; à la saison d'hiver, elle se congèle probablement d'un bout à l'autre, dans la zone des froids, et l'on passe en traîneau d'Asie en Amérique. Quand arrivent les fortes chaleurs de juin, tout se disloque; c'est la débâcle, dont les débris forment d'immenses banquises ou *champs de glace*, *ice-fields*. Il n'est pas rare de rencontrer des plaques ayant plusieurs kilomètres de superficie ; cette glace de mer est peu épaisse ; vers les côtes elle s'accroît sur place ; mais au large, elle n'émerge pas de plus d'un mètre; elle est très-hétérogène, sans transparence, d'un blanc laiteux, elle ne recèle jamais aucun débris terrestre ou végétal. De loin, du haut de la mâture, ces surfaces semblent polies et unies

comme un miroir ; en réalité, elles sont fort rugueuses et rappellent les ondulations que présente l'aspect de nos champs couverts de neige, quand la bise en a plissé le manteau blanc, grenu et cristallin. Le marin expérimenté ne doit pas pénétrer dans la mer Arctique avant que la débâcle ne soit accusée.

Dans tous les lieux où il y a des champs de glace, il y a de vastes superficies de mer ; si les *ice-bergs* sont mêlés à ces *champs*, c'est qu'ils viennent d'ailleurs, sous l'impulsion des courants et des vents.

Ainsi, l'on peut considérer comme un fait établi : que l'*ice-berg* naît à terre et meurt à l'Océan, tandis que l'*ice-field* a une origine entièrement maritime. »

Gustave Lambert, *Projet d'exploration au pôle Nord.*

APPENDICE *B*.

DÉRIVE DU PACK OU GLACE DU MILIEU DE LA BAIE DE BAFFIN.

(Page 50.)

« .... Le 18 août 1857, nous nous trouvions à mi-chemin de la baie de Melville au détroit de Lancastre, quand tout à coup, cernés par une immense accumulation de glace en dérive, nous nous vîmes condamnés à passer l'hiver au milieu du plus vaste champ de glaces flottantes dont j'aie entendu parler dans ma carrière de marin. Incapables de gagner un rivage quelconque ou d'établir un observatoire fixe sur la surface instable de l'immense radeau qui nous entraînait, nous fûmes réduits à l'étude des vents et des courants dont nous étions les jouets. Contrairement à une théorie récente (celle du lieutenant Maury), nous reconnûmes que l'influence atmosphérique était plus forte que celle de la mer sur les mouvements des glaces, et nous ne pûmes saisir le moindre indice du contre-courant sous-marin qui devrait porter au nord. Au contraire, de hautes montagnes de glace qui, suivant cette théorie, auraient dû marcher en sens inverse du *Fox*, dérivèrent, en lui tenant une compagnie plus fidèle que rassurante, depuis le 75° 30′ jusqu'au cercle arctique.

Pendant l'hiver, les forces élastiques des couches marines ouvrirent souvent de longues crevasses ou chenaux dans la voûte solidifiée qui les recouvrait, et ces solutions de continuité dans la glace se produisaient si violemment, que parfois de longues files de glaçons étaient projetées, comme par l'effet d'une mine, à plusieurs pieds en l'air, et formaient de véritables chaussées de chaque côté des crevasses d'où elles étaient sorties. Heureusement pour *le Fox*, il ne se trouva jamais dans l'axe même d'un de ces soulèvements, bien que quelques-uns d'entre eux eussent lieu à une cinquantaine de mètres de nous, tout au plus. Pendant notre hivernage, nous nous procurâmes, dans ces sortes de canaux d'eau ouverte, environ 70 phoques, qui nous fournirent de la nourriture pour nos chiens et de l'huile pour nos lampes.

La poursuite de ces amphibies et quelques rencontres avec des ours blancs, rencontres où nous ne fûmes pas toujours assaillants, furent les intermèdes les plus actifs de notre captivité; de même que les clairs de lune, les aurores boréales, la disparition du soleil le 5 novembre et son retour le 25 janvier, formèrent les scènes les plus intéressantes de nos spectacles....

Nous ne retrouvâmes notre liberté que le 25 avril seulement, par 63° 30′ de latitude, et au milieu de circonstances dont tous les hommes du bord garderont longtemps la mémoire. Une violente tempête s'éleva au sud-est. l'océan, soulevé dans ses profondeurs, brisa sa voûte flottante, et, lançant dans un chaotique désordre les masses désagrégées du champ de glace, menaça vingt fois de broyer *le Fox* dans quelque choc inévitable. Nous ne fûmes redevables de notre salut qu'à la Providence d'abord, puis à la supériorité de notre machine motrice et de la forme de notre étrave, taillée en coin. »

Cap. Mac-Clintock, *The voyage of the Fox*, etc.

Cet épisode du voyage du *Fox* est un incident très-commun dans la navigation de ces mers, comme le prouvent les exemples suivants:

I. « .... Le 1er septembre 1849, les vaiseaux *l'Entreprise* et *l'Investigator* (envoyés à la recherche de l'expédition de Franklin) luttaient vainement contre les glaces du détroit de Barrow, qui leur interdisaient les abords de l'île Melville, lorsqu'une forte brise, s'élevant tout à coup, poussa sur nous la banquise et la souda autour de nos navires, dont les coques furent mises à une rude épreuve par la plus épouvantable pression. Du haut des mâts on n'apercevait qu'une seule nappe continue de glaces agglutinées, et les montagnes flottantes qui s'y étaient superposées formaient autour de nous une véritable chaîne.

« Nous fûmes alors pleinement convaincus que les navires étaient arrêtés pour tout l'hiver, et quelque affreuse que fût cette perspective, elle était de beaucoup préférable à celle d'être entraînés le long de la côte ouest de la baie de Baffin; car les montagnes de glaces échouées sont en si grand nombre sur les bancs qui s'étendent le long de cette côte, qu'il doit être presque impossible à des navires enveloppés dans une banquise d'échapper à une destruction complète.

« Ce fut donc avec plus d'inquiétude que d'espoir que nous vîmes toute la masse de glace dériver vers l'est avec une vitesse de huit à dix milles par jour. Tout effort de notre part était devenu totalement inutile, car aucune puissance humaine n'aurait pu faire dévier les navires d'un seul pouce; ils étaient ainsi complétement soustraits à notre action, et fixés au milieu d'un champ de glace de plus de cinquante milles de circonférence, ils étaient entraînés le long de la côte sud du détroit de Lancastre.

« Après avoir dépassé l'entrée de ce détroit, la glace nous emporta au midi, le long de la côte occidentale de la baie de Baffin.

jusque par le travers de la baie de Pond, au sud de laquelle étaient amoncelées des montagnes de glace sans nombre, placées de manière à nous barrer le passage, et nous offrant la triste perspective de voir se réaliser nos plus affreuses prévisions. Mais, au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes dégagés presque miraculeusement. L'immense champ de glace qui nous enveloppait se rompit en mille pièces, comme par l'effet d'un pouvoir inconnu.

« L'espérance était revenue dans nos cœurs; tout le monde travailla avec énergie, et des remorques furent établies de chaque côté des navires pour leur faire dépasser les grosses masses de glaces. *L'Investigator* atteignit un espace libre dans la soirée du 24, et le lendemain *l'Entreprise* le rallia. Il est impossible de se faire une idée de la sensation que nous éprouvâmes en nous voyant encore une fois libres; plus d'un cœur reconnaissant adressa ses actions de grâces au Dieu tout-puissant pour cette délivrance inattendue. »

(Sir James Ross. — *Rapport à l'amirauté sur les opérations des navires* l'Entreprise *et* l'Investigator, *pendant les années* 1848 *à* 1850.)

II. A la fin de septembre 1850, les deux navires américains de *l'expédition Grinnell*, sous le commandement du capitaine de Haven, recherchaient les traces de Franklin dans le canal de Wellington. Ils y devinrent les jouets des glaçons, des vents et des courants. Enveloppés sous le 74° 25″ de latitude par une banquise qui dérivait vers le sud, ils furent ramenés avec une force irrésistible dans le Lancaster-Sound, au milieu de chocs et de secousses d'une telle violence qu'ils ne pouvaient garder ni feu ni lumières à bord, où tout ne tarda pas à geler sous une température de 18° au-dessous de zéro. Durant l'hiver entier, il leur fut impossible de se délivrer de l'étreinte de la glace, dont les convulsions sous-marines les portaient quelquefois sur les flancs et même sur les sommets de ses aspérités extérieures. Pendant tout ce temps les équipages se tinrent constamment prêts pour l'abandon des navires, et pendant trois semaines n'ôtèrent pas leurs habits. Ce ne fut que le 10 juillet 1851, après dix mois de cet emprisonnement jusqu'alors sans exemple, et une dérive non moins extraordinaire de près de quatre cents lieues, que le capitaine de Haven parvint à dégager ses vaisseaux, vers le milieu de la mer de Baffin!

III. Dans le courant de l'été 1867, on a vu rentrer au port de Hull un baleinier que l'on croyait perdu depuis plus d'une année. Il avait passé tout ce temps emprisonné dans le pack de la baie de Baffin, avec lequel il avait dérivé depuis les *eaux du nord*, jusque par le travers du cap Farewell. En proie pendant ce temps à la famine et au scorbut, il avait perdu plus de la moitié de son équipage.

(FERD. DE L.)

APPENDICE *C*.

TEMPÉRATURE DU PÔLE.

(Chapitre XXXI, page 364.)

LIGNES ISOTHERMES.

La température de l'air au pôle nord a été l'objet de nombreuses théories, relatives à l'influence de la mer et du soleil. Le 10 avril 1865, W. E. Hickson, Esq., a lu devant la Société géographique de Londres un travail très-instructif dont j'extrais ce qui suit :

« On avait toujours supposé que les alentours immédiats des pôles étaient les régions les plus froides du globe, puisqu'elles sont les points les plus éloignés de l'équateur; aussi croyait-on que les dangers et les difficultés de la navigation augmentaient en raison des latitudes. Une opinion toute différente a commencé à prévaloir parmi les météorologistes, depuis qu'en 1817 Alexandre de Humboldt publia son « Système Isothermal » et démontra que la distance de l'équateur ne coïncide point nécessairement avec la température moyenne du lieu, et que l'équateur lui-même n'est pas la ligne du maximum de la chaleur. En Afrique, cette ligne traverse le méridien de Greenwich à 15 degrés de latitude nord et s'élève à 5 degrés plus haut, sur la limite inférieure du Sahara. En 1821, sir D. Brewster, dans une étude sur la température moyenne du globe, disait déjà que probablement le thermomètre monterait au pôle de 5 ou 6 degrés centigrades au-dessus de ce qu'il marque dans certaines parties de la zone arctique. Aucun fait n'est venu infirmer cette conclusion ; tout au contraire, plusieurs tendent à l'appuyer. »

(J.-J. Hayes.)

INSOLATION.

« .... La science de la *météorologie*, encore en ébauche, qui se crée sous nos yeux, dont l'importance pratique est exceptionnelle, forme un champ vaste, encore neuf, tout moderne, où le nombre

immense des causes troublantes jette une telle incohérence apparente dans les résultats, que l'on a cru pouvoir nier à tout jamais la possibilité de déterminer les lois qui président aux mouvements généraux de l'atmosphère ainsi qu'aux phénomènes secondaires qui s'y rattachent. Il semble que, comme au temps des fables élégantes de la Grèce et de Rome, le caprice règne en maître souverain dans cette couche atmosphérique qui sert de duvet à la Terre et que Borée, Notus, Eurus ou Aquilo peuvent aujourd'hui encore céder aux prières ou enfreindre les ordres d'Ulysse.

« Et cependant, au sein des lois immuables qui président à l'évolution de la chose inorganique, le caprice n'est plus qu'un vain mot à rayer du langage scientifique; il n'y a de caprice que parmi les hommes. Même quand nous ignorons ces lois éternelles, sereines, inflexibles, elles ne nous apportent pas moins à chaque heure le témoignage régulier de leur influence; et les orbites décrites dans les cieux par les grands corps planétaires préexistaient dans le temps, avant l'époque où le génie d'un Képler a su nous les dévoiler.

« Sans nul doute on est loin encore de pouvoir appliquer aux phénomènes atmosphériques le *criterium* particulier de la prévision, ou de la prédiction, ou de la prophétie, *criterium* qui est le caractère principal de toute science assise, et qui est l'unique preuve péremptoire de la bonté de ses affirmations. Mais on marche dans une voie sûre depuis l'Américain Maury, et l'on a le droit de tout attendre de l'avenir scientifique de la météorologie.

« Les considérations qui vont suivre relativement à l'influx calorifique du soleil sont des plus importantes sous le rapport de la météorologie, et elles prouvent combien seraient précieuses pour le développement de la science du temps les observations relevées aux pôles de la Terre.

« Ces recherches sur l'*insolation*[1], ou quantité de chaleur versée par le soleil aux divers lieux, aux diverses heures et aux diverses saisons, auront du moins le faible mérite d'avoir été conçues et formulées au milieu des glaces, c'est-à-dire au sein même des obstacles que nous aurons à vaincre pour atteindre le but que nous nous proposons.

« Je m'efforçais alors d'allier l'une à l'autre ces deux faces essentielles de toute activité humaine : la théorie et la pratique. Isolée, la théorie nous perd dans le vide des abstractions quintessenciées; isolée à son tour, la pratique exclusive nous ensevelit dans un empirisme routinier.

« Je vais essayer de faire comprendre comment les régions chaudes des tropiques ont une température à peu près uniforme, tandis que

1. *Lois de l'insolation; Comptes rendus de l'Académie des sciences* du du 28 janvier 1867. Courte note, introduction d'un travail étendu.

les régions polaires subissent alternativement un froid extrême et une *chaleur également extrême*. Cette dernière affirmation joue un rôle des plus importants dans la question du pôle nord.

« .... La Terre circule autour du soleil dans le plan de l'écliptique ; la ligne qui aboutit au soleil forme avec la ligne des équinoxes l'angle de longitude héliocentrique, longitude qui se décrit en raison d'un degré environ par jour, et qui détermine les époques et les diverses saisons.

« Le plan perpendiculaire à la ligne de longitude héliocentrique coupe la Terre suivant le cercle d'*illumination*. Dans sa rotation diurne, la Terre présente successivement au soleil ses divers points pour en recevoir lumière et chaleur ; la partie située en avant du cercle d'illumination est éclairée et chauffée ; la partie postérieure ne reçoit ni chaleur ni lumière. La considération du cercle d'illumination permet d'exposer très-simplement le plus grand nombre des apparences astronomiques.

« L'axe de rotation fait avec le plan d'illumination un angle variable avec le temps, angle que l'on prouve être égal à la déclinaison du soleil, et qui détermine encore l'époque. Cette déclinaison, d'ailleurs, se déduit facilement de l'obliquité de l'écliptique, 23° 28' et de la longitude céleste.

« Le rayon solaire, ou si l'on veut, la direction de l'onde calorifique, frappe la surface de la Terre sous des incidences inégales. Lorsque le rayon incident est normal à la surface, la quantité de chaleur perçue est *un*; pour toute autre incidence, cette quantité de chaleur est représentée par le *cosinus* de l'angle d'incidence.

« Or on prouve que la perpendiculaire abaissée d'un point quelconque de la surface sur le plan d'illumination est exactement égale à ce *cosinus* cherché.

« Pour avoir la moyenne des quantités de chaleur versées dans un jour par une latitude donnée, il faut donc abaisser des perpendiculaires de tous les points du pourtour de l'arc diurne du parallèle de latitude sur le plan d'illumination, et prendre la moyenne de toutes ces lignes. On n'arrive en général à la simplicité qu'après de longs détours, et ce n'est qu'à la suite de calculs pénibles et compliqués que j'ai pu trouver ce procédé simple et élémentaire.

« Avec un peu de calcul intégral, on prouve que la moyenne cherchée est précisément égale à la perpendiculaire abaissée du centre de gravité de l'arc diurne du parallèle.

« Si le centre de gravité de l'arc diurne coïncidait avec le centre de gravité de la flèche du segment correspondant d'arc de parallèle, on obtiendrait une courbe qui est une ellipse parfaite, et dont les diamètres conjugués et les axes principaux se construisent très-facilement et graphiquement. Mais ce centre de gravité cherché est un peu plus éloigné, et il oscille entre 0,50 et 0,64 de la flèche, en atteignant cette dernière valeur vers l'équateur.

« En construisant la courbe point par point, on obtient une figure très-simple qui peint la marche du phénomène.

« Pour tous les parallèles de jour constant où le soleil ne se couche pas, les centres de gravité se trouvent sur l'axe même de rotation, et la partie correspondante de la courbe est une ligne droite qui prouve qu'au 21 juin la chaleur perçue va en croissant depuis le cercle polaire jusqu'au pôle.

« Le *jarret*, ou point de rebroussement de la ligne représentative du phénomène, suffit à préciser le caractère d'un *minima* qui n'est pas au pôle.

« Du 21 mars au 21 juin et du 21 juin au 21 septembre, le *jarret* se déplace en parcourant l'arc de circonférence décrit sur le rayon de la Terre comme diamètre. Le centre de gravité de cette partie de circonférence donne, par la perpendiculaire correspondante, la valeur moyenne des *minima* pendant les six mois indiqués, et c'est à la situation que prend alors l'axe de rotation, à la date marquée par cette situation, d'après la déclinaison ou la longitude, à la latitude qui ressort du dessin, que se trouve le parallèle de *minimum* de température. Ce parallèle avoisine le 80e degré.

« Cette courbe, qui permet de comparer les moyennes d'insolation diurne pour un jour donné, sur tous les points du globe, ou qui représente les quantités de chaleur versées par le soleil, ne spécifie point les températures propres de chaque parallèle, même en supposant que l'on puisse se fier aux indications du thermomètre, guide infidèle sous ce rapport et qui obéit à nombre d'autres causes locales.

« En premier lieu, les divers points de la Terre étant soumis tour à tour à l'insolation diurne et au refroidissement nocturne, il faut multiplier les moyennes de la courbe indiquée, par le rapport à vingt-quatre heures du nombre d'heures de jour. La partie linéaire de la courbe n'est pas altérée, puisqu'alors le jour est constant; mais, à partir du *jarret*, le coefficient de multiplication va sans cesse en décroissant; et vers les parages équatoriaux, ce coefficient est 0,50 environ, puisque le jour dure environ douze heures.

« Je vais préciser à l'aide de quelques chiffres : la moyenne d'insolation au pôle est représentée par le nombre 0,40, ou *sinus* de 23° 28′; cette même moyenne est représentée, vers l'équateur, par le nombre 0,64. Le premier nombre ne sera point altéré par le facteur diurne, tandis que le second nombre devient 0,32, c'est-à-dire qu'au 21 juin le soleil verse au pôle une quantité de chaleur représentée par 40, si le nombre 32 représente la chaleur versée au tropique du Cancer.

« Ainsi, en dehors d'autres conditions spéciales que j'indiquerai plus loin, il devrait faire plus chaud au pôle nord qu'à l'équateur, si cette date particulière, du 21 juin, était immuable, c'est-à-dire si l'axe de rotation faisait un angle constant de 23° 28′ avec le cercle d'illumination.

« Ce résultat n'a rien de surprenant quand on réfléchit qu'au pôle il est *midi toute la journée*, et qu'à l'équateur les pertes de la nuit compensent notablement les gains calorifiques du jour[1].

« D'ailleurs, les mêmes considérations indiquent la température de — 60 comme devant être celle de l'hiver dans les parages circompolaires. La moyenne annuelle, prise convenablement, en tenant compte des durées, dépasse 25 degrés au-dessous de zéro. On doit donc observer dans ces parages le plus extrême froid, non moins qu'une extrême chaleur en partie combattue par les conditions glaciaires.

« C'est en conséquence du refroidissement nocturne que le moment le plus chaud de la journée n'est point à midi, bien qu'à ce moment la chaleur versée soit la plus considérable ; le maximum de chaleur cemmence après la deuxième heure. De même dans notre hémisphère le mois le plus chaud n'est pas le mois de juin, époque où les moyennes d'insolation sont les plus fortes, et c'est vers le deuxième mois qu'a lieu le maximum. Au pôle nord, cette considération acquiert plus d'importance à cause de l'absorption de la chaleur dépensée pour fondre les glaces, et par la longueur d'un refroidissement semestriel; la débâcle des glaces commence en juin; c'est la période dangereuse, et la mer ne devient franche de glace, au loin des terres, qu'en août, septembre et octobre; ou du moins ces mois sont les plus favorables[2].

« Une seconde cause spéciale à l'atmosphère vient encore modifier la loi caractérisée par la courbe des moyennes d'insolation et par les indications précédentes. Vous savez que l'atmosphère constitue autour de la Terre comme une sorte de vêtement qui remplit deux buts : il nous abrite en partie des rayons solaires, en absorbant près de moitié de la chaleur directement envoyée, et il conserve aussi autour de nous cette fraction de chaleur qui nous parvient. Sans cette couche atmosphérique, la chaleur solaire se réfléchirait sur la surface pour se disséminer dans l'espace, en ne nous octroyant presque aucun de ses bienfaits ; quant à la part absorbée par ce manteau protecteur, cette part se transforme, soit par aspiration, soit par compression, en cette force particulière, ou *vent*, que nous utilisons pour nos navires et nos usines ; force bienfaisante quand elle est ré-

1. Voici deux hypothèses qui permettent de caractériser l'insolation polaire : s'il existait une planète dont l'axe de rotation fût incliné de 45 degrés sur le plan d'illumination, le pôle de cette planète subirait une température de 70 degrés; et si l'axe de rotation se trouvait dans la direction du soleil en faisant alors un angle de 90 degrés avec le cercle d'illumination, la température polaire atteindrait 100 degrés; l'eau n'existerait à ce point qu'à l'état de vapeur.

2. Une réflexion analogue, qui m'est suggérée par une notabilité maritime, explique aussi comment les côtes Est des continents sont toujours plus froides que les côtes Ouest, à saisons égales et latitudes égales.

glée, maîtrisée et recueillie; force qui sème l'épouvante, la destruction et la mort quand elle agit en ouragan. Toutes les grandes puissances sont ainsi fécondes quand on peut les régler, désastreuses et destructives quand elles saillent en désordre et par choc.

« Or, en admettant que l'épaisseur de l'atmosphère soit environ le quatre-vingtième du rayon terrestre, le calcul apprend que cette épaisseur varie depuis sa plus petite valeur, dans le sens du zénith, jusqu'à douze ou treize fois plus vers l'horizon; l'absorption de la chaleur solaire est donc plus grande quand le soleil est bas vers l'horizon que quand il est midi, ou bien quand les circonstances convenables de latitude et d'époque lui permettent de passer au zénith. On voit donc que les rayons solaires perçus au pôle doivent être frappés d'un coefficient de diminution eu égard à la faible hauteur du soleil au-dessus de l'horizon. La chaleur versée est donc moindre que ne l'indique la moyenne d'insolation; et il faut demander à une autre forme de courbe la représentation graphique du phénomène [1].

« De plus, après avoir tenu compte de l'intensité de l'insolation, de sa durée et de l'absorption atmosphérique, on doit se rappeler combien la réalité s'écarte de l'hypothèse préliminaire relative à l'homogénéité de la surface de la Terre.

« Lorsqu'une chaîne de montagne court Est et Ouest, les deux versants Nord et Sud de cette chaîne jouissent de climats locaux souvent très-différents, suivant l'*exposition*. Des points très-rapprochés, mais où les terres présentent de grandes inégalités comme pouvoir émissif et absorbant, donnent des moyennes thermométriques très-inégales. Les terrains sablonneux de diverses parties du continent africain, par exemple, présentent des températures moyennes presque doubles des températures accusées sous les mêmes latitudes au milieu de l'Océan.

« Les lignes *isothermes* ne peuvent donc affecter quelque régularité que dans les espaces immenses à peu près homogènes, tels que la Sibérie ou les deux grands Océans.

« En ajoutant à ces causes locales l'influence des grands courants océaniens et aériens, on voit combien sont démesurément complexes les bases sur lesquelles on peut asseoir les lois générales thermométriques; combien il faudra de pénétration aux chercheurs pour démêler dans des observations isolées et multipliées ce qui appartient à l'ensemble et ce qui découle d'accidents locaux, et combien nous sommes loin du but scientifique que peut se proposer la branche de la météorologie qui a pour but la théorie des climats.

1. Cette absorption plus considérable des rayons solaires par l'atmosphère le matin et le soir, explique aussi la naissance corrélative des brises du matin et du soir chaque *Calorie*, absorbée par la masse de l'air, donne lieu à un déploiement de *Force* mécanique de 425 kilogrammes.

« Les observations faites aux environs du pôle ont à ce point de vue une importance capitale pour l'avenir scientifique; et en me bornant à cette esquisse si condensée, je crois avoir suffisamment précisé ce que l'on peut attendre d'observations polaires. » (Gustave Lambert, *Projet de voyage au pôle nord.*)

Nota. — On sait que M. Gustave Lambert, ancien élève de l'École polytechnique, professeur d'hydrographie, homme d'action autant que de science, après avoir consacré plusieurs années à étudier *de visu*, sur des vaisseaux baleiniers, les chemins du pôle, s'est fait, parmi nous, le promoteur infatigable et jamais découragé d'une expédition au pôle arctique, par la voie du détroit de Behring et de la Polynia de Wrangell. Son active persistance à ce sujet lui a valu le surnom de Pierre l'Hermite du pôle. Bien que la tendance d'un siècle bercé dans un *tohu-bohu* scientifique, moral et politique des plus accentués, ne soit guère aux croisades, la manière dont M. G. Lambert est parvenu à forcer l'oreille de ses contemporains, nous fait espérer qu'il parviendra à leur arracher l'obole nécessaire à l'exécution de ses plans.

(FERD. DE L.)

APPENDICE *D*.

I. — GÉOLOGIE DES PARAGES ARCTIQUES.

(Voyez pages 349 et 350.)

La géologie du littoral du bassin polaire arctique offre à l'étude un sujet des plus intéressants; mais les éléments en sont encore trop épars, ont été l'objet d'examens trop rapides pour pouvoir être soumis à un travail d'ensemble. En maintenant ce que nous avons avancé ailleurs [1] « que nulle part on ne peut trouver des pages plus déchiffrables de l'histoire de la terre, » nous devons nous borner a indiquer ici les principales formations ou assises que présente l'écorce terrestre dans l'intérieur du cercle polaire et l'ordre de leurs gisements, telles qu'elles ont été observées au Spitzberg, dans la nouvelle Sibérie, dans l'archipel de Parry et au Groënland :

1° Granites et gneiss;

2° Dépôts siluriens et devoniens;

3° Couches de houille et lias ;

4° Terrains tertiaires comprenant d'épaisses couches de charbon et de lignite surmontées de dépôts plus récents de bois non encore fossilisé.

5° Dépôts fossiles de la période quaternaire renfermant des dépouilles d'espèces encore vivantes.

Dans l'île d'Exmouth, à l'angle d'interjection des détroits de John et de Wellington, sir Édouard Belcher a trouvé des ossements d'Ichthyosaures empâtés dans des couches de calcaires et de grès, reposant sans transition sur le granit. Cette même formation se retrouve près du cap York, au nord de la baie de Melville et sur les caps Horsburg et Warrender à l'ouest de la baie de Baffin.

Une zone de dépôts houillers s'étend depuis l'île Disco, dans le Groënland, jusqu'à l'île du Prince-Patrick, sur plus de 50 degrés de longitude. Les îles de Garry, à l'embouchure du Mackenzie, renferment aussi des mines de houille qui s'enflamment spontanément

1. *La Mer polaire et recherches de l'expédition de sir John Franklin*, par Ferd. de Lanoye, in-18, avec cartes et gravures.

quand elles viennent en contact avec l'atmosphère. En remontant le Mackenzie, à la jonction de la rivière du lac de l'Ours, sous le 65° degré de latitude, il existe un vaste dépôt tertiaire de charbon de la même qualité que celui des îles de Garry. Les troncs des arbres qui composent ces couches, confusément entassés dans une position horizontale, ont conservé leur forme et résonnent comme le fer. Dans d'autres couches, passées à l'état de houille, la contexture du bois a totalement disparu.

Des lits de terre de pipe et d'argile plastique, interposés entre les couches de lignite, contiennent, outre des parcelles d'ambre, de délicates impressions de feuilles d'if, de vaccinium, d'érable, de groseillier, de tilleul et noisetier, indices irrécusables d'une Flore telle que celle qui compose les forêts du nord des États-Unis. Le lignite, au contraire, examiné soigneusement an microscope, paraît provenir uniquement de conifères. Ainsi que nous l'avons dit, il s'enflamme dès qu'il entre en contact avec l'atmosphère, et alors les lits d'argile qu'il renferme, cuits comme de la brique, prennent une fausse apparence de produits volcaniques. Une semblable formation, en combustion près du cap Bathurst, a été par erreur prise pour un volcan par quelques-unes des récentes expéditions arctiques. Les mines de houille des mers polaires doivent avoir été formées lorsque le climat de ces régions était tout différent de celui d'aujourd'hui; mais les couches de lignite se sont évidemment accumulées lorsque la surface de la terre était peu différente de ce qu'elle est maintenant. Les couches à impressions délicates proviennent certainement de grands amas de feuilles doucement déposées sur de la vase molle dans des eaux dormantes. Si ces feuilles avaient été transportées de loin, leurs nervures, leurs contours, leur duvet surtout, auraient été détruits par les frottements et les courants, longtemps avant d'avoir été déposés dans la matrice où se sont moulées leurs empreintes incontestables. Toutes ces feuilles proviennent sans nul doute de végétaux qui, à l'époque actuelle, ne peuvent croître qu'à 12 degrés au moins, plus au sud, sur le continent américain.

Il existe dans différents endroits des mers polaires des dépôts de bois plus récents. Sur les bords du delta du Mackenzie, il y a des collines d'une centaine de pieds environ de hauteur, dont les parois, rongées par l'action des eaux, laissent apercevoir, dans des sables de couleurs variées, de grandes masses de bois recouvertes d'une terre végétale noire qui, dans ces climats, a dû mettre longtemps à se former. Aujourd'hui, les plus hautes marées lavent à pe ne la base de ces collines, où elles ont mis à jour un lit de troncs de sapins.

Dans une vallée de l'île de Banks, à quelque distance de la côte, le capitaine Mac-Clure a signalé un dépôt de ce genre qui s'élève à plus de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le docteur Armstrong, chirurgien et naturaliste de *l'Investigator*, en parle en ces termes :

« Les extrémités des troncs et des branches de ces arbres font saillie hors de l'argile grasse dans laquelle ils sont empâtés. En

creusant à quelque profondeur, nous nous aperçûmes que toute la montagne était d'une formation ligneuse, composée de troncs et de branches d'arbres. Les uns d'une couleur foncée et un peu ramollis, étaient à moitié carbonisés; les autres, tout frais encore et avec leur forme parfaitement conservée, étaient durs et fermes. Dans quelques endroits, le bois, aplati et écrasé par le temps, ne présentait qu'une surface unie où l'on retrouvait quelques traces de charbon. Il y avait des troncs dont le diamètre était de 26 pouces. D'autres trempaient dans l'eau tout en conservant la contexture de bois. Des glands et des pommes de pin en grande quantité commençaient à se pétrifier. Plusieurs arbres tombaient en poussière sous les coups de nos haches, et, aussi loin que s'étendirent nos fouilles, nous ne pûmes trouver que de l'argile et des arbres, et dans certains endroits la décomposition de ceux-ci formait le sol même. Nous trouvâmes à la surface de cette colline et de celles qui l'environnent plusieurs fragments isolés pétrifiés. Quelques-uns étaient mêlés de fer et rendaient sous le marteau un son métallique. De petits ruisseaux contenant en dissolution du fer et du soufre coulaient à la surface du sol. Sur plusieurs des collines voisines, je remarquai diverses stratifications de formes circulaires, formées par les extrémités de troncs auxquels l'écorce était encore adhérente[1]. »

Cette description peut s'appliquer en grande partie au dépôt de lignite du Mackenzie au confluent de la rivière du Grand-Ours, quoique ici le temps ait apporté plus de changements aux végétaux qu'à ceux de l'île de Banks. Le docteur Joseph Hooker a trouvé du bois blanc (*abies alba*) dans les couches inférieures, et le docteur Harvey a remarqué un fossile de la même espèce. Ce bois blanc est l'arbre principal des forêts qui bordent le Mackenzie, et il s'étend très-loin au nord; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est de rencontrer des glands dans cette partie de l'Amérique, puisque les chênes ne poussent pas dans les bassins des fleuves qui se jettent dans les mers polaires, et restent même, d'un grand nombre de milles, au sud de la ligne de partage des eaux.

Malte-Brun mentionne de semblables dépôts en Islande.

Il y a aussi en Sibérie d'immenses dépôts de bois à une élévation que l'eau ne peut atteindre aujourd'hui. Voici comment M. Erman décrit le sol de Yakoutsk, près de la Léna, situé à 270 pieds au-dessus du niveau de la mer, et séparé de l'embouchure de ce fleuve par 8 degrés de latitude. « Ce terrain, suivant les recherches de M. Shergin, se compose, jusqu'à 100 pieds de profondeur, de marne, de sables fins, et de sables contenant de l'aimant. Ces couches ont été déposées par l'eau à une époque où l'on présume qu'elle a recouvert subitement toute la contrée jusqu'aux mers polaires. Dans les plus profondes, on a remarqué des branches et des racines de bouleau et de saule; et les observateurs les moins prévenus peuvent

1. Armstrong, *Personal narrative*, p. 395.

comparer ce phénomène à la formation annuelle des nouveaux bancs et des nouvelles îles formés par la Léna; ces bancs et ces îles consistent en effet en semblables dépôts de vase et de débris de saules, mais ils restent à 110 pieds au-dessous du sol qu'ont recouvert les anciennes eaux. Partout, à travers ces immenses gisements, on découvre des os de quadrupèdes antédiluviens mêlés aux débris végétaux. A mesure que l'on approche des côtes, les dépôts de bois et d'ossements augmentent en nombre et en étendue. Au-dessous du sol de Yakoutsk, des troncs de bouleaux sont disséminés çà et là; mais sur l'autre rive du fleuve, ils forment des couches si riches entre la Yana et l'Indigirka, que les Youkahirs ne se servent pas d'autre combustible que de ce bois fossile. Ils le recueillent sur le bord des lacs, à la surface desquels flottent constamment des troncs d'arbres qui viennent du fond. L'ivoire fossile abonde également sur les bords des mers glaciales. » (*Voyage d'Erman en Siberie*, p. 279.)

Ces phénomènes peuvent être observés surtout dans les îles de Liakhow, situées sous le 75e degré de latitude, au nord de l'Indigirka. Les montagnes ligneuses de la nouvelle Sibérie, selon Hedenstrôm, se voient à 70 milles de distance. Elles se composent de couches horizontales de grès, alternant avec des lits bitumineux de troncs d'arbres jusqu'à une hauteur de 180 pieds. En gravissant ces montagnes on y rencontre partout du charbon de bois incrusté dans une gangue de la couleur de la cendre, mais si dure qu'on peut à peine l'entamer avec un couteau.

Hedenstrôm a trouvé des arbres semblables enterrés dans les fondrières des Tundras, à l'est de la Yana et bien loin de la limite actuelle des forêts. Les habitants de la contrée les appellent *les arbres souterrains du temps d'Adam*. Ils brûlent, mais ne flambent pas.

Dès les premières explorations faites par les Russes en Sibérie, les défenses d'éléphant ou de mammouth trouvées le long des mers polaires furent considérées comme un important article de commerce, et l'on en découvrit en grand nombre depuis les parages du Taimura jusqu'à ceux du détroit de Behring. Même au commencement de ce siècle, lorsque Erman visita le golfe d'Obi, il y a recueilli de grandes quantités de défenses de mammouth. Mais le grand dépôt de ces ossements fut découvert en 1773 dans les îles de Liakhow par le marchand dont elles portent le nom et par son associé Protodiakonow. Ces voyageurs nous rapportent que le sol, mélange de sable et de glace, contient tellement d'os de mammouth que l'on dirait que c'est la principale matière de l'île. On a retrouvé également des têtes et des cornes d'une espèce de bœuf, ainsi que des ossements de rhinocéros; et les défenses de ces derniers, prises par les premiers explorateurs pour des griffes d'immenses oiseaux, leur servirent à fabriquer des arcs. Des têtes de daim, ainsi que des andouillers différant un peu de ceux des rennes sauvages, forment une partie de ce dépôt. Pendant les quatre-vingts ans écoulés depuis la découverte des îles de Liakhow, les chercheurs d'ossements en ont

enlevé chaque été sans en diminuer la quantité d'une manière sensible. La gangue solidement gelée où reposent ces os fond chaque année jusqu'à une certaine profondeur, et, les laissant à découvert, permet aux Youkahirs de les emporter. En 1821, on enleva 20 000 livres d'ivoire fossile dans les îles de la nouvelle Sibérie ; quelques-unes de ces défenses pesaient jusqu'à 480 livres. On a aussi rapporté de là les crânes, la chair et la peau d'un rhinocéros (*Rhinoceros tichorinus*). A l'embouchure de la Léna, on a découvert toute la carcasse d'un mammouth dont la chair était si fraîche que les chiens en mangèrent pendant deux étés. Le squelette de l'animal est conservé à Saint-Pétersbourg, et il existe en Angleterre des échantillons de son poil. L'histoire de cette remarquable découverte a été consignée dans des ouvrages scientifiques et populaires. Tout récemment (dans l'été de 1866) une découverte semblable faite sur les bords de l'Yénisei, dans le district de Touroukansk, a été l'objet de plusieurs rapports à l'académie impériale et à la Société de géographie de Saint-Pétersbourg.

Les dents d'éléphant abondent également sur le côté américain du détroit de Behring, et ont été longtemps l'objet d'un commerce entre les Esquimaux et les Tchoutkchis de l'Asie. Dans le *Voyage zoologique du Herald*, on lit une description curieuse des glaciers fossilifères de la baie d'Eschscholtz d'abord découverts par l'amiral Kotzebue, de la marine russe ; et M. Bertholdt Seeman, botaniste du *Herald*, en a donné une vue. Ils sont représentés par quelques voyageurs comme étant entièrement de glace, et par d'autres comme seulement recouverts d'une épaisse couche d'eau congelée. Les fossiles occupent l'intérieur de ces glaciers, et sont recouverts plus ou moins d'une enveloppe sablonneuse ou tourbeuse. Ces os ont peu perdu de leur matière animale ; et ceux des mammouths, lorsque la substance terreuse est enlevée par des acides, laissent à découvert des membranes d'une grande beauté. Le poil adhère encore à des crânes d'éléphant ; et *tout le dépôt exhale une forte odeur de charnier*. Les principales espèces qu'il contient sont les suivantes :

1° Mammouth ;
2° Cheval ;
3° Daim sauvage ;
4° Renne sauvage fossile ;
5° Bœuf musqué fossile ;
6° Bœuf musqué, plus grand que ceux d'aujourd'hui ;
7° Bison fossile arctique ;
8° Bison fossile à grandes cornes (*B. crassicornis vel antiquus*).
9° L'antilope-chèvre (*aploceros montanus*).

D'autres endroits de la côte, depuis le détroit de Behring jusqu'à la pointe Barrow, contiennent des dents de mammouth ; les Indiens indigènes ont découvert un squelette tout entier de cette espèce dans les terres hautes qui avoisinent la source de l'Youkou.

Nous laisserons aux géologues de profession le soin de concilier l'existence de l'immense charnier d'Eschscholtz avec la théorie *des causes présentes*, si fort en faveur aujourd'hui.

Tout concorde à prouver que l'Archipel arctique a été submergé dans une période géologique très-récente; en effet, nous savons que des coquillages fossiles, de l'espèce de ceux qui vivent dans les eaux des mers environnantes, se trouvent à des hauteurs considérables sur toutes les îles. Ainsi l'on a trouvé des coquillages de la *Cyprina Islandica* dans l'île de Barring, à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer; le capitaine Parry, de son côté, a découvert une variété du même coquillage dans l'île de Byam-Martin; et dans le dernier voyage du *Fox*, le docteur Walker, chirurgien de l'expédition, a trouvé au port Kennedy, à des hauteurs de 100 à 500 pieds, les dépouilles non fossilisées de neuf espèces, au moins, de coquillages habitant encore les mers du cercle polaire.

Au même endroit, on a découvert, à une hauteur de 150 pieds, l'os palatal d'une baleine franche. Enfin, les lecteurs des voyages de Parry n'ont pas oublié que ce navigateur a constaté au fond de la baie Repulse la présence d'un squelette énorme de ce même cétacé, sur un plateau élevé de plus de 100 pieds au-dessus de la mer[1].

La submersion primitive de l'Archipel arctique est un fait hors de controverse; la question est de savoir si cette immersion a été antérieure ou postérieure à la période où des forêts de pins ont recouvert ces rivages, forêts dont les débris se trouvent aujourd'hui à 100 pieds et plus au-dessus de la surface de l'Océan.

II

Au sujet de la *flore arctique*, le professeur Oswald Heer, de Zurich, qui a fait de l'époque miocène du Groënland une étude particulière, a publié récemment, dans les *Archives des sciences physiques*, les résultats et les conclusions de ses recherches. D'après ce savant la flore arctique fossile, telle qu'on la connaît jusqu'à ce jour, renferme 162 espèces, parmi lesquelles 18 de cryptogames; 9 de ces cryptogames sont de superbes fougères dont le vert panache formait des forêts; d'autres sont de petits champignons semblables à ceux d'aujourd'hui. Dans les phanérogames, on constate la présence de 31 espèces de conifères, de 14 monocotylédones et de 99 dicotylédones et, s'il faut en juger par la flore d'à présent, 78 étaient des arbres et 50 des arbrisseaux, soit, en tout, 128 plantes ligneuses pour l'ensemble des régions polaires. Les pins et les sapins ne le cédaient guère à leurs frères américains d'aujourd'hui, particulièrement le *pinus Maclurii*, qui ressemblait surtout au *pinus alba* canadien. Des

1. *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, par Ferd. de Lanoye. 4e édition, 2e voy. d'Ed. Parry, p. 160-161.

cônes de cet arbre ont été rapportés de la terre de Banks par le capitaine Mac-Clure qui en a vu les troncs dans des éminences formées par les amoncellements de bois fossile. Chose plus remarquable encore! l'ancienne flore arctique comprend quelques-uns des végétaux les plus gigantesques du monde; tels que le *sequoia sempervirens* et le *sequoia gigantea* de Californie. Ces colosses du monde végétal ont joué un rôle important dans les forêts de la période miocène ; on les a trouvés à l'état fossile non-seulement dans les régions boréales, mais encore en Europe, en Asie et en Amérique.

M. Heer a classé trois individus du genre cyprès : le *taxodium*, le *thujopsis* et le *glyptostrobus* ; ces deux derniers vivent encore au Japon ; les élégantes brindilles du *thujopsis* sont parfaitement identiques à celles que l'on a quelquefois trouvées empâtées dans l'ambre.

Parmi les arbres aux feuilles caduques, il en est quelques uns qui ressemblent au hêtre et au châtaignier de notre époque. Le *fagus Deucalionis*, qui s'épanouissait au delà du soixante-dixième degré de latitude, est tellement analogue à notre hêtre, *fagus sylvatica*, qu'il n'en diffère que par ses feuilles dentelées à l'extrémité. Cet arbre doit avoir été très-répandu dans le nord, car on en trouve des restes en Islande et dans le Spitzberg, aussi bien qu'en Groënland. Les variétés de chênes sont encore plus nombreuses; ainsi, dans le seul Groënland on en a découvert jusqu'à huit espèces à feuilles larges et bien découpées ; le *quercus olafsoni*, par exemple, que nous suivons du nord du Canada jusqu'au Groënland et dans le Spitzberg, est en tout semblable au *quercus prinus* des États-Unis. Le peuplier et le platane sont aussi noblement représentés dans cette flore fossile; le saule, au contraire, est fort rare, et cela est d'autant plus curieux qu'aujourd'hui cet arbre, à l'état nain, forme à lui seul un bon quart de la végétation ligneuse de la zone arctique. Le bouleau abondait autrefois en Islande, où l'on a aussi découvert le sycomore et une espèce de tulipier. Le magnolia, le noisetier, une sorte de prunier et deux espèces de vignes croissaient aussi en Groënland ; un tilleul à larges feuilles et une espèce d'aune prospéraient au Spitzberg. Bref, le professeur Heer, ces intéressants fossiles devant lui, voit en imagination les terres polaires de l'époque miocène couvertes d'épaisses forêts formées d'arbres de toute dimension et de toute nuance, les uns à feuilles extrêmement larges, les autres hérissés d'aiguilles ; de capricieuses lianes sarmenteuses s'enlaçaient le long des troncs des pères de la forêt et, à leur ombre, croissaient des arbrisseaux et de luxuriantes fougères; ces forêts s'étendaient en ceinture autour du pôle, sinon sur le pôle lui-même.

Quel contraste avec ce que nous voyons aujourd'hui! Mais pourquoi ce changement si terrible, et comment s'est-il opéré ? M. Heer discute la théorie qui veut que ces fossiles soient des restes d'arbres portés par des courants vers le nord et prouve qu'ils ont germé, crû, et fleuri là où on les a découverts, et non ailleurs. Il s'oc-

cupe ensuite de la théorie de la déviation de l'axe polaire et de celle qui cherche une explication dans le refroidissement progressif du globe. Il donne ensuite sa sympathie raisonnée à la théorie d'après laquelle le soleil se trouverait, à de longs intervalles, beaucoup plus rapproché de la terre qu'il ne l'est de notre temps; mais de plus, il semble incliner vers l'hypothèse suivante : l'action réchauffante du soleil a pu être plus intense à certaines périodes qu'à d'autres et peut-être que notre système solaire tout entier, qui en réalité n'est qu'un atome plongé dans l'ensemble universel des tourbillons stellaires et se mouvant dans un orbite d'une inconcevable étendue, traverse parfois des régions où la température est supérieure à celle de la région céleste où nous nous trouvons dans la période actuelle.

Le peu que nous avons dit montre de quelle importance cosmique et paléontologique est le sujet qui nous occupe. Il offre ample matière aux hypothèses et aux découvertes de l'avenir.

(Ferd. de L.)

APPENDICE *E*.

FAUNE ARCTIQUE.

NOTES SUR QUELQUES ESPÈCES DE MAMMIFÈRES PROVENANT DE LA PÉRIODE QUATERNAIRE.

1° LE BŒUF MUSQUÉ.

Ovibos moschatus. — L'habitat actuel de ce ruminant, déjà fort restreint puisqu'il est borné à la zone arctique du continent américain aux îles de l'archipel de Parry, semble se resserrer sous nos yeux avec une rapidité plus grande que les géologues et les naturalistes ne l'ont remarqué jusqu'ici. Un siècle ne s'est pas écoulé depuis que Hearnes, qui le premier décrivit cet animal, en rencontra des troupeaux de plusieurs centaines d'individus entre la baie d'Hudson et la rivière des mines de Cuivre. Dans les mêmes régions, de 1820 à 1854, Franklin, Richardson, Back, James Ross, Dease, Simpson et Rae n'en découvrirent que de petites bandes dispersées, ou des individus isolés. Les plus forts troupeaux vus par Parry, Mac-Clintock et Mac-Clure, sur les îles de Melville et de Banks, ne comptaient pas plus de huit ou dix têtes. Suivant les Esquimaux du détroit de Smith, l'*Oumenack* ou bœuf musqué a disparu de leurs terres de chasse au commencement de la génération actuelle ; si rien n'arrête cette progression décroissante, on peut prévoir le jour prochain où le dernier bœuf musqué disparaîtra de la surface de notre planète.

2° L'ANTILOPE-CHÈVRE.

Aploceros montanus. — Un pareil sort attend la *chèvre des montagnes Rocheuses* dont l'habitat est déjà plus restreint que celui du bœuf musqué, et qui a fourni sans doute plus de squelettes au charnier d'Eschscholtz que son espèce ne compte d'individus vivants entre les sources du Saskatchawan, du Mackensie et de l'Youkou, seul point du globe qui en nourrisse aujourd'hui.

3° LE RENNE.

Cervus tarandus. — Cet animal, commun à la zone arctique des deux continents, a été trouvé sur les terres les plus rapprochées du pôle que l'homme ait pu atteindre. On ne le voit plus aujourd'hui en deçà du cercle polaire que dans quelques districts spécialement froids de la Sibérie moyenne et méridionale, mais ses ossements entassés au fond des tourbières de l'Europe centrale, des cavernes du midi de la France et des dépôts lacustres de la Suisse, disent clairement qu'il fut dans ces régions le contemporain, sinon le précurseur des premiers hommes qui y apparurent. Au temps de César, il fréquentait encore la forêt Hercynienne, c'est-à-dire la portion de la Germanie comprise entre les hauts bassins du Danube, du Rhin et de l'Elbe. Il y émigrait sans doute, des rivages de la mer du Nord, à l'équinoxe d'automne, comme ses congénères actuels d'Asie et d'Amérique font encore chaque année à la même époque. Dès la fin de septembre ou les premiers jours d'octobre, on voit les rennes, en immenses troupeaux, abandonner les îles et le littoral de la mer polaire pour aller hiverner sur la lisière de la zone boisée qui limite du côté du sud les *Toundras* dn vieux continent et les *Landes stériles* du nouveau. Chez les Hyperboréens de l'Europe et de l'Asie, ce ruminant a été domestiqué de date immémoriale, comme bête de somme ou de trait et comme bête laitière. Les Hyperboréens de l'Amérique, au contraire, n'ont jamais tiré parti de sa docilité pour s'en faire un utile auxiliaire dans leur lutte contre une nature marâtre; ils n'ont vu et ne voient encore en lui qu'un gibier qu'ils poursuivent pour sa chair, son pelage et son bois.

Cette antinomie qui semble creuser une profonde ligne de démarcation entre deux rameaux similaires du tronc humain, est plus apparente que réelle. Lorsque les Samoyèdes, dont il est plus d'une fois question dans les vieilles annales de la Chine, comme d'un peuple voisin des frontières du grand empire, furent refoulés vers le Nord par des événements ignorés, ils étaient déjà adonnés à la vie pastorale. Sur les bords de l'Océan arctique, ils sont restés pasteurs de rennes. A l'Orient de la ligne de faîte des monts Yablonoïs, qui court des sources du fleuve Amour au détroit de Behring, vivent encore des débris épars des migrations primitives qui ont couvert le nord de notre planète. Ces groupes attardées de notre espèce ne se sont jamais élevées au delà du premier stade de la voie humanitaire, ne demandent qu'à la chasse et à la pêche leur subsistance de chaque jour, et parmi les espèces inférieures répandues autour d'eux, n'ont su domestiquer que le chien, qu'ils utilisent surtout comme bête de trait. C'est ce que font aujourd'hui encore les Esquimaux ; et, comme il est difficile d'admettre l'origine américaine de leurs meutes, ce seul fait indique le point de départ de leurs migrations.

LE CHIEN, DIT CHIEN ESQUIMAU.

Canis familiaris arcticus. — Les descriptions que Kane, Hayes, et tous leurs devanciers ont faites de cet animal, sont applicables à peu de choses près, à son congénère sibérien, *canis sibericus*, dressé aux mêmes usages que lui par les Kamtschadales, les Koriaques, les Toungouses, pêcheurs de la mer d'Okhotks, par les Manégriens, les Orotchones, les Gilyaks du bassin de l'Amour; par les Samoyèdes et les Ostiaks de la province de Tomsk. On peut même affirmer qu'entre ces deux variétés d'une même espèce et le chien-loup du nord de l'Europe, *canis pomeranus*, il n'y a de dissemblances que celles qui proviennent nécessairement de la différence des milieux et de la nourriture.

(Ferd. de L.)

APPENDICE *F*.

LES ESQUIMAUX.

« ... Ethnologiquement liés aux Samoyèdes et aux Sibériens des rivages du Pacifique, les Esquimaux ont été sans doute l'avant-garde, les éclaireurs de la race humaine sur le sol américain. Ils se rapprochent du pôle plus qu'aucune autre variété de notre espèce ; mais, au douzième siècle de notre ère, ils s'étendaient vers le sud jusqu'aux rives du Potomac et de la Delaware, où les Scandinaves les rencontrèrent pour la première fois et leur donnèrent le nom de Skrællingar, c'est-à-dire *misérables*. Celui d'Esquimaux ou *Mange Cru*, s'il faut en croire Charlevoix, leur a été donné par les Abénakis. Quant à eux-mêmes, ils s'attribuent la qualification d'Inouit, *les hommes*. Refoulés peu à peu vers le nord par les invasions de peuplades plus jeunes et plus puissantes, ils ne pénétrèrent dans le Groënland que vers la fin du quatorzième siècle, en même temps que la peste noire, et les Sagas islandaises attribuent à ces deux fléaux réunis la ruine des établissements scandinaves qui florissaient depuis quatre cents ans dans cette contrée.

Séparés des Peaux-Rouges de l'intérieur par une haine mutuelle et égale à celle qui séparait, il y a deux mille ans, les chasseurs de la Germanie des pêcheurs finnois de la Baltique, les Esquimaux n'occupent que la côte du continent et des îles. Ils ne la quittent jamais, et ils ne pourraient le faire sans changer entièrement leurs usages et leur genre de vie, dont l'identité parmi toutes leurs peuplades, depuis la presqu'île d'Alatska jusqu'au cap Farewell et depuis la baie de James jusqu'au fond du détroit de Smith, n'est pas un des faits les moins remarquables de l'anthropologie. Non-seulement l'intérieur d'une habitation de la baie Norton est la répétition exacte du gîte d'un Groënlandais, mais les mœurs, les caractères physiques, le langage, l'attitude, l'habillement des habitants de ces deux huttes, séparées par 110° de longitude, sont semblables. Ils préfèrent la viande et le poisson crus à toute autre nourriture, l'huile de cétacé et le sang chaud de mammifère à toute autre boisson. Ils n'ont, dans leurs tannières d'hiver comme dans leurs tentes d'été, d'autre feu

que celui d'une lampe fabriquée en pierre ollaire et alimentée par une longue tranche de graisse de phoque; leurs canots et les intruments de pêche qui y sont attachés sont pareils et disposés de la même manière; enfin, et c'est le point principal, leurs errements sociaux, leur mode d'adoption, de mariage, de funérailles ne présentent rien de différentiel· ils ont les mêmes croyances superstitieuses et reconnaissent, en tremblant à un égal degré, le pouvoir mystérieux des angekoks ou sorciers. » (*Voyages dans les glaces du pôle arctique à la recherche du passage nord-est.*)

A l'appui des lignes précédentes écrites, il y a une douzaine d'années déjà, pour un livre destiné au peuple et à la jeunesse, nous pourrions invoquer aujourd'hui l'autorité de noms et d'œuvres qui font autorité dans la science. Il nous suffira de citer : Sir John Richardson, *the Polar Regions*; — Le docteur Latham, *Des Variétés de la race humaine*; — Sven Nilsson, *Les premiers habitants de la Scandinavie*, — et enfin le commodore Maury, qui dans une lettre, publiée par Schoolscraft en tête du dernier volume de son grand ouvrage sur les tribus indiennes, dit textuellement :

« .... L'origine asiatique de la population américaine est hors de doute pour moi.

« Je suis convaincu que dès la plus haute antiquité, en supposant l'Océan régi par les mêmes lois physiques qu'aujourd'hui, les eaux du Pacifique ont été pratiquées par l'homme, en balsas, en pirogués, en radeaux et autres embarcations grossières des premiers âges.

« .... Encore aujourd'hui un va-et-vient de *Baïdares* et d'*Oumyaks*, un commerce d'échange est régulièrement établi entre les deux côtes de la mer de Behring, entre les Tchoukchis d'Asie, pasteurs de rennes, et les Esquimaux d'Amérique, dresseurs de chiens de trait.

« .... Les ancêtres des Esquimaux et des Peaux-Rouges, pour passer d'Asie en Amérique, ont eu pour points de départ : tout le littoral compris entre le Japon et la mer Glaciale, pour étapes, les Kouriles, les îles Aléoutiennes, la presqu'île d'Alaska, etc., pour voies et pour guides, les courants et les vents.

« .... Les îles Aléoutiennes ne produisent point de bois. Pour fabriquer leurs canots, leurs ustensiles de pêche, pour fouir et creuser les tanières souterraines où ils habitent, les grossiers habitants de cet archipel ne peuvent se servir que de bois flotté. Or l'essence la plus commune que leur apporte la mer est le *camphrier*; et les rivages les plus rapprochés d'où puisse venir cet arbre, sont ceux du Japon méridional! Les courants portent donc des côtes orientales de l'Asie aux côtes nord-ouest de l'Amérique. »

(FERD. DE L.)

APPENDICE G.

I. LA MER LIBRE DU PÔLE, VUE PAR LES COMPAGNONS DU Dr KANE EN JUIN 1854.

La reconnaissance que Morton poussa droit au nord fut, sous tous les rapports, le plus remarquable épisode de l'expédition du docteur Kane.

« .... Il quitta le vaisseau le 4 juin, accompagné de Hans le Groënlandais.

La glace était d'abord d'un difficile accès, et dans la neige sèche ils enfonçaient jusqu'aux genoux; mais après avoir traversé quelques inégalités, ils la trouvèrent assez solidifiée pour porter le traîneau; les chiens firent alors quatre milles par heure, et ils parvinrent ainsi au milieu de la baie de Peabody. Ils se trouvèrent en cet endroit au milieu des pics de glace qui avaient empêché les autres partis de pousser plus loin. Ils avaient dans la journée laissé sur leur droite, par 79° de latitude, cet étrange jeu de la nature que, dans une excursion précédente, Kane avait nommé *le monument de Tennisson*, minaret ou obélisque de 480 pieds de haut, qui élève solitaire, au débouché d'une sombre et profonde ravine, son fût calcaire, aussi régulièrement arrondi que s'il eût été taillé pour la place Vendôme.

Par suite du rapprochement inaccoutumé des montagnes de glace, les voyageurs ne pouvaient distinguer devant eux, à plus d'une longueur de navire, les vieux glaçons qui faisaient saillie à travers les nouveaux en disloquant leur surface. On ne pouvait se glisser entre ces aspérités qu'en suivant des couloirs qui n'avaient souvent pas quatre pieds de largeur et dans lesquels les chiens avaient peine à mouvoir le traîneau. Il arrivait même que l'intervalle qui semblait séparer deux montagnes se terminait par une impasse impossible à franchir. Dans ces circonstances, il fallait transporter le traîneau au-dessus des blocs les moins élevés ou rétrograder en quête d'un chemin plus praticable.

Parfois si une passe assez convenable apparaissait entre deux pics, ils s'y engageaient gaiement et arrivaient à une issue plus étroite;

puis trouvant le chemin complétement obstrué, ils étaient obligés de rétrograder pour tenter de nouvelles voies. Malgré leurs échecs et leurs désappointements multipliés, ils ne perdirent pas courage, déterminés qu'ils étaient à aller en avant. A la fin une sorte de couloir long de six milles les conduisit hors de ce labyrinthe glacé, mais ils furent depuis huit heures du soir jusqu'à deux ou trois du matin à diriger leurs pas avec autant d'incertitude et de tâtonnements qu'un homme aveugle dans les rues d'une ville étrangère.

Dans la matinée du lundi 16 juin, Morton grimpa sur un pic afin de choisir la meilleure route. Au delà de quelques pointes de glace, il apercevait une grande plaine blanche qui n'était autre que la surface du glacier de Humboldt vu au loin dans l'intérieur, car en montant sur un autre mamelon il en découvrit la falaise faisant face à la baie. C'était près de son extrémité nord ; il semblait couvert de pierre et de terre, et çà et là de larges rocs faisaient saillie à travers ses parois bleuâtres.

Les deux explorateurs se trouvaient le 20 par le travers de la terminaison du grand glacier. Là, glaces, roches et terres formaient un mélange chaotique; la neige glissait de la terre vers la glace, et toutes deux semblaient se confondre sur une distance de huit ou dix milles vers le nord, point où la ligne de terre, se relevant abrupte, surplombait le glacier d'environ cent trente mètres.

Au delà de cet endroit la glace devint faible et craquante, les chiens commencèrent à trembler; la terreur manifestée par ces animaux sagaces indiquait un danger peu éloigné.

En effet, le brouillard venant à se dissiper en partie, les voyageurs aperçurent, à leur grand étonnement, au milieu du détroit et à moins de deux milles sur leur gauche, un chenal d'eau libre; Hans ne pouvait en croire ses yeux, et sans les oiseaux qu'on voyait voleter en grand nombre sur cette surface d'un bleu foncé, Morton dit qu'il n'y aurait pas ajouté foi lui-même.

Le lendemain, la bande de glace qui les portait entre la terre et le chenal ayant beaucoup diminué de largeur, ils virent la marée monter rapidement dans celui-ci. Des glaçons très-épais allaient aussi vite que les voyageurs; de plus petits les dépassaient, avec une marche d'au moins quatre nœuds. D'après les remarques faites par eux dans la dernière nuit, la marée, allant du nord au sud, entraînait peu de glace. Celle qui courait maintenant si vite au nord semblait être la glace brisée autour du cap et sur le bord de la banquise.

Le thermomètre dans l'eau donnait 36° 22' du thermomètre de Fahrenheit, c'est-à-dire quatre degrés au-dessus du point de congélation.

Après avoir contourné le cap, qui est marqué sur la carte du nom d'André Jackson, ils trouvèrent un banc de glace unie à l'entrée d'une baie, qui a reçu depuis le nom du célèbre financier américain Robert Morris. C'était une glace polie, sur laquelle les chiens cou-

raient à toute vitesse. Là le traîneau faisait au moins six milles à l'heure. Ce fut le meilleur jour de marche de tout le voyage.

Quatre escarpements se trouvaient au fond et sur les côtés de la baie puis le terrain s'abaissait se dirigeant en pente vers une banquise peu élevée, offrant une large plaine entre de longues pointes et coupée de quelques monticules Un vol de cravants (*anas bernicla*) descendait le long de cette basse terre, beaucoup de canards couvraient l'eau libre. Des hirondelles, des mouettes de plusieurs variétés, tournoyaient par centaines; elles étaient si familières, qu'elles s'approchaient à quelques mètres des voyageurs; d'autres grands oiseaux blancs s'élevaient très-haut dans l'air et faisaient retentir les échos des rochers de leurs notes aiguës. Jamais Morton n'avait vu autant d'oiseaux réunis : l'eau et les escarpements de la côte en étaient couverts.

Sur les glaces arrêtées dans le chenal Kennedy se jouaient des phoques de plusieurs espèces.

Les eiders étaient en si grand nombre, que Hans, tirant dans une troupe, en tua une paire d'un seul coup.

Il y avait là plus de verdure que les voyageurs n'en avaient vu depuis leur entrée dans le détroit de Smith. La neige parsemait les vallées et l'eau filtrait des roches. A cette époque encore peu avancée, Hans reconnut quelques fleurs; il mangea des jeunes pousses de *lychnis* et m'apporta des capsules sèches d'une *hesperis* qui avait survécu aux vicissitudes de l'hiver. Morton fut frappé de l'abondance de petites joubarbes de la dimension d'un pois. La vie semblait renaître à mesure qu'ils s'avançaient au nord.

Le 24 juin, Morton atteignit le cap Constitution qu'il essaya en vain de tourner, car la mer en battait la base. Faisant de son mieux pour gravir les rochers, il n'arriva qu'à quelques centaines de pieds. Là il fixa à son bâton le drapeau de *l'Antartic*, une petite relique bien chère, qui m'avait suivi dans mes deux voyages polaires. Ce drapeau avait été sauvé du naufrage d'un sloop de guerre des États-Unis, *le Peawech*, lorsqu'il toucha dans la rivière Colombia. Il avait accompagné le commodore Wilkes dans ses lointaines explorations du continent antarctique. C'était maintenant son étrange destinée de flotter sur la terre la plus septentrionale non-seulement de l'Amérique, mais de notre globe; près de lui étaient nos emblèmes maçonniques de l'équerre et du compas. Morton les laissa flotter une heure et demie au haut du noir rocher qui couvrait de son ombre les eaux blanchissantes que la mer libre faisait écumer à ses pieds.

La côte au delà du cap doit, selon lui, s'abaisser vers l'est, puisqu'il lui fut impossible, au point où il était placé, de voir aucune terre sous le cap. La côte ouest au contraire courait vers le nord où son œil la suivait durant une cinquantaine de milles. Le jour était clair, il lui fut facile d'apercevoir plus loin encore la rangée de montagnes qui la couronnent; elles étaient fort hautes, arrondies et non coniques à leur sommet comme celles qui l'avoisinaient, quoique

peut-être ce changement apparent provînt de la distance, car il remarqua que leurs ondulations se perdaient insensiblement dans l'horizon.

La plus haute élévation du point d'observation où il fut obligé de s'arrêter lui parut de trois cents pieds au-dessus de la mer. De là il remarqua, à six degrés ouest du nord, un pic très-éloigné tronqué à son sommet comme les rochers de la baie de la Madeleine. Nu comme la roche vive, il était strié verticalement avec des côtes saillantes. Nos estimations réunies lui assignent une élévation de 2500 à 3000 pieds. Ce pic, la terre la plus septentrionale connue, a reçu le nom du grand pionnier des voyages arctiques, sir Edward Parry. »

II. NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU Dr KANE SUR LE BASSIN DE LA MER POLAIRE.

« .... Les voyages que j'ai faits moi-même et les différentes expéditions de mes compagnons ont démontré qu'une surface solide de glace couvre entièrement la mer à l'est, à l'ouest et au sud du canal Kennedy. Depuis la limite méridionale de cette banquise jusqu'à la région mystérieuse de l'eau libre, il y a, à vol d'oiseau, 180 kilomètres. N'eût-ce été la vue des oiseaux et l'affaiblissement de la glace, ni Hans ni Morton n'en auraient cru leurs yeux, n'ayant aucune prévision de ce fait.

Lorsque, prenant terre en cet endroit, ils continuèrent leurs explorations, un nouveau fait les frappa. Ils étaient sur les bords d'un canal si ouvert, qu'une frégate ou une flotte de frégates aurait pu y faire voile. La glace, déjà brisée et fragmentée, formait une sorte de plage en fer à cheval. contre laquelle la mer se brisait. En s'avançant vers le nord, le canal formait un miroir bleu et non glacé; trois ou quatre petits blocs étaient tout ce qu'on pouvait voir sur la surface de l'eau. Vue des falaises, et prenant 36 milles comme le rayon moyen de l'étendue observée, cette mer libre avait plus de 4000 milles carrés.

La vie animale, qui nous avait fait défaut vers le sud, leur apparut d'une manière saisissante. Au havre Rensselaer, à l'exception du phoque netsik, ou du rare héralda, nous n'avions aucun objet de chasse. Mais là, l'oie de Brent, l'eider, le canard royal, étaient si nombreux que nos voyageurs en tuaient deux d'une simple balle.

L'oie de Brent n'avait pas été vue depuis l'entrée sud du détroit de Smith. Elle est bien connue du voyageur polaire comme un oiseau émigrant du continent américain. Ainsi que ceux de la même famille, cet oiseau se nourrit de matière végétale, généralement de plantes marines avec les mollusques qui y adhèrent. Il est rarement vu dans l'intérieur des terres, et ces habitudes en font un indice de la présence de l'eau. Les troupes de ces oiseaux, qu'on distingue

aisément par la ligne triangulaire qu'elles dessinent dans leur vol, traversaient l'eau obliquement et disparaissaient vers la terre au nord et à l'est. J'ai tué de ces oiseaux sur la côte du canal Wellington, à la latitude de 74° 50', c'est-à-dire 6 degrés plus au sud; ils volaient dans la même direction.

Les rochers étaient couverts d'hirondelles de mer, oiseaux dont les habitudes demandent l'eau libre, et qui y étaient déjà au moment de la ponte.

Il peut être intéressant pour d'autres personnes que des naturalistes d'établir que tous ces oiseaux occupaient les premiers milles du canal depuis le commencement de l'eau libre, mais que plus au nord ils étaient remplacés par des oiseaux nageurs. Les mouettes étaient représentées par non moins de quatre espèces. Les kittiwakes (*larus tridactylis*), rappelant à Morton la navigation de la baie de Baffin, étaient encore occupés à enlever le poisson de l'eau, et leurs tristes cousins, les *bourgmestres*, partageaient un dîner qui leur était servi à si peu de frais. L'animation était partout.

De la flore et de ses indications je dirai peu de chose, et j'oserai encore moins en tirer des conclusions quant à la température. La saison était trop peu avancée pour l'épanouissement de la végétation arctique, et en l'absence d'échantillons, j'hésite à adopter les observations de Morton, qui n'était pas botaniste. Il est évident cependant que beaucoup de plantes à fleurs, au moins aussi développées que celles du havre de Rensselaer, étaient déjà devenues reconnaissables. Et, chose étrange, le seul échantillon rapporté fut un crucifère (*hæperis pygman*), dont les siliques, contenant de la semence, avaient survécu à l'hiver, témoignant ainsi de son parfait développement. Cette plante, trouvée au nord du grand Glacier, ne m'avait pas éte signalée depuis la zone sud du Groënland.

Un autre fait remarquable, c'est que, dans la continuation du voyage, la glace qui avait servi de sentier pour les chiens, se rompait, se fondait, et à la fin disparaissait complétement, de sorte que le traîneau devint inutile, et Morton se trouva obligé de gravir des rochers de la plage d'une mer qui, comme les eaux familières du sud, venait briser ses vagues à ses pieds.

Là, pour la première fois, il remarqua le pétrel arctique (*procellaria glacialis*), un fait qui montre la régularité de son observation, quoiqu'il n'en connût point l'importance. L'oiseau n'avait pas été vu depuis que nous avions quitté les eaux hantées par les baleiniers anglais, à plus de 200 milles au sud. Sa nourriture, essentiellement marine, consiste en acalèphes, etc ; il s'attroupe rarement, excepté dans les parages fréquentés par les baleines et les plus grands animaux de l'Océan. Ici des troupes de ces pétrels se balançaient au-dessus de la crête des vagues, comme le font les représentants de la même espèce dans les climats plus doux : les pigeons du cap de Bonne-Espérance, les poulets de la mère Carey et autres.

Morton, quittant Hans et ses chiens, passa entre l'île de sir John

Franklin et une plage étroite dont la côte, semblable à une muraille, était formée de sombres masses de porphyre allant se perdre dans la mer. Avec des difficultés croissantes, il entreprit de grimper de rocher en rocher, dans l'espérance de doubler le promontoire et d'apercevoir la côte au delà, mais l'eau entravait de plus en plus le chemin.

Ce dut être un spectacle imposant que la vue de la vaste étendue d'eau étalée devant lui ; au moment où il était au plus haut point de son ascension, pas un atome de glace ne flottait. Là, d'une hauteur de 480 pieds, avec un horizon de 40 milles, ses oreilles furent réjouies de la nouvelle musique des vagues ; un ressac se brisant à ses pieds au milieu des rochers arrêta sa marche.

Au delà de ce cap tout est supposition. Les hauts sommets du nord-ouest s'évanouissaient en gradins de plus en plus bleus jusqu'à se confondre avec le ciel. Morton baptisa le cap qui arrêta sa marche vers le nord du nom de son commandant ; mais je lui ai donné le nom plus durable de cap de la Constitution.

Le voyage de retour, employé à compléter ses observations, ne fut signalé par aucun fait nouveau ; je n'en parlerai pas. Mais je ne veux point terminer ma notice sur cette mer libre de glaces, sans ajouter que les détails de Morton concordent pleinement avec les observations de tout notre parti. Et maintenant, sans discuter les causes de ce phénomène, sans rechercher à quelle distance cette mer s'étend, soit comme une particularité de cette région, soit comme partie de la grande arène encore inexplorée du bassin polaire, toutes questions du ressort des hommes scientifiques, je me contenterai de l'humble tâche de rapporter ce que nous avons vu. Se présentant ainsi au milieu des vastes plaines de glace, cet élément fluide était de nature à soulever les émotions de l'ordre le plus élevé ; il n'y avait pas un de nous qui ne fût animé du désir de s'embarquer sur ces eaux resplendissantes et solitaires. Mais on sait comment nous fûmes forcés de renoncer à ce désir.

Une mer libre près du pôle, ou même un bassin polaire, a été un sujet de théories débattues longtemps ; nous venons de le raviver par nos découvertes. Déjà à l'époque de Barentz, en 1590, sans mentionner de plus incertaines chroniques, l'eau fut aperçue à l'est du cap nord de la Nouvelle-Zemble ; et jusqu'à ce que son étendue fût déterminée par des observations directes, elle fut prise pour la mer elle-même. Les pêcheurs hollandais autour du Spitzberg poussèrent leurs croisières aventureuses à travers la glace dans des espaces libres, variant en étendue et en forme suivant la saison et les vents ; et le docteur Scoresby, une respectable autorité, fait allusion à ces ouvertures dans la banquise comme indiquant une eau libre dans le voisinage du pôle. Le baron de Wrangell, à 40 milles de la côte de l'Asie arctique, vit, il le crut du moins, un océan sans limites, oubliant pour l'instant combien sont bornées les limites de la vision humaine sur une sphère. Plus récemment, le

capitaine Penny proclama l'existence d'une mer libre dans le détroit de Wellington, à l'endroit même où sir Edward Belcher a depuis été contraint d'abandonner ses navires pris dans les glaces. Enfin mon prédécesseur, le capitaine Inglefield, du haut du mât de son petit navire, annonça un bassin polaire à 15 milles de la glace qui arrêta notre marche l'année suivante.

Toutes ces découvertes illusoires ont sans doute été notées avec une parfaite intégrité, et d'autres peuvent penser que mon observation, quoique sur une plus grande échelle, se rangera dans la même catégorie. Toutefois, la mer que je me suis hasardé à appeler *libre*, a été suivie pendant nombre de milles le long de la côte, et vue d'une élévation de 480 pieds, toujours sans limite et sans glace, se soulevant et se brisant contre les rochers du rivage.

Il est impossible, en rappelant les faits relatifs à cette découverte, — la neige fondue sur les rochers, les troupes d'oiseaux marins, la végétation augmentant de plus en plus, l'élévation du thermomètre dans l'eau, — de ne pas être frappé de la probabilité d'un climat plus doux vers le pôle. Mais signaler les modifications de température au voisinage de la mer libre, ce n'est pas résoudre la question, qui reste non résolue : Quelle est la cause de la mer libre?

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion. Il n'y a pas de doute pour moi qu'à une époque encore dans la limite des temps historiques, le climat de cette région était plus doux que maintenant. Je pourrais baser cette opinion sur le fait, mis en relief par notre expédition, du soulèvement séculaire de la ligne de côte. Mais indépendamment des anciennes plages et terrasses, et d'autres marques géologiques qui montrent que le rivage s'est élevé, des huttes de pierres sont éparpillées tout le long de ces parages, dans des lieux maintenant entourés de glace, au point d'exclure la possibilité de la chasse, et par conséquent, pour les peuplades qui en vivent, la possibilité d'y demeurer.

La tradition signale ces parages comme ayant été autrefois des champs favoris de chasse. Au havre Rensselaer, appelé par les indigènes *Aunatok*, ou *la place du dégel*, nous rencontrâmes des huttes en bon état de conservation, avec des assises de pierre pour soutenir les carcasses de phoques et de walrus.

A Lanny Georges et dans la grande coupure de la baie Dallos, sont les restes d'un village, entourés d'os de phoques et de baleines, le tout maintenant enfermé dans la glace. En connexion avec ces faits, attestant non-seulement l'extension antérieure de la race des Esquimaux plus au nord, mais encore les changements du climat, il faut ranger le patin trouvé par M. Morton sur les bords de la baie Morris, à une latitude de 81°. Il était fait d'un os de baleine très-habilement travaillé.

Dans cette récapitulation de faits, je laisse de côté la question de savoir si le climat plus chaud de cette région dépend d'une loi phy

sique applicable aux lignes isothermes actuelles. Encore moins suis-je disposé à exprimer une opinion touchant l'influence que les courants peuvent exercer sur la température de ces contrées; je laisse cette discussion à ceux qui font leur étude spéciale de la physique du globe. C'est à ceux-là que je proposerai humblement d'examiner si le courant du golfe, déjà suivi jusqu'à la côte de la Nouvelle-Zemble, ne se propage pas le long de cette île jusque auprès du pôle. Une différence de quelques degrés dans la température moyenne de l'été suffirait pour amener le renouvellement périodique de l'eau libre, ou, comme disent les Russes, d'une grande ***Polynia***.

Les lois qui limitent la ligne de la neige perpétuelle et des glaciers sont certainement liées au problème de ces espaces d'eau dans le voisinage du pôle.

Dr Kane, ***Artic explorations***, tome I, p. 280-309.

TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

CHAPITRE XXXIV.

CHAPITRE XXXV.

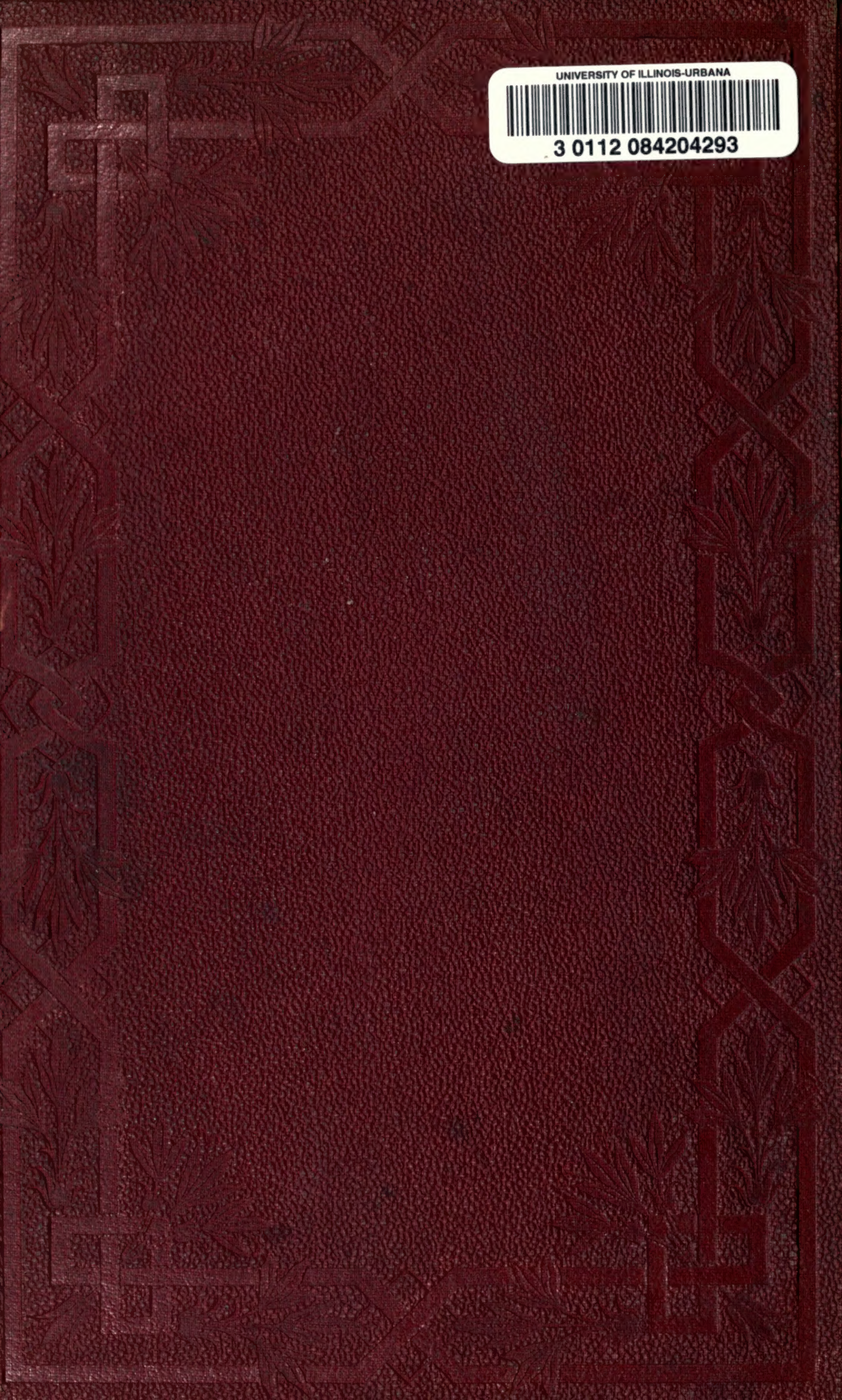
CHAPITRE XXXVI.

CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVIII.

APPENDICES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084204293